



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

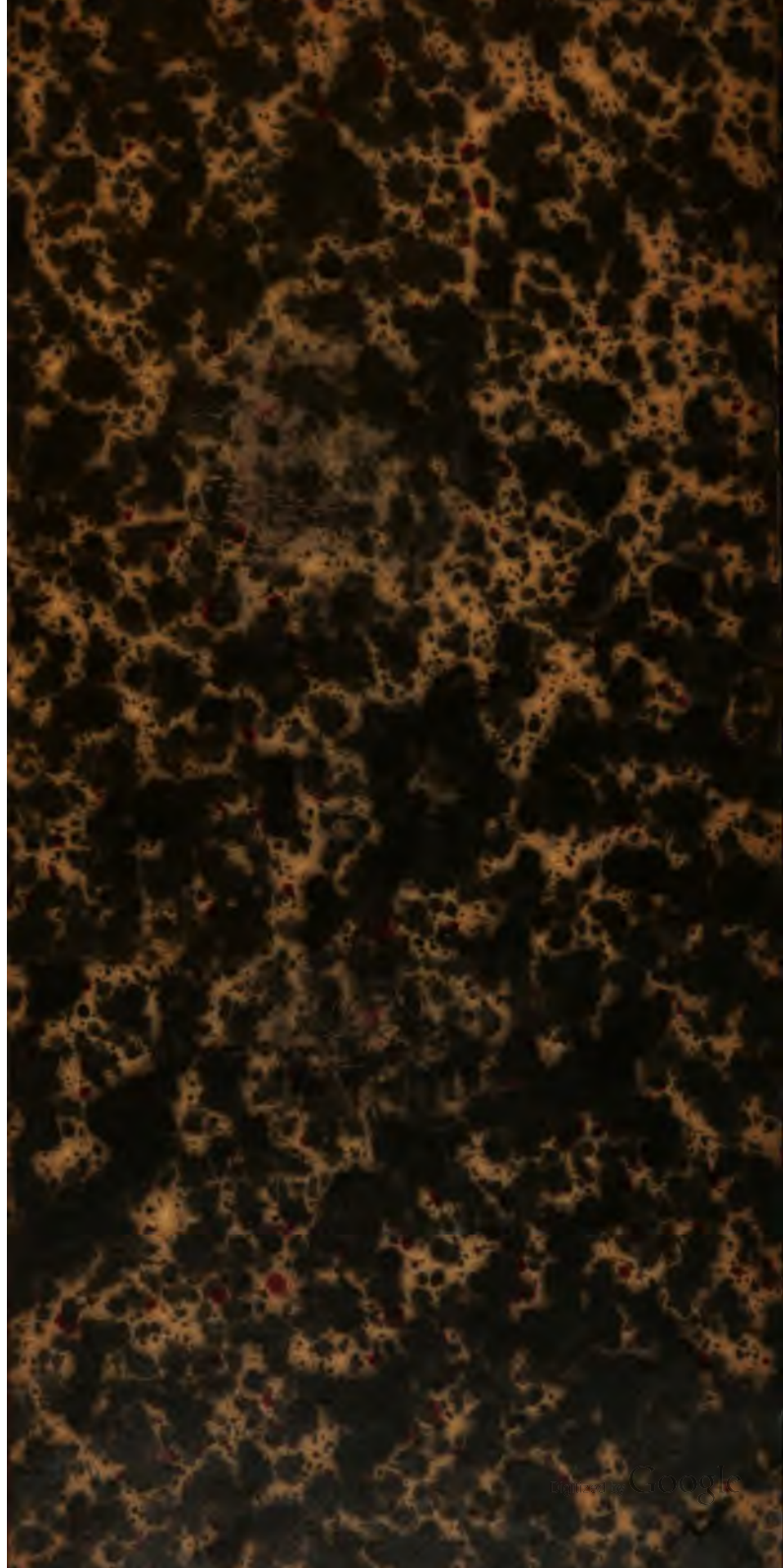
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



Fr 28.4.2

Harvard College Library



FROM THE GIFT OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
(Class of 1887)
PROFESSOR OF HISTORY
FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST.

—
TOME II.
—
1861—1862.
—

BREST
IMP. J. B. LEFOURNIER AÎNÉ, GRAND'RUE, 80,

1862

BULLETIN

DE LA

Société Académique de Brest.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE
DE BREST.

TOME II.
—
1861—1862.

BREST
IMP. J. B. LEFOURNIER AÎNÉ, GRAND'RUE, 86.

1862

Fr 28.4.2

Harvard College Library

NOV 20 1911

**Gift of
Prof. A. C. Coolidge**

LISTE GÉNÉRALE

DES

MEMBRES COMPOSANT LA SOCIÉTÉ ACADEMIQUE DE BREST ⁽¹⁾.

BUREAU.

Président. — *M. LEVOT (P.), Conservateur de la Bibliothèque du Port de Brest, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques.

Vice-Présidents. — *M. VERRIER, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées. — *M. DUBOIS (EDMOND), Professeur de Sciences à l'École Navale Impériale.

Secrétaires. — *M. DUSEIGNEUR, ancien Pharmacien de la Marine, Littérateur. — *M. DU TEMPLE (J.-L.-R.), Lieutenant de vaisseau, Professeur de machines au port de Brest.

Bibliothécaire-Archiviste. — *M. FLEURY (Ed.), Pharmacien de l'École de Paris, Bibliothécaire-Archiviste de la Ville.

(1) Les noms des Membres fondateurs sont précédés d'un astérisque.

Trésorier. — *M. BERDELO, ancien Chirurgien-Major de la Marine, Conservateur de la Bibliothèque de l'Hôpital de la Marine.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM. *ALLAIN, Docteur-Médecin, à Lambézellec.

*ALLANIC, Agrégé, Professeur de Logique au Lycée Impérial.

ALLARD, Père, Greffier du Tribunal civil de Brest.

*ANNER, Adjoint-Maire, Imprimeur.

*ANTOINE (L.-C.), Sous-Ingénieur des Constructions Navales.

*AUDIBERT, Professeur d'Hydrographie.

*BARILLÉ, Architecte.

*BELLAMY, Notaire, Conseiller municipal.

*BERDELO, ancien Chirurgien-Major de la Marine, Conservateur de la Bibliothèque de l'Hôpital de la Marine.

*BERNIER, ancien Chirurgien de la Marine.

*BIZET, Maire, Conseiller Général.

*BLÉAS, Inspecteur des Écoles primaires.

*BLUTEL, premier Commis de la Direction des Douanes.

*BOITARD (E.), Professeur de Sciences à l'École Navale.

BOURDAIS, Ingénieur civil.

*CARADEC (Louis), Docteur-Médecin.

*CARCARADEC (DE), Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

CERF-MAYER, Chirurgien de 2^e classe de la Marine.

*CHABAL, Pasteur protestant.

*CLÉREC, Aîné, Avocat, Juge suppléant, Conseiller municipal.

MM. *CONSEIL, Député au Corps Législatif, Conseiller municipal, Conseiller général.

*CONSTANTIN, Pharmacien.

*CROUAN, Pharmacien, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux scientifiques.

DANGUILLECOURT, D.-M., Chirurgien-Major de la Marine.

DE FRÈRE JOUAN DU SEIN, Professeur de Littérature à l'École Navale Impériale.

DE LAFAYE, Écrivain de l'Inspection de la Marine.

*DELAPORTE (L.), Avocat.

*DENIS-LAGARDE, Inspecteur de la Marine.

DE ROSSY, Propriétaire.

*DUBOIS (Lémond), Professeur de Sciences à l'École Navale.

*DUSEIGNEUR, ancien Pharmacien de la Marine, Littérateur.

*DU TEMPLE (J.-L.-R.), Lieutenant de vaisseau, Professeur de machines au port de Brest.

*EYMIN, Commissaire de la Marine.

FEILLET, Capitaine de frégate retraité.

*FERRE, directeur de la Caisse Commerciale.

*FLEURY (Ed.), Pharmacien de l'École de Paris, Bibliothécaire-Archiviste de la Ville.

*FLOCH, Pharmacien.

GARDIN DE LA BOURDONNAYE, Juge au Tribunal civil de Brest.

*GESTIN (R.-H.), D.-M., Chirurgien-Major de la Marine.
GESTIN, Écrivain du Commissariat de la Marine.

*GOLIAS (J.-H.-J.), Chirurgien-Principal de la Marine, en retraite.

MM. *GOUZIEN, ancien Chef d'Institution.

***GUICHON DE GRANDPONT**, Commissaire-Général de la Marine.

HAMONIC, Employé des Postes.

HÉLIÈS, Écrivain des Constructions Navales.

***HENRY**, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

HÉTET (F.), second Pharmacien en Chef de la Marine.

***HOUITTE**, Pharmacien.

***HUET**, Négociant.

JOUBERT, Avoué près le Tribunal civil de Brest.

JOUVEAU-DUBREUIL, Négociant, Conseiller d'Arrondissement, Membre de la Chambre de Commerce.

***LAIR (F.)**, Pharmacien.

***LE CLERT, (E.-A.)**, Sous-Ingénieur des Constructions Navales.

***LEFÈVRE, D.-M.**, Directeur du Service de Santé de la Marine.

***LEFOURNIER Aîné**, Imprimeur.

***LEMONNIER (Ed.)**; ancien Notaire.

***LE PONTOIS Aîné**, Président de la Chambre de Commerce, Directeur du Comptoir du Finistère.

***LESCOP (E.)**, Greffier des Tribunaux Maritimes.

***LE TESSIER DE LAUNAY**, Ingénieur Civil.

***LEVOT (P.)**, Conservateur de la Bibliothèque du Port, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques.

***LIMON**, Juge d'instruction au Tribunal Civil.

***MARC**, Licencié ès-Lettres, Censeur au Lycée Impérial.

***MAURIÈS**, Sous-Bibliothécaire de la Ville.

***MER**, Architecte.

***MILIN**, Écrivain de Comptabilité.

MM. *MICHEL (O.), Négociant.

***MICHEL (E.), Négociant.**

**MONJARET DE KERJÉGU (FRANCIS), Négociant, Président
de la Société d'Agriculture.**

***MONJARET DE KERJÉGU (LOUIS), Négociant, Membre
de la Chambre de Commerce, Président du Tribunal
de Commerce.**

***MOREAU (LOUIS), Homme de Lettres.**

***OLLIVIER, Capitaine de frégate.**

ORTOLAN, Mécanicien principal de la Marine.

***PENQUER, Docteur-Médecin.**

PERRIER (ANTH.), Consul de S. M. B.

***PESRON, Membre de la Chambre de Commerce, Vice-
Consul de S. M. B.**

***PIDOUX, Juge de Paix, Membre du Conseil d'Arrondis-
sement, Conseiller municipal.**

***PILVEN, ancien Garde principal du Génie.**

***PITTY, Banquier.**

***PODEVIN, Pharmacien.**

REMQUET, Naturaliste.

***ROCHARD (J.-E.), D.-M., second Chirurgien en Chef de
la Marine.**

***ROQUEPLANE, ancien Négociant.**

***SARDOU, Propriétaire.**

***SASIAS (P.-P.), Professeur de Sciences à l'Ecole Navale.**

***SCHIAVETTI-BELLIENI, Opticien.**

***SOUMAIN (E.), Sous-Préfet de l'Arrondissement de
Brest.**

THIBAULT, Notaire.

***THIVEAUX, Professeur de Tenue de livres.**

TRITSCHLER, Architecte.

- MM. *UZEL, Directeur de l'Ecole primaire communale,
VAUCEL, Docteur-Médecin, à Coat-ar-Guéven.
*VERRIER, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.
*WAILLE, Rédacteur en Chef de l'Océan.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

- MM. BOUYER (F.-M.), Lieutenant de Vaisseau.
CHATEAUNEUF (DE), Inspecteur départemental de
l'Académie, à Quimper.
*CHASSANJOL, D.-M., second Médecin en Chef de la
Marine, au Sénégal.
*COURBEBASSE, Sous-Ingénieur des Constructions
Navales, à Cherbourg.
COURCY (POL DE), Archéologue, à Saint-Pol-de-Léon.
CUZENT (J.-H.), Pharmacien de 2^e classe de la Marine,
à Rochefort.
*DELAVAUD (C.-E.), Pharmacien professeur de la Marine,
à Rochefort.
*DUVAL (J.-C.-M.), Directeur du Service de Santé de
la Marine, à Toulon.
DUVAL, Père, ancien Professeur de Rhétorique, à
Quimper.
DUVAL, Fils, Littérateur, à Quimper.
FLAGELLE, Expert Arpenteur, à Landerneau.
JOUAN (H.), Lieutenant de Vaisseau, à Cherbourg.
LAUGIER, Membre de l'Académie des Sciences et du
Bureau des Longitudes, Examinateur de classement
et de sortie à l'Ecole Navale, à Paris.

MM. LECHANTEUR DE PONTAUMONT, Inspecteur-Adjoint de la Marine, à Cherbourg.

LE GUILLOU-PÉNANROS, Juge au Tribunal Civil de Quimperlé.

LE JEAN (G.), Membre de la Société de Géographie de Paris.

LEMEN, Archiviste du Finistère, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les Travaux historiques, à Quimper.

LE MESL DE PORZOU, Directeur des Contributions indirectes, au Puy (Haute-Loire).

LESCOUR, Négociant, à Morlaix.

LIAIS, Astronome, à l'Observatoire Impérial de Paris.

LOUDUN (E.), Sous-Bibliothécaire honoraire de la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

MAGIN, Recteur de l'Académie de Rennes.

MÍORCEC DE KERDANET, Docteur en droit, Archéologue et Historien, à Lesneven.

MONTIFAULT (DE), Sous-Préfet, à Sarreguemines (Moselle).

PRUGNAUD, Commissaire - Adjoint de la Marine, à Rochefort.

***REYNALD (H.)**, Docteur ès-lettres, Agrégé, Élève de l'Ecole normale et de l'Ecole d'Athènes, Professeur de Rhétorique au Lycée Impérial de Toulouse.

RICHARD (le Baron), Préfet du Finistère.

RICHAUD, Chirurgien principal de la Marine.

SAULNIER, Juge au Tribunal Civil de Louviers.

***SAUVION**, Proviseur, chargé de la direction du Collège du Havre (Seine-Inférieure).

RÈGLEMENT.

ARTICLE 1^{er}. — Une Société est établie à Brest, sous le nom de *Société Académique de Brest*, dans le but de s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques et historiques, de ceux surtout qui concernent la ville de Brest et le département du Finistère.

Toute discussion religieuse ou politique est interdite.

ART. 2. — La Société se compose de Membres résidents, correspondants et honoraires. Les Membres résidents sont ceux qui habitent Brest ou dans l'arrondissement. Les Membres correspondants sont ceux dont le domicile est situé hors de l'arrondissement. Les Membres honoraires sont ceux à qui la Société juge convenable de conférer ce titre.

ART. 3. — La Société est administrée par un Bureau composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, deux Secrétaires, un Archiviste-Bibliothécaire et un Trésorier. Ils sont élus annuellement au scrutin secret, et à la majorité absolue des suffrages. Le Bureau fixe l'ordre du jour de toutes les séances.

ART. 4. — Le Président dirige les séances et les travaux, dépouille les scrutins, en proclame les résultats, et signe les procès-verbaux, ainsi que les autres actes émanés de la Société dont il est le représentant et l'organe.

ART. 5. — Les Secrétaires rédigent les procès-verbaux des séances de la Société et les délibérations du Bureau. Ils font les convocations ordinaires et extraordinaires, et sont chargés de la correspondance. L'un d'eux rend compte, tous les ans, dans une séance spéciale, qu'elle soit publique ou non, des travaux de l'année.

ART. 6. — L'Archiviste-Bibliothécaire a la garde des livres, mémoires, manuscrits, plans et dessins composant la Bibliothèque et les Archives de la Société, ainsi que des objets d'art et d'antiquités lui appartenant. Il peut mettre à la disposition d'un Sociétaire, pour un mois au plus, et sur son récépissé, les livres et mémoires imprimés dont il est dépositaire. Les autres objets sont communiqués sans déplacement.

ART. 7. — Le Trésorier effectue les recettes et acquitte les dépenses autorisées par le Bureau et ordonnancées par le Président.

ART. 8. — Le Bureau est chargé : 1^o de prendre et d'exécuter les mesures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société; 2^o d'autoriser les dépenses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes; 3^o de déterminer, après avoir pris l'avis d'une commission nommée par lui, ceux des travaux de la Société qui seront publiés, de passer à cet effet les traités voulus avec les imprimeurs et libraires, et de déléguer un de ses Membres pour surveiller les impressions (1).

(1) Cet article, formant l'article 4 des Statuts de la Société (Voir ci-après, p. xiv), a été modifié de la manière suivante par délibération de la Société du 25 juillet 1859, approuvée par S. Exc. M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes :

ART. 8. — Le Bureau est chargé : 1^o de prendre et d'exécuter les me-

b

ART. 9. — Nul n'est admis dans la Société que sur la présentation de deux Membres, préalablement communiquée au Bureau, et portée à l'ordre du jour de la séance suivante. Tout candidat, pour être élu, devra réunir les suffrages des deux tiers des Membres présents.

ART. 10. — Les Membres résidants sont seul assujettis à une cotisation annuelle. Elle est fixée à dix francs.

ART. 11. — La Société a une séance mensuelle, dont le jour, le lieu et l'heure seront déterminés ultérieurement. Elle y reçoit les communications qui lui sont transmises, les dons qui lui sont faits, discute les propositions qui lui sont soumises, et entend la lecture, soit des mémoires présentés par ses Membres, soit des rapports auxquels ils donnent lieu. Les commissions d'examen sont nommées par le Bureau.

La première partie de chaque séance sera consacrée, autant que possible, à l'audition des rapports écrits ou verbaux présentant la revue des faits scientifiques et autres que des Membres de la Société jugeraient dignes de lui être signalés.

Tout travail écrit devra être préalablement communiqué au Président.

ART. 12. — Il peut y avoir, chaque année, une séance publique dont la Société fixe le jour, le lieu et l'heure. Après

sures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société; 2° d'autoriser les dépenses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes; 3° de déterminer, *concurrentement avec une commission de sept membres nommés par la Société*, ceux des travaux de la Société qui seront publiés. Le Bureau passera seul à cet effet les traités avec les imprimeurs et libraires, *déterminera le nombre des feuilles de chaque livraison ou volume du recueil*, et déléguera un de ses Membres pour surveiller les impressions.

que l'un des Secrétaires a présenté le résumé des travaux de l'année, il y est donné lecture, en tout ou en partie, et de l'agrément des auteurs, de ceux de ces travaux dont le Bureau aura jugé la communication opportune.

ART. 13. — La Société, sur le rapport du Bureau, détermine, par un arrêté spécial, le mode de publication de ses travaux. Elle a le droit de publier, avec le consentement des auteurs, ceux qu'elle a sanctionnés de son approbation.

ART. 14. — En cas de dissolution de la Société, ou d'interruption de ses travaux pendant deux années consécutives, les livres, manuscrits et autres objets lui appartenant, seront remis à la Bibliothèque publique de la Ville, et en deviendront la propriété, à moins qu'une nouvelle Société, constituée dans le cours de trois années suivantes, ne soit considérée par M. le Maire comme apte, en raison de son but, à être mise en possession de ces divers objets.

ART. 15. — Toute proposition de modification au présent Règlement devra être faite par écrit et signée de cinq Membres au moins. Elle sera renvoyée à une commission chargée de faire dans la séance annuelle un rapport sur les diverses propositions de cette nature qui auront été faites dans l'année. Elles seront ensuite discutées dans une séance spéciale, et ne pourront être adoptées que si elles réunissent les suffrages de la majorité absolue des Membres résidants, et dans le cas où cette majorité ne pourrait être obtenue, celle des deux tiers des Membres présents.

Brest, le 25 Mai 1858.

Suivent les signatures des Membres fondateurs.

Nous, Préfet du Finistère, Chevalier de la Légion d'honneur,

Vu le présent Règlement de la Société Académique de Brest ;

Vu la liste des Membres fondateurs de ladite Société et la liste des Membres du Bureau ;

Vu l'avis favorable de M. le Sous-Préfet de Brest, en date du 12 juin 1858 ;

Vu l'autorisation de M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 19 juin 1858 ;

Vu l'article 291 du Code pénal et le décret du 23 mars 1852 ;

AVONS ARRÊTÉ ET ARRÊTONS :

ARTICLE 1^{er}. — La Société Académique de Brest est autorisée.

ART. 2. — Les Statuts de ladite Société sont ceux à la suite desquels est inscrit le présent arrêté ; nul changement ne pourra y être fait sans être soumis à l'approbation de l'autorité supérieure.

ART. 3. — Toute expédition de ces Statuts devra être revêtue de la copie du présent arrêté.

ART. 4. — M. le Sous-Préfet de Brest demeure chargé de l'exécution du présent arrêté.

En Préfecture, à Quimper, le 22 Juin 1858.

Le Préfet du Finistère,

Signé : CH. RICHARD.

STATUTS.

ARTICLE PREMIER. — Une Société est établie à Brest, sous le nom de *Société Académique de Brest*, dans le but de s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques et historiques, de ceux surtout qui concernent la ville de Brest et le département du Finistère.

Toute discussion religieuse ou politique est interdite.

ART. 2. — La Société se compose de Membres résidants, correspondants et honoraires. Les Membres résidants sont ceux qui habitent Brest ou dans l'arrondissement. Les Membres correspondants sont ceux dont le domicile est situé hors de l'arrondissement. Les Membres honoraires sont ceux à qui la Société juge convenable de conférer ce titre.

Le Recteur de l'Académie et l'Inspecteur départemental sont, de droit, Membres de la Société.

ART. 3. — La Société est administrée par un Bureau composé d'un Président, de deux Vice-Présidents, deux Secrétaires, un Archiviste-Bibliothécaire et un Trésorier. Ils sont élus annuellement, au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. Le Bureau fixe l'ordre du jour de toutes les séances.

ART. 4. — Le Bureau est chargé : 1° de prendre et d'exécuter les mesures propres à assurer la conservation des objets appartenant à la Société; 2° d'autoriser les dépenses du Trésorier, de recevoir et d'arrêter ses comptes; 3° de déterminer, *après avoir pris l'avis d'une commission nommée par lui*, ceux des travaux de la Société qui seront publiés; de passer à cet effet les traités voulus avec les Imprimeurs et Libraires, et de déléguer un de ses Membres pour surveiller les impressions (1).

ART. 5. — Nul n'est admis dans la Société que sur la présentation de deux Membres, préalablement communiquée au Bureau, et portée à l'ordre du jour de la séance suivante. Tout candidat, pour être élu, devra réunir les suffrages des deux tiers des Membres présents.

ART. 6. — La Société a une séance mensuelle dont le jour, le lieu et l'heure seront déterminés ultérieurement. Elle y reçoit les communications qui lui sont transmises, les dons qui lui sont faits, discute les propositions qui lui sont soumises, et entend la lecture, soit des mémoires présentés par ses Membres, soit des rapports auxquels ils donnent lieu.

Les commissions d'examen sont nommées par le Bureau.

ART. 7. — Il peut y avoir, chaque année, une séance publique dont la Société fixe le jour, le lieu et l'heure. Après que l'un des Secrétaires a présenté le résumé des travaux de l'année, il y est donné lecture, en tout ou en partie, et de l'agrément des auteurs, de ceux de ces travaux dont le Bureau aura jugé la communication opportune.

(1) Cet article, formant l'article 8 du Règlement de la Société, a été modifié, comme il est dit p. ix.

ART. 8. — La Société, sur le rapport du Bureau, détermine, par un arrêté spécial, le mode de publication de ses travaux. Elle a le droit de publier, avec le consentement des auteurs, ceux qu'elle a sanctionnés de son approbation.

L'Inspecteur départemental de l'Académie fait partie, de droit, du comité de publication.

ART. 9. — En cas de dissolution de la Société, ou d'interruption de ses travaux pendant deux années consécutives, les livres, manuscrits et autres objets lui appartenant seront réunis à la Bibliothèque publique de la Ville, et en deviendront la propriété, à moins qu'une nouvelle Société, constituée dans le cours des trois années suivantes, ne soit considérée par M. le Maire comme apte, en raison de son but, à être mise en possession de ces divers objets.

Brest, le 25 Mai 1858.

Suivent les signatures des Membres fondateurs.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Instruction publique et des Cultes,

Vu la demande formée par la Société Académique de Brest ;

Vu les Statuts et le Règlement de ladite Société ;

Vu l'avis de M. le Préfet du Finistère et celui de M. le Recteur de l'Académie de Rennes ;

ARRÊTE :

La Société Académique de Brest est autorisée. Les Statuts en sont approuvés, selon la teneur de la copie jointe au présent arrêté. Aucune modification n'y pourra être introduite qu'avec l'agrément du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes.

Fait à Paris, le 20 Janvier 1859.

Signé : ROULLAND.

Pour ampliation :

Le Directeur du Personnel et du Secrétariat général,

Signé : ROULLAND.

Pour copie conforme :

Le Préfet du Finistère,

Pour copie conforme :

Signé : CH. RICHARD.

Le Sous-Préfet de Brest,

Signé : E. SOUMAIN.

PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST.

SÉANCE DU 28 JANVIER 1861.

Présidence de M. LEVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

- 1^o *Opuscule de M. Lexevich (autrichien).*
- 2^o *Séance annuelle de rentrée des Facultés (1860).*
- 3^o *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences et Belles-Lettres de Toulouse.*
- 4^o *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.*

- 5^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.*
- 6^o *Mémoires de la Société des Antiquaires de Morinie (1858).*
- 7^o *Mémoire sur le Calendrier musulman, par M. Martin.*
- 8^o *Mémoires de la Société Académique de Maine-et-Loire.*
- 9^o *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes.*
- 10^o *Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère.*
- 11^o *Mémoires de l'Académie impériale de Metz.*

Dons au Musée archéologique :

- 1^o *Un coin gaulois trouvé près de Plounéventer, offert par M. Maréchal, Ingénieur des Ponts-et-Chaussées.*
- 2^o *Un coin celtique trouvé à Couville, près de Cherbourg, offert par M. Denis-Lagarde.*
- 3^o *Un coin et une hache celtiques, offerts par M. Levot.*
- 4^o *Une pierre sculptée portant les armoiries de Rieux de Sourdéac, offerte par M. Kerautret.*
- 5^o *Une plaque de cheminée trouvée à Landerneau, dans la maison dite de la duchesse Anne.*

Lecture des travaux :

Notice d'Histoire naturelle, par M. Remquet.

Notice biographique sur M. Chabal, par M. Bellamy.

L'Administration du Finistère et le Tribunal révolutionnaire de Brest, de 1793 à 1794, par M. Le Guillou-Pénanros.

SÉANCE DU 25 FÉVRIER.

Présidence de M. LEVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

- 1^o *L'Héritière de Keroulas, par M. Louis Moreau.*

**2^o Travaux de la Société d'Agriculture, des Belles-Lettres,
Sciences et Arts de Rochefort, 1859-1860 (2^e série).**

Dons au Musée archéologique :

Une médaille coulée en soufre, à l'occasion de la pose de la première pierre de la Halle de Brest, le 4 novembre 1828, offerte par M. Fleury.

M. le Président soumet à la sanction de la Société les propositions suivantes, faites par un de ses Membres, M. Fleury :

- 1^o La Société autorise le Bureau à solliciter de M. le Préfet du Finistère la création d'une Commission archéologique permanente;**
- 2^o La Société autorise aussi le Bureau à faire un appel à nos compatriotes pour les engager à donner au Musée archéologique les objets, intéressant l'histoire et les arts, qu'ils auraient à leur disposition.**

Les propositions de M. Fleury sont adoptées.

Admission comme Membre correspondant de M. FLAGELLE, de Landerneau.

Lecture des travaux :

L'Administration du Finistère et le Tribunal révolutionnaire de Brest, de 1793 à 1794, par M. Le Guillou-Pénanros (suite et fin).

Le passage entre Brest et Recouvrance, par M. Levot.

Admission, en qualité de Membres résidants, de MM. ORTO-LAN et ALLARD.

Election d'un Secrétaire.

M. DUSEIGNEUR est nommé en remplacement de M. P. CHABAL.

SÉANCE DU 27 MARS.

Présidence de M. LEVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. Le Guillou-Pénanros, Membre résidant, quittant Brest, passe, sur sa demande, Membre correspondant.

Hommages faits à la Société :

- 1^o *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure.*
- 2^o *Le passé, le présent et l'avenir de la Société*, par M. Alophe.
- 3^o *De l'influence du plomb sur le développement de la colique dans les pays chauds. — Nécessité d'établir une surveillance sur la fabrication des poteries communes*, par M. A. Lefèvre.
- 4^o *Annuaire de l'Institut des provinces, des Sociétés savantes et des Congrès scientifiques* (2^e série, 3^e vol., 1861).

A propos de la réception de cet Annuaire, M. le Président appelle l'attention de la Société sur l'opinion formulée par M. de Caumont au Congrès central des Académies (session de 1860) relativement à cette question : « *Quels principes doivent guider, dans son apostolat, l'académicien de province qui veut être véritablement utile à son pays.* »

Dons au Musée archéologique :

Une pièce de monnaie (quart d'écu de 1589), offerte par M. de Kerjégu.

Lecture des travaux :

Passage de Brest à Recouvrance (suite), par M. Levot.

Etude historique sur les émigrations bretonnes (1^{re} partie),
par M. Duseigneur.

Admission, en qualité de Membre résidant, de M. HAMONIC.

A la fin de la séance, M. le Président fait connaître à la Société les décisions prises par le Bureau, relativement au prix qui sera décerné en 1863.

SÉANCE DU 30 AVRIL.

Présidence de M. LEVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Président communique une lettre de M. le Préfet, en réponse au vœu exprimé par la Société Académique de Brest, dans sa dernière séance, relativement à la nomination d'une Commission spéciale pour la conservation des monuments du Finistère. M. le Préfet apprécie toute l'utilité d'une telle Commission; à son prochain passage à Brest, il s'occupera d'arrêter, avec le Président de la Société, la liste des Membres de la Commission.

Hommages faits à la Société :

- 1^o *Traité élémentaire des Machines à Vapeur marines*, par M. Ortolan.
- 2^o *Note sur une pluie de sucre*, par M. Delavau.
- 3^o *Bulletin de la Société de Statistique, des Sciences naturelles et des Arts industriels du département de l'Isère.*
- 4^o *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.*

5^o *La Cornouaille et Corisopitum. — Les Celtes et les Armoricaïns, les Bretons, nouvelles recherches d'archéologie et d'histoire*, par le docteur L. Halléguen.

Donn. au Musée archéologique :

- 1^o *Une petite médaille en bronze du duc d'Orléans*, donnée par M. Kerby, Conducteur des Ponts-et-Chaussées.
- 2^o *Une pierre armoriée*, offerte par M. Corre.
- 3^o *Pierre, dite de la Table de l'ancienne Chapelle des Sept-Saints*.

Lecture des travaux :

Etude historique et philosophique sur les Mouvements de la Terre (1^{re} partie), par M. E. Dubois.

Notice biographique sur M. H. Aigues-Spares, par M. de La Faye.

Etude historique sur les Emigrations bretonnes (2^e partie), par M. Duseigneur.

SÉANCE DU 31 MAI.

Présidence de M. LEVOT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Hommages faits à la Société :

- 1^o *Mémoire sur l'importance des Communes de France, des actes notariés antérieurs à 1790 et sur la nécessité et les moyens d'en assurer la conservation et la publicité*, par M. G. Saint-Joanny, Avocat.
- 2^o *Statuts et Règlement intérieur de la Société des Antiquaires de la Morinie, et 37 livraisons de son Bulletin Historique*.

Dons au Musée archéologique :

1^o Une pierre de croix, offerte par M^{lle} Cariou (de Guipavas).

M. Fleury indique le nom et le caractère scientifique de cette espèce de pierre, qui se trouve au bourg de Coray (Finistère), surtout après les grandes pluies.

2^o Monnaies et Médailles offertes par M^{lle} Cariou :

Deux pièces de l'empereur Gallien ;

Deux pièces du tyran Posthume ;

Une monnaie de Henri IV ;

Deux jetons allemands ;

Une médaille ovale représentant d'un côté le Christ, de l'autre un évêque tenant une crosse. Elle est trop fruste pour être déchiffrée.

Une grande médaille ovale en cuivre doré. — République française. — Tribunal de 1^{re} instance.

Neuf monnaies françaises et étrangères.

Lecture des travaux :

Etude historique et philosophique sur les mouvements de la Terre (2^e partie), par M. E. Dubois.

La Croix qui penche, à Plougastel (pièce de vers), par M. de La Faye.

M. le Président communique une lettre du Président de la Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille, qui prie de donner toute publicité possible au programme des prix qu'elle décernera en 1861.

M. le Président prévient ensuite la Société que, conformément aux Statuts, il sera procédé, le mois prochain, au renouvellement des Membres du Bureau et des Membres de la Commission de publication.

SÉANCE DU 24 JUIN.

Présidence de M. LEVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Trésorier fait l'exposé de la situation financière, d'où il résulte que les recettes se montent à..... 2,363 fr. 65 c.
et les dépenses à..... 1,136 05

Reste en caisse au 24 juin 1861..... 1,227 fr. 60 c.
non compris le montant des cotisations de la présente
année à percevoir le 1^{er} juillet 1861.

L'ordre du jour appelle ensuite les élections du Bureau et la Commission de publication. Mais les Membres présents n'étant pas assez nombreux, l'assemblée décide que les élections auront lieu dans quinze jours.

Hommages faits à la Société :

1^o *De quelques modes de propriété en Bretagne*, par M. Duchâtellier, correspondant de l'Institut.

2^o *Code de l'acheteur, du vendeur et du constructeur de machines*, par M. Ortolan.

Admission, en qualité de Membres résidants, de MM. JOUBERT, Avoué, et FEILLET, Capitaine de frégate.

SÉANCE DU 8 JUILLET.

Présidence de M. LEVOT.

Cette séance est spécialement consacrée aux élections du Bureau et de la Commission de publication.

Le scrutin est ouvert à sept heures précises et n'est clos qu'à neuf heures.

Scrutateurs : MM. CLÉREC aîné, AUDIBERT, SARDOU et DUSEIGNEUR.

Après le dépouillement, M. le Président proclame le résultat.

Sont élus Membres du Bureau :

MM. LÉVOT, *Président.*

SAUVION, *Vice-Président.*

VERRIER, —

DUSEIGNEUR, *Secrétaire.*

DUBOIS (EDMOND), —

FLEURY, *Archiviste-Bibliothécaire.*

BERDELO, *Trésorier.*

Membres du Comité de publication :

MM. GUICHON DE GRANDPONT.

CLÉREC aîné.

BELLAMY.

DENIS-LAGARDE.

ALLANIC.

DU TEMPLE.

PENQUER.

SÉANCE DU 31 JUILLET.

Présidence de M. LÉVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Hommages faits à la Société :

1^{er} *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne* (2^e livraison).

d

2^o *Précis analytique des travaux de l'Académie impériale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (1859-1860).*

3^o Trois numéros du journal le *Bas-Breton*, contenant un travail intitulé *Géographie romaine comprise dans la cité des Osismiens, sous l'Empire romain*, par le docteur E. H.

4^o *Une image enluminée, représentant saint Anne instruisant la Vierge*, donnée par M. Uzel, de la part de M. Arnoux.

Lecture des travaux :

Résumé du voyage de M. Coste sur le littoral de la France et de l'Italie (1^{re} partie), par M. Constantin.

Détails, donnés verbalement, sur la machine à gaz de M. Lenoir, par M. Du Temple.

Note historique sur le Petit-Couvent de Brest, par M. Fleury.

SÉANCE DU 30 SEPTEMBRE.

Présidence de M. LEVOT.

Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le Président donne lecture : 1^o d'une lettre de M. le Maire de Brest, qui lui annonce l'envoi d'un exemplaire du compte-rendu des séances du Sénat, pendant la session de 1861. Cet exemplaire est offert à la Société par M. le baron

de Lacrosse, Secrétaire du Sénat; 2^o D'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, invitant les Membres de la Société à assister à la distribution solennelle des prix accordés aux Sociétés savantes, à la suite du concours de 1860; 3^o D'une lettre de M. Coiron, avocat à Brest, qui fait don au Musée archéologique de trois des douze monnaies anciennes qu'il possède, trouvées dans un champ de la commune de Guipavas.

Hommages faits à la Société :

- 1^o *Soixante-dix-huit volumes ou brochures, donnés par une personne qui témoigne le désir de ne pas être nommée.*
- 2^o *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.*
- 3^o *Mémoires de l'Académie impériale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse.*
- 4^o *Mémoires de la Société dunkerquoise.*
- 5^o *Mémoires de l'Académie impériale de Dijon.*
- 6^o *Notice biographique sur C.-G. Simon, par Armand Guéraud.*
- 7^o *Galerie biographique de l'arrondissement de Cherbourg.*
- 8^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de la Morinie.*
- 9^o *Mémoires de la Société des Antiquaires de Touraine.*
- 10^o *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.*
- 11^o *Bulletin de la Société Polymatique du Morbihan.*
- 12^o *Etude sur les mouvements de la Terre, de M. Edmond Dubois.*

Dons au Musée archéologique :

- 1^o *Trois monnaies anciennes, offertes par M. Coiron.*

- 2° Une tuile chargée d'huîtres de six mois, provenant du bassin d'Arcachon. — Roches provenant du parc de l'île de Ré, côtes de Palisse, données par M. Constantin.
- 3° Une hache celtique, offerte par M. Remquet.

Lecture des travaux :

Rapport sur les travaux scientifiques et littéraires de la Société, pendant l'année, par M. Duseigneur, l'un des Secrétaires.

Résumé sur le voyage de M. Costa, sur le littoral de la France et de l'Italie (2^e partie), par M. Constantin.

Note sur une hachette celtique, par M. Remquet.

Note archéologique sur divers objets, par M. Fleury,

Election d'un Vice-Président.

M. Ed. DUBOIS, l'un des Secrétaires, est nommé en remplacement de M. SAUVION, appelé à continuer ses services au Havre.

SÉANCE DU 30 OCTOBRE.

Présidence de M. LEVOT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

M. Richaud, Membre résidant, devient Membre correspondant sur sa demande. Il part pour la Cochinchine.

Hommages faits à la Société :

Mémoires de la Société Académique de Cherbourg.

Lecture des travaux :

Notice nécrologique sur M. Riou-Kenhallet, par M. Allanic.

*Passage de Brest à Recouvrance (suite et fin), par M. Levot.
Exposé verbal de M. Le Jean sur le voyage qu'il vient de faire
en Egypte.*

Election d'un Secrétaire.

M. L. DU TEMPLE est nommé en remplacement de M. Ed.
DUBOIS.

SÉANCE DU 25 NOVEMBRE.

Présidence de M. LEVOT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Lecture des travaux :

*Notice historique sur un grand nombre de jetons, aux
emblèmes maritimes. — Extrait du Mercure Galant ,
expliquant le choix des sujets et des dessins pour les
divers départements qui faisaient frapper des jetons, par
M. Guichon de Grandpont.*

*Traduction en vers du 4^e chapitre du 2^e livre de l'Imitation
de Jésus-Christ, par M. Guichon de Grandpont.*

Revue astronomique de 1861 (1^{re} partie), par M. Ed. Dubois.

Incendies au Port de Brest, par M. P. Levot.

Complainte à la Vierge, poème, par M. Clérec aîné.

SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE.

Présidence de M. LEVOT.

Le procès-verbal est lu et adopté.

Hommages faits à la Société :

1^o *Bulletin de la Société d'Agriculture de Brest, 1860.*

2° *Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie.*

3° *Bulletin historique* (39° et 40° livraisons) *de la Société des Antiquaires de la Morinie.*

4° *Séance solennelle de la Société impériale des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille.*

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Perrier qui offre à la Société douze médailles romaines.

Lecture des travaux :

Notice sur un anneau de bronze, par M. Fleury. Cet anneau, regardé par certains numismates, comme une monnaie, a été donné par M. Ollivier, Capitaine de frégate.

Revue astronomique de 1861 (2° partie), par M. Ed. Dubois.

Le Poète et l'Exilé, dialogue en vers, par M. Duseigneur.

PRIX

A DÉCERNER EN 1863.

La Société Académique a décidé qu'une Médaille d'or de 300 francs, ou sa valeur, serait décernée en 1863 à l'auteur du meilleur travail ayant pour objet :

Le Finistère au point de vue statistique, historique, géographique, archéologique, industriel, commercial, etc., etc.

Les concurrents auront la facilité de traiter une ou plusieurs parties de la question, à leur choix. La Société, sur le rapport de la commission d'examen qui sera nommée à cet effet, adjugera le prix à celui des mémoires qui lui semblera mériter la préférence, quel que soit le sujet traité. Des mentions honorables pourront aussi être accordées.

Les mémoires présentés devront réunir les conditions suivantes :

1^o Etre écrits en français ;

2^o Etre parvenus francs de port au secrétariat de la Société *Bibliothèque communale de la ville*) avant le 1^{er} janvier 1863, terme de rigueur ;

3^o Ils ne devront ni être signés de leurs auteurs, ni être accompagnés d'aucune indication qui puisse les faire connaître. Ils porteront seulement une épigraphe qui sera répétée sur un billet cacheté, annexé au mémoire auquel elle se rapportera ; ce billet contiendra en outre le nom, l'adresse de l'auteur, et la déclaration que son mémoire est inédit, qu'il n'a jamais concouru et n'a été soumis à aucune Société Académique.

Les billets cachetés ne seront ouverts que dans le cas où les pièces auxquelles ils seraient joints auraient obtenu, soit la Médaille, soit une mention honorable.

Ne pourront concourir les travaux publiés antérieurement au 1^{er} avril 1861.

Sont admis à concourir, les étrangers et les régnicoles, même ceux de ces derniers qui appartiendraient à la Société, à titre de Membres résidants ou correspondants.

ÉMIGRATIONS BRETONNES.

ÉTUDE HISTORIQUE.

Qu'on nous permette de persister dans l'étude de ces arcanes historiques qui peuvent, en révélant l'état constitutionnel d'une nation, indiquer sérieusement les raisons présentes de sa santé ou de son malaise.

Etienne LAMBERT,
(*De la Création de la France.*)

I.

Il règne une grande incertitude parmi les historiens sur la date du premier établissement des Bretons insulaires dans la Péninsule armoricaine. Les uns placent cet événement en 383, à l'époque du passage du tyran Maxime dans les Gaules; les autres 80 ans plus tard, c'est-à-dire en 463, lorsque les Bretons furent expulsés de leur île par les Angles et les Saxons. Cette différence, qui serait à peine notable s'il ne s'agissait que d'un point de chronologie, acquiert une importance réelle à cause des doutes qu'elle répand sur l'origine des Bretons armoricains, sur la forme de leur gouvernement pendant

plus de trois siècles, et sur leurs relations avec leurs voisins du continent; c'est-à-dire qu'en admettant comme vrai l'établissement de 383, on est conduit à admettre également le principe d'une dynastie de rois unitaires fondée par Conan Mériadek, à dater de l'arrivée de Maxime dans les Gaules jusqu'à la fin du 7^e siècle. Le territoire occismien ayant été le centre des immigrations insulaires, cet épisode doit nécessairement occuper une place importante dans l'histoire du Finistère (1).

Résumons d'abord l'histoire de Conan (le héros et le chef prétendu de l'émigration de 383), telle qu'elle a été rapportée par Gallet, Dom Morice, Saint-Luc, Daru, etc., et plus tard merveilleusement enluminée par M. le baron de Roujoux.

En l'année 383 de l'ère chrétienne, le Monde romain était partagé entre Gratien, Valentinien et Théodose. Maxime (Maximus Clemens), surnommé le Tyran, gouvernait l'île de Bretagne au nom des Empereurs. Il était Breton d'origine, selon Pacatus; Espagnol, suivant la plupart des historiens.

Les légions qu'il commandait se révoltèrent avec lui, et l'investirent de la pourpre. Il quitta bientôt les rivages de la

(1) Bernardin de St-Pierre a dit avec raison que le premier état d'un peuple influe sur toutes les périodes de sa durée et se fait sentir jusque dans sa décadence, comme l'éducation que reçoit un homme à la mamelle influe jusque sur sa décrépitude. (Préambule de l'*Arcadie*, page 74). Les plus grands hommes de l'antiquité, les Hérodote, les Tite-Live, les Denys d'Halicarnasse, ont consumé bien des veilles à éclairer le premier chapitre de l'histoire des guerres des Romains.

Chose étrange, dit à ce sujet M. M...é, dans les annotations de la nouvelle édition (1843) du Dictionnaire d'Ogée, page 84, chose étrange, quinze écrivains ont laissé autant d'histoires générales de cette province (la Bretagne), et aucun d'eux n'a entrepris de prouver le fait capital autour duquel roule toute la discussion, celui qui concerne l'établissement des Bretons dans l'Armorique.

brumeuse Albion, suivi d'une troupe (1) d'élite de guerriers bretons commandés par Conan Mériadek, chef des montagnes de Braid-Alban (l'Albanie, aujourd'hui l'Ecosse); les traditions le nomment Cynan Meyriadoch, fils de Gerenton et gendre de l'un des plus puissants Tyerns du Caernarvonshire.

La flotte qui portait les armées alliées aborda entre Aleth et Cancaven suivant quelques chroniqueurs, au Havre d'Ocismor ou (2) à Portz-Llogan (les Blancs-Sablons), selon la plupart des légendaires.

Les peuples de cette contrée, accablés d'impôts de toute nature, supportaient impatiemment le joug des Romains, et d'autre part, une seule légion était répartie sur tout le territoire de *Letavia Secunda* (la partie la plus occidentale de la Petite-Bretagne).

Ces circonstances étaient toutes favorables à la tentative de Maxime. Il se hâta d'en profiter.

La garnison romaine d'Occismor, entourée d'une population hostile et disposée à la révolte, fut forcée de capituler après quelques jours de siège. Maîtres de cette clé de l'Armorique, les Britto-Romains entourèrent la citadelle de nouvelles fortifications, afin de se réserver un moyen de retraite en cas de revers. Mais le nom de Maxime volait de bouche en bouche, et les divers détachements qui défendaient les côtes joignirent bientôt leurs aigles à celles des légions qui arrivaient de l'île de Bretagne.

(1) Un auteur écossais en porte le chiffre à cent mille hommes.

(2) Zozime, le seul écrivain contemporain qui ait parlé de cette expédition, établit bien nettement que Maxime débarqua à l'embouchure du Rhin.

Jubaldus, l'un des lieutenants de l'empereur Gratien, essaie vainement d'arrêter la marche de l'armée d'invasion. Il est battu et tué à Guy d'Aleth, entre Rennes et Saint-Malo.

Toute l'Armorique était conquise. Maxime récompensa les services de Conan en le nommant duc du *Tractus armoricanus*, région qui comprenait alors les 2^{me} et 3^{me} Lyonnaises et les deux Aquitaines. Néanmoins Conan Mériadek ne gouverna ce pays que sous la dépendance de l'empereur romain. Mais à la mort de ce dernier, les Bretons-Armoricains se soulevèrent, chassèrent les magistrats impériaux et changèrent la forme de leur gouvernement.

Conan Mériadek, devenu chef indépendant, ne tarda pas à mériter l'affection générale, en favorisant le rétablissement du régime démocratique dont les tribus armoricaines avaient été dépouillées par la domination romaine. Il fortifia les frontières, et principalement les côtes septentrionales plus exposées aux incursions des pirates du Nord. Il fit bâtir, près de la mer, une forteresse dont il fit l'une de ses résidences favorites, et à laquelle il donna son nom. Ce château était situé près de Portsal, paroisse de Landunvez, sur l'emplacement où se trouvent aujourd'hui les ruines du château de Trémazan, selon M. Roujoux (1).

On attribue à Conan la création des comtés ou évêchés de Léon et de Cornouaille, la fermeture des collèges druidiques dont les plus célèbres étaient ceux des îles de Sein, de Batz et d'Ouessant. Je passe sous silence la singulière élucubration de M. de Roujoux sur les états généraux présidés par le

(1) D'autres écrivains (Fréminville, etc.) disent que les ruines de Castel Mériadek, le plus antique édifice de la Bretagne, étaient encore visibles il y a une quarantaine d'années sur les bords d'une petite rivière entre Lanrivoaré et Brelès.

Charlemagne breton, ainsi que les discours prononcés pendant cette espèce de session catholico-druidique par l'évêque de Rennes, par le grand druide Eal-hir-bad et par la grande prêtresse Wheldeda. Les écrivains que je viens de citer, ont fait remonter aussi l'origine des fiefs en Bretagne au partage que fit Conan à ses principaux officiers, d'une portion considérable de territoire conquis, ou pour mieux dire délivré du joug des Romains. Deux ans avant sa mort, c'est-à-dire en 416, ces derniers essayèrent de rétablir leur domination, mais ils échouèrent dans cette suprême tentative. Tout ce que put obtenir Exuperantius, préfet des Gaules, ce fut un traité d'alliance en vertu duquel quelques places de l'Armorique reçurent des garnisons romaines. C'est pourquoi on vit plus tard la Confédération armoricaine fournir un corps de troupes auxiliaires à l'armée d'Aëtius, pour combattre Attila.

Tel est le récit très-succinct des aventures de l'Inachus breton, tel que nous l'avons extrait des auteurs précités.

Nous allons maintenant exposer les diverses raisons à l'aide desquelles on a tour à tour combattu ou appuyé la légende de Conan Mériadek et la colonisation d'une partie de la presqu'île armoricaine, au 4^e siècle.

Les arguments des adversaires de l'établissement de 383 reposent principalement sur l'absence de tout témoignage contemporain. Gildas, né dans l'île de Bretagne et qui avait longtemps habité la Bretagne-Armorique, parle des émigrations d'insulaires bretons en Armorique, au 5^e siècle, par suite de l'invasion saxonne, mais il ne fait aucune mention de l'établissement de 383; cependant il écrivait vers le milieu du 6^e siècle, c'est-à-dire 150 ans au plus après l'expédition du tyran Maxime. Plusieurs édits du code Théodosien, rendus en 388, 389 et 395, enlevèrent aux partisans de Maxime les

dignités et les charges, spécialement les concessions territoriales qu'ils avaient obtenues du tyran. (*Code Théod.*, lib xv, t. 14, leg. 10). Les termes de ces édits ne renferment aucune exception. « Ils furent exécutés dans toutes les provinces où les troupes romaines étaient en état de faire respecter les décrets impériaux, et ce dernier cas était celui de l'Armorique, comme l'atteste la *Notice des dignités de l'Empire*. Donc, en supposant que Maxime eût donné à ses Bretons et à leur chef la Péninsule armoricaine, leur établissement eût été détruit par suite des édits impériaux, au plus tard en l'an 395. Il n'eût fait qu'apparaître et disparaître. » (Laborderie, *Conan-Mériadek*).

La *Notice des dignités de l'Empire*, rédigée en 400 ou 401, donne le dénombrement des corps de troupes fixés en Armorique, mais on n'y trouve aucune mention des troupes bretonnes.

Cette même Notice, postérieure de six ans environ au dernier édit du code Théodosien lancé contre les partisans de Maxime, ne laisse apercevoir aucune trace de colonies bretonnes dans l'Armorique. Elle nous montre au contraire la Péninsule couverte de garnisons impériales.

D'ailleurs, ajoutent les plus habiles antagonistes de l'établissement du 4^e siècle (1), comment concilier le rapide développement des institutions féodales et du système des bénéfices héréditaires dans la Bretagne continentale, avec la constitution primitive et vigoureuse du régime allodial résultant de la concession de terres faite par Maxime aux chefs de

(1) Entre autres, M. de Laborderie, de Vitré; Varin, doyen de la faculté des lettres à Rennes, etc.

l'armée bretonne. D'autre part, en admettant l'établissement des Bretons de Maxime et de leur chef Conan Mériadek, ne serait-on pas naturellement amené à penser que les chefs de ces premières tribus victorieuses conservèrent une suprématie marquée sur les bandes fugitives qui vinrent, 80 ans plus tard, chercher, en Armorique, un asile contre la fureur des Saxons, et à conclure par conséquent que les Bretons continentaux ont été soumis, avant le 9^e siècle, à l'autorité d'un roi suprême et universel, opinion généralement reconnue comme erronée.

Les partisans de l'établissement de 383 et du système colonial soutenu par l'abbé Gallet, Dom Morice, Guyot Desfontaines, Daru, de Roujoux, Richer, etc... attribuent le silence de Gildas au peu d'importance de cet établissement qui, à ses yeux, devait être noyé dans les grandes émigrations de 463 et des années suivantes, et à la négligence de ce vieux chroniqueur Cambrien, dont les récits, disent-ils, sont moins une histoire proprement dite qu'une élégie d'une éloquence sauvage et déclamatoire.

En ce qui concerne les documents écrits d'une autorité certaine, c'est-à-dire le code Théodosien, l'école de Gallet répond qu'il est rempli, en effet, de décrets enlevant aux partisans de Maxime vaincu leurs dignités, leurs commandements et les terres qui leur avaient été concédées, mais elle ajoute que l'autorité du Code est annihilée par Pacatus qui vante la clémence du vainqueur en disant qu'il n'y eut que quelques victimes nécessaires, et que les autres conservèrent leurs vies, leurs biens et leurs familles.

D'autre part, les corps de troupes fixés en Armorique, qu'on peut évaluer à 3,000 hommes au plus, ne lui semblent pas avoir été suffisants pour garder la moitié de la Péninsule. D'où

il faut conclure que la *Notice des dignités de l'Empire* a omis à dessein de mentionner les troupes auxiliaires bretonnes.

Les mêmes écrivains citent encore pour preuves de l'établissement de Conan Mériadek : 1^o un ancien tombeau situé à Saint-Pol-de-Léon, et qui porte cette épigraphe : *Hic jacet Conanus rex Brythonum* ; 2^o une médaille de ce prince, trouvée par le P. Toussaint de Saint-Luc, mais vue par lui seul ; 3^o les ruines de deux châteaux appelés *Castel-Mériadek*, les unes en Plourin-Léon, sur les bords de l'ancien fleuve Gillidon ; les autres à Plourin, près Morlaix ; 4^o l'absence en Armorique des monnaies impériales du 5^e siècle, tandis qu'on en trouve au contraire une grande quantité des siècles précédents.

Enfin, pour dernier argument, ils disent que les Bretons, qui suivirent Maxime sur le continent, n'étant jamais rentrés dans l'île de Bretagne, il faut nécessairement admettre leur établissement, dès cette époque, dans notre Péninsule ; et que le changement qui s'opéra au commencement du 5^e siècle dans les mœurs, les lois et la religion des habitants de l'Armorique, nécessite pour ainsi dire le fait d'un établissement des Bretons dans ce pays à la fin du siècle précédent.

Je n'ai pas la prétention de dissiper les ténèbres qui enveloppent nos origines nationales. Je me bornerai à émettre mon opinion sur les deux systèmes que je viens d'indiquer sommairement, et entre lesquels nos historiens et nos archéologues sont depuis si longtemps partagés.

En ce qui regarde l'absence d'un témoignage contemporain authentique, premier argument des adversaires de l'établissement de 383, je conviens d'abord que le silence de Gildas le Sage qui écrivait au 6^e siècle, c'est-à-dire cent ans environ après la grande émigration de 463, serait déjà suffisant pour

infirmier un fait qui, il est vrai, repose sur une tradition orale, ancienne et puissante, mais d'une fausseté évidente, puisqu'on a démontré qu'elle a pris naissance plusieurs siècles après l'événement supposé auquel elle se rapporte, c'est-à-dire dans l'*Histoire des Bretons* attribuée à Nennius, et dans l'*Histoire des Rois bretons* par Geoffroy de Montmouth. Ce dernier écrivait 800 ans et Nennius 300 ans après l'expédition de Maxime. Notons aussi, en passant, que c'est à tort que le silence de Gildas a été assimilé au silence de Froissart, par des écrivains qui avaient mis en doute la réalité du célèbre *Combat des Trente*, si bien attestée aujourd'hui par le manuscrit d'un poème contemporain, découvert en 1817, à la bibliothèque royale, par MM. de Penhouët et Fréminville. En effet, le Breton Gildas n'avait aucun intérêt à dissimuler un fait glorieux pour sa nation, tandis que le chroniqueur français, subventionné par l'Angleterre, se voyait dans l'obligation par convenance, si ce n'est par gratitude, d'atténuer ou même de cacher entièrement ce qui pouvait nuire à la bonne renommée du parti qu'il servait.

Le deuxième argument, qui s'appuie sur la *Notice des dignités de l'Empire*, est plus solide encore, car il constate l'absence de tout document relatif au séjour des troupes bretonnes dans la Péninsule armoricaine, tandis qu'il nous montre cette partie du territoire gaulois et ses confins, couverts de garnisons impériales, plus de six ans après la défaite de Maxime. D'après cette notice, il y avait un corps de troupes à Aleth; un à Vannes; un à Osismii (Carhaix); un à Rennes; un à Mannatias (Nantes); un à Avranches; un autre enfin à Coutances, etc. Ces corps de troupes ou légions étaient commandés par des préfets militaires. Or, en réduisant même de moitié l'effectif de chaque corps, c'est-à-dire à

3,000 hommes, il y avait au moins, en Armorique et sur ses confins, 21,000 et non 3,000 hommes, comme M. Lejean voudrait l'établir. (Voir la *Revue des Provinces de l'Ouest*, 2^e année, page 755.) (1) Ces forces étaient bien suffisantes pour garder toute la Péninsule après la défaite des partisans de Maxime, puisqu'une seule légion, c'est-à-dire 6,000 hommes, avait suffi à César pour la contenir après la défaite des Vénètes. Au 6^e siècle même, Procope, secrétaire de Bélisaire, nous montre les vieux débris des armées impériales gardant, au milieu des Armoriques, la discipline et l'organisation romaines. Or, comment concilier le cantonnement de ces troupes dans le *Tractus Armoricanus* avec le renversement du pouvoir impérial dans l'Armorique devenue, par l'établissement de 383, un Etat indépendant gouverné par un seul chef, par Conan Mériadek.

Le dernier et le plus récent argument de nos écrivains, qui soutiennent l'opinion de Vignier et de Dom Lobineau, consiste, comme nous l'avons déjà dit, dans la difficulté de concilier le rapide développement des institutions féodales et du système des bénéfices héréditaires dans notre province, avec la constitution du régime allodial, résultant de la concession des terres faite par Maxime aux chefs de l'armée bretonne. « En effet, » dit le critique que j'ai eu l'occasion de citer plus haut, « sous la domination romaine et dans ces sortes de concessions, le guerrier tenait sa terre, son bénéfice, non du chef » de la colonie militaire, mais de l'Empereur lui-même,

(1) Si M. Lejean s'ingénie à amoindrir le chiffre des forces romaines en Armorique, M. Laborderie se plait de son côté à les exagérer, en portant à 6,000 hommes l'effectif de chaque légion et la cohorte auxiliaire au même chiffre. Sous les consuls, la force de chaque légion était de 5 à 6,000 hommes. Sous Constantin, la légion fut réduite à 1,000 ou 1,500 hommes.

» c'est-à-dire de l'Etat. C'était là un lien de sujet à souverain
» et non de vassal à seigneur. Aussi, après la chute de l'Em-
» pire, les concessionnaires se trouvèrent propriétaires, libres
» et indépendants, des terres qui leur avaient été attribuées
» par la munificence royale, et notre savant compatriote Le-
» huérou a reconnu dans cet affranchissement des bénéfices
» militaires l'une des sources les plus importantes de la pro-
» priété allodiale chez les nations germaniques établies dans les
» Gaules. Si l'on admet la concession de Maxime et l'établis-
» sement de 383, il faut donc admettre aussi en Bretagne la
» constitution primitive et vigoureuse du système allodial, et
» dès-lors comment expliquer la précocité du développement
» des institutions féodales, précocité qui repose cependant
» sur des preuves incontestables. »

Cette argumentation est d'un grand poids et me semble mériter une sérieuse attention. La seule objection qu'on pourrait y faire, c'est que le régime féodal existait dans la Gaule et dans l'Armorique longtemps avant l'invasion romaine, qu'il ne fut jamais détruit, dans cette dernière contrée surtout, malgré quatre cents ans de domination, et qu'il dut naturellement renaître et se développer rapidement après l'affranchissement, la colonisation bretonne n'ayant fait qu'apporter de nouveaux éléments à cette même féodalité.

Je ne discuterai pas le passage de Pacatus relatif à la clémence de Théodose envers les partisans de Maxime, et que les défenseurs de l'établissement de 383 s'efforcent en vain de revêtir d'un caractère sérieux. Latinus Pacatus Drepanius était un rhéteur à gages qui avait reçu la mission de faire l'éloge de la clémence du grand Théodose, et l'on ne peut, par conséquent, mettre son panégyrique déclamatoire en

balance avec le texte d'un recueil officiel, ni s'en servir pour annihiler l'autorité du Code. D'ailleurs, si l'on doit s'en rapporter à la judicieuse critique de Lenain de Tillemont, les louanges de Pacatus, loin d'*annihiler* les lois de Théodose, ne font que confirmer leur esprit (1). L'empereur amnistia les coupables et les priva des récompenses qu'ils avaient reçues du tyran, mais conserva à chacun d'eux la dignité qu'il avait reçue des princes légitimes, avant l'usurpation de Maxime, etc.

Quant à l'argument tiré de l'absence en Armorique des monnaies impériales des 4^e et 5^e siècles, soit de 306 à 460 (2), tandis qu'on en trouve au contraire une grande quantité des siècles précédents; ce fait, suivant le même écrivain, s'explique d'une manière très-satisfaisante par la révolte des Armoriques en l'an 409, puisque, selon Dubos, les cités armoricaines, à partir de cette époque, ne voulurent plus admettre les monnaies impériales. Relativement aux assertions qu'on essaierait de baser sur le tombeau de Conan Mériadek à Saint-Pol-de-Léon, sur la

(1) Tous ont trouvé leur pardon dans le sein quasi-maternel de la clémence impériale, dit Pacatus; nul d'entre eux n'a vu ses biens mis à l'enchère, ni sa liberté violée, ni la dignité qu'il avait précédemment (*dignitas præterita*) amoindrie.

Deux lois de Théodose, datées l'une du 22 septembre (388) à Aquilée, et l'autre du 10 octobre à Milan, cassent tout ce qu'avait fait Maxime et réduisent à leur premier état ceux qu'il avait élevés. Étant encore à Milan, l'empereur y promulgue, dans le même but, une nouvelle loi datée du 14 janvier, pour annuler non-seulement tout ce qui avait été fait par Maxime, mais encore par les officiers qu'il avait nommés, sans toucher néanmoins aux actes que les particuliers avaient faits entre eux.

TILLEMONT. (*Hist. des Empereurs*, t. v, pp. 297-302.)

(2) On a cependant trouvé quelques monnaies postérieures à l'an 360.

médaille du même prince, qui n'est jamais apparue qu'à un seul homme, le P. Toussaint de Saint-Luc, il n'y a point là d'objection sérieuse et qui mérite qu'on s'en occupe. Le prétendu tombeau de Conan Mériadek porte cette épitaphe : *Hic jacet Conanus, rex Brythonum*. Mais l'architecture est du 13^e siècle, et l'inscription ne porte que le nom de *Conan*, qui s'appliquait indistinctement à tous les chefs bretons.

De tout ce qui précède, il me semble donc raisonnable de conclure que l'histoire de Conan Mériadek et d'un établissement fixe des Bretons insulaires en Armorique, antérieurement au 5^e siècle, ne repose sur aucun témoignage authentique, et doit être considérée comme une fable inventée, ou au moins propagée d'après une ancienne tradition orale, par l'auteur inconnu du *Brut y Brenhin-naid* (histoire traditionnelle des Rois Bretons). S'il en était autrement, si cette histoire était vraie, il est très-probable que le breton Gildas n'aurait pas omis de mentionner un événement d'une telle importance pour la gloire de son pays natal; que la *Notice des dignités de l'Empire*, datée des premières années du 5^e siècle, n'aurait pas montré la presque île armoricaine uniquement occupée, à cette époque, par des troupes romaines, et qu'enfin, au 6^e siècle, Procope, secrétaire de Bélisaire, n'eût pas représenté les vieux débris des armées impériales encore redoutables, au milieu des Armoriques, par leur courage et leur admirable discipline! Que dirions-nous aujourd'hui d'un Etat dont toutes les places fortes seraient occupées, comme, par exemple, celles de la Pologne et de la Hongrie, par des garnisons étrangères et qui, nonobstant cette occupation, aurait la prétention de se dire indépendant?

En vain a-t-on cherché à s'étayer de ce fait avéré, à savoir : que les Bretons qui suivirent Maxime sur le continent gaulois ne retournèrent jamais dans leur patrie, et durent, selon toutes les probabilités, former un établissement dans l'Armorique, contrée la plus voisine de l'île de Bretagne et la plus propre à recevoir une colonie bretonne, surtout si l'on considère l'affinité d'origine, de langage et de mœurs, qui existait entre les deux pays ; cette hypothèse se trouve détruite par différents passages de Gildas et de Latinus Pacatus, qui nous apprennent que les Bretons de Maxime allèrent s'établir partie en Espagne, partie en Italie, et qu'un grand nombre d'entre eux périrent aux combats de Seissey et de Pettau, batailles très-meurtrières, dans lesquelles les troupes du tyran furent complètement défaites.

M. Varin, doyen de la Faculté des lettres de Rennes, mort il y a quelques années bibliothécaire de l'Arsenal, a vigoureusement attaqué le système de colonisation de l'abbé Gallet. Il explique d'ailleurs, d'une manière qui me paraît très-satisfaisante, la dispersion des soldats de Maxime : « Quand » un corps de troupes, dit-il, quitte ses foyers pour ne » plus revenir, s'ensuit-il que ce corps de troupes soit » devenu nécessairement le noyau d'une colonie sur quelque » autre point du globe ? Les chances de la guerre, etc..., » lui lèguent-elles donc un établissement paisible ? La mort, » les maladies ne peuvent-elles pas l'avoir moissonné, etc... ? » Ne peut-il pas, du moins, avoir été dissous par une de » ces mesures qui mettent d'accord l'humanité et la politique ? Ne peut-il pas s'être trouvé fractionné, perdu dans » d'autres corps, ou disséminé sur divers points de l'empire » pire ? Le placer ou le maintenir à l'état compacte de

» colonie, n'eût-ce pas été donner une récompense à la
» révolte?.... etc. »

Il faut avouer cependant qu'on ne peut se défendre d'un certain sentiment de regret patriotique, en voyant s'évanouir, devant le flambeau de la logique, cette héroïque figure du Charlemagne breton, qui entoura pendant si longtemps d'une poétique auréole l'origine des habitants de la Bretagne-Armorique. Mais, je le répète, on ne peut admettre dans l'histoire sérieuse un événement uniquement basé sur une tradition incertaine, probablement inventée elle-même par un moine du 9^e siècle. La règle de critique posée par Mabillon et Fréret ne saurait être invoquée dans cette circonstance, où la logique, cette loi de la raison, et même le simple bon sens, suffisent pour établir la fausseté de la tradition.

Au reste, la fable de Conan Mériadek n'a rien qui doive nous étonner. Au Nord, comme au Midi, tous les peuples, si l'on ajoutait foi à leurs antiques traditions, auraient eu pour fondateurs des dieux ou des demi-dieux. Mais on ne saurait trop le répéter, surtout quand il s'agit des origines bretonnes, ces traditions, qu'aucun monument, qu'aucun témoignage contemporain n'attestent, ont été recueillies plus tard par les chroniqueurs, et ont fini par usurper, dans l'histoire, un caractère et une place que tous les écrivains consciencieux et amis de la vérité doivent s'efforcer de leur enlever. La seule concession, suivant moi, qu'il soit raisonnablement possible de faire à l'opinion de Gallet et de son école, c'est d'admettre, avec l'auteur de *la Bretagne, son Histoire et ses Historiens*, M. Lejean (de Morlaix), qu'il y eut en 383 « un très-modeste établissement sur quelque point du littoral Léonais; établissement

» toléré par les préfets romains et qui aurait probablement
» eu l'obscur destinée des premiers établissements grecs
» et phéniciens sur le littoral de la Gaule ligurienne, mais
» dont le souvenir sera resté sacré pour les Bretons, par
» droit d'initiative et de priorité. »

En terminant ce chapitre, je crois qu'il est opportun de mentionner la judicieuse remarque du consciencieux auteur de la *Biographie bretonne* sur le système historique créé par D. Lobineau. M. Levot s'exprime ainsi en parlant du savant Bénédictin : « Homme éminemment positif, il n'admettait
» que les traditions appuyées de pièces probantes, et il faut
» bien le dire, la tradition de l'établissement de 383 était
» loin d'en pouvoir produire de cette nature. Toutefois,
» nous eussions voulu qu'au lieu de rejeter *a priori* et
» avec dédain l'opinion consacrée, il se fût attaché à la
» discuter, et qu'à l'exemple de quelques investigateurs
» modernes..., il se fût pris à corps avec cette tradition.
» Peut-être son jugement, si perspicace quand il savait se
» garder de la prévention, aurait-il su préciser ce qu'il
» y avait d'acceptable dans l'énoncé de ce fait. Peut-être
» sans le rejeter d'une manière absolue, aurait-il été con-
» duit à ne le considérer que comme transitoire, comme
» une sorte de campement, d'occupation momentanée,
» n'ayant eu ni assez de consistance ni assez de durée
» pour mériter le titre de colonisation. Peut-être alors,
» qu'il eût ou non dénié l'existence d'un chef du nom de
» Conan Mériadek, aurait-il pensé que les Bretons insu-
» laires venus à la suite de Maxime, s'étaient ou avaient
» été dispersés après la défaite de ce chef, et cette opi-
» nion, très-admissible, selon nous, n'aurait en aucune
» façon contrarié son propre système, le seul qui nous

» paraisse devoir être accueilli pour préciser l'époque de
» la colonisation réelle de la Bretagne continentale. » (*Biog.
bret.*, t. 2, p. 351.)

Mais, je le répète, les proportions de cet établissement ne peuvent être comparées à celles de l'établissement de 383, qui, selon l'école de Gallet, aurait englobé toute l'Armorique, de la Loire au Mont-Saint-Michel, et, quels qu'aient été le courage et le nom de son chef, on ne peut sérieusement lui donner la taille du fondateur de la dynastie Carlovingienne.

J'ai lu quelque part une savante dissertation sur l'origine des légendes populaires. Après avoir examiné comment un récit, passant de bouche en bouche, se transforme, s'embellit et s'allonge ; comment chaque narrateur brode sur le canevas primitif ; et comment mille circonstances merveilleuses viennent avec le temps se grouper autour d'un thème traditionnel, l'auteur du livre arrivait à peu près à cette conclusion : *L'Histoire est une série de mensonges tant de fois répétés qu'ils ont fini par s'imposer à la croyance universelle.*

Si cette conclusion sceptique et téméraire peut être appliquée à quelque histoire, c'est bien à juste titre à celle de Conan Mériadek, si merveilleusement chamarrée par les écrivains de l'école de Gallet, et surtout par M. le baron de Roujoux.

II.

Dégagée du tissu de fables dont elle avait été affublée à dessein par l'abbé Gallet et par les écrivains dévoués à la maison de Rohan (1), l'importante question des émigrations bretonnes devient plus facile à discuter, si ce n'est à résoudre. Le fantastique cortège des dynastes conanniens cesse d'obstruer le terrain de la logique, et l'œil de l'historien suit avec moins de fatigue les divers courants des émigrations à travers les flots orageux de la mer brumeuse (2).

Il est indispensable, afin de bien poser la question, de résumer le plus brièvement possible le vaste transbordement de races qui eut lieu d'Orient en Occident, à la naissance des temps historiques.

Environ 630 ans avant l'ère chrétienne, les Messagètes descendirent des plateaux de l'Asie supérieure, et dispersèrent les hordes scythiques établies autour de la mer Caspienne. Les Scythes, que Pline et Tacite appellent Sar-

(1) On sait que la famille de Rohan subventionna l'abbé Gallet, Dom Morice et Dom Taillandier, afin de les opposer à Dom Lobineau, dont la savante critique, en démolissant la tradition de Conan Mériadek, avait humilié, involontairement, la vanité des princes de Guémené et de Rohan, qui prétendaient descendre en ligne directe de ce chef supposé de la dynastie Conanienne.

(2) La mer britannique.

maïes et Germains, refoulés vers l'Europe orientale, envahirent à leur tour les bords du Pont-Euxin, qui étaient occupés par une branche de la race celtique, appelée Kimris ou Kimmériens. Le choc de ces peuples barbares fut terrible. Les Kimris succombèrent et leurs hordes fugitives se dirigèrent, les unes vers l'Asie Mineure, les autres vers l'Occident. Ces dernières, commandées par un chef qu'elles déifièrent plus tard sous le nom de *Hu-Cadarn*, Hu-le-Puissant, suivirent la vallée du Danube, traversèrent le Rhin, et se répandirent dans les Gaules, habitées alors par les Gaëls ou Gwiddels. Trop à l'étroit sur leur territoire envahi par ces bandes d'émigrés qui venaient « des contrées de l'Été, » du pays de *Deffrobani* (1), une partie des Gaëls formèrent avec les envahisseurs une nation mixte où dominait l'élément kimrique, et à laquelle on a donné le nom de Gallo-Kimris; d'autres se massèrent entre le Rhin, la Loire, la Vienne, la Garonne, les Cévennes, la Drôme et les Alpes; enfin un ban nombreux traversa la mer obscure (*mor tawch*) et s'établit dans l'île de Prydain, aux vertes collines (2). Ces tribus barbares, dans les jours de grands périls, se réfugiaient sous terre dans de longues, étroites et tortueuses excavations dont on trouve encore des traces dans la Grande-Bretagne, sous le nom de *maisons gaéliques*. Mais les Kimris, qui avaient remplacé les Gaëls à l'ouest de la Gaule, c'est-à-dire en Armorique, ne tardèrent pas à se trouver trop resserrés par le grand nombre d'émigrants qui se succédaient sans interruption

(1) Canton de l'Arménie, et non, comme on l'a si souvent répété, du pays où est aujourd'hui Constantinople.

(2) On l'appelait aussi l'île de miel.

dans la Gaule centrale. C'est alors qu'ils passèrent à leur tour la *mer obscure*, et qu'ils abordèrent sur les rives méridionales de l'*île aux vertes collines*, d'où ils expulsèrent les tribus gaéliques qui les avaient précédés. Celles-ci, abandonnant les basses terres de l'île, se retirèrent en Irlande et dans l'ouest de la Calédonie. Des tribus belges se répandirent aussi sur la contrée australe de l'île ; et un dernier ban (les Brytons), parti des régions qui sont entre la Loire (1) et la Seine, vint, dit-on, se fixer dans la partie septentrionale, entre l'Albanie (2), (l'Ecosse) et les contrées du sud, déjà peuplées par les Cambriens et les Logriens. L'opinion la plus accréditée, c'est qu'ils se fixèrent au nord des Cambriens et des Logriens, sur les frontières de la population gaélique, entre le golfe du Forth et celui de Solway. Peut-être cette tribu descendait-elle des Brytho-Lager, *Bretons des lacs*, nom que portait une peuplade qui habitait le bord des lagunes de la Bessarabie. Ce fut elle qui donna à l'île entière le nom de *Prydain* ou *Brytain* (Britannia), qu'elle portait à l'époque de la descente de César.

Ce rapide coup-d'œil jeté en passant sur la période de formation des races celtiques occidentales, suffit pour faire voir que les races qui habitaient les bords du continent gaulois et les îles britanniques, à l'époque de l'invasion romaine, avaient la même origine, et durent, par conséquent, parler pendant longtemps la même langue, observer les mêmes coutumes et suivre les mêmes lois.

(1) *Brythons* (hommes peints de diverses couleurs), suivant le dictionnaire de Le Gonidec; *Bro* pays, *thon* ou *den* hommes (hommes du pays), d'après Lehuérou.

(2) *Braid-Alban*, Calédonie (ancienne dénomination de l'Ecosse).

Cette vérité une fois établie, il est moins difficile d'expliquer leurs rapports mutuels, et de se rendre compte du véritable caractère des émigrations bretonnes.

Esquissons d'abord la situation respective des deux pays, d'après les meilleurs historiens, en commençant par l'île de Bretagne.

En 383, Maxime, général romain, s'étant déclaré empereur dans la Grande-Bretagne, emmena avec lui dans la Gaule les légions qu'il commandait, ainsi que toute la jeunesse de l'île, qui se trouva exposée, sans défense, aux incursions des Scots et des Pictes (*hommes peints*). Les Pictes, Celtes d'origine, répandus de l'autre côté de la muraille romaine, habitaient les côtes orientales de l'Ecosse. Les Scots étaient d'origine irlandaise. C'étaient probablement les descendants des Gaëls repoussés dans l'ouest et le nord de l'île par les Logriens et les Cambriens.

Les Romains, en se retirant, ne laissèrent d'autres traces dans le pays que celles d'une longue servitude, qu'une grande faiblesse, au lieu de la force native qu'il possédait antérieurement. Regardés presque comme Romains par les Pictes et les Scots, qui n'avaient point subi le joug de l'étranger, et sans doute aussi à cause d'anciennes haines que le temps n'avait pas éteintes, les Bretons eurent à repousser les agressions de leurs voisins du Nord. Mais divisés entre eux, et ne pouvant s'entendre sur le choix d'un chef, ils eurent l'imprudence d'appeler à leur aide des tribus des bords de l'Elbe qui venaient commercer dans leurs ports. Les chefs de ces dangereux auxiliaires étaient deux frères nommés Hengist et Horsa, qui s'empressèrent d'attirer leurs compatriotes dans le pays qu'on

leur avait imprudemment ouvert. Unis aux Pictes et aux Scots, au lieu de les combattre, les Saxons (*hommes aux longs couteaux*), de plus en plus nombreux, envahirent le sol qu'ils étaient chargés de défendre. Les Angles vinrent à leur tour des bords de la mer Baltique et s'unirent aux Saxons. L'énergie bretonne se réveilla, mais il était trop tard. Après diverses chances de fortune, Arthur, prince des Cambriens, mourut pour une patrie qui n'a jamais perdu son souvenir. L'invasion saxonne fut une guerre d'extermination. Pas une ville, soit bretonne, soit romaine, ne resta debout. Tout ce qui ne put se soustraire par la fuite au joug étranger devint esclave d'un maître sans pitié.

Voyons maintenant quelle était la situation de l'Armorique à la même époque.

La Péninsule armoricaine était couverte de garnisons romaines aguerries et parfaitement disciplinées (1). Elles occupaient principalement Aleth, Rennes, Nantes, Vannes et Carhaix. Toutes ces places fortes étaient reliées entre elles par un réseau de voies stratégiques qui permettaient de concentrer des forces imposantes sur les points menacés. Six cents ans de domination avaient façonné la plus grande partie des villes au joug des conquérants italiens. Nantes était toute romaine. Vannes n'était plus la cité druidique qui avait osé défier la fortune et le génie de César. Les Rhedones, qui habitaient Condate (ou Rennes); les Diablintes, cantonnés à droite de la Rance; les Curiosolites, qui avaient pour métropole Corseul, étaient des populations mixtes, chez lesquelles l'élément celtique s'était beaucoup affaibli, dans les villes surtout. La vie semblait s'être retirée de la tête et du

(1) *Notice de l'Empire.*

cœur de la nation pour se porter vers les extrémités du *Tractus Armoricanus* (1), qui avaient non-seulement conservé leur essence et leur vigueur primitives, mais s'étaient imprégnées d'une nouvelle activité par le surcroît des principes vitaux qui étaient venus s'y condenser. La cité des Occisiens, qui embrassait toute la vaste étendue des côtes, s'étendant de la Sangua (le Gouët) à l'embouchure de l'Ellé, était le foyer du druidisme proscrit, le noyau de toutes les résistances à la domination étrangère, en un mot le *Palladium* de l'indépendance armoricaine. Le courage obstiné, l'humeur belliqueuse, le caractère farouche des habitants de ce territoire, couvert de marécages et de forêts infranchissables, étaient bien propres à la défense du dépôt sacré que le ciel leur avait confié. C'est dans cette partie reculée de notre province que nous verrons bientôt se reformer la nationalité armoricaine; c'est elle qui levera la première l'étendard de la révolution, c'est elle qui donnera le signal des combats et de la liberté.

Voilà quelle était la physionomie des deux pays après la mort de Maxime et la dispersion de son armée. Ce parallèle me semble déjà constituer, à lui seul, un argument sérieux contre l'établissement monarchique de Conan Mériadek. Comment pourrait-on concilier, en effet, les conquêtes de ce petit Charlemagne breton et les longues années de son règne avec l'occupation permanente, jusqu'au 5^e siècle, du territoire armoricain par les troupes romaines, occupation démontrée par la *Notice des dignités de l'Empire*, et par le

(1) Le *Tractus Armoricanus* comprenait les deux Aquitaines, la Senonaise, les deuxième et troisième Lyonnaises. Ces vastes contrées étaient sous le commandement d'un seul chef qui résidait, dit-on, à Lutèce (Paris).

silence absolu de Gildas-le-Sage? Mais ne revenons plus sur cette question de la colonisation du 4^e siècle qui, je le répète, doit être reléguée au rang des fables; un sujet plus sérieux nous occupe : il s'agit de se rendre compte de l'importance et du véritable caractère de l'émigration des insulaires bretons dans notre Péninsule, aux 5^e et 6^e siècles; de savoir s'ils s'y établirent pacifiquement ou par la force des armes, et enfin si l'on doit admettre, avec quelques auteurs, que l'émigration ait pu être absorbée dans la masse des indigènes armoricains ou gallo-romains ?

Cette intéressante question, longtemps débattue, et qu'on croyait avoir vidée, a donné lieu récemment à de nouveaux débats. Elle fut portée au programme de la classe d'archéologie pour la session du Congrès de l'Association bretonne qui s'ouvrit à Brest le 7 Octobre 1853, et j'eus l'honneur de la traiter devant la savante assemblée, dans un petit poème de 400 vers environ (1). Mais il n'est pas facile de discuter en vers, et je fus obligé d'écarter certains détails qui trouveront naturellement leur place dans cette étude, à côté ou à la suite des arguments que j'avais employés à l'appui de mon opinion.

L'expédition de Maxime et l'évacuation du territoire britannique par les troupes romaines avaient laissé, comme nous venons de le dire, les Bretons insulaires exposés sans défense aux incursions des Pictes et des Scots. Traqués de toutes parts et réduits au désespoir, ils invoquèrent le secours des Saxons, qui étaient Goths d'origine, et dont la férocité égalait celle des tribus de la Calédonie. Trahis par ceux

(1) Ce travail a été publié dans le *Bulletin archéologique* de l'Association bretonne, 5^e vol. (année 1856).

qui devaient les défendre, les Bretons se réfugièrent dans la Gambrie (pays de Galles), asile pauvre, mais sûr pour des hommes qui aimaient mieux, disent d'anciens historiens, souffrir et vivre indépendants que d'habiter une belle contrée sous la domination étrangère. Quelques-uns sauvèrent leur vie en acceptant des fers. D'autres, abandonnant leur pays natal, émigrèrent en Armorique. Ils abordèrent à la pointe occidentale de la Péninsule, dans les cantons qui avaient été désignés par les Romains sous le nom de cités des Occis-miens et des Vénètes.

« D'accord, dit M. Augustin Thierry, avec les anciens habi-
» tants, qui reconnaissaient en eux des frères d'origine, les
» nouveaux venus se répandirent sur toute cette côte septen-
» trionale, jusqu'à la petite rivière du Coësnon, et vers le sud
» jusqu'au territoire de la cité des Vénètes, aujourd'hui
» Vannes. Ils fondèrent sur cette étendue de pays une sorte
» d'Etat séparé qui embrassa tous les petits lieux circonvoi-
» sins des côtes, mais hors duquel restèrent les grandes villes
» de Vannes, de Nantes et de Rennes. L'accroissement de
» population de ce coin de terre occidental, le grand nombre
» d'hommes de race et de langue celtiques, qui s'y trouvèrent
» ainsi rassemblés sur peu d'espace, le préservèrent de l'ir-
» ruption du langage romain qui, sous des formes plus ou
» moins corrompues, gagnait peu à peu toute la Gaule. Le
» nom de Bretagne fut attaché à ces côtes, et en fit dispa-
» raitre les noms divers des populations indigènes, pendant
» que l'île qui, depuis tant de siècles, avait porté ce nom, le
» perdait elle-même, et, prenant le nom de ses conquérants,
» commençait à être appelée *terre des Saxons* et des *Angles*,
» ou en un seul mot *Angleterre*. »

Si au lieu d'énoncer simplement ce grand fait historique,

L'ingénieux auteur de *l'Histoire de la conquête d'Angleterre par les Normands* s'était appliqué à l'étudier et à le discuter, il est probable qu'il aurait fait jaillir de cette discussion quelques-unes de ces clartés soudaines qui pénètrent le voile obscur des origines nationales, et mis à découvert quelques-uns de ces arguments nouveaux dont la force ébranle tout-à-coup les systèmes qui paraissent le plus solidement établis.

En attendant que la lumière soit faite sur ce point mystérieux de nos vieilles annales, je vais exposer les raisons à l'aide desquelles on peut appuyer l'opinion de M. Augustin Thierry et de quelques autres écrivains sur l'établissement *pacifique* des émigrés bretons en Armorique.

III.

Au temps de la première émigration, les Bretons étaient complètement démoralisés par suite des revers consécutifs qu'ils venaient d'éprouver. Tout le monde connaît la supplique remise par leurs ambassadeurs au général romain Aëtius, et qui avait pour titre : *Les Gémissements des Bretons*. Elle débutait par cette phrase rapportée par Gildas : « *Repellunt nos Barbari, reppellit mare ad Barbaros : inter hæc oriuntur duo genera funerum : aut jugulamur, aut mergamur* : d'un côté, les Barbares nous culbutent dans la mer, et de l'autre, la mer nous rejette sous le fer des Barbares ; ainsi nous n'avons d'autre alternative que de périr par l'épée ou dans les flots ! » — « Ils n'étaient plus habitués au métier des armes, » disent des historiens ; et ils ne pouvaient se défendre seuls contre leur ennemi ; à tel point qu'ils n'avaient pu trouver parmi eux des maçons assez habiles pour réparer le mur de Sévère, que les Romains aidèrent à relever avant de quitter définitivement l'île de Bretagne. — La fleur de la jeune noblesse avait suivi sur le continent les gouverneurs romains, et avait péri avec eux dans leur tentative infructueuse pour s'emparer du trône impérial. »

Les Bretons étaient divisés en tribus gouvernées par plusieurs chefs indépendants les uns des autres. A ce défaut

d'unité, s'étaient jointes encore les disputes théologiques.

« Les disciples de Pélasge, sectaire né en Bretagne, s'étaient
» considérablement multipliés. Le chef saxon Hengist n'avait
» épargné ni âge, ni sexe, ni condition; partout où il avait
» conduit ses soldats victorieux, les édifices publics et parti-
» culiers des Bretons avaient été réduits en cendre, et leurs
» prêtres massacrés sur les autels mêmes. Les évêques et la
» noblesse n'avaient pas été plus ménagés que le peuple.
» Poursuivis jusque dans les déserts et les montagnes, ils
» tombaient en monceaux sous le fer d'un vainqueur impi-
» toyable. Ils n'eurent un peu de relâche qu'au moment où
» ils furent chassés dans la province de Cornouaille et dans le
» pays de Galles. L'éloignement de ces contrées arides et
» leurs montagnes inaccessibles avaient pu seules les mettre
» à l'abri de la férocité de leurs ennemis. »

Eh ! quoi, c'est ce peuple énervé (1), imprévoyant, impuis-
sant à se défendre contre ses voisins, sans le secours des
étrangers, puisqu'il avait perdu la fleur de ses guerriers dans
des expéditions malheureuses sur le continent ; c'est ce
peuple, pourchassé de forêts en forêts, de montagnes en mon-
tagnes, jusqu'au sein de la Cambrie ; c'est ce peuple, dénué
de toutes ressources, au point qu'il ne possédait pas d'ou-
vriers assez habiles, ou en assez grand nombre, pour recons-
truire de simples murailles sans le secours des Romains ; ce

(1) Hume l'appelle *lâche* ; mais cette épithète injurieuse ne semble pas
méritée. Ce reproche, dit M. Guizot dans son *Essai sur l'Histoire de France*,
page 2, est injuste ; il est cruel. Mais ces Bretons, dont on a fait des lâches
pour avoir imploré l'assistance d'Aëtius et demandé comme une grâce la
protection d'une légion romaine, ont résisté aux Saxons, quoique moins
habités à se servir des armes romaines que les autres sujets de Rome ;
et cette résistance difficile a laissé son chapitre et sa trace dans l'histoire.

sont ces Bretons insulaires, mourant de faim, décimés par la peste et découragés par vingt défaites successives, qu'on a essayé de transformer en conquérants de l'Armorique, d'après je ne sais quelle élucubration fantastique d'un moine cambrien du 9^e siècle; ce sont ces bans d'émigrés, composés la plupart de femmes, d'enfants, de vieillards et de quelques hommes inhabiles au métier des armes, car on doit admettre avec les chroniqueurs que les hommes les plus valides et les plus courageux, retranchés dans les montagnes et dans les forêts du pays de Galles, restèrent dans cette partie de l'île pour la défendre; ce sont, dis-je, ces bandes de fugitifs en butte à tous les maux, à toutes les misères humaines, errant à l'aventure sur la mer britannique, et jetés par les tempêtes sur les rivages des Gaules, qu'on nous représente comme les vainqueurs des tribus belliqueuses qui habitaient la presqu'île armoricaine, encore occupée à cette époque par des garnisons romaines. On veut que ces Bretons dégénérés, usés par le joug des Romains, aient été les vainqueurs et les maîtres de cette indomptable population kimrique établie à l'extrémité occidentale de la Gaule. C'est à peu près comme si l'on s'avisait de dire, dans deux mille ans, que les malheureux émigrés, débarqués sur la plage de Quibéron, à la fin du siècle dernier, s'emparèrent de vive force du Morbihan et s'y établirent malgré les troupes républicaines, ou que les débris des régiments français, décimés à Waterloo, fondèrent notre belle colonie d'Afrique.

Reportons-nous, par la pensée, au milieu du 5^e siècle de l'ère chrétienne. En 409, l'Armorique a noyé dans le sang la tyrannie des descendants de César. Elle a formé une confédération avec les peuples compris entre la Loire, la Seine et l'Océan. Quelques bandes de Bretons, réfugiés dans la Cam-

brie, ont conçu le projet de s'établir sur les côtes de l'Armorique, sans se préoccuper des dispositions des habitants du pays. Quels moyens devront-ils employer pour assurer la réussite de leur entreprise ? Il faudra d'abord qu'ils disposent d'une force armée suffisante pour protéger leur débarquement et pour repousser au besoin les attaques des indigènes. Il faudra ensuite organiser les moyens de transport par mer, s'approvisionner de vivres comme pour une longue campagne, car on ne peut compter sur les ressources d'une contrée hostile, au début d'une expédition, quels qu'en soient les premiers succès. Or, nous venons de voir que les Bretons ne se trouvaient pas dans des conditions suffisantes pour subvenir aux exigences d'une entreprise aussi périlleuse.

La population des cinq départements bretons est aujourd'hui de trois millions d'habitants environ. Elle était au moyen-âge de deux millions. On peut bien fixer, sans exagération et en tenant compte de l'amoindrissement de population causée par les exactions du fisc impérial, à un million et demi la population indigène de l'Armorique proprement dite pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, puisque César nous apprend qu'elle fournissait, avant la conquête, 30,000 hommes à la confédération ganloise.

De bonne foi, les Bretons, en butte aux calamités dont nous venons de parler, étaient-ils en mesure de tenter une expédition contre les tribus aguerries de la Péninsule armoricaine et de s'établir par force sur leur territoire. Est-il raisonnable de supposer que les Armoricaains qui, en 409, comme je viens de le dire, s'étaient affranchis de la domination romaine par la force des armes, auraient patiemment souffert que des troupes de fugitifs vinssent, sans leur consentement, s'installer sur leurs côtes, c'est-à-dire sur la partie la plus

fertile et la plus commerçante de leur pays, s'emparer de leurs meilleurs ports et y fonder de petits royaumes. Cette hypothèse, je le répète, est tout-à-fait inadmissible, surtout si l'on se représente les émigrants bretons arrivant par faibles détachements sur le littoral armoricain, comme le prouvent les passages suivants : « Lorsque la nation saxonne, barbare, » discourtoise, mais redoutable dans les combats, se fut em- » parée du sol de la mère-patrie; c'est alors que la race » chérie (les Bretons) s'en vint, portée sur des barques, au » travers de l'Océan britannique, aborder en cette contrée, » où elle s'enferma comme dans un sûr asile, et, toute brisée » de ses cruelles fatigues, se reposa enfin sur le rivage, sans » guerre et sans inquiétude, »

« Parmi ces fugitifs se trouvait un homme illustre, espoir » de sa race, nommé Fracan, et cousin de Cathon, roi très- » fameux dans la Bretagne. Cet homme, montant sur un » vaisseau avec sa femme, nommée Blanche, avec ses deux » enfants et quelques compagnons, aborda aux rives armo- » ricaines. » (Gurdestin, *Vie de saint Gwenolé*, lib. 1, cap. 1, *Cart. Land.*, manuscrit de la Bibliothèque de Quimper.)

A l'appui de ces deux passages en voici un autre, très-peu connu, extrait des Mémoires inédits de D. Le Gallois sur les origines bretonnes (Bl.-M^e, XLIV, p. 98) : « Ce ne fut point » par une délibération générale de la nation entière, ni par » une résolution concertée dans un conseil commun de tous » les cantons de la Grande-Bretagne, que les peuples quit- » tèrent ainsi leur île pour passer dans les Gaules. Contrainte » par les cruels ennemis qui ravageaient leur pays et qui en » désolaient successivement les différentes contrées, les ha- » bitants des lieux les plus exposés à leur furie et à leurs » courses ne prenaient conseil que de leur péril et de leur

» crainte; ils s'embarquaient tumultueusement sous la conduite de leurs principaux seigneurs, les uns plus tôt, les autres plus tard, selon qu'ils étaient plus ou moins pressés ou épouvantés. — Le progrès des Pictes, des Scots, des Jutes et des Angles, ne fut pas sans résistance. Il leur fallut du temps pour pousser et pour assurer leurs conquêtes; et toutes les histoires témoignent qu'ils y employèrent effectivement un bon nombre d'années. On peut juger sur ce pied-là de la fuite des peuples qu'ils chassoient des lieux dont ils s'emparaient par force; et l'on doit croire que, comme on ne poussoit les Bretons que les uns après les autres, ils ne vinrent aussi que les uns après les autres chercher en deçà la mer le repos, la paix, l'exercice libre de la religion chrétienne, et la sécurité qu'ils ne pouvaient plus avoir dans leur patrie. » — Ce qui donne une grande autorité à ces extraits, c'est le profond savoir et la véracité bien connue de leurs auteurs en matière d'histoire. Gurdestin fut un célèbre abbé de Landévennec, le premier monastère fondé en Armorique par les émigrés bretons. Il y fit fleurir les sciences. Il composa la vie de saint Gwennolé, en trois livres, les deux premiers en prose, et le troisième, qui n'est qu'un résumé des deux autres, tout en vers héroïques. Il écrivait au 9^e siècle, environ 400 ans après la première émigration et dut par conséquent composer le chapitre relatif à nos origines, à l'aide des plus anciennes traditions, et d'après les documents conservés dans les archives de l'abbaye. Quant à D. Le Gallois, on sait qu'il fut l'un des plus savants collaborateurs de la grande *Histoire de Bretagne*, publiée en 1707 sous le nom de D. Lobineau.

On a objecté, il est vrai, qu'avant l'arrivée des Bretons les habitants de la presqu'île s'appelaient Occismiens, Curioso-

lites, etc., qu'après le mélange ils s'appelèrent tous Bretons, et que, par conséquent, l'élément prépondérant devait être celui qui avait été assez puissant pour effectuer le changement de nom (1). Mais cet argument est plus spécieux que solide, car on sait qu'un peuple civilisé, quoique inférieur en nombre ou subjugué par la force des armes, conserve toujours une supériorité morale sur les nations conquérantes et barbares. Or, les Bretons insulaires, lorsqu'ils émigrèrent en Armorique, étaient relativement beaucoup plus avancés en civilisation que les habitants de l'Armorique. La semence du christianisme s'était développée de bonne heure parmi eux, tandis que les Armoricains étaient encore plongés dans les ténèbres du polythéisme. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner des changements opérés en Armorique par l'immigration des Bretons insulaires, et il ne faut en chercher la cause que dans leur supériorité intellectuelle, car la supériorité morale finit toujours par triompher de la supériorité matérielle. Lorsque la civilisation envahit la barbarie elle l'annihile, est un axiôme aussi vrai que connu. C'est principalement par la puissante médiation de leurs missionnaires religieux que les chefs de l'émigration purent s'établir peu à peu sur le continent armoricain et y fonder des établissements. Cette opinion, conforme au rôle important que l'histoire attribue aux premiers saints de Bretagne, explique en même temps la prépondérance de l'élément breton, non par la violence, mais par l'esprit religieux, par l'ascendant des apôtres du christianisme sur les tribus ignorantes et idolâtres de la Péninsule, et non par l'influence d'un nombre considérable d'émigrés insulaires,

(1) M. de la Borderie, au Congrès de Saint-Brieuc (décembre 1856), *Revue de Bretagne et Vendée* (décembre 1860), *Annuaire de Bretagne* (1861).

car ils ne furent pas assez nombreux pour former une nationalité distincte. D'autre part, si, comme on l'a si souvent répété dans ces derniers temps, les Bretons victorieux, rejetant au-delà des montagnes d'Arrèz les tribus indigènes, avaient occupé seuls le littoral armoricain, il est probable qu'on n'aurait pas rencontré, plus de mille ans après ce changement d'habitants, des traces aussi persistantes du culte professé par les anciens Druides. C'est, en effet, dans la vaste portion du littoral habité autrefois par les Occismiens et les Vénètes, que les adorateurs de Hu-le-Puissant conservèrent le plus longtemps leurs mystérieux autels. Leurs yeux restèrent obstinément fermés à la lumière du catholicisme, qui resplendissait déjà dans toutes les autres parties de la Gaule, à tel point qu'au 17^e siècle, l'apôtre vénéré de la Basse-Bretagne, l'illustre Michel Nobletz, assis sur la montagne, comme son divin maître, enseignait l'Evangile aux habitants de Cléder, de Pontusval, de St-Mathieu et des îles de Molène, de Batz et d'Ouessant, encore plongés à cette époque dans la plus profonde ignorance des sublimes vérités du christianisme.

Je suis loin de prétendre avoir complètement résolu l'importante question de nos origines, question qui a été et sera peut-être longtemps encore un sujet de controverse entre les historiens de notre province. Toutefois, je crois avoir démontré : 1^o que les émigrations des insulaires bretons dans notre Péninsule aux 5^e et 6^e siècles n'ont pas eu une aussi grande importance que celle qui leur a été attribuée par un grand nombre d'écrivains; 2^o que l'élément breton a sans nul doute exercé une grande influence en Armorique, mais sans être assez puissant pour former une nationalité distincte en absorbant l'élément armoricain; 3^o enfin, que les

émigrés insulaires s'établirent pacifiquement et par transaction sur le territoire armoricain, et, se fusionnant peu à peu avec les indigènes, formèrent par leur complet mélange la puissante race, d'origine cimmérienne, établie depuis quatorze cents ans dans la Bretagne-Armorique.

Trois laborieux archéologues de notre province ont récemment traité cette question, mais à des points de vue tout différents. M. Lejean, de Morlaix, croit à Conan Mériadek ; mais il en fait simplement un chef de côtereaux, qui accompagne Maxime dans les Gaules, et s'établit ensuite dans l'archidiaconé de Léon, d'où il chasse les Armoricaïns ou Gallo-Romains vers les hautes terres, c'est-à-dire les montagnes d'Arrèz et les montagnes Noires (1), détruit vers 410 la ville gallo-romaine, dont M. Kerdanet prétend avoir trouvé les ruines en Plounéventer, et massacre quelques milliers d'indigènes dans les landes de Bouliart, ainsi qu'à Lanrivoaré, où leurs ossements se voient encore (2). Puis Conan meurt obscurément dans le château qu'il avait construit au centre de son petit État, sur le Guillidon, aujourd'hui Guilliec, limite de Plougoulm.

Les émigrants bretons occupent ainsi successivement tout le littoral situé entre Dol et Pornic, et dépeuplent l'Armorique par des razzias annuelles, comme les Monténégrins leurs voisins d'Albanie, tandis que l'Empire d'occident l'attaque par la Haute-Loire et les Barbares par la Basse, ce qui explique naturellement la suprématie des Bretons sur les

(1) M. Lejean. *La Bretagne, son histoire et ses historiens*, pp. 26 et 29, etc.

(2) M. Lejean veut-il parler des ossements des 7,777 saints enterrés dans le cimetière de Lanrivoaré ? Comment se fait-il alors qu'on ait donné le nom de saints à ces indigènes qui étaient idolâtres ?

indigènes, ainsi que le changement de nom de la Péninsule au 6^e siècle.

M. de la Borderie, de Vitré, n'admet point l'occupation du littoral par droit de conquête. Selon lui, Conan Mériadek est un personnage tout-à-fait fabuleux, et M. Lejean est le dernier chevalier de ce roi apocryphe (1). L'établissement des Bretons en Armorique a eu lieu pacifiquement. S'appuyant sur un passage de Procope, il soutient que le pays où s'établirent les émigrés, venus de l'île de Bretagne, était la partie la plus déserte de toute la Gaule, que ceux-ci s'y installèrent sans opposition et en grand nombre, et qu'ils en repeuplèrent peu à peu les solitudes (2); quand, à force de se renouveler, les émigrations eurent mis dans la presqu'île trois Bretons contre un Armoricaïn, le pays devint nécessairement, *par la supériorité du nombre*, la terre des Bretons ou la Bretagne, et l'ancien nom d'Armorique cessa, dans l'usage vulgaire, de lui être appliqué (3).

M. Bizeul, de Blain (4), rejette ces deux systèmes qui,

(1) *Revue de Bretagne et Vendée* (décembre 1860).

(2) *Annuaire archéologique*, p. 9. L'Armorique n'était pas plus déserte que les autres parties de la Gaule, sauf la différence résultant de sa situation reculée, différence qui existe, et qui existera toujours entre le centre et la circonférence d'une sphère de civilisation. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'admirable réseau de voies romaines qui la couvrait; ces voies étaient bordées de villages, d'habitations particulières (ou villas) et d'un grand nombre de monuments militaires.

(3) *Annuaire historique et archéologique de Bretagne* (année 1861). Si, comme le dit M. de la Borderie, les Bretons ne firent que repeupler pacifiquement des solitudes, comment expliquera-t-il les persécutions des missionnaires bretons par les indigènes de l'Armorique ?

(4) M. Louis-Jacques-Marie Bizeul, si avantageusement connu par ses estimables travaux sur l'histoire et l'archéologie de notre province, et dont la perte récente est si vivement sentie par tous les amis du

d'après lui, ne sont basés que sur des légendes et des chroniques sans autorité. « C'est par suite d'une *lourde erreur*, » dit-il, que nos légendaires, nos chroniqueurs, et les écrivains vains modernes qui les ont pris pour guides, ont donné la Péninsule armoricaine comme une sorte de désert aux époques des 4^e, 5^e et même 6^e siècles, quand il s'est agi de placer sur notre sol ces prétendus émigrants d'Outre-Manche, dont on a voulu faire les premiers fondateurs du royaume breton, à grands renforts de fables et de déraison; comme si tous ces débris d'antiquités gallo-romaines, tous ces vestiges que nous retrouvons aujourd'hui n'étaient pas l'annonce la plus incontestable d'une longue habitation, d'une population nombreuse; comme si tous ces peuples, qui au temps de la conquête de César occupaient la Péninsule, avaient subitement disparu; comme si enfin les Romains, dont nous reconnaissons partout l'ouvrage, avaient fondé ces établissements et tracé ces routes dans un pays dépourvu d'habitants. Les recherches géographiques dont nous nous occupons tendent à détruire une aussi déplorable erreur (1). »

Ce système, qui laisse sans explication la cause du changement de nom de la Péninsule, serait le plus logique, selon moi, si M. Bizeul attribuait, comme je l'ai fait, la prépondé-

progrès breton, était membre du Conseil général de la Loire-Inférieure, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, président d'honneur de la Société archéologique de Nantes, membre de la Société impériale des antiquaires de France, de l'Institut des provinces, de la Société académique de Nantes, etc. Il est décédé à Blain, le 27 mars 1861, dans sa 76^e année.

(1) *Mémoire sur la Carte romaine de la Péninsule armoricaine*, par M. Bizeul; Congrès scientifique de France, 16^e session, tenu à Rennes en 1849, t. II, pp. 54 et 55.

rance des Bretons émigrés, non à la puissance du nombre, mais à leur supériorité intellectuelle au point de vue chrétien, et principalement à l'influence de leurs prédicateurs.

Comme on le voit, la question est loin d'être résolue, et cependant telle est son importance que tant qu'elle restera à l'état de problème, tous les futurs historiens de notre province travailleront sur un fond de sable mouvant, et ne construiront que des édifices historiques sans consistance, sans durée, ou dont le moindre vice sera de pêcher continuellement par la base.

DUSEIGNEUR.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE BREST.

Année 1859-1860.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous présenter le compte-rendu sommaire des travaux de la Société Académique de Brest, pendant l'année écoulée. Ces travaux sont nombreux et témoignent de la louable ardeur avec laquelle vous poursuivez l'accomplissement de votre programme.

La Poésie renonce difficilement à ses anciennes prérogatives : *Antè omnia poesis*. Aussi, c'est encore par des vers que débute la série des travaux postérieurs au rapport de

mon savant prédécesseur dans les fonctions de Secrétaire, M. Raynal, aujourd'hui Membre correspondant de la Société.

Les vers de M. de Lafaye sont intitulés : *Souvenirs*. Ils se rattachent à des sentiments qui nous sont d'autant plus chers qu'ils appartiennent au passé, et que notre imagination les place presque toujours en dehors de la réalité. Les autres pièces ont pour titre : *la Sorcière*; — *la Villa* et *Dans le Doute abstiens-toi*, charade-proverbe.

Les chants de M. Mauriès sont consacrés à des sujets plus graves. Son *Ode sur la bataille de Magenta*, bien lue par M. Clérec, vous a fait regretter que l'auteur n'ait pas derechef accordé, comme Wallace, sa harpe belliqueuse, non pour réveiller la valeur de nos guerriers, car elle ne dort jamais, mais pour chanter les exploits des vainqueurs de Solferino.

La vieille rote celtique a résonné de nouveau sous les doigts exercés de M. Milin. La mort de *Mathurin l'Aveugle* lui a inspiré un chant funèbre en breton, avec la traduction littéraire, qui a été publié dans le Bulletin de la Société. — Une traduction, quelque bien faite qu'elle soit, n'est jamais qu'une imitation. Rousseau, Malherbe, Le Franc de Pompignan, ont obtenu beaucoup de succès dans l'imitation des hymnes du Roi-Propète. M. Guichon de Grandpont, qui a traduit en vers français le *Chemin royal de la Croix*, n'est pas un traducteur froid et littéral,

Suivant en vrai mouton le Pasteur de Mantoue,

il imite sans copier servilement. Il peut se dire, comme Lafontaine :

Mon imitation n'est pas un esclavage;
Je ne prends que l'idée et les tours et les loix,
Que nos Maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

M. Clérec aîné a traduit aussi en vers deux Psaumes de David : *Cæli ennarrant* et *In exitu Israël*. L'adresse dont il a fait preuve en sortant du labyrinthe de difficultés que présentait un tel travail, m'a inspiré le quatrain suivant, que la modestie de notre excellent collègue n'essaiera pas, je l'espère, de transformer en épigramme, en démouchetant la pointe au moyen d'une variante :

Ennuyé de la terre, il vola vers les cieux;
Comme Icare il franchit les sphères éternelles;
Mais dans ce vol audacieux,
Phœbus ne fondit pas la cire de ses ailes!

M. Clérec vous a lu, en outre, une anecdote en vers intitulée *le Fou et les Médecins*, composition pleine d'originalité, qui témoigne de l'aisance avec laquelle

Il passe tour à tour du plaisant au sévère.

L'Aumône d'une Reine, — *Terre et Ciel*; tels sont les derniers souvenirs écrits, légués à votre Société par l'infortuné Aigues-Sparses, par ce jeune poète enlevé trop tôt au culte des Muses et à l'affection de ses nombreux amis. *L'Aumône d'une Reine* !.. Hélas ! s'il avait reçu l'aumône d'une reine, il ne serait pas mort dans un hôpital de Paris, comme Gilbert et Hégésippe Moreau ! Exilé de la *Terre*, il habite peut-être aujourd'hui ce *Ciel*, dont il avait rêvé et décrit les incomparables splendeurs !

C'est la partie maritime du domaine poétique, peu explorée jusqu'ici, que M. Bouyer a choisie pour sujet de ses récits. Avec cette modestie qui caractérise le vrai mérite, M. Bouyer a fait lui-même, dans une note placée au bas de la première page, l'appréciation de son travail, auquel il a donné pour titre : *Voyage de Long-Cours, à mon ami V****,

lieutenant de vaisseau. « Ceci, dit-il, n'a la prétention d'être
» ni un poëme, ni une œuvre littéraire quelconque. Après
une longue station dans le Rio de la Plata, la *Constitution*
» fait route pour la France. Contrariée par les vents, ce n'est
» qu'au bout de quatre-vingt-cinq jours de mer qu'elle relâche
» à Cadix; vingt jours après elle est à Toulon. J'ai voulu dé-
» crire les incidents de ce long voyage à travers l'Océan. J'ai
» mis en vers le *Journal du bord.* »

L'un des principaux caractères de la science moderne, c'est l'union de la théorie et de la pratique. Les hommes d'études spéculatives font des découvertes, indiquent des procédés nouveaux, et les praticiens les appliquent. Les uns dirigent et les autres exécutent. C'est ainsi que M. Vincent a proposé un nouveau moyen d'éviter les collisions en mer; que M. Du Temple a fait connaître, dans une communication orale, le procédé inventé par M. Le Fèvre pour purifier la lumière provenant de la combustion de la houille, et que M. Bourdais vous a lu une note sur son *Traité de la Résistance des Matériaux*, dans laquelle il indique le but et le genre de cet ouvrage, dont il a fait hommage à la Société. L'auteur voulant, avant tout, écrire un livre utile, s'est appliqué à simplifier les moyens, sans rien sacrifier de l'exactitude des résultats. Il a voulu parler aux yeux par des tableaux numériques, et, laissant dans le domaine de la science pure toute question qui n'a pas encore reçu une solution assez simple pour être aisément appliquée, il a traité et croit avoir résolu les problèmes de constructions au point de vue de l'économie.

Dans un ordre scientifique plus élevé, puisqu'il s'agit d'astronomie, M. Edmond Dubois vous a donné une Notice sur l'éclipse du Soleil du 18 juillet 1860, et dans sa Revue scientifique du même mois, il vous a entretenu des questions qui

ont occupé le monde savant : la comète de juin, les taches observées sur le disque solaire, les expériences de M. Doat constatant dans les combinaisons chimiques un développement d'attraction, ainsi qu'une production d'électricité; les efforts de MM. Maury et Leverrier pour généraliser les observations météorologiques; les recherches de M. Pouchet sur les générations spontanées, et celles du docteur Balbiani sur la génération des infusoires par scissiparité, c'est-à-dire s'opérant et se renouvelant, au moins dans certaines limites, sans nécessité d'accouplement et malgré l'isolement de l'individu.

A ces travaux, il faut ajouter une *Revue scientifique des mois de septembre et octobre 1860*, dans laquelle notre laborieux vice-président a rendu compte des expériences du docteur Moreau sur la Torpille; des découvertes successives de quatre nouvelles planètes; des observations de M. Liais, astronome résidant au Brésil, tendant à prouver que la planète Vulcain n'existe pas, et doit être considérée comme le produit de quelque phénomène météorologique ou d'une illusion d'optique éprouvée par le docteur Lescarbault. Après avoir mentionné les observations de neuf étoiles doubles nouvelles faites par M. Struve, et celles de M. Winneck relatives à la durée de périodicité des étoiles variables nouvellement découvertes, M. Dubois a communiqué à la Société les résultats de la première campagne d'exploration météorologique organisée par M. Maury, après la conférence de Bruxelles, en 1853. Ces résultats contiennent un fait intéressant pour notre localité, c'est que, pendant l'année, la zone maritime, dans laquelle se trouve Brest, éprouve 230 jours de vents de Nord et Sud en passant par l'Est, et 12 jours de calme au maximum.

Le nombre des travaux historiques s'est notablement accru.

Ils sont tous relatifs à l'histoire de notre province; et, par cela même, ils offrent un certain degré d'intérêt, quelle que soit d'ailleurs leur valeur intrinsèque.

Dans une Notice intitulée : *La Maison de l'Espion à Lanninon*, près de Recouvrance, M. Levot a relevé une erreur généralement accréditée à Brest sur l'origine du nom de cette petite maison située sur la côte, entre Lanninon et la Grande-Rivière; puis il a présenté l'analyse d'une procédure instruite contre un marchand corroyeur qui l'habitait, et d'où il épiait les mouvements de la rade et du port pour en donner connaissance à des Français, que l'édit de Nantes avait contraints de s'expatrier.

Dans un autre travail, plus étendu, qui a pour titre *Procès d'Alexandre Gordon*, espion anglais, décapité à Brest en 1769, notre honorable président, s'appuyant sur l'évidence des faits, confirmés par les pièces de la procédure, a combattu les différentes versions qui ont contesté ou même nié la culpabilité de l'agent secret de lord Harcourt, ambassadeur d'Angleterre à Paris. La correspondance officielle, que M. Levot a insérée *in extenso* dans son intéressant travail, répand un nouveau jour sur ce procès célèbre et sur les derniers moments du jeune et infortuné Gordon de Warhouse. Une curieuse *Notice Historique et Biographique sur les capitaines de Brest*, pendant le moyen-âge et sous la domination anglaise, est due à M. Fleury; et un terrible épisode de nos discordes civiles a fourni à M. Clérec aîné le sujet d'un *Mémoire* dans lequel il vous a raconté l'arrestation des membres de l'administration départementale du Finistère, et leur condamnation par le tribunal révolutionnaire de Brest.

En histoire, on ne doit pas toujours se borner à la simple narration des faits; il est souvent utile de les discuter, soit

pour en découvrir la vérité lorsqu'ils sont obscurs ou controversés, soit pour apprécier les actes d'un personnage historique célèbre. C'est ce que j'ai essayé de faire dans une *Etude sur la Ligue en Bretagne*, que la Commission de publication a bien voulu insérer dans la deuxième livraison de notre Bulletin.

L'archéologie, qui a tant d'affinités avec l'histoire générale, n'est pas, de son côté, restée stationnaire. On sait que ses subdivisions sont nombreuses. Elle comprend dans l'une de ces subdivisions la numismatique, qui est un véritable résumé de toutes les connaissances sur les antiquités. M. Denis-Lagarde s'en occupe sérieusement, et vous a rendu compte de la découverte d'une monnaie romaine faite dans le courant de l'année 1859, en extrayant de la tourbe d'un marais situé près de Lannilis. C'est un *solidus*, ou sol d'or, à l'effigie de l'empereur Gratien, frappé à Trèves, vers la fin du 4^e siècle, dont le poids équivaut, suivant une indication en lettres numériques, à la soixante-douzième partie d'une livre d'or.

Une pierre tombale, provenant de l'ancienne abbaye de Landévennec, a été l'objet d'un rapport de M. Clérec auquel a complètement adhéré la Commission nommée pour examiner cette pierre qui est devenue, comme vous l'a dit l'honorable rapporteur, « la base heureuse sur laquelle vous » espérez fonder l'avenir du Musée archéologique de notre » Société, laquelle n'a besoin que de travailler pour vivre. » C'est dans ce but que vous avez demandé et obtenu de M. le Maire de Brest, si invariablement dévoué aux intérêts de notre ville, un local provisoire pour y déposer les objets d'art ou d'antiquités qu'on voudra bien adresser à la Société, et que vous avez sollicité de M. le Préfet du Finistère la nomination d'une Commission qui aurait pour mission spéciale la

conservation des monuments du Finistère, présentant un caractère historique ou artistique. Vous avez pensé, avec raison, qu'en matière de recherches historiques, l'effort collectif était indispensable, et qu'une Commission, par la multiplicité de ses relations, et en exerçant une sorte d'universalité d'action, pouvait seule réaliser ce nouveau progrès dans notre département.

Un rapport de M. Hétet sur l'ouvrage de M. Cuzent (*O Taïti*), et deux Notices de M. Cariou, médecin à Guipavas, l'une sur Notre-Dame du Rûn, l'autre sur la commune de Kersaint-Plabennec, ont été lus et attentivement écoutés par votre Assemblée. Elle a également suivi avec intérêt la discussion qui s'est élevée entre MM. Clérec aîné et Levot, à propos d'une Notice de M. Lescour, de Morlaix, sur la chapelle miraculeuse érigée à Landévennec, diocèse de Quimper, sous le vocable de N.-D. du Folgoët. Le fond de la contestation n'était pas d'une grande importance, puisqu'il ne s'agissait de prime-abord que de savoir si un pauvre idiot (*Salaun ar Fol*) avait vécu en Léon ou en Cornouaille, dans un bois près de la ville de Lesneven, ou dans un bois près de l'abbaye de Landévennec; mais, bien que très-simple, la question n'était pas facile à résoudre. Quoi qu'il en soit, le débat sur les circonstances qui accompagnèrent ou suivirent la mort de Salaun, a mis au jour quelques détails relatifs à la fondation de la magnifique église du Folgoët, en Léon, dont les archéologues s'empresseront de profiter, en éliminant ce qu'ils peuvent contenir de merveilleux, car il est de règle, en archéologie, de rejeter tout ce qui porte le cachet de la légende.

C'est d'archéographie que s'est principalement occupé M. Fleury dans son excursion aux environs de Saint-Renan et

de Ploudalmézeau : les édifices civils , religieux , funéraires , etc. , leur origine , leur architecture , leur état actuel , les objets d'antiquités qu'ils renferment , les événements remarquables dont ils ont été le théâtre , et jusqu'aux vieilles légendes qui s'y rattachent , ont été tour à tour le sujet de ses études et de ses patientes recherches.

Enfin la Critique littéraire a trouvé aussi matière à s'exercer sous la plume habile de notre jeune et bien regretté confrère , M. Paul Chabal , qui a rendu compte des ouvrages offerts par leurs auteurs à la Société Académique de Brest , depuis sa fondation jusqu'au 1^{er} Janvier 1860 , avec une distinction d'esprit et une maturité de jugement qu'il est rare de voir réunies à son âge. Vous trouverez difficilement , Messieurs , un membre de votre Association assez dévoué pour le remplacer dans cette délicate et importante partie de vos travaux , à laquelle appartient l'étude sur la *Légende des siècles* , dont je suis l'auteur et que j'ai eu l'honneur de vous communiquer.

Les démarches relatives à la formation de la Commission dont j'ai parlé plus haut , doivent être mentionnées dans ce compte-rendu. Bien qu'elles n'aient pas encore complètement abouti , l'utilité de cette création a été reconnue par M. le Préfet de notre département. Le besoin d'une amélioration étant admis en principe , il devient facile de la réaliser quand on possède des moyens suffisants pour se mettre à l'œuvre. Mais s'ils ne manquent point dans le cas dont il s'agit , ils nous ont totalement fait défaut , en 1859 , pour commencer immédiatement le travail archéologique demandé à toutes les Sociétés savantes par M. le Ministre de l'Instruction publique. Une Association à peine constituée , dont les Membres étaient presque tous étrangers les uns aux autres , et n'ayant ni ressources pécuniaires assurées , ni relations étendues , ni correspondants

actifs, ne pouvait entreprendre immédiatement un travail de cette nature, qui nécessite surtout un concours d'efforts collectifs et des subventions, comme en reçoivent un grand nombre de Sociétés, pour suffire aux frais d'explorations, de déplacements, de fouilles, de correspondance, de recherches dans les archives, etc.

Ainsi donc, Messieurs, malgré les difficultés inhérentes aux créations de ce genre, malgré quelques mauvais vouloirs et contrairement à certaines insinuations décourageantes, la Société Académique de Brest a fait de notables progrès. Ses travaux littéraires et scientifiques se sont multipliés. Elle a vu s'accroître le nombre de ses Membres correspondants et de ses Membres résidants. Le cercle de ses relations avec les Sociétés savantes et l'échange de ses Bulletins se sont considérablement agrandis. Son Musée s'est enrichi d'objets d'art et d'antiquités, et sa Bibliothèque d'un grand nombre d'ouvrages imprimés, d'une incontestable valeur, dont les titres ont été inscrits dans vos procès-verbaux et mentionnés dans les journaux de la localité. Elle a publié trois livraisons de son Bulletin, formant un volume in-8° de plus de 500 pages, avec planches lithographiées; en fin de compte, son Budget s'est amélioré au point qu'elle a pu, sans retarder l'impression de ses nouveaux travaux, fonder un prix de *trois cents francs* qui sera décerné, en 1863, à l'auteur du meilleur travail sur le *Finistère au point de vue statistique, historique, géographique, archéologique, industriel, commercial, etc., etc.*

L'un des Secrétaires.

DUSEIGNEUR.

NOTICE

SUR M. PAUL CHABAL

Secrétaire de la Société Académique de Brest.

MESSIEURS ,

Depuis sa dernière réunion, la Société Académique de Brest a fait une perte douloureuse dans la personne de l'un de ses Secrétaires, M. Paul Chabal, enlevé à l'âge de 25 ans par une affection de poitrine.

Au moment où nous allons abandonner à la terre la dépouille mortelle d'un ami qui avait passé au milieu de nous, modeste et réservé, et trop délicatement doué pour laisser, sans répugnance, le public pénétrer dans les richesses exquises de son âme, j'ai cru que des relations plus intimes et les

privilèges de l'amitié m'autorisaient à dire quelques mots de souvenirs, d'adieu....., d'indiscrétion peut-être, sur cette tombe qui allait se refermer à jamais.

Je prononçais, entr'autres, les paroles suivantes :

.

« Il arrive quelquefois que la Providence se plaît à orner
» une créature de ses dons les plus remarquables. Beaucoup
» parmi ces êtres privilégiés éteignent leur intelligence sous
» les folies et les préoccupations de la terre. Quelques-uns
» deviennent des hommes illustres et laissent un nom der-
» rière eux ; mais il en est aussi qui sont victimes de cette
» étincelle de génie que Dieu a placée en eux. Le développe-
» ment de leurs facultés exceptionnelles est limité par leurs
» souffrances physiques, et la maladie, dont cette intelligence
» est peut-être la principale cause, vient les briser par une
» mort prématurée.

» Tel fut celui que nous pleurons. Sa riche organisation
» embrassait toutes les facultés. A côté de cet esprit profon-
» dément sérieux, qui le portait à l'étude approfondie et
» consciencieuse de tous les livres graves de notre époque, et
» qui lui faisait tromper les longues heures d'insomnie qui
» l'ont épuisé, par un travail presque incessant de solutions
» algébriques, Dieu l'avait doué à un degré très-remarquable
» des facultés les plus gracieuses et les plus pures de la
» poésie. D'une nature timide et excessivement réservée, à
» cause même de la pureté de sa pensée intime, il attendait
» la maturité de l'âge et le calme de la santé avant de croire
» à sa valeur intellectuelle. » .

A ces quelques mots j'ajoutais avec bonheur le témoignage de la piété filiale, de la bonté simple et naïve, de la préoccu-

pation continuelle du bien et de la recherche de la vérité, qui caractérisaient à un si haut degré l'ami que nous avons perdu.

Mais ce que la tristesse des circonstances, ce que la gravité du lieu ne me permettaient pas de faire, je viens l'accomplir aujourd'hui devant vous. Je viens, usant d'une autorisation à demi accordée par un père cruellement frappé et pour qui ces papiers d'un fils, ces œuvres ébauchées, sont de chères reliques sanctifiées par la mort, vous porter quelques preuves de la valeur intellectuelle et morale de votre ancien Secrétaire. En appréciant davantage la perte que vient de faire la Société Académique, vous éprouverez, Messieurs, une consolation à vos regrets : c'est l'estime respectueuse et sympathique dont vous entourerez le souvenir de votre ancien collègue.

Paul Chabal est né à St-Agrève (Ardèche), en 1835. Il fit des études remarquables au collège de Tournon. Impatient d'aller à Paris compléter son éducation, il accomplit, comme chose très-simple, la condition qui lui était imposée de remporter les premiers prix de sa classe, et obtenait son grade de bachelier ès-lettres, en 1851, aussitôt arrivé à sa seizième année. Cédant aux sollicitations d'une famille inquiète des dangers dont Paris menaçait une organisation si riche et si jeune, il alla passer une année à Genève, et, en revenant en France, en 1853, il descendit de diligence à Lyon pour passer son examen de bachelier ès-sciences; et sans s'arrêter, muni de son diplôme, il venait arracher à son père l'autorisation si ardemment attendue d'aller à Paris commencer ses études de droit. A peine une année s'était-elle écoulée qu'il éprouvait les premiers symptômes inquiétants de la maladie dont il était atteint, et à laquelle l'activité d'une intelligence ardente à toutes les études ajoutait une gravité plus grande. Ramené

malade à Brest, en 1855, il y est resté jusqu'à sa mort, attendant le retour de la santé et rêvant Paris où il trouverait seulement les éléments d'étude et d'émulation, l'atmosphère où son âme pourrait se développer et où l'un des juges les plus sévères et les plus sérieux en littérature, M. St-Marc Girardin, lui avait promis la réputation et le succès.

Bien que les propensions de sa nature et les dispositions de son état de souffrance le portassent plus particulièrement aux études morales, et qu'il s'occupât avec une vive sympathie des questions philosophiques, surtout de liberté religieuse, et des travaux modernes de Jules Simon, Renan, Laboulaye, Saisset, etc. ; bien qu'un goût inné pour les mathématiques lui fit consacrer des journées entières à des solutions de problèmes de géométrie et d'algèbre, et qu'il s'occupât sérieusement de ses études de droit, l'entraînement, la faiblesse de sa nature, auxquels il céda presque malgré lui, c'était la littérature. La poésie était une des cordes les plus remarquables de son âme.

Vous avez été témoin du succès avec lequel, voulant payer sa dette à la Société, où le discernement sagace de notre Président l'avait, presque malgré lui, appelé au Bureau, il vous avait communiqué quelques travaux de critique. Vous vous rappelez avec quelle intelligence et quel esprit Chabal avait analysé ce livre de l'*Amour*, de Michelet, pour lequel le respect qu'inspire le talent et la bonne foi de l'auteur ne peut toujours arrêter le sourire qu'excite souvent la naïveté juvénile du philosophe ; vous avez tous remarqué le tact avec lequel un jeune homme touchait aux questions les plus délicates à traiter, et surtout le sentiment moral qui dominait le critique, la sage raison avec laquelle il montrait le défaut du livre et mettait pour ainsi dire le doigt sur la plaie !

Il me reste, Messieurs, à vous montrer que Chabal était encore plus réellement poète qu'il n'était savant et philosophe. J'ai puisé presque au hasard dans une quantité considérable de papiers : mathématiques, philosophie, examen et discussions de questions religieuses, comédies, tragédies, poésies sérieuses et légères, toutes œuvres ébauchées dénotant une activité intellectuelle aussi remarquable par son développement que par sa diversité.

Je prends quelques odes dans une traduction d'Horace, où vous remarquerez à l'envi la facilité, l'élégance et la fidélité de la traduction ;

Une poésie légère, où la boutade et le sérieux de la pensée sont, il me semble, entourés de toutes les grâces de la plus vraie poésie ;

Des strophes écrites l'an dernier à l'occasion de la mort de son jeune frère, suivant à quelques jours le décès du fils unique d'une jeune veuve intimement liée à sa famille.

Je ne puis beaucoup citer ; permettez-moi cependant d'ajouter deux strophes que j'emprunte à un remarquable morceau de poésie écrit par Chabal dans un moment de sympathie pour le deuil récent d'un ami, et qui n'a même pas été remis par lui, tant il portait de sévérité dans l'appréciation de ses œuvres. Je ne pouvais mieux clore ma communication à la Société qu'en la laissant sous l'impression d'une magnifique image en rapport avec le sentiment qui nous anime aujourd'hui.

E. BELLAMY.

TRADUCTIONS D'HORACE.

LIVRE I. — ODE XIV.

A LA RÉPUBLIQUE.

Affronter de rechef l'onde et la mer immense,
Pauvre navire y penses-tu !
Ne vois-tu pas, dans ta démente,
Ton flanc d'avirons dépourvu ;

Et l'antène qui craque, et la trace récente
De la tempête sur tes mâts ?
Mais si la mer est moins clémente
Ta carène n'y tiendra pas.

Regarde les lambeaux de tes voiles antiques !
Plus même de Dieux à prier !
Noble enfant des forêts Pontiques
A quoi bon t'en glorifier ?

Ton nom est sans prestige ! Est-ce à la poupe peinte
Que se fieront les matelots ?
Si tu ne veux, selon ma crainte,
Devenir le jouet des flots,

Prends garde, objet récent de mes soucis sans nombre,
Aujourd'hui celui de mon deuil ;
Fuis des Cyclades l'onde sombre
Qui te briserait sur l'écueil !

A BARINE.

Moi , te croire ! — Mon Dieu , je te croirais , — volage ,
Si , pour prix des serments faussés ,
J'avais vu s'altérer un trait de ton visage
Ou l'un de tes ongles rosés.

Mais à peine , Barine , as-tu voué ta tête
Aux Dieux qui gardent les serments ,
Plus belle tu t'avance avec un air de fête
Aux yeux charmés de tes amants.

Et tu tires profit de t'être parjurée
Par les ossements maternels ,
Par les astres muets de la voûte azurée ,
Par le ciel , par les immortels.

Les Nymphes et Vénus , tout l'Olympe plaisante
De tes bons tours-accoutumés ;
Et l'Amour , qui sans trêve à sa pierre sanglante
Affile ses dards enflammés.

Pour toi seule grandit la jeunesse romaine :
Que d'esclaves de tes appas !
Tes vieux adorateurs sont rivés à leur chaîne :
Ils menacent , mais n'osent pas !

Tu deviens le tourment de la mère effrayée ,
Du père économe alarmé ;
Et pour son jeune époux , la pauvre mariée
Redoute ton souffle embaumé.

LA FOURMILIÈRE.

Voyez-vous dans un coin du monde
Ramper ce vermisseau chétif,
Sur cette masse inerte et ronde
Qui roule et l'emporte captif ?

Un étrange orgueil le consume :
Il se croit roi du monde entier ;
Qu'il fait de bruit et de volume
Sur son petit tas de fumier !

Quelle pitié que ces atômes
Qui respirent une heure ou deux !
Et qu'est-ce que les fils des hommes
Pour que Dieu se souvienne d'eux ?

Mon Dieu , si vous prêtez l'oreille
A notre affreux bourdonnement ,
Votre indulgence est sans pareille :
Mon Dieu , vous êtes bien clément !

Ne vous prend-il jamais envie
De nous heurter du bout des doigts ,
Ou de souffler sur notre vie ?
D'en finir une bonne fois

Avec cette gent tracassière ,
Avec ce globe séditieux ,
Et d'en partager la poussière
Aux autres soleils de vos cieux ?

Non , dites-vous , pourquoi détruire
Et défaire ce que je fis ?
Et vous vous prenez à sourire
Aux jeux innocents de vos fils.

Depuis un siècle , je parie ,
Vous avez souri bien souvent ?
Nous avons fait comme une orgie
De bruit , de fumée et de vent.

Nous avons trainé dans la boue
Le trône du Roi Très-Christien ;
Nous avons frappé sur la joue
Des vieillards qui nous valaient bien.

Nous avons , sur le seuil des Temples ,
Dressé l'échafaud menaçant ,
Pour verser , à titre d'exemples ,
Des milliers de gouttes de sang !

Nous sommes allés par la terre ,
Suivis d'un tourbillon épais ,
Jeter le tison de la guerre
Dans tous les greniers de la paix.

Puis l'on a fini par s'entendre ;
Et , fatigués d'un si long vol ,
Nous avons repétri la cendre
De nos Dieux gisant sur le sol.

Dans nos vieux ports, jouets de l'onde,
Nous sommes venus aborder ;
Nous avons rajeuni le monde
En le faisant rétrograder.

Pareils au Jourdain de Molière,
Qui quitte et reprend son habit,
Et cherche de quelle manière
Il sera plus libre d'esprit,

Nous avons, depuis Louis seize,
Changé de maître à tous moments ;
Pour nous faire plus à notre aise
Berner par les événements.

Et nous sommes (jugez du reste)
Les éclaireurs de l'univers.
Allez, allez, ô fils d'Alceste,
Vous enterrer dans les déserts !

.

Je sais une belle clairière,
Au fond d'un bois peu fréquenté :
J'irai revoir ma fourmillière
Au prochain retour de l'été.

Ont-ils toujours la même reine ?
Que j'ai hâte de le savoir !
Le temps est froid, je suis en peine
De leur récolte de blé noir.

Astre éclatant, qui nous éclaires,
J'ai peur aussi que les ormeaux,
Entr'eux et tes rayons solaires,
N'aient insinué leurs rameaux !

J'ai peur que la fonte hâtive
De la neige sur les hauteurs,
N'ait sur leur retraite chétive
Lancé des torrents destructeurs.

Qui sait ? Peut-être quelque bête,
Quelqu'animal un peu guerrier,
Insolent par droit de conquête,
A pris leur tertre pour terrier...

On dit qu'au Sultan de Byzance
Le Czar russe a jeté le gant ;
On dit qu'Albion et la France
Ont pris parti pour le Sultan.

Sur nos armes, dans ma prière,
Mon Dieu, j'implore ta bonté !....
Mais j'irai voir ma fourmilière
Au prochain retour de l'été.

On dit qu'elle est gisante et morte,
Foulée aux pieds des étrangers,
Sébastopol, la ville forte,
La citadelle des rochers.

Gloire aux survivants de l'arène !...
Gloire à ceux qu'on ne doit plus voir !...
Et cependant je suis en peine
De la récolte de blé noir.

Le printemps fait dans la clairière
Verdir le gazon argenté :
Je vais revoir ma fourmilière
Avant le retour de l'été.

DOUBLE DEUIL.

I.

Quelle œuvre fais-tu donc, moissonneuse perfide,
Qui jettes dans nos rangs l'épouvante et le deuil ?
Pourquoi cet appareil , pourquoi ce double vide ,
Et ces petits enfants couchés dans un cercueil ?

N'as-tu pas rencontré , dans tes sinistres rondes ,
Assez d'infortunés fatigués de souffrir ,
Que tu viennes frapper ces jeunes têtes blondes
Dans les bras des vieillards qui s'offrent à mourir ?

Pourquoi donc les rameaux de l'arbre de la vie
Perdent-ils leurs fruits verts plus tôt que leurs fruits mûrs ?
Et comment se fait-il que le ciel nous envie
Nos anges , s'il est vrai qu'il en a de plus purs ?

Celui-là grandissait à l'ombre de sa mère ,
Aujourd'hui son orgueil et demain son appui ;
Ses traits lui rappelaient une image bien chère :
Celle d'un père mort , qui revivait en lui.

Il avait ici-bas à faire une œuvre sainte ,
Sachant combien sa mère avait déjà souffert ;
Il eut rendu la flamme à cette cendre éteinte
Et ramené la joie à ce foyer désert.

L'avenir reposait sur lui ; content de vivre
Il en portait le poids léger et triomphant.
Son livre l'ennuyait ; mais il aimait son livre . .
Croyant qu'un livre fait un homme d'un enfant.

Il tenait rassemblés, dans sa main frêle et tendre,
Les débris de l'espoir et de l'amour trompé,
Tous ces liens brisés qui cherchaient où se prendre...
O mort, tu le savais ! pourtant tu l'as frappé !

Celui-ci, plus enfant, mais déjà plein de vie,
Remplissait la maison de bruit et de gaité ;
Les mères enviaient à sa mère ravie
Sa robuste apparence et sa fraîche santé.

C'était le dernier né, l'enfant que l'on préfère ;
Jeunes, vieux, tout le monde en était occupé,
Lui seul faisait parfois sourire son vieux père.
O mort, tu le savais ! pourtant tu l'as frappé !

O les pauvres enfants ! si chers, mais si fragiles,
Quelques jours t'ont suffi pour les ravir tous deux ;
Ils se sont laissé faire ; ils t'ont suivi, dociles,
Ne sachant même pas ce que tu voulais d'eux.

Quoi ! perdus à jamais..... Mais non, c'est impossible,
Nous sommes le jouet de nos propres erreurs ;
Et, réveillés bientôt de ce songe terrible,
Nous allons les couvrir de baisers et de pleurs.

Leurs pas vont retentir, et la porte qui s'ouvre
Va nous les ramener tout joyeux, tout émus...
Cruelle illusion ! la terre les recouvre,
Et nos yeux désolés ne les reverront plus !

Oui, tout est consommé; leur mort n'est point un rêve :
J'ai touché leur ceroueil, et mes mains l'ont scellé.
Ce sera maintenant leur vie, hélas ! si brève,
Qui nous apparaîtra comme un songe envolé.

II.

Si donc j'ai bien compris, ô Mort, cela veut dire
Que l'enfant et la mère ont tort de s'aimer tant ;
Qu'elle devrait trembler en le voyant sourire,
Et s'il lui saute au cou, savoir ce qui l'attend.

Tout espoir est menteur, toute promesse est vaine;
Les soins sont impuissants et les pleurs superflus;
Et des attachements que forme l'âme humaine
Les plus chers, les plus saints sont les premiers rompus.

Nous jouissons en paix de ces biens de la terre,
Dont nos regards pourraient apprendre à se passer;
De la sérénité du ciel, que rien n'altère;
Du mouvement des flots, que rien ne peut lasser.

Les feuilles et les fleurs dans leur printemps renaissent,
Les vallons et les bois se remplissent de chants...
Mais ceux que nous aimons tout-à-coup disparaissent
Et nous retrouvons tout, excepté nos enfants.

La vie est-elle donc un combat qui se livre
Entre deux ennemis dont l'un est désarmé ?
Dieu n'est-il qu'un tyran que sa puissance enivre,
Plus jaloux d'être craint que jaloux d'être aimé ?

Mais non : Dieu ne rend point de décrets arbitraires,
Par d'éternels rapports les êtres sont liés;
Et c'est en décrivant des orbes nécessaires
Que les sphères du ciel gravitent sous ses pieds.

Ainsi nul ici-bas, par vertu ni prière,
Ne peut faire d'un pas dévier le destin;
L'avenir est mensonge, et le passé poussière,
L'homme vers l'inconnu marche dans l'incertain.

Dans l'infini désert nulle oreille n'écoute,
Dans l'infini muet nulle voix ne répond,
Et mon âme, livrée au sombre esprit du doute,
Roule dans une mer sans rivage et sans fond.

Arrière tentateur!... Tout mon être repousse
Cet empire odieux de la fatalité!
Laisse-moi cette erreur, elle m'est chère et douce,
Que, quel que soit mon sort, je l'avais mérité.

Ce n'est point une erreur, c'est une foi profonde,
La mort autour de moi frappe sans l'ébranler :
Oui, l'amour est la loi souveraine du monde;
Hélas! le chagrin seul me l'avait pu voiler.

III.

O Dieu, pardonne-moi mon doute, mon murmure,
Je ne te comprends pas, mais je viens t'adorer.
Seigneur, je viens bénir la main qui me torture
Et je saurai souffrir si je puis espérer.

L'éternel Créateur n'a point de compte à rendre,
Bien que la créature en ose demander;
Si tu nous a repris ce dépôt cher et tendre
C'est que nous n'étions pas dignes de le garder.

Insensés! Si notre âme avait été meilleure,
Plus éprise du monde invisible, éternel,
Ces enfants n'auraient pas quitté notre demeure
Et, comme un pâle éclair, disparu dans le ciel.

Mais le mal demandait ce remède suprême;
A de moindres appels nous étions restés sourds :
Il fallait nous ôter cette part de nous-même !...
De ces graves leçons souvenons-nous toujours.

Souvenons-nous aussi que l'homme, sur la terre,
Ne saurait tout comprendre et ne peut tout savoir,
Mais que notre âme, un jour, perçant le grand mystère,
Contre la certitude échangera l'espoir.

Pour ceux que nous pleurons, n'ont-ils pas en partage
Un bonheur dont l'idée adoucit nos remords ?
Ils nous ont pardonné ; leur voix nous dit : Courage !
Amour pour les vivants, et culte pour les morts !

.....
La mort, pour le vulgaire, est un squelette pâle,
Ses membres décharnés entrechoquent leurs os,
Ses orbites sont creux et dans sa main fatale
Elle brandit sa large faux.

Mais celle qui se tient au seuil du cimetière,
Cette fille du Christ, cette sœur de la Foi,
Son doigt montrant le ciel invite à la prière,
Elle n'inspire pas d'effroi !
.....

PAUL CHABAL.

L'ADMINISTRATION

DU FINISTÈRE

ET LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE DE BREST

En 1793-1794.



I.

Il semble qu'après avoir été représentée sous tant de faces diverses, la Révolution française n'ait plus ni de grandes figures ni de grands événements restés dans l'oubli. Mais que d'épisodes et de faits secondaires manquent encore au tableau d'une époque si pleine de catastrophes, d'actes héroïques, de crises de tout genre ! Que d'incidents, que de particularités, précieuses et pourtant négligées, sont encore dignes d'être mises en lumière ! C'est à ce travail de recherches patientes et dont l'exactitude est éminemment profitable à notre histoire qu'un de nos compatriotes les plus distingués,

M. du Chatellier, consacre, depuis trente ans, sa plume impartiale et scrupuleuse. Dans une œuvre récente, où abondent les détails intéressants, cet écrivain consciencieux, qui nous avait donné déjà tant de sûres informations sur le mouvement révolutionnaire en Bretagne, a encore eu la bonne fortune d'être le premier qui ait publié, sur les événements dont le département du Finistère a été le théâtre, sous la Terreur, des renseignements précis et puisés aux sources les plus authentiques. L'importance de cette œuvre, au point de vue de notre histoire locale, a donc droit à l'attention particulière de tous les Bretons. (1) Pour notre part du moins, nous aimons à saisir l'occasion qu'elle nous offre de faire avec l'auteur, et à l'aide de communications obligeantes, dues particulièrement à M. P. Levot, qui a mis sans réserve à notre disposition les nombreux documents, imprimés ou manuscrits, qu'il possède; de faire, disons-nous, une rapide revue des événements dont cette œuvre présente le récit, quoi qu'il en puisse coûter de divulguer de nouveau des faits ne rappelant malheureusement dans nos esprits que des souvenirs où les regrets tiennent la première place.

Le département du Finistère a fourni un grand nombre de victimes au drame immense de 1793-94; il a largement payé son tribut à la démente du temps: et qui pourra dire tout ce qu'il a souffert? Cependant les blessures de la guerre civile ont été moins profondes chez nous, et l'anarchie des campagnes moins désastreuse que partout ailleurs, grâce au

(1) Cette étude a été écrite à propos du récent ouvrage de M. A. du Chatellier, intitulé: *Brest et le Finistère sous la Terreur*. — Brest. Imp. E. Anner, 1858.

bon esprit de la majorité de nos populations , et surtout à la vigilance , à la vigueur et à la loyauté éprouvée des administrations locales qui , à quelques exceptions près , ne se montrèrent , à aucune époque , ni intolérantes ni exaltées , quels que fussent les dangers dont elles se virent parfois entourées.

Les mesures cruelles édictées contre la religion et ses ministres avaient soulevé, dans ces contrées, les résistances les plus généreuses. En pouvait-il être autrement de la part d'une population qui , de tout temps , sut se distinguer par son attachement à ses prêtres et par ses pieuses croyances ?

Combien de preuves n'en avait-elle pas données à partir de 1791 ? — Aussi, tandis que dans certaines villes du département on brisait les croix des églises et les portes des monastères , et que les sanctuaires les plus vénérés de la Bretagne devenaient des clubs où retentissaient et d'où s'élançaient les plus ardentes motions ; que les prêtres, cachés et dispersés, étaient poursuivis jusqu'au fond de leurs retraites par le fanatisme irréligieux des apôtres révolutionnaires ; — dans les campagnes, au contraire, ces tristes manifestations du délire démagogique avaient, pour ainsi dire, ravivé l'antique foi, et donné aux prêtres restés fidèles une éclatante consécration.

Certes , on gémit en songeant que des sentiments respectables devaient amener des démonstrations funestes à la paix publique. Dès cette époque, l'ordre avait été gravement troublé par des séditions et des révoltes qui n'avaient pu être réprimées que par la force légale. Plus tard, à la fin de l'année 1792, la levée de boucliers de La Rouërie devait trouver, jusque dans le Finistère, des adhésions chaleureuses et des bras disposés à une lutte immédiate.

On se battit simultanément sur vingt points du département, et même à Fouesnant, paroisse voisine de Quimper, où, dès le mois de juillet, Alain Nédellec, juge de paix, avait résolument conduit au feu 4 à 500 paysans.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière date; elle prouve, en effet, qu'en Fouesnant on s'était déjà soulevé avant que la haute Bretagne, et même la Vendée, se fussent prononcées.

Ce canton était depuis quelque temps parcouru par des émissaires de Nédellec, qui entraînaient les habitants, menaçant d'incendier les propriétés de ceux qui ne se déclareraient point en faveur du mouvement politique et religieux. Lui-même, il les provoquait par ses conseils et ses pressantes sollicitations. Enfin, le dimanche 8 juillet, à l'issue de la messe paroissiale, et sur la pierre de la croix, Nédellec proclama définitivement la révolte. L'appel fut entendu. Cinq cents paysans se réunirent près de la chapelle de Kerbader en Clohars-Fouesnant, et y déployèrent le drapeau insurrectionnel. Le lendemain, ces paysans s'étant portés en nombre considérable sur le bourg, Nédellec les réunit dans l'église, leur dit « qu'un juge de paix devait gouverner seul dans son canton, et qu'il n'en fallait pas d'autre que lui » ; puis, après leur avoir fait prêter serment de l'aider et de lui être fidèles, il leur remit des armes et des munitions.

Ce fut alors que la milice nationale de Quimper se leva en armes et marcha contre les rebelles. La rencontre eut lieu le 10, près du bourg de Fouesnant. Les commissaires, envoyés par le département, déployèrent le drapeau rouge et firent les sommations légales. Nédellec n'en tint compte; il ouvrit le feu; ses gens firent une décharge générale, tuèrent un des gardes nationaux et en blessèrent grièvement

quatre autres. La troupe ayant alors riposté, six des révoltés tombèrent morts ; les autres se dispersèrent par la campagne. Quarante-trois d'entre eux furent pourtant capturés, et peu de jours après, leur chef lui-même, découvert sous une trappe, fut amené à Quimper.

Quelques mots achèveront de faire connaître cet ennemi si déterminé du nouvel ordre politique. Nommé en 1791 juge de paix du canton de Fouesnant, Nédellec n'avait voulu en remplir aucune des fonctions, et s'était opposé à ce qu'aucun autre les exerçât. Maintes fois mis en demeure de se démettre ou d'obéir à son mandat, il n'avait répondu à ces injonctions que par de nouveaux actes d'insubordination. Résolu enfin d'en finir, le conseil départemental convoqua alors à Fouesnant, pour le 30 avril 1792, une nouvelle assemblée électorale que le procureur syndic vint présider. Mais Nédellec avait dressé ses plans de manière à rendre cette mesure sans effet. Au moment où la séance s'ouvrait, dans l'église du bourg, une troupe de ses affidés fit soudainement irruption dans l'assemblée, et se ruant sur le président, lui asséna des coups de bâton, et dispersa les électeurs.

A la suite de ces faits, Nédellec, qui était parvenu à se soustraire au mandat décerné contre lui, avait été (15 mai) condamné par contumace à 15 années de gêne (galères). Les recherches se continuèrent, mais sans résultat, et l'on y mettait peut-être un peu de bonne volonté, car sa présence était notoire sur plusieurs points de son canton.

Traduit, le 16 mars 1793, devant le tribunal criminel du département, pour la prise d'armes du 10 juillet, il n'y démentit point sa rustique énergie et refusa, même avec la perspective de conserver sa propre vie, de dénoncer ses principaux complices et les instigateurs de la révolte. Ses

coaccusés, au nombre de dix, furent tous acquittés, sur la déclaration du jury portant « que s'il était constant qu'ils avaient parcouru, le 8 juillet, différents villages, pour en contraindre les habitants à se rendre en armes à Kerbader ; et si les 9 et 10 du même mois, ils avaient aidé Alain Nédellec à ranger en bataille les gens armés qui s'étaient attroupés à Fouesnant, ils n'étaient pas, toutefois, suffisamment convaincus, d'avoir commis ces faits, ou de les avoir pratiqués méchamment et à dessein ». — Tels étaient les termes du verdict en ce qui les concernait. Evidemment, on n'avait voulu frapper que le chef principal d'un complot qui renfermait les premiers germes de révoltes plus terribles. (1)

Nédellec fut, assure-t-on, la première victime à laquelle on appliqua, en Bretagne, l'instrument de supplice trop connu, plus tard, sous le nom de *guillotine*.

II.

Or, pendant que la Révolution, cette terrible logicienne, abattait à la fois et les autels et les hommes qui ne pouvaient s'en passer, il se produisait à ses yeux étonnés d'autres conséquences bien propres à embarrasser sa marche. On se trouvait en présence de la ruine commerciale, du chômage industriel, de la misère enfin prenant chaque jour des proportions plus effrayantes. Le procureur général syndic du département, M. Capitaine, exposait, en Conseil général, à Quimper,

(1) Ce récit a été composé sur les actes mêmes de l'instruction, dont les pièces les plus importantes nous ont été obligeamment communiquées par M. le Men, archiviste du département, à Quimper.

que les municipalités des campagnes, découragées par la pesanteur des impôts et les querelles religieuses, étaient dans une parfaite insouciance de leurs fonctions; que les émigrants emportaient le numéraire; qu'il n'y avait plus de travail pour les ouvriers, et que l'agriculture, découragée elle-même, n'offrait plus que de précaires ressources. Les impôts ne rentraient pas, ou ce qu'en payaient les contribuables se comptait en assignats, dont la circulation s'élevait déjà au chiffre de 2 milliards 400 millions (1). Jamais on n'avait vu planer plus d'inquiétudes sur le présent, plus de doutes sur l'avenir; des catastrophes sociales paraissaient imminentes, et l'on pouvait se croire à la veille d'un cataclysme.

Le Directoire du Finistère fit preuve, en ces circonstances difficiles, de fermeté, d'activité et de prévoyance, en s'appliquant énergiquement à préserver le département du contact dangereux des révolutionnaires qui venaient d'abattre, à Paris, l'autorité souveraine; et plus récemment encore d'y laisser impunies les scènes sanglantes des 2 et 3 septembre. C'est à cette époque, par exemple, qu'il fit arrêter à Quimper un trop fameux agent de la Commune de Paris, Rojou-Guermeur, dont nos chroniques locales ont gardé le souvenir.

Arrivé le 22 septembre à Quimper, cet homme s'était aussitôt maladroitement répandu en accusations et en menaces contre l'administration départementale. Celle-ci, vivement émue des discours de cet agitateur et des pouvoirs qu'il s'attribuait, l'avait fait immédiatement arrêter et déférer au

(1) La population du département, d'après l'évaluation du Conseil général, était alors de 480,000 âmes, et le total des contributions s'élevait, en 1792, à 2,393,000 livres.

procureur-syndic de la municipalité de Quimper. On parut même lui imputer d'avoir participé aux égorgements dont les prisons de Paris venaient d'être l'horrible théâtre; et cette croyance était fondée sur son empressement à se faire, en tous lieux, l'apologiste des massacreurs et le colporteur des meurtrières proclamations du 3 septembre. Heureusement on se trompait, croyons-nous, quant à la participation directe de Guermeur à l'organisation de ces massacres, et ce fait, qui n'a jamais été authentiquement démontré, ne fut même pas articulé dans l'information administrative que nous avons eue sous les yeux (1).

L'arrestation de Guermeur sembla prendre les proportions d'un événement, et produisit, au loin, une assez vive sensation. La Commune de Paris protesta, comme elle ne pouvait manquer de le faire, et obtint même de la Convention un décret portant que Guermeur serait de suite élargi, « sous peine, pour les administrateurs du Finistère, d'être personnellement responsables de sa détention arbitraire. » — Marat, de son côté, s'intéressa puissamment à l'infortune de Guermeur, auquel il écrivait, en date du 27 décembre 1792, la lettre suivante, qu'on a pu lire dans *l'Histoire de la Révolution dans les départements de l'Ouest*, par M. du Chatellier (t. II, p. 199) :

« J'ai été scandalisé, lui disait-il, du peu de zèle qu'ont
» témoigné vos anciens amis pour vous tirer de votre capti-
» vité. Il y a plus de deux mois que je fis les démarches
» nécessaires, au comité de surveillance et de sûreté gé-
» nérale. Je ne sais par quelle fatalité, ma réclamation est
» restée à l'écart. Je l'ai renouvelée, avec fureur, il y a dix

(1) Voyez, dans la *Biographie bretonne*, par M. Levot, l'intéressante notice qui la concerne (t. II, pp. 792-794).

jours; j'ai l'assurance que des ordres sont donnés pour
» votre élargissement. Vous serez à même de prendre à partie
» vos oppresseurs. J'ai traîné dans les boues vos coquins de
» députés de Quimper. Les scélérats tremblent sous le fouet
» de ma censure. Comptez que je vous vengerai de vos scélé-
» rats d'oppresseurs. Marquez-moi où en sont vos affaires et
» comptez toujours sur moi.

» Signé : MARAT,

» *L'ami du peuple et le vôtre.* »

Guermeur était, en ce moment même, en route pour Morlaix et le château du Taureau, où il fut définitivement écroué, le 30 décembre 1792. C'est là, sans doute, que dut lui être remise la curieuse lettre qu'on vient de reproduire, et qui justifierait certainement, à elle seule, la conduite de l'administration du Finistère, si cette conduite ne se justifiait déjà suffisamment d'elle-même. La détention de Guermeur ne se prolongea point, toutefois, au-delà du 25 janvier 1793; mais on lui prescrivit de se rendre directement à Pont-Labbé, qui lui fut assigné pour résidence, et où il dut rester encore plusieurs mois sous la surveillance de l'autorité administrative du département, qui lui avait fait remettre une indemnité de 300 fr. à sa sortie de prison, et, plus tard, lui alloua soixante livres par mois pour sa subsistance.

III.

Cependant quelques départements commençaient à protester, de toute leur conscience et leur patriotisme, contre les coupables ménagements que la Convention gardait envers certains hommes et quelques-uns des ministres eux-mêmes, dont la complicité, dans les sanglants excès qui se commet-

taient à Paris, paraissait aussi manifeste que leur impuissance à en arrêter le cours. Le Finistère fut de ce nombre, car, le 19 octobre 1792, son administration écrivit à la Commune de Paris cette adresse qui mérite d'être rappelée.

« Des hommes de sang ont osé, au nom de votre Commune, »
« dont ils faisaient partie, pousser l'audace jusqu'à menacer »
« les départements, comme si la quatre-vingt-troisième »
« partie de la République pouvait inspirer un sentiment de »
« crainte à une nation entière, qui abhorre l'anarchie. Une »
« seule ville ne fera pas la loi à la France. Nous sommes »
« lassés, nous vous le déclarons, que des hommes généreux, »
« qui ont fait tant de sacrifices pour la liberté, deviennent le »
« jouet d'une poignée d'ambitieux, qui n'ont que le masque »
« du patriotisme. Nous voulons que nos députés jouissent »
« d'une pleine indépendance, et nous sommes prêts à mar- »
« cher pour la leur assurer. »

C'était le moment où la plus grande partie des quarante-huit sections de Paris réclamait impérieusement le jugement du malheureux Louis XVI. L'assemblée reculait devant cette extrémité, oscillant constamment entre la pitié et les pressions extérieures. La captivité du roi n'était point pour elle, on peut le croire, un médiocre embarras; mais on pensait généralement que la déchéance du monarque devait le garantir désormais contre toute accusation. La Convention pouvait-elle, d'ailleurs, se faire juge et partie dans une pareille cause? Elle hésitait donc, mais sa résistance céda insensiblement devant les imprécations, les fureurs de quelques-uns de ses membres, et surtout devant les menaces de plus en plus pressantes que ne lui ménagèrent pas les partis extrêmes. — Sa décision fut prise le 3 décembre.

A cette nouvelle, les administrateurs du Finistère s'em-

pressèrent de prendre un arrêté, dont l'initiative honore trop leurs intentions pour que nous n'éprouvions pas le désir d'en rappeler les termes; voici cet arrêté :

« Considérant que les efforts combinés des divers départements de la République, pour purger la ville de Paris des factions qui la déchirent, ont été jusqu'à ce jour infructueux;

« Que les représentants du peuple français ne peuvent jouir de leur liberté d'opinion, et sont constamment exposés aux insultes de la populace;

« Considérant qu'il ne reste donc plus d'autres parti à prendre que d'environner la Convention nationale d'une force armée, suffisante pour maintenir l'ordre dans ses séances, et déconcerter les projets sanguinaires des monstres qui la déshonorent;

« Arrête d'envoyer, à Paris, aux ordres de la Convention nationale, une force armée de 600 hommes, prise parmi les citoyens du département dont le civisme et les mœurs sont à toute épreuve (15 décembre). »

En même temps, ils adjuraient les départements de l'Ouest de s'associer à leurs démarches, dont ils prévinrent la Convention par leur lettre du 29 décembre 1792. Dans cette adresse, d'une singulière énergie, ils exprimaient hardiment leur horreur et leur mépris pour les *Marat*, les *Robespierre*, les *Danton* et leurs complices, et disaient :

« Ces hommes ont le titre de vos collègues; mais ils sont indignes de l'être... repoussez-les ! Vous n'avez rien de commun avec ces scélérats.... Si vous manquez de pouvoirs, consultez le peuple : il parlera hautement, et bientôt la dignité nationale sera vengée.... »

Le départ des Finistériens s'effectua, dès le mois de jan-

vier, et les événements, il importe de le remarquer, ne tardèrent pas à justifier pleinement la sage prévoyance du Conseil général du Finistère, et surtout à faire éclater l'honnêteté courageuse de sa conduite.

IV.

L'immolation du 21 janvier fut le signal d'un choc suprême entre les deux partis qui se disputaient l'autorité législative, bien que la majorité, toujours flottante, des membres de la Convention, s'appliquât à retarder l'explosion par une succession de votes décelant son irrésolution. Faut-il l'avouer, hélas ! l'honnêteté a rarement une audace égale à celle dont s'arme le crime pour l'exécution de ses desseins : et cependant cette faiblesse paraîtrait étrange, incompréhensible, si nos contrées n'avaient, à la même époque, par l'insurrection vendéenne éclatant à l'improviste, créé de nouveaux et bien graves soucis à la Convention, déjà surprise et irritée de la tournure, si différente de ses espérances, qu'avaient prise les événements de la guerre étrangère. — La désertion de Dumouriez, les progrès des armées vendéennes, déjà maîtresses des rives de la Loire, précipitèrent la crise du 31 mai.

Le 21, les sections de la Commune de Paris, excitées par Marat, demandèrent, avec fureur, que les Girondins — on en désignait vingt-deux — fussent expulsés de la Convention nationale qui déjà, elle, se voyait subjuguée par des masses populaires menaçant, dans leur exaspération, d'égorger quiconque hésiterait à déférer à leurs pétitions. Comme suprême moyen, les Girondins proposèrent la convocation d'une nouvelle Assemblée nationale, et la réunion des députés suppléants à Tours ou à Bourges.

Cette motion fatale , et la formation d'une commission de leur choix, chargée de rechercher les complots dont les adversaires se renvoyaient l'accusation, achevèrent leur considération et leur défaite.

Enfin, pressée par l'évidence du péril, la Convention en appela solennellement, le 24 mai, au jugement de la nation.

Dès le 31 , le directoire du Finistère lui fit cette réponse pleine d'une dignité contenue :

« Représentants du peuple, l'appel que vous avez fait, le 24 de ce mois, aux bons citoyens de la République, a été entendu par les citoyens du Finistère ; ils partent. »

En effet, l'élite de la jeunesse du pays s'élançait, d'elle-même, au secours de la représentation nationale outragée par la sédition, et menacée d'égorgement, lorsque, quelques jours plus tard, on apprit, dans le Finistère, que la ruine du parti girondin était entièrement consommée (31 mai et 2 juin).

La nouvelle s'en répandit, dans toute la France, avec la rapidité des bruits sinistres; le déchaînement fut universel. Plus de soixante départements, frappés dans leurs députés mis en arrestation ou fugitifs, se concertèrent pour les venger. Ce fut dans l'Ouest que cette importante manifestation trouva le plus d'adhérents; mais, bien qu'elle se produisit hautement comme l'expression des vœux de la nation, convenons-en, on lança bien des flèches qui n'atteignirent pas le but. Il y eut des écrits et des discours en grand nombre, mais point de véritable résistance; et, au point de vue de l'étude qui nous occupe, il faut convenir que les faits ne répondirent point aux paroles et aux manifestations.

Les actes de nos administrateurs furent cependant ce qu'on devait en attendre. Les pièces qui le constatent sont trop

nombreuses pour être reproduites ; citons seulement deux adresses relatives aux événements du 31 mai et du 2 juin , souscrites par toutes les autorités de Quimper , réunies au département. Ces adresses remarquables ne sauraient être passées sous silence dans cette esquisse ; voici la première :

« A la Convention nationale.

» Citoyens représentants du peuple ,

» Au milieu des baïonnettes des assassins , au milieu des
» cris de rage des soudoyés de Pitt et de Cobourg , vous avez
» manqué l'occasion d'attacher à vos noms une gloire im-
» mortelle.

» Insensibles à l'honneur de mourir à votre poste , vous
» avez avili votre caractère et dégradé la représentation
» nationale. L'autorité usurpée d'un département coupable a
» obtenu la priorité sur la volonté de la nation , et vous avez
» lâchement violé la liberté d'un grand nombre de vos
» collègues.

» Nous vous demandons justice de cet attentat à la sou-
» veraineté du peuple : n'oubliez pas qu'il a le droit et le
» pouvoir de s'en venger. »

Deuxième Adresse.

« Citoyens de la Commune de Paris,

« Vingt-sept représentants du peuple sont dans les fers :
» leurs vertus, leurs lumières leur ont acquis notre confiance,
» ils méritaient la vôtre. Deux de ces honorables citoyens,
» Gomaire et Kervélégan , sont du Finistère. Nous répon-
» dons à la République de leur innocence , vous nous répon-
» dez de leur sûreté. » (7 juin.)

Les Jacobins n'eurent garde d'oublier ces émouvantes et mâles protestations que sanctionnèrent les autorités électorales des neuf districts du département, associées sans réserve aux intentions, aux vues, aux espérances de leurs collègues de Quimper.

V

Le Conseil général s'était concerté avec les départements de la Bretagne et de la Normandie pour la prompt organisation des bataillons fédérés, la fixation de leur départ, l'ordre de leur marche, les moyens de pourvoir à leur solde et à leur subsistance. Il insistait sur la nécessité d'organiser un comité central pour lier, par un plan arrêté, les entreprises des Corps fédérés. Ce comité devait être fixé hors du territoire de la Bretagne, à Laval, afin d'écarter le soupçon de vouloir s'isoler du reste de la République. « Mais, » écrivait-il déjà, à la date du 12 juin, « c'est de l'action, de » la promptitude qu'il faut; les événements se pressent; » trois jours d'inaction peuvent suffire à nos ennemis pour » réaliser leurs desseins. »

Les fédérés du Finistère partirent de Quimper, le 22 juin, au milieu de l'enthousiasme général. En même temps l'administration prescrivait d'armer et de surveiller les côtes du département, menacées par les escadres anglaises; car notre littoral était dégarni d'hommes et privé de munitions: soudain des troupes et des canons les défendent; toute la population virile est debout, travaille et prend les armes! les enfants veillent eux-mêmes, errent la nuit sur les grèves solitaires, pour guetter l'ennemi, l'anglais détesté.

Reproduisons encore la lettre de notre directoire au brave général Canclaux (le 17 juin) pour le prier de ne pas se démettre du commandement de l'armée de l'Ouest, afin que Brest fût constamment à l'abri de toute agression « pouvant, » d'ailleurs, aussi bien venir de l'intérieur que du dehors.

» A l'époque où nous nous trouvons, nous devons nous » garder nous-mêmes, puisque nos législateurs ne s'occupent » qu'à servir leurs haines ou leurs passions particulières ».

La Convention semblait fatalement pousser la France aux abîmes. Aux prises, sur ses frontières, avec les armées coalisées de l'Europe, et à l'intérieur, avec tous les fléaux de l'anarchie, la République paraissait perdue. Son sort légitimait du moins bien des alarmes. Cette détresse, ces périls extrêmes de la patrie la rendirent indomptable, en lui restituant le sentiment de sa grandeur. La masse active de la nation avait fini par ne plus rien comprendre aux affaires de l'intérieur, et, dans ses généreux instincts, elle accomplissait le seul devoir, désormais évident : le salut de la France par l'expulsion de l'étranger !

La résistance des départements, coïncidant malheureusement avec les pressions du dehors, créait une situation difficile, suprême, et devait paraître funeste ou inopportune. Déjà même, à Paris et dans les clubs révolutionnaires, on disait hautement que le drapeau du fédéralisme abritait les entreprises de l'émigration, et que les milices pactisaient avec les paysans armés de la Vendée. La Convention s'efforçait, d'ailleurs, d'accréditer ces fausses imputations, et c'était en les représentant comme complices des émigrés qu'elle poursuivait de ses décrets les rebelles armés contre son autorité. L'un de ces décrets, en date du 26 juin, prescrivait à tous les fonctionnaires et magistrats du peuple qui avaient protesté,

par des adresses, contre la mutilation de l'Assemblée nationale, de se rétracter dans les trois jours, sous peine d'être déclarés traîtres à la patrie.

Tout changea promptement de face. Vainement proclamait-on qu'il ne s'agissait point d'attenter à l'autorité légitime de la Convention et à l'indivisibilité de la République; vainement inscrivait-on, sur les bannières de la résistance, que les citoyens des départements ne se rendaient à Paris que pour protéger leurs députés, contraints de délibérer sous la menace du canon de l'émeute : ce décret, qui ne devait pas rester sans application, atteignit pleinement le but que se proposaient les Jacobins et décida presque seul du sort du fédéralisme. Quelques bataillons de volontaires, levés à Paris et dirigés en toute hâte vers la Normandie, firent le reste.

En effet, les fédérés de l'Ouest avaient reçu l'ordre de se diriger sur Caen, où quelques-uns des Girondins, qui s'étaient soustraits aux décrets d'accusation portés contre eux, avaient momentanément trouvé un refuge et des vengeurs. L'administration du Calvados s'était, une des premières, chaudement prononcée pour la résistance, et l'on sait que des départements fédérés avaient, à Caen, formé une assemblée générale, sous le nom d'*Assemblée générale des départements réunis contre l'oppression*. On ne cite, des actes de cette assemblée, que son arrêté du 6 juillet, ayant pour objet de faire saisir et incarcérer les représentants du peuple Prieur (de la Côte-d'Or) et Romme.

Mais l'assemblée de résistance de Caen n'avait pas seulement fait appel aux fédérés de l'Ouest, elle s'était adressée jusqu'aux extrémités de la France. Elle avait écrit au Comité de salut public de Lyon « qu'au premier cri de la liberté

menacée par de nouveaux tyrans, les Bretons s'étaient levés ».

« Frères et amis, ajoutait-elle, ne perdez pas un instant ;
» les scélérats ne dorment point ; le temps presse ; déjà
» l'avant-garde de nos fédérés est à Evreux , à vingt-cinq
» lieues de Paris ; les bataillons du Calvados et d'Ille-et-
» Vilaine y seront le 8 de ce mois (8 juillet) ; celui du Morbihan
» le 10 ; celui du Finistère le 14. La Mayenne et plusieurs
» autres sont en marche, et du 20 au 25 tous seront sous
» les murs de Paris. Vos frères de l'Ouest attendent leurs
» frères du Midi pour partager leurs travaux et leurs succès.
» Hâtez-vous ! ils vous donnent rendez-vous sur la place
» du Carrousel ; hâtez-vous ! vos frères de Paris nous im-
» plorent et nous tendent les bras. Trois ou quatre mille
» scélérats tout au plus les oppriment, et les vainqueurs
» des Tuileries n'ont qu'à se montrer pour faire fuir ces
» lâches anarchistes dont toute la force est dans la corrup-
» tion. » — (Imprimé à Lyon, le 16 juillet 1793.)

Le général de la fédération, Félix Wimpffen, général en chef de l'armée des côtes de Cherbourg, proposa de porter sur Vernon l'avant-garde des forces départementales réunies sous ses ordres. Ce plan fut adopté, et le général en confia l'exécution à Joseph de Puisaye, son lieutenant, celui-là même qui devait encore, à Quibéron, jouer deux ans plus tard un rôle d'une déplorable importance.

Puisaye se laissa surprendre, près de Vernon, par l'armée conventionnelle, et ses troupes, attaquées à l'improviste par des forces dont elles ignoraient l'importance, lâchèrent pied presque aussitôt, et s'enfuirent confusément sur Evreux.
« Ce fut une déroute si prompte, a dit Louvet, que sans les

« braves d'Ille-et-Vilaine, qui tinrent bon, pas un canon ne revenait. »

Rebutée par de nouveaux échecs et par des désertions quotidiennes, déconcertée par la soumission des villes qui s'empressaient « d'abjurer leur erreur », la confédération départementale ne tarda pas à confesser son impuissance.

Pour comble de disgrâce, les députés fugitifs, Pethion, Barbaroux, Salles, Valazé, Buzot, Guadet, Duchâtel, etc., furent sur le point de se voir couper la retraite, au moment où ils se repliaient sur le Finistère, confondus dans les rangs des volontaires bretons. Louvet, l'un des illustres proscrits du 31 mai, a raconté les calamités de cette longue fuite. N'en citons qu'un épisode : à Dinan, deux ou trois volontaires, voyant le bataillon menacé par les Malouins, avaient proposé d'abandonner les Girondins; mais la voix énergique d'un brave enfant de Morlaix (M. Kerouvriou, plus tard député de Morlaix jusqu'en 1830), s'élevant aussitôt, entraîna le bataillon, et les Girondins furent sauvés (1). Ils arrivèrent à Quimper, épuisés de fatigue, presque mourant de faim et se soutenant à peine. La mémoire de pieux dévouements, indissolublement liés à ces amers souvenirs, s'est conservée dans nos contrées; l'on montre encore, et nous avons vu nous-même, dans les bois qui avoisinent Quimper et Douarnenez, les refuges, où de généreux amis, après avoir favorisé l'évasion des fugitifs, les dérobèrent quelque temps aux recherches de leurs bourreaux.

(1) Nous tenons ce renseignement de M. Gouin, président du Tribunal civil de Brest.

VI.

Informée des échecs du Calvados et de la défection qui les avait suivis, l'administration du Finistère s'était hâtée d'engager les principales communes du département à lui envoyer des délégués à Quimper, pour concerter les moyens de préserver le pays de l'invasion du jacobinisme ; mais partout, sous toutes les formes, à tous les degrés, éclatait déjà la confusion dans les rangs des opposants, et partout aussi se manifestait cette coupable et fatale résignation qui perd les meilleures causes. La plupart des communes répondirent à l'appel qui leur fut fait, et leurs délégués, réunis en assemblée générale à Quimper, les 18 et 19 juillet, donnèrent unanimement leur adhésion motivée à un arrêté qui mérite d'être remarqué. Relatif à l'acte constitutionnel du 24 juin, récemment soumis à l'acceptation des assemblées primaires, cet arrêté déclarait expressément que les communes du Finistère en différeraient l'examen « jusqu'à ce que les justes » griefs des départements eussent été redressés. »

L'illusion ne dura pas longtemps, car, en ce moment même, sur un rapport de Barrère, déposé le 19 juillet, la Convention décrétait d'accusation dix-huit membres de l'administration départementale du Finistère, « coupables d'avoir provoqué le » mouvement fédéraliste des départements de l'Ouest. » Ce fut un coup de foudre. Tous les magistrats et fonctionnaires quelconques du département se sentirent atteints. Désormais il fallait ou se soumettre ou rompre ouvertement avec la Convention, dont on déclarait ne s'être séparé que sur une seule question.

La résolution du Conseil général fut bientôt prise. Posant en principe qu'il avait obtenu deux fois de la Convention l'honorable témoignage d'avoir bien mérité de la patrie, et que toutes ses mesures n'avaient eu d'autre but que de maintenir l'unité, la liberté, l'égalité et le respect des lois, il déclara dans un acte solennel, répandu à profusion dans tout le département, « qu'il se conformait à la loi du 26 juin dernier, et rétractait » tous les actes qui pourraient y être contraires. » (24 juillet.)

Les fédérés du département furent de suite rappelés, et l'on conçut quelque espoir de voir rapporter le décret d'accusation du 19, ainsi que le prouve ce passage du mémoire justificatif que publièrent plus tard ces administrateurs :

« Des législateurs n'iront pas se couvrir de la poussière de » l'école pour discuter une question de forme et savoir si le » délai accordé par le décret du 26 juin est fatal ou commi- » natoire. Ils envisageront le fait ou l'acte, et pèseront » l'intention dans la balance; le reste serait au-dessous de » leur dignité. »

La Convention avait ordonné, en effet, l'insertion de la rétractation dans son bulletin, et les administrateurs purent se croire désormais fondés dans leurs espérances. — « Le » pacte est en quelque sorte formé, disaient-ils dans un autre » passage, la Convention ne se démentira pas, et, après nous » avoir placés elle-même sous l'égide d'une loi bienfaisante, » elle ne peut plus vouloir en annuler l'effet. » C'est ainsi qu'ils se berçaient d'illusions passagères.

VII.

Le décret d'accusation fit tomber sur le champ toutes les oppositions, même les plus timorées, et la soumission fut partout complète. Les administrations les plus compromises par leur adhésion au fédératisme s'empressèrent de chercher à désarmer la Convention et le Comité de salut public par des adhésions presque immédiates où elles les assuraient de leur fidélité sans réserve ; elles crurent au pardon, et quelques-unes, dans l'espoir de l'obtenir plus complet, descendirent à d'humiliants aveux !

La Montagne, de son côté, se hâtait d'enregistrer ces douteuses conversions, mais sa résolution était prise de se montrer sans pitié pour les adversaires de ses violences. Toutefois, elle sentait bien elle-même l'instabilité de son pouvoir, et pour l'affermir, ne fût-ce que momentanément, elle avait recours à tous les expédients. Ses délégués, déchainés sur le Finistère, se mirent à l'œuvre en toute hâte. Non contents de dissoudre et de réorganiser, à leur gré, les administrations naguère élues par le peuple, ils firent dresser de nouvelles listes de suspects. Le chef-lieu du département fut provisoirement fixé à Landerneau. Ces changements et la formation de comités révolutionnaires composés, disait-on, d'hommes *probes et vertueux*, annoncèrent l'inauguration de l'ère politique nouvelle qui s'est elle-même appelée la Terreur. Les maisons d'arrêt, déjà presque encombrées de suspects en proie à des privations de toutes sortes, reçurent de nouveaux captifs, et chacun, à peu d'exceptions près, eut alors sa part de luttes à soutenir,

de périls à vaincre, de vicissitudes à traverser; chacun eut ses jours d'anxiété et de désespoir.

Les paisibles campagnes du Finistère possédèrent elles-mêmes, à l'instar des villes, leurs foyers de discorde et leurs écoles d'anarchie; mais elles eurent encore de plus grands maux à subir. Des bandes de pillards, sans drapeau et sans nom, des mendiants affamés, les parcouraient incessamment, comme au temps d'une autre guerre civile, la Ligue, frappant des réquisitions, vidant les caisses publiques, faisant main-basse sur les dernières ressources du pays. Ce n'étaient qu'exactions, rançonnements, pillages, incendies et meurtres, — Les bras manquaient à la culture; les municipalités des campagnes déclaraient expressément qu'elles seraient obligées d'abandonner leurs propres terres. Celle de Melgven, au district de Quimperlé, adressait, par exemple, le 27 ventôse an II, à l'administration supérieure, le rapport suivant, à propos des jeunes gens de la commune déjà partis pour les armées. Nous citons textuellement :

« Voilà, disait-elle après une désignation nominative de
» presque tous les jeunes gens, voilà tous ceux que vous devriez congédier, avec bien d'autres, suivant l'arrêté du
» Comité de salut public qui dit de congédier les cultivateurs
» indispensablement nécessaires pour la culture, sans quoi
» vous répondrez des terres qui resteront sans être travaillées; car nous ne pouvons répondre des terres des autres,
» puisque nous ne pouvons travailler les nôtres. » — « Vous
» n'aurez pas non plus de beurre, puisque le bruit court de
» laisser les veaux têter six semaines. Nous avons aussi
» entendu dire que les truies ne peuvent être vendues ni
» tuées avant un an : cela fera qu'il n'y aura peut-être pas
» assez de blé pour nourrir les cochons, et le monde mourra

» de faim. Nous ne connaissons ici personne de suspect.
» Voilà le compte que vous demandez pour la décade. »

Une autre commune, celle de Scaër, écrivait :

« Le prix des grains, à nos marchés, est devenu exorbitant;
» mais hier on les fit donner *au maximum*. (Décret du 29
» septembre 1793.) Malheureusement les blés nous manquent.
» Vous serez obligés de nous en donner, ou nous périrons
» de faim.... »

A vrai dire, presque toutes les communes rurales du Finistère imploraient dans les mêmes termes l'assistance et la protection des villes, qui manquaient elles-mêmes des choses les plus nécessaires. Les marchés étaient déserts, les paysans n'y portaient rien; cachant leurs denrées pour les soustraire à l'inexorable loi *du maximum*, les cultivateurs faisaient leurs échanges dans le creux des chemins, dans les bois, dans les cabarets isolés, partout où ils pouvaient tromper la surveillance tyrannique des autorités et la cupidité des troupes qui sans cesse traversaient le département, et étaient elles-mêmes dénuées de tout.

Malgré ces misères toujours croissantes, les premiers essais de rébellion, mentionnés au commencement de cette étude, n'avaient été suivis que de stériles protestations. Convaincues de l'inutilité des insurrections partielles, dont l'insuccès provoque des représailles sanglantes, les populations du Finistère avaient repris peu à peu leurs travaux agricoles, momentanément négligés, et tandis qu'au sein des villes grondait la tourmente, tout se taisait par résignation dans nos campagnes appauvries et dépeuplées. Aussi ne vit-on guère les paysans prendre part aux agitations et à la guerre civile qui désolèrent trop longtemps les localités voisines. Tenons compte, en outre, de ce fait très-significatif que dans nos

contrées les classes agricoles ne dédaignèrent, à aucune époque de la révolution, d'acheter de la nation — Dieu sait à quel prix ! — une large part des anciens biens du clergé et des immeubles confisqués. Il n'en faudrait pas conclure que chez nous les institutions de l'ancien régime avaient perdu leur prestige : dans toutes les classes, au contraire, les souffrances et les maux inhérents à de si brusques et de si radicales rénovations politiques fortifiaient les convictions chancelantes, et laissaient dans les esprits une invincible horreur pour tant d'utopies sociales, souillées d'arnarchie et de sang. Qui ne sait, d'ailleurs, que les proscrits dont la tête était menacée, que les femmes et les enfants d'émigrés, chassés du manoir de leurs pères, et surtout les prêtres en péril, ont constamment trouvé dans le Finistère de courageux abris, des cœurs chauds et dévoués !

De cette époque sinistre datent aussi, ne l'oublions pas, la mutilation des églises, la dévastation des monastères et des anciens monuments qui décoraient notre vieux sol, dont ils étaient la glorieuse tradition.

Les populations de la Cornouaille s'étaient particulièrement émues d'une profanation indigne, commise le 21 décembre 1793, à Quimper : c'était le jour où elles y célébraient la fête de Saint-Corentin, leur patron. Des cultivateurs, arrivés de tous les points de l'antique évêché, encombraient l'église cathédrale, lorsque tout-à-coup des misérables de toutes les conditions y pénétrèrent bruyamment, précédés de quelques hommes en écharpe. Les vases sacrés furent profanés, et l'on jeta au vent les reliques et la poussière des saints. (Cambry. *Catalogue des objets échappés au Vandalisme*, imprimerie Derrien à Quimper, 1795.)

Ce douloureux épisode n'était, au reste, qu'une faible imi-

tation , une pâle copie des lugubres extravagances , ailleurs poussées à l'extrême. Dans notre département même, à Brest, les passions révolutionnaires semblaient s'être donné rendez-vous. La crise y fut longue et meurtrière; l'orgie alla jusqu'à son paroxysme.

Cette grande cité maritime avait été séduite de bonne heure par les nouvelles doctrines : la haine de l'ancien régime y était profonde et datait de loin. Dès les premières années de la révolution , des émeutes éclatèrent même à bord des navires , où l'on rejetait les liens de la discipline , comme s'ils eussent été une injure aux droits du peuple. Sans retracer ici des faits bien connus, rappelons seulement qu'au mois d'octobre 1791, tandis que le ministre de la marine , M. de Molleville, affirmait à l'Assemblée nationale que tous les officiers de son département étaient à leur poste, l'immense majorité de ces officiers, appartenant à l'aristocratie , s'était déjà retirée d'un service que l'insubordination des équipages leur rendait extrêmement difficile. L'assertion du ministre était donc fausse et mensongère ; aussi avait-elle profondément blessé la population de Brest, comme nous l'apprend une lettre de la municipalité au directoire du département (28 octobre 1791). Les équipages de la flotte s'étaient soulevés, avaient chassé leurs commandants, ceux surtout que la *clameur publique* accusait le plus particulièrement d'*incivisme*, et qui coururent de si grands périls pendant les troubles , que les administrations de Brest s'étaient vues dans la nécessité de faire consigner l'un d'eux au Château, pour le soustraire à la fureur du peuple et empêcher l'effusion du sang.

La bonne attitude de la garde nationale et des troupes , aidées par l'énergie des administrateurs, concourut efficace-

ment, dans ces circonstances difficiles , à la sécurité des personnes et des propriétés. Brest donna , d'ailleurs , des marques non équivoques de sa sympathie pour les Girondins. Ainsi, aussitôt après le départ de Brest du détachement de la force départementale, deux représentants du peuple, Sévestre et Cavaignac, étaient venus dans cette ville pour épier tout ce qui avait été fait, et en rendre compte à la Convention. L'administration, d'accord avec la municipalité, leur fit notifier par la gendarmerie qu'ils eussent à partir dès le lendemain, et ils déférèrent à l'injonction sans mot dire. On espérait tout alors de la réunion des forces départementales dans le Calvados ; mais après leur dispersion, et quand on sut que les Girondins traversaient notre département en fugitifs, l'esprit public prit une nouvelle direction. C'est alors que plusieurs représentants du peuple, investis de pleins pouvoirs par la Convention, arrivèrent à Brest pour en finir avec le fédéralisme, et placer sous la main du Comité de salut public la flotte et les arsenaux maritimes de ce vaste port, l'un des plus puissants boucliers de la France.

A partir de ce moment, l'ivresse de la révolution s'y accrut encore, et nulle part peut-être la fièvre politique ne s'empara plus vivement des esprits. Bientôt tout ce que le pays comptait de gens vraiment sages, aimés et respectés, ceux même qui naguère avaient le plus généreusement compromis leur existence et le sort de leurs familles pour le triomphe des libertés politiques, cherchèrent à se faire oublier, ou furent contraints de fuir et de se cacher. Le jour n'était pas éloigné, en effet, où la guillotine, avec son cortège de bourreaux et de délateurs à gages, allait faire son apparition à Brest.

VIII.

La Convention n'oubliait pas qu'elle avait une grave injure à venger dans le Finistère.

En effet, malgré l'éclat de leur rétractation, les anciens administrateurs du département avaient été écroués sans retard ; et bien que le décret d'accusation du 19 juillet n'atteignît formellement que 18 administrateurs, d'autres membres du conseil général du Finistère, éloignés par différentes causes, au plus fort de la crise, des délibérations de leurs collègues, s'étaient vus également recherchés par les soins de la commission administrative qui les avait remplacés à Landerneau.

Dociles, ces malheureux, malgré les supplications de leurs amis, avaient presque tous dédaigné de fuir ou de chercher la sécurité dans l'exil.

Conduits au mois d'octobre des maisons d'arrêt de Quimper et de Morlaix à celle de Landerneau, la commission résolut de les faire traduire devant le tribunal révolutionnaire de Paris. L'état de siège proclamé à Rennes empêcha seul la complète exécution de ce projet, et, après quatre mois de séjour dans cette ville, ils furent ramenés à Landerneau et à Brest (5 ventôse). C'est de là que le 28 ventôse an II ces infortunés publièrent des mémoires justificatifs, dans lesquels ils épanchaient les angoisses de leur âme, et résumaient en ces termes leurs communes tribulations :

« Nos souffrances, nos privations, notre éloignement de nos foyers, embrassent un cercle de huit mois révolus, et

» pendant ce long espace de temps, il n'est pas de genre de
» peines qui n'aient pesé sur nos cœurs ; pas d'images si-
» nistres qu'on n'ait inhumainement présentées à nos familles ;
» pas d'outrages dont l'immoralité de nos ennemis ne nous
» ait abreuvés. Quel sera le terme de tant de maux et d'hu-
» miliations ? Le jour, n'en doutons pas, où la Convention
» sera enfin éclairée sur le compte de tant de patriotes
» persécutés, dont la captivité est l'ouvrage des ultra-révo-
» lutionnaires, les plus sûrs instruments de l'aristocratie.
» — Brest, le 28 ventôse an II. » (Imp. à Landerneau.)

Ces délais extraordinaires et l'ignorance des terribles évènements qui se succédaient chaque jour autour d'eux, concouraient évidemment à les affermir dans leurs illusions. Ils savaient même que, depuis quelques mois, des communes et clubs du département sollicitaient leur liberté, dans des pétitions et mémoires adressés à la Convention. Mais ces bienveillantes dispositions de l'esprit public et ces démarches que favorisait l'éloignement momentané de Jean-Bon-Saint-André et Prieur (de la Marne), partis de Brest, devaient avoir un résultat différent de celui qu'on espérait. Effectivement, la commission administrative s'était empressée d'écrire à Prieur (de la Marne) une missive dont M. du Chatellier rapporte de longs et curieux extraits(1), et dans laquelle ces démarches étaient représentées comme un irrécusable et menaçant symptôme de tiédeur et d'opposition.

« Nous te prévenons, y est-il dit, que l'intrigue et le fédéralisme lèvent une tête audacieuse dans le Finistère ; que l'esprit de désorganisation s'y propage ; qu'il existe un projet de terrasser les maratistes, de les culbuter des

(1) *Brest et le Finistère sous la Terreur*, page 61.

» places où la confiance de la Montagne les a placés, et de
» les forcer, par toutes sortes de dégoûts, à abandonner de
» nouveau le champ de bataille aux fédéralistes, feuillants,
» tartufes et modérés de toutes les couleurs. »

Cette commission, si tristement zélée, dénonçait ensuite à Prieur la tiédeur de Bréard, demeuré seul à Brest :

« Le patriotisme de ton collègue s'est laissé surprendre, »
disait-elle, et elle ajoutait : « Viens donc, brave montagnard,
» sonder les nouvelles plaies du Finistère; viens porter le
» flambeau scrutateur sur notre conduite, sur nos opérations
» politiques. Il faut les mains d'Hercule pour briser les filets
» qu'on jette de nouveau sur le Finistère, dont la régéné-
» ration tardive accuse, non les bonnes intentions de ton
» collègue, mais la rage et l'astuce de nos ennemis communs.
» — Landerneau, le 20 frimaire an II. »

Bréard, dont les *bonnes intentions* ne pouvaient être suspectées, mais qu'on doit pourtant féliciter de s'être exposé à cette censure, rejetait sur une indisposition, vraie ou exagérée, son immobilité momentanée, dans les graves conjonctures où l'on se trouvait. On le pressait d'établir à Brest un tribunal révolutionnaire, à l'instar de celui de Paris; mais il hésitait, il temporisait du moins, voulant sans doute attendre le retour de ses collègues pour les rendre solidaires de cette grave mesure.

Quoi qu'il en soit, le tribunal révolutionnaire de Brest ne fut institué que le 2 pluviôse an II; mais, dès le 20 (8 février 1794), l'accusateur public Hugues, récemment arrivé de Rochefort, où il venait de donner d'éclatantes preuves de son civisme en faisant juger et exécuter sommairement les officiers de Toulon, avait fait dresser, sur la principale place de Brest, la guillotine, la *sainte guillotine*, comme il l'ap-

pelait en son langage de bourreau. La lettre suivante, écrite de Lorient, à la date du 26 nivôse précédent (15 janvier 1794), par Prieur (de la Marne) à Jean-Bon-Saint-André et Tréhouart, fait suffisamment connaître la soif de sanglante activité qui dévorait l'accusateur public avant d'arriver sur le nouveau théâtre de ses exploits.

« Je vous écris aujourd'hui par le citoyen Hugues, accusateur public du tribunal révolutionnaire de Rochefort, qui a jugé les officiers de Toulon, et qui se rend à Brest d'après un arrêté de Laignelot. Je pense que vous allez prendre, à l'égard de ceux de ces officiers qui sont revenus sur l'*Entreprenant* et le *Patriote*, le parti de les faire juger à Brest; en ce cas, ne trouveriez-vous pas convenable de faire également traduire dans cette ville les officiers et autres détenus qui sont revenus sur l'*Orion* et qui ont débarqué à Lorient? — Si vous croyez cette idée sage, prenez-en l'arrêté, ou marquez-moi de le prendre, et je les ferai partir sur-le-champ. Hugues me presse pour partir. Il ne me reste que le temps de vous embrasser. — Signé : Prieur (de la Marne). »

Quatre compagnies d'artilleurs parisiens, mandées d'Avranches par Jean-Bon-Saint-André, étaient arrivées depuis quelques jours pour renforcer la garnison de Brest et appuyer, si besoin était, par le fer et le feu, les arrêts du tribunal révolutionnaire et les hautes-œuvres de l'exécuteur.

C'est dans les rangs de ce bataillon maratiste que les organisateurs du redoutable tribunal avaient choisi plusieurs des jurés qui leur manquaient encore; car il fallait qu'au moins, à l'extérieur, ces sortes de tribunaux fussent environnés de l'appareil des formes légales. Ces jurés ne paraissent d'ailleurs avoir figuré qu'en qualité de comparses dans les tragédies où

un rôle leur était assigné ; ils servaient , à vrai dire , de cortège aux juges et de décoration au tribunal. Ces juges eux-mêmes , on doit le constater , étaient presque tous étrangers au département , et l'on ne peut citer , sans éprouver une satisfaction réelle , une lettre de Bréard dans laquelle on remarque cette phrase prouvant authentiquement que l'inaction dont on l'accusait n'était qu'apparente : — « Mon embarras » est grand , écrivait-il le 23 frimaire au Comité de salut public , pour trouver à Brest des citoyens propres à former ce tribunal ; car dans ce pays , les têtes révolutionnaires » sont malheureusement rares. »

IX.

Tout fut pourtant réglé à souhait , et le tribunal se mit à l'œuvre.

Sa première réunion eut lieu le 21 pluviôse (9 février 1794) , et le même jour trois jeunes officiers de la marine , venus de la station des Antilles , furent décapités à Brest.

Cependant , quelque avides du sang de leurs adversaires politiques que fussent ces misérables , une divergence d'opinion , dont le caractère précis n'est pas nettement défini , survenue presque aussitôt entre les représentants du peuple résidant à Brest et le citoyen Hugues , eut pour effet soudain d'amener le départ de ce dernier et le déplacement de quelques-uns des juges.

Jean-Bon-Saint-André et Prieur (de la Marne) demandèrent alors pour le tribunal au Comité de salut public un président définitif et un nouvel accusateur public. On envoya en toute hâte deux hommes qui avaient donné la mesure de leur

savoir-faire au tribunal révolutionnaire de Paris, où ils siégeaient déjà, l'un comme juge, l'autre comme substitut : c'étaient Pierre-Louis Ragmey, ancien avocat et notable, et l'ex-moine Joseph-Ignace Donzé-Verteuil. Unis dans la collaboration des mêmes œuvres juridiques, mais d'allures différentes peut-être, ces deux hommes ont fidèlement exercé dans le Finistère les terribles vengeances dont l'exécution leur avait été départie.

On ne peut lire sans une amère douleur les détails que M. du Chatellier a si patiemment rassemblés sur les abominables manœuvres de ces inconnus subitement établis juges souverains dans notre pays.

Ragmey était du Jura. Dès le début de la révolution et avant même que le parti démagogique fût devenu le plus fort, Ragmey s'était déjà signalé par la violence de ses doctrines et de ses actes. Sans rappeler ici certains faits, dont l'histoire locale du Jura a conservé le souvenir, nous ne citerons que la mission qui lui fut confiée par les terroristes de son département, au mois de juin 1793.

A cette époque, la Société populaire de Lons-le-Saulnier, qu'il gouvernait à son gré, l'avait chargé d'aller en son nom dénoncer à la Convention nationale la conduite politique des administrateurs du Jura. Ragmey partit, secondé dans cette mission par René-François Dumas, son compatriote et son ami.

Le 13 juin, à la séance du soir, la Convention les admit à sa barre.

« Des citoyens de Lons-le-Saulnier, dit le *Moniteur* du 16
» juin, dénoncent les arrêtés pris par le département du
» Jura comme attentatoires à l'unité et à l'indivisibilité de
» la République; ils accusent les administrateurs d'avoir

» arrêté le rassemblement des députés suppléants, à Bourges,
» où ils devaient être accompagnés d'un détachement de
» grenadiers, et d'avoir refusé de reconnaître les décrets
» rendus depuis le 31 mai 1793.... »

Les dénonciateurs offraient leurs personnes pour garantie de la vérité des faits qu'ils avançaient.

La Convention désigna aussitôt les représentants Garnier et Bassal avec mission de se rendre dans le Jura.

Ragmey et Dumas *le rouge* (ainsi nommé pour le distinguer de son frère; vice-président de l'administration, objet des poursuites), les suivirent jusqu'à Dôle, où ils s'arrêtèrent par prudence.

« Chargés tous deux d'une réprobation presque générale, » dit l'écrivain auquel nous empruntons ces renseignements, « ils avaient senti que leur présence dans la ville où ils avaient leur habitation les exposerait à de vigoureuses récriminations, et ils s'étaient arrêtés à Dôle, ville montagnarde qui avait toutes leurs sympathies et où ils fraternisaient avec leurs frères politiques, dévoués comme eux au triomphe de la démagogie. »

Après avoir quelque temps séjourné à Dôle, ils revinrent à Paris avec Bassal et Garnier, et là ces derniers les produisirent auprès des puissances du jour qui disposaient des faveurs du gouvernement. Telle fut l'origine de la déplorable renommée de ces deux hommes.

« On vit à leur irritation, ajoute l'auteur dont nous citons encore les paroles, que la haine serait profonde et durable; » on pensa que leurs récriminations ne s'éteindraient que dans le sang..... » (Extrait de l'*Annuaire du Jura* pour 1851, par M. Désiré Monnier, page 129.)

Le séjour de Ragmey dans le Finistère, et l'élévation de

René-François Dumas à la présidence du tribunal révolutionnaire de Paris, ne devaient que trop prouver combien ces craintes étaient fondées.

Quant à Donzé-Verteuil, de moine devenu accusateur public, plus contenu que son ardent et terrible collègue, mais aussi dangereux et peut-être même plus redoutable que ce dernier, il était insinuant, cauteleux, doucereux même à ses heures, et cachait sous des apparences insidieuses une intrépidité de zèle qu'aucune tâche n'épouvantait.

Combien n'est-il pas pénible, en effet, de rencontrer sous la plume d'un homme qui avait été revêtu d'un caractère religieux des pages dont il suffira de citer un spécimen, emprunté à un acte d'accusation, pour confirmer le contraste que nous indiquons : — « Expose l'accusateur public, qu'il » s'est commis dans le département du Finistère, et singu- » lièrement dans les communes de Cosquer-Bihan et de » Trébrivant, des recels de prêtres réfractaires. — Le 19 » nivôse dernier, le nommé Le Gall, prêtre non assermenté, » a été arrêté au domicile de Jacques Penguilly, laboureur » à Cosquer-Bihan, où il était réfugié depuis le 27 décembre » dernier (vieux style). Il s'est encore trouvé au même domi- » cile deux boîtes en plomb renfermant de l'huile, un petit » ciboire en vermeil, deux morceaux de linge, dits purifi- » cateurs, deux bourses à hosties contenant des morceaux » de pain-chant. Le recélé et le recéleur ayant été empri- » sonnés, Le Gall, prêtre réfractaire, est décédé depuis son » arrestation, et Jacques Penguilly, son recéleur, a confessé » l'avoir retiré chez lui pendant huit ou neuf jours.

» A l'égard de Yves Le Roux, agent national de la com- » mune de Trébrivant, le nommé Rolland, prêtre réfractaire, » ayant été arrêté, jugé et décapité le 25 floréal, pour avoir

» été trouvé sur le territoire de la République au mépris de
» la loi, et Yves Le Roux ayant été appelé comme témoin
» aux débats dans cette affaire, il s'est trouvé prévenu
» d'avoir lui-même donné le refuge au prêtre Rolland et
» d'avoir souffert qu'il célébrât chez lui, clandestinement,
» les offices du culte catholique, etc.

» En conséquence, l'accusateur public a dressé la présente
» accusation, savoir : 1^o contre Yves Le Roux, pour avoir
» recélé dans son domicile le nommé Rolland, prêtre réfrac-
» taire, condamné comme tel à la peine de mort, et 2^o contre
» Jacques Penguilly pour avoir, de son aveu, recélé dans
» son domicile le nommé Le Gall, prêtre non assermenté,
» et pour y avoir pareillement recélé des vases et ornements
» à l'usage de l'ex-culte, délit dont la loi du 3 vendémiaire
» prescrit la punition.

» Fait au cabinet de l'accusateur public le 23 prairial an II.

» Signé : DONZÉ-VERTEUIL. »

Donzé-Verteuil était, du reste, admirablement secondé par l'un de ses substituts, le citoyen Bonnet, ex-procureur au Châtelet et secrétaire de Fouquier-Thinville. Bonnet dressait et rédigeait, a-t-on dit, tous les actes d'accusation. Son importance était égale à celle de ses collègues, et il a mérité que sa mémoire demeurât aussi exécrée que la leur dans ce département. Près d'eux et au-dessous d'eux, combien d'autres les surpassaient peut-être en passion politique et en excès de tout genre ! Mais oublions ces derniers ; que leurs noms, quoique consignés dans des écrits publics, s'effacent et disparaissent chaque jour davantage ! Qu'importe, au solennel enseignement de l'histoire, ces individualités de second ordre, un Palis, un Désiré ?

Toutefois, mentionnons, en passant, le bourreau ; car dans

cet étrange prétoire, les exécuteurs se montraient à côté des juges. Cet homme (Ance était son nom) arrivait de Rochefort, d'où Laignelot l'avait expédié en même temps que Hugues. Le croirait-on? Ance avait brigué, par frénésie, le sinistre office d'exécuteur. Il est vrai qu'un bourreau n'était pas alors sans importance. Ance cumulait à Brest plusieurs emplois : membre du Comité révolutionnaire de surveillance, il avait même présidé quelquefois la Société populaire. Les représentants se montraient empressés envers lui et le faisaient asseoir à leur table, à l'hôtel Saint-Pierre. On cite ce mot de Jean-Bon-Saint-André à l'amiral Villaret, qui refusait de s'asseoir à table près du *Vengeur du peuple* (c'est ainsi que, dans le langage de l'époque, on nommait l'exécuteur des jugements révolutionnaires) : « Comment, citoyen amiral, veux-tu donc qu'il te coupe la tête? » Mais abandonnons cet odieux personnage, et poursuivons. Ance a du reste laissé à Brest, de son rôle et de sa personne, des souvenirs ineffaçables.

C'est le 19 ventôse an II (9 mars 1794) que Ragmey et Donzé-Verteuil entrèrent à Brest, où leur arrivée causa un émoi général. Les mesures les plus tristement significatives avaient été prescrites dès la veille, et quelques-unes d'entre elles méritent attention.

Un document, dont nous avons l'original sous les yeux, fait voir, par exemple, que, dès le 18, l'un des substituts en fonctions prescrivait de faire démonter la guillotine, alors établie sur la place de la Liberté, pour la faire dresser, dans le plus bref délai, sur celle du *Triomphe-du-Peuple*, aujourd'hui du *Château*. Mais écoutons-le lui-même, bien qu'on doive s'excuser de transcrire littéralement de telles recommandations :

« Le citoyen agent national, écrit-il, voudra bien faire
• appeler immédiatement l'exécuteur des jugements crimi-
• nels, logé à l'hôtel de la République, pour qu'il fasse faire
• à la guillotine les réparations nécessaires pour que la mort
• soit promptement donnée aux condamnés. — Il est indis-
• pensable d'avoir un panier en osier, garni d'une toile peinte
• en rouge et à l'huile, pour pouvoir déposer les cadavres,
• et il faudra le faire tel qu'il puisse en contenir trois ou
• quatre.

• Le citoyen agent national est également invité à donner
• les ordres nécessaires pour la construction d'une charrette
• propre à conduire les condamnés au supplice, et capable
• de contenir huit personnes assises. Il est enfin indispensable
• que toutes ces mesures soient prises sans aucun retarde-
• ment, et en sorte que les exécutions des jugements cri-
• minels puissent se faire le 22 de ce mois au plus tard.

• Brest, le 18 ventôse an II.

• Signé : GRAND-JEAN aîné. »

Notons encore que les deux chefs du tribunal révolutionnaire n'arrivèrent à Brest que le lendemain.

Leurs premiers actes répondirent à ce qu'on devait attendre de ces terribles apprêts; et bientôt, amis et ennemis, — prêtres, — fédéralistes, — malheureux de tout âge et de toutes conditions, mêlèrent leur sang dans le gouffre creusé par la Terreur.

Nous ne rappellerons pas ici ces néfastes souvenirs; de tels détails nous entraîneraient trop loin. M. du Chatellier a, d'ailleurs, analysé aussi complètement qu'il est possible les documents et la nomenclature des affaires soumises au tribunal révolutionnaire de Brest, et il serait même difficile de signaler

dans le registre manuscrit des délibérations de ce tribunal, conservé aux archives du greffe civil de cette ville, plus de trois ou quatre arrêts portant des peines capitales, dont il a négligé de parler, et qui ont fixé notre attention à raison même de l'odieuse futilité des incriminations.

En voici un que nous transcrivons littéralement, et qu'il est inutile d'accompagner d'aucun commentaire :

« AUDIENCE DU 3 THERMIDOR AN II (21 JUILLET 1794).

» *L'accusateur public contre Jean-François Bougeard, âgé de 37 ans, bonnetier, et ci-devant chantre à Morlaix.*

» Sur la déclaration du jury portant que, dans le courant
» du mois d'août 1792 (vieux style), la cocarde nationale a
» été arrachée et jetée ignominieusement à terre; que Fran-
» çois Bougeard est convaincu d'être l'auteur et le complice
» de ce délit; qu'il l'a commis dans la plénitude de sa raison
» et avec des intentions contre-révolutionnaires, le tribunal,
» après avoir entendu l'accusateur public sur l'application de
» la peine, condamne Jean-François Bougeard à la peine de
» mort, et ordonne qu'il sera livré, dans les 24 heures, à
» l'exécuteur des jugements criminels;
» Déclare ses biens confisqués au profit de la République. »

Tel était la jurisprudence en ces temps désastreux ! On ne sait ce qui l'emporte au fond de l'âme, de l'horreur ou de la pitié ! Mais arrivons, il en est temps, au célèbre et malheureux procès des administrateurs du département dont M. du Châtellier a si pieusement recueilli les douloureux incidents de la bouche même d'un de leurs défenseurs (M. Le Hir). J'y ajouterai quelques informations également puisées à des sources contemporaines peu explorées.

L'acte d'accusation ne fut notifié que le 30 floréal, vers sept heures du soir (19 mai 1794). — Est-il besoin de le dire? Cette communication était une formalité dérisoire; car dès le lendemain, à six heures du matin, les accusés, au nombre de trente, étaient conduits de leur prison à l'ancienne chapelle de la marine affectée aux réunions du Tribunal révolutionnaire.

L'acte d'accusation n'établissait pas moins de dix-neuf griefs, et pourtant il y était dit qu'il eût été facile d'en établir un bien plus grand nombre, « attendu que les administrateurs du département du Finistère étaient coupables » de tous les crimes envers la nation française. » (*Page 19 de l'acte d'accusation.*) La plus sérieuse de toutes ces inculpations était relative à l'organisation et à l'envoi d'une force départementale à Paris; à cet égard, les accusateurs ne tarissaient ni en diffamations ni en injures.

« Que d'horreur, s'écriait Verteuil, après avoir énuméré à ce sujet les actes de l'administration départementale, que d'horreurs ! Heureusement pour le Finistère, les épées qu'il faisait tirer contre Paris *sont rentrées* dans leurs fourreaux sans en être *sorties*; et quelques fatigues de route, avec des huées, sont le fruit, le seul fruit recueilli par les Finistériens dans cette coupable entreprise : — ils eussent reçu quelque chose de plus des Parisiens s'ils eussent osé marcher jusques à eux. » (*Page 12.*)

Ces brutales paroles, ou plutôt cet insolent défi, allaient directement, par dessus la tête des accusés, à l'adresse des populations du Finistère, encore dévouées à leurs anciens administrateurs, et sourdement agitées en ce moment.

Au reste, des dispositions formidables avaient été prises pour protéger l'exécution de la sentence, prévue depuis

longtemps. Le 30 floréal, l'accusateur public, en exécution des pouvoirs à lui délégués le 18 du même mois par le représentant Jean-Bon-Saint-André, avait requis le général Tribout de faire mettre, pour le lendemain et jours suivants, toute la garnison de Brest sous les armes, « et de faire distribuer aux » sergents des compagnies des cartouches en quantité suffisante pour en pouvoir donner trois à chaque fusilier. »

Ainsi 4,000 hommes de troupes, sans compter les 800 maratistes du bataillon de l'armée révolutionnaire, spécialement chargés de la garde des accusés, furent mis sur pied, et investirent pendant plusieurs jours la ville de Brest.

Au tribunal les accusés furent placés très-loin de leurs défenseurs; deux gendarmes, le sabre au poing, surveillaient les mouvements de chacun des accusés, et les empêchaient de communiquer avec qui que ce fût, — même entre eux.

Les débats devaient occuper trois audiences; les deux premières furent entièrement employées à entendre les dépositions des témoins et la lecture des arrêtés de l'administration; car aucun accusé ne put faire d'observation sans être aussitôt repris par Ragney, *tantôt avec une hautaine dérision, tantôt avec brutalité.* (*Mémoire inédit de M. Le Hir.*)

Enfin, le troisième jour, le président fit aux accusés les interpellations prescrites par la loi. Ce fut un simulacre de discussion. La violence passionnée de Ragney, son zèle fanatique auraient même scandalisé les jurés, pourtant si bien choisis, — quelques-uns du moins l'ont témoigné plus tard. Il ferma la bouche aux défenseurs en leur déclarant, au début des plaidoeries, qu'ils auraient à rendre compte des opinions qu'ils allaient émettre. — « Le tribunal t'interpelle et te » demande, » dit-il à celui des défenseurs qui porta le premier la parole, « si tu ne regardes pas ces arrêtés comme

» liberticides, parce que, d'après ta réponse, il aura peut-être
» des mesures à prendre contre toi ! »

Il fallut céder à la violence. Cependant ils espèrent pouvoir parler de l'honorabilité de leurs clients; mais Ragnmey les interrompt de nouveau; il s'acharne contre eux : — « Il » faut, » leur disait-il, « il faut se renfermer dans les faits de » l'accusation, et non divaguer dans des éloges étrangers. »

Bref, il les engagea à se taire, bien que ce fût seulement vingt jours plus tard (le 22 prairial) que Couthon fit décréter la suppression du ministère de la défense devant les tribunaux révolutionnaires, par l'incroyable motif, dont on ne s'était pas encore avisé, « que l'innocence n'a pas besoin de » défenseur. »

Morvan, l'un des membres les plus distingués de l'ancien Conseil départemental, voulut cependant se donner la satisfaction de répondre à l'homicide réquisitoire de l'accusateur public. Verteuil n'avait-il pas osé articuler contre l'administration du Finistère l'inculpation, non moins absurde qu'odieuse, d'avoir voulu livrer Brest aux Anglais ! Morvan releva, avec l'éloquence d'une âme indignée, cet inqualifiable outrage; mais sa parole, de même que les voix désespérées de plusieurs de ses collègues, dont l'émouvante véhémence aurait pu provoquer dans l'auditoire quelques manifestations généreuses, fut promptement étouffée par les vociférations de Ragnmey, et, à partir de cet instant, les malheureux ne se préoccupèrent plus que du soin de subir dignement leur sort, sans folle irritation comme sans faiblesse. Seulement, en entendant l'horrible sentence, les condamnés élevèrent vers Dieu leurs mains loyales et invoquèrent la justice éternelle, tandis que l'un d'eux s'écriait : — « Scélérats, notre sang retombera sur vos têtes ! »

Il est juste de dire que, contre toute attente et par des raisons encore inexplicquées, le jury ne condamna pas les trente accusés. Quatre d'entre eux, qui avaient eu l'honneur de partager la captivité de leurs collègues, furent déchargés de l'accusation.

Les vingt-six autres (1), tous membres du ci-devant Conseil

(1) Savoir : — 1° FRANÇOIS-LOUIS DE KERGARIOU, 69 ans, maréchal de camp, président du département du Finistère;

2° MATHIEU BRICHET, 36 ans, homme de loi, ci-devant procureur général-syndic du département;

3° JACQUES-RÉMY AIMEZ, 30 ans, ci-devant secrétaire du Conseil général du département du Finistère;

4° OLLIVIER MORVAN, 40 ans, homme de loi;

5° LOUIS-MARIE GUILLER, 45 ans, négociant;

6° PIERRE BERGEVIN, 44 ans, homme de loi;

7° JOSEPH-MARIE DUBOIS, 36 ans, juge au tribunal de Landerneau;

8° BERNARD DOUCIN, 38 ans, homme de loi; tous membres du ci-devant Directoire du département du Finistère;

9° LOUIS DERRIEN, 42 ans, cultivateur;

10° YVES POSTIC, 39 ans, cultivateur;

11° ANTOINE CUNY, 45 ans, ci-devant officier d'artillerie;

12° GUILLAUME LE ROUX, 27 ans, négociant;

13° JOSEPH - MARIE LE PRÉDOUR, 36 ans, juge du tribunal de Châteaulin;

14° YVES DANIEL-KERSAUX, 45 ans;

15° LOUIS-ALEXANDRE EXPILLY, 51 ans, ex-évêque du Finistère;

16° GUILLAUME HERPEU, 46 ans, juge au tribunal de Pont-Croix;

17° JEAN-LOUIS MÉRIENNE, 39 ans, administrateur de la marine;

18° CHARLES MALMANCHE, 46 ans, chirurgien de la marine;

19° CHARLES BANÉAT, 43 ans, négociant;

20° JEAN LE PENNEC, 50 ans, homme de loi;

21° JULIEN LE THOU, 72 ans, juge au tribunal de Quimper;

22° FRANÇOIS DÉNIEL, 36 ans, cultivateur;

23° JULIEN MOULIN, 42 ans, officier réformé;

24° YVES LE GAC, 42 ans, homme de loi;

25° LOUIS PICLET, 64 ans, juge à Pont-Croix;

26° LOUIS LE DENMAT, 42 ans, homme de loi.

général du Finistère, coupables d'avoir formé une conspiration contre la liberté du peuple Français et l'autorité légitime de la Représentation nationale, furent condamnés, le 3 prairial an II (22 mai 1794), à la peine de mort, par application des articles 5, loi du 16 septembre 1792, et 1 et 2 du décret du 26 juin 1793.

On savait que depuis quelques jours, et en prévision de l'issue de cette affaire, Verteuil avait fait construire de nouvelles charrettes pour le transport des condamnés; que, la veille même du jugement (2 prairial), il avait dit au citoyen Camaret, membre du district, de recommander un *dîner de trente couverts, bien servi et sans couteaux* (c'étaient ses expressions), « afin que les administrateurs du département » pussent faire, le lendemain, un bon repas avant de » mourir. »

Tout était si bien réglé à l'avance, que, quelques heures avant le verdict du jury, l'exécuteur était allé à la municipalité faire préparer les chevaux et les voitures nécessaires; et l'un des administrateurs lui ayant dit ingénument : « Comment, ne leur donnera-t-on pas, au moins, vingt- » quatre heures pour arranger leurs petites affaires? — Pas » un quart d'heure, répartit Ance, dès l'instant du jugement » ils sont à moi (1) ! »

En effet, les débats duraient encore que déjà les charrettes destinées à transporter les victimes étaient prêtes et conduites à la porte du tribunal.

L'attente ne fut pas longue. Ance s'empara des vingt-six condamnés, à l'audience même, présida aux apprêts de leur

(1) Ces particularités sont extraites d'un mémoire intitulé : *Roffin à ses concitoyens*, publié à Brest, le 27 fructidor an II; d'autres contemporains les ont consignées dans leurs écrits.

dernière toilette, et bientôt le funèbre cortège se mit en marche vers la place du *Triomphe-du-Peuple*. La musique du bataillon révolutionnaire le précédait. — (*Les crimes du Tribunal révolutionnaire dénoncés à la Convention par les députés de la commune de Brest*. Paris, 28 pluviôse an III.)

Cependant, près d'arriver à l'échafaud, ces malheureux firent une station à l'hôpital, où Verteuil avait fait préparer le banquet, les administrateurs du district ayant refusé de concourir à ce festin dérisoire. — Là que se passa-t-il ? — On ne le sait. Nul témoin ne l'a révélé; il est seulement appris que les vingt-six y attendirent longtemps et patiemment qu'il plût à leurs meurtriers de terminer leurs insultantes libations; et quand ils sortirent enfin pour être conduits vers le terme de ces longues et poignantes humiliations, la dernière parole publique des administrateurs du Finistère fut une solennelle invocation à la Patrie. Arrivés au lieu du supplice, ils y passèrent en un instant des mains de juges et de jurés indignes sous la hache de l'infatigable Ance.

Les détails de l'exécution sont horribles, mais n'insistons pas; aussi bien mieux vaut peut-être tirer le voile sur ces sanglantes infamies.

La Bretagne honora de regrets presque unanimes la mémoire de ces citoyens distingués, si éprouvés par le sort, et qui avaient montré, dans de pénibles circonstances, les plus rares qualités et le plus pur désintéressement. Leur immolation marque à jamais, dans notre pays, une date importante de nos vicissitudes politiques.

Lorsque, plus tard, en 1793, la Convention à son déclin, (car elle allait se dissoudre), demanda compte aux proconsuls de la Terreur des larmes et du sang dont nos pays réclamaient la vengeance, l'intègre Defermon, représentant

d'Ille-et-Vilaine, rappelant à ses collègues les meurtres inexcusables ordonnés par le tribunal révolutionnaire de Brest, interpella directement Prieur (de la Marne), le promoteur le plus actif de ces odieuses sentences, et le stigmatisa par ces paroles sévères :

« Prieur ne pourra jamais se laver, aux yeux des habitants » de la Bretagne, d'avoir fait assassiner, par une commission » qu'il a créée, les administrateurs du Finistère. » (*Séance du 1^{er} prairial an III, 20 mai 1795.*)

Vrai ou exagéré, ce langage qui, peu de jours après, provoqua contre Prieur un décret d'accusation, devenu illusoire par sa disparition subite, restera comme un éclatant hommage rendu par un honnête homme au patriotisme et à l'innocence de nos concitoyens.

L'histoire n'a pu leur faire une place digne de leurs services et de la grandeur de leur infortune; ils sont demeurés comme ensevelis dans le prompt insuccès de ce mouvement confus, qui s'est appelé le fédéralisme; mais quels que soient les sentiments que l'on éprouve à l'égard de ceux de leurs actes que devaient suivre de si cruelles déceptions, la part qu'ils prirent à cette résistance, émanant d'un sentiment honorable, leur sincérité et leur courage, les recommandent singulièrement à notre estime et à nos sympathies.

X.

D'autres noms encore mériteraient ici une mention spéciale et un respectueux souvenir, si déjà les proportions de cette étude n'avaient dépassé de beaucoup les limites que nous devons nous imposer. Ne dissimulons pas cependant qu'à côté de condamnations monstrueuses, on remarque un certain nombre d'acquittements dans le registre dont j'ai

parlé; et qu'en fait, sur cent soixante-trois accusés mis en jugement du 21 pluviôse au 24 thermidor, soixante-dix furent décapités, vingt-huit condamnés à la déportation et soixante-cinq acquittés.

Toutefois, si le Finistère n'a pas payé à la Terreur un plus large tribut de sang, et s'il a été moins éprouvé que d'autres départements, ce résultat est dû uniquement à l'arrivée tardive, dans nos contrées, d'hommes comme Ragmey et ses assesseurs. — Ils n'eurent pas assez de temps pour accomplir l'œuvre de régénération politique qu'ils avaient mission de compléter à tout prix. En effet, il était dès-lors connu (les commissaires de la commune de Brest l'affirmaient) qu'on voulait abattre, au moins, deux cents têtes de plus dans le Finistère.

Trois procédures notamment étaient prêtes, et toutes trois comprenaient un grand nombre de prévenus; l'une d'elles, surtout, dirigée contre les anciens membres du district de Brest (1), qui s'étaient noblement associés, on s'en souvient, aux mesures de l'administration centrale, après le 31 mai. — Les deux autres concernaient les auteurs présumés de l'insurrection des équipages de la flotte à Quibéron, — et les quatre-vingt-seize officiers venus de Toulon, après la trahison qui avait livré ce port aux Anglais.

Ces importantes procédures absorbaient, depuis six mois, l'activité de Verteuil; — les charges lui faisaient défaut, et plusieurs individus dont il attendait de précieuses révélations étaient mourants à l'hôpital, où il les faisait soigner avec une inquiète sollicitude.

(1) Note de M. Le Hir.

Quoi qu'il en soit, toutes les procédures étaient définitivement terminées, et ces malheureux allaient comparaître prochainement devant le tribunal révolutionnaire, lorsqu'on apprit inopinément que le principal auteur de tant de maux, l'idole des Jacobins, l'implacable et astucieux Robespierre, avait enfin succombé le 9 thermidor (27 juillet 1794), après une lutte ardente, dans laquelle ses propres émules, moins assouvis de supplices que tremblants pour eux-mêmes, s'étaient unis à leurs adversaires habituels pour le terrasser.

Cette nouvelle ne fut officiellement connue à Brest que le 15 thermidor. S'abusa-t-on sur le caractère et sur la portée de l'événement libérateur? — On doit le présumer, puisque le tribunal révolutionnaire lui-même se hâta de faire parvenir à la Convention l'adresse suivante, que nous croyons inédite, et qu'on lira peut-être avec intérêt :

« Le tribunal révolutionnaire établi à Brest, à l'instar de
» celui de Paris, à la Convention nationale.

» Le tribunal vient d'apprendre, par le représentant du
» peuple Prieur (de la Marne), que la Convention nationale a
» déjoué une nouvelle faction de conspirateurs, et que la
» justice du peuple en a fait l'exemple le plus terrible et le
» plus prompt.

» Le tribunal considère cet événement mémorable comme
» la victoire la plus signalée et la plus efficacement utile
» aux intérêts de la République, quelles que soient les diffé-
» rentes factions qui pourraient chercher, à l'avenir, à saper
» l'autorité de la Convention nationale.

» Le tribunal, en applaudissant à la sagesse et à la fermeté
» des mesures qu'elle a prises, renouvelle, en présence du
» peuple assemblé, le serment de ne reconnaître d'autre auto-

» rité que la sienne, de n'obéir qu'aux décrets émanés de son
» sein et de mourir pour la liberté l'égalité et.

« Brest, le 13 thermidor an II. »

(Suivent les signatures de tous les juges et jurés composant
le tribunal révolutionnaire.) — (Registre.)

La conscience publique, agitée et incertaine, fut lente à secouer le joug de la tyrannie, dont ce tribunal était la plus haute expression; elle hésitait comme un homme que la stupeur paralyse. L'événement confondait toutes les prévisions; nul ne l'avait osé prévoir. Mais bientôt des hommes de cœur, élevant résolument la voix dans les clubs et les sociétés populaires de Brest, demandèrent ardemment l'expulsion immédiate et le châtiment des hommes malfaisants qui osaient encore menacer et poursuivre leur œuvre de sang. En effet, bien que vaincus, Ragmey et ses acolytes se maintenaient audacieusement sur leurs sièges. Le 18 thermidor, ils faisaient décapiter Belval, le 24 (11 août 1794), et quoique le tribunal révolutionnaire de Paris eût été supprimé dès le 11, les juges de Brest rendaient contre Guillaume Thomas le jugement suivant :

« Sur la déclaration du jury portant qu'il est constant que,
» dans la commune du Conquet, lors de l'assemblée primaire
» pour l'acceptation de la Constitution, il a été tenu publi-
» quement un discours en langue bretonne, tendant à
» empêcher l'acceptation de l'acte constitutionnel, particu-
» lièrement en décriant les journées des 10 août, 2 et 3 sep-
» tembre 1792, 31 mai et 2 juin 1793; que Guillaume
» Thomas, ex-maire de ladite commune et ex-administrateur
» du département du Finistère, est auteur de ce délit, — le
» tribunal condamne ledit Guillaume Thomas à la peine de

» la déportation et déclare ses biens confisqués au profit de
» la République. »

Soudain, le 30 thermidor, on apprit, à Brest, que, sur l'ordre du nouveau Comité de salut public, Ragmey était destitué et allait être mis en état d'arrestation; les scellés furent apposés sur ses papiers; mais on l'autorisa à se rendre librement à Paris, où la plupart de ses complices, chassés à leur tour du pays, ne tardèrent pas à l'aller rejoindre.

L'indignation vengeresse des citoyens de la commune de Brest les y poursuivit longtemps; et ce fut seulement dix mois plus tard que la Convention, après avoir mûrement examiné les actes qui leur étaient imputés, finit par rendre contre eux tous un décret d'accusation dont le texte n'a été inséré qu'au *Moniteur* du 16 prairial an III. En voici les termes :

« La Convention nationale, après avoir entendu le rapport
» de son comité de législation, considérant que les différents
» délits imputés aux membres composant le ci-devant tri-
» bunal révolutionnaire établi à Brest, et à l'exécuteur des
» jugements criminels de ce tribunal, sont en très-grand
» nombre et la plupart d'une nature infiniment grave,
» Déclare que les nommés Ragmey, président; Palis et Le
» Bars, juges; Donzé-Verteuil, accusateur public; Bonnet,
» Grandjean, Marion, adjoints; Duclos, Désirié, Combas,
» Brandin, Jullien, Nouvel, Durand et Raoul, jurés du ci-
» devant tribunal révolutionnaire établi à Brest, et Hanss
» (Ance), exécuteur des jugements criminels du même tri-
» bunal, sont renvoyés par-devant le directeur du jury du
» tribunal du district de Brest, pour dresser un acte d'accu-
» sation contre eux, sur les différents délits qui leur sont
» imputés par la commune de Brest.

» Ceux des dénommés ci-dessus qui ne sont pas détenus,
» et notamment Ragmey, président; Le Bars, Palis, juges;
» Cabon, greffier; Bonnet, Grandjean, Marion, substitués,
» seront mis en état d'arrestation (16 prairial an III). »

Ces poursuites n'eurent pourtant, pour aucun d'eux, de résultat funeste, grâce à la loi d'amnistie du 23 vendémiaire an IV.

Quoiqu'il en soit, violemment pourchassés à leur tour et justement réprouvés, les terroristes disparurent presque tous du Finistère, où depuis cette époque, grâce au complet apaisement de nos dissensions et de nos luttes civiles, leurs noms n'ont plus été que rarement prononcés.

E. LE GUILLOU-PENANROS.

TRADUCTION DE LA COMPLAINTE A MARIE :

STABAT MATER.



Eplorée et debout devant la croix infâme,
Où son fils suspendu sentait faillir son âme,
La mère pleurait de douleur.

Dans son affliction navrante,
Elle était triste, gémissante,
Et le glaive perçait son cœur.

Ah ! quel chagrin profond ! quelle angoisse infinie
Et comme elle a souffert cette mère bénie,
Devant le fils unique, immolé sous ses yeux !

Quels soupirs ! quels sanglots ! quelle peine cruelle
Agitaient tour à tour son âme maternelle,
A l'aspect des tourments de ce fils glorieux

Qui pourrait retenir ses larmes,
En voyant cet excès d'alarmes
De la mère du Christ souffrant ?

Qui pourrait, sans douleur amère,
Contempler cette tendre mère
Souffrant avec son fils mourant ?

Elle voit de Jésus les plus affreux supplices
De son peuple expier les vices,
Devant elle il est flagellé.

Elle voit cet enfant, objet de sa tendresse,
Jusqu'au dernier soupir, plongé dans la tristesse,
Il est mourant et désolé.

Source d'amour, mère adorable,
Faites-moi ressentir le mal qui vous accable,
Faites que je pleure avec vous !

Que l'amour pénètre mon âme,
Que pour Jésus elle s'enflamme !
Que lui complaire enfin soit mon vœu le plus doux !

Sainte mère, oh ! je vous conjure,
Du Christ imprimez la blessure
Jusques dans le fond de mon cœur !

De votre fils qui souffre et qui se sacrifie,
Qui par sa mort sauve ma vie,
Ah ! daignez avec moi partager la douleur !

Tant que mon cœur battra, faites qu'il compâtisse,
En pleurant avec vous, au sanglant sacrifice
Du Christ attaché sur ce bois !

Mon vœu le plus ardent est de joindre mes larmes,
A vos soupirs, à vos alarmes,
Et de vous assister, aux pieds de cette croix.

Vierge fidèle, incomparable,
A mes vœux soyez secourable,
Laissez mes pleurs se joindre à vos gémissements !

Ah ! permettez que je subisse
De Jésus la mort, le supplice,
Et que dans mon esprit je grave ses tourments !

Faites qu'atteint de ses blessures
Mon cœur de cette croix dévore les tortures,
Pour lui prouver mon dévouement !

Et que par vous, Vierge immortelle,
Je sois de la flamme éternelle
Préservé, lors du jugement !

Que la croix de Jésus reste ma sauve-garde,
Que sa mort contre tout me défende et me garde,
Que sa grâce soit mon appui !

Et quand mon corps viendra se dissoudre en poussière,
Faites que dans le ciel mon âme libre et fière
Soit glorieuse auprès de lui !
Amen !

CLÈREC AÎNÉ.

NOTICE

SUR M. RIOU-KERHALET

INGÉNIEUR DES PONTS-ET-CHAUSSÉES

Secrétaire de la Société Académique.

La Société Académique de Brest date pour ainsi dire d'hier, et déjà elle compte des pertes sensibles. Comme par un jeu cruel, la mort s'est plu à choisir ses victimes parmi ceux qui semblaient destinés à un long avenir : Chabal, Aigues-Spares, Riou-Kerhalet, tous jeunes gens de talent, ont disparu à la fleur de l'âge. Un pieux usage a voulu qu'un souvenir fût donné à ceux qui ne sont plus. Votre réunion mensuelle, Messieurs, a entendu avec un vif intérêt les Notices écrites par nos collègues sur les deux premiers Sociétaires que nous avons perdus. Engagé à dire quelques paroles au sujet du troisième, je suis certain de trouver dans vos cœurs les mêmes sentiments de sympathie et de regret.

Auguste Riou-Kerhalet, né à Brest en 1829, y a vécu presque tout le temps de sa trop courte existence. Aussi me bornerai-je à quelques réflexions sur ses qualités, son caractère et sur ce que l'intimité qui m'unissait à lui m'a permis de connaître et d'apprécier.

Elève du collège Joinville, à Brest, il acheva de se préparer à Paris aux examens de l'Ecole polytechnique, en traversant comme par accident l'Ecole d'administration où il occupa un des premiers rangs. Il ne brilla pas moins à l'Ecole polytechnique, puis à celle des Ponts-et-chaussées où ses travaux et ses plans ont laissé un des meilleurs souvenirs, mais aujourd'hui attristés par sa mort.

Revenu dans son pays et nommé, selon son désir, ingénieur au port de Brest, il s'y est distingué par des œuvres qui laisseront une trace durable de son passage. La proposition dont il a été deux fois l'objet pour la décoration suffit pour prouver qu'on voyait en lui, si jeune qu'il fût encore, un fonctionnaire d'une rare capacité.

Peu d'hommes en effet ont reçu de la nature des facultés aussi belles, aussi variées. Esprit éminemment propre aux sciences théoriques et appliquées, peut-être était-il plus remarquable encore par les qualités de l'artiste, par le goût sûr et délicat avec lequel il sentait et appréciait le beau sous toutes ses formes. Toujours, soit à l'Ecole polytechnique, soit à l'Ecole des ponts, ses compositions en littérature furent placées en première ligne et plusieurs conservées dans les archives.

Depuis il a beaucoup écrit, sans toutefois rien livrer à la publicité. C'est que, indulgent pour les œuvres des autres, il se montrait difficile pour les siennes; et tout en se livrant à titre de délassement à des travaux littéraires qu'il destinait

à la Société Académique, il voulait, avant de se produire, mûrir, disait-il, ses idées et son style. Cependant, il allait mettre la dernière main à ce qu'il appelait ses impressions de voyage, rédigées sur des notes prises pendant sa dernière mission en Allemagne, en Belgique et en Angleterre, quand la terrible maladie qui l'a enlevé l'a forcé d'interrompre son travail. Son style limpide, coloré et pittoresque, avait beaucoup de ce qu'on nomme *le trait*. Que de fois il adressa aux directeurs des Revues les plus accréditées et des grands journaux de Paris, des lettres sur une foule d'articles et qui prouvaient chez lui une érudition extraordinaire pour son âge !

S'il écrivait avec talent, il s'exprimait peut-être mieux encore. Je l'ai entendu sur les matières les plus diverses : sciences, lettres, beaux-arts, philosophie, industrie agricole ou manufacturière, discourir avec une méthode parfaite, le meilleur ton, le plus heureux choix d'expressions, avec un naturel qui excluait toute recherche, tant la justesse et la vivacité de sa pensée donnaient à son langage de précision et de clarté.

Dans l'intimité, il séduisait autant par les qualités de son cœur que par les charmes de son esprit.

Il a fermé les yeux loin de son pays, de son cher Kervallon qu'il venait d'embellir, et où il s'était promis une vie douce et paisible.

Au milieu des illusions de la jeunesse, avec l'espoir bien naturel, mais, hélas ! trompeur, de recouvrer les forces et la santé, de jouir d'une position si heureuse et si enviable d'ailleurs, parfois néanmoins, quoique rarement, de tristes pressentiments venaient l'assaillir. Mais la confiance dans l'avenir écartait les réflexions pénibles, et c'est ainsi qu'il

s'est éteint pour ainsi dire sans souffrance et sans soupçonner que la mort fût si imminente.

C'est un bien faible adoucissement à la douleur de ses amis que de penser qu'il n'a pas eu longtemps à supporter les angoisses de la crise suprême. Car, outre qu'ils regrettent en lui un charmant esprit et un cœur excellent, ils savent que la Société Académique, dont il fut un des Secrétaires, a perdu un membre auquel il n'a manqué que la santé pour beaucoup produire, la Direction des Travaux hydrauliques un ingénieur des plus distingués, une famille du vieux Brest le dernier héritier de son nom.

ALLANIC.

NOTICE

SUR

DES MONNAIES ROMAINES.

M. Coiron, avocat à Brest, a fait don à la Société de trois monnaies trouvées; avec beaucoup d'autres paraît-il, dans un champ de la commune de Guipavas et dans la partie de cette commune située entre le bourg et l'anse de Kerhuon. Ces monnaies sont :

Un denier en argent du César Volusien, qui fut associé à l'empire avec son père Trébonien Galle, de l'an 251 à 253, époque où ils périrent tous deux à Interamnum, dans l'Ombrie.

Un petit bronze de Tetricus père, élu empereur par les légions des Gaules en l'année 267 de J.-C., et qui parvint à s'y maintenir jusqu'en 273 contre l'autorité de l'empereur reconnu par le Sénat de Rome.

Un petit bronze du César Tetricus, fils du précédent.

La monnaie de Volusien est d'une bonne conservation : elle offre, au droit, l'effigie du prince et la légende IMP. CAE. C. VIB. VOLVSIANO AVG. (*Imperatorī cæsari Caio Vibio Volusiano augusto*); au revers, avec les mots VIRTVS AVGG (*augustorum*) qui s'appliquent aux deux princes associés en même temps à l'empire, se voit un personnage, en costume de guerre, appuyé d'une main sur la haste, de l'autre sur la baguette ou cep de vigne (*vitis*), qui était un symbole de commandement dans les légions.

Les deux pièces en bronze des Tetricus laissent à désirer sous le rapport de la conservation : sur le revers de la première, on reconnaît une femme vêtue de la longue robe connue sous le nom de *stola*, et l'on parvient, non sans peine, à y déchiffrer la légende *Comes aug.* — C'est sans doute la représentation d'une divinité quelconque, protectrice de l'empereur.

Au revers de la deuxième sont divers instruments usités dans les sacrifices, notamment le *præfericulum*, ou vase des libations, avec le mot *Pietas*.

On sait que l'Aquitaine fut le siège de la puissance de Tetricus et que son pouvoir y fut d'assez longue durée : aussi trouve-t-on de ce prince et de son fils des quantités considérables de monnaies dont le style indique une époque de déplorable décadence.

En même temps qu'il faisait don des trois pièces décrites ci-dessus, M. Coiron a bien voulu communiquer à la Société neuf monnaies provenant du même dépôt.

Elles nous offrent l'effigie de six personnages différents et comprennent :

En bronze saucé, c'est-à-dire en bronze recouvert d'une sorte d'étamage .

1 Denier de Gallien, de bonne conservation, ayant au revers une femme appuyée sur une colonne, et la légende *Securitas aug.*

1 Pièce du même prince : au revers, un centaure et les mots : *Apollini conserv. (conservatori.)*

En billon, ou bas argent :

1 Denier de Salonine, femme de Gallien, princesse qui n'a guères laissé de traces dans l'histoire, mais que l'on suppose, d'après les médailles, avoir été la première impératrice qui ait professé sur le trône la religion chrétienne. — Au revers, *Juno regina.*

2 Pièces de Postume, dont l'une, bien conservée, a pour légende *Providentia aug.* — Sur l'autre, en mauvais état, on reconnaît les traces de la légende *Tr. p. cos. (Tribunitia potestate, consul.)*

En petit bronze :

2 Pièces de Victorin, toutes deux avec la représentation d'Apollon et la légende *Invictus.*

1 Tetricus, père. — *Pax aug.*

1 Claude le Gothique. — La légende *DIVO CLAUDIO* qui, au droit, entoure la tête du prince, indique que cette pièce a été frappée après les cérémonies de l'apothéose, et l'on n'en peut douter en trouvant au revers l'autel funéraire et la légende *Consecratio.*

Toutes ces pièces appartiennent à la seconde moitié du 3^e siècle, c'est-à-dire à un intervalle compris entre les années 253 et 273 de l'ère chrétienne : elles nous reportent par la pensée à cette époque désastreuse qui a été appelée, assez improprement du reste, *le règne des trente Tyrans*, période dont les troubles incessants, l'état de guerre perpétuel, rendent parfaitement raison des masses considérables de monnaies que nous révèlent les enfouissements mis au jour.

La découverte de ces pièces qui paraissent avoir fait partie d'un dépôt important, pourra peut-être fournir quelques indications utiles sur la direction de la voie romaine qui, après avoir traversé Landerneau, devait se prolonger à travers les communes de Guipavas et de Plabennec vers un point de la côte, tel, par exemple, que Pors-Liogan ou le fort Cézou.

Le bureau jugera sans doute à propos de remercier M. Coiron du don et de la communication intéressante qu'il a bien voulu faire à la Société.

DENIS-LAGARDE.

TRADUCTION DU PSAUME

Cœli enarrant gloriam Dei,



Les Cieux du Tout-Puissant manifestent la gloire,
Le firmament encor révèle sa victoire,
 Par les chefs-d'œuvre de sa main;
Le jour annonce au jour sa présence féconde,
La nuit montre à la nuit la science profonde
 De l'architecte souverain.

Il n'est point de pays, quel que soit son langage,
Qui n'ait compris des Cieux l'éclatant témoignage
 Et les enseignements divers,
Car leur voix annonçant cet immortel ouvrage,
A retenti partout, de rivage en rivage,
 Jusqu'aux confins de l'univers.

Le soleil fut placé, sous la voûte magique,
Comme un époux qui sort radieux, magnifique,
 De l'appartement nuptial;
Il se lève en géant, pour fournir sa carrière,
Part du ciel, et sur tout répandant sa lumière,
 Retourne au point initial.

Que la loi du Seigneur est ravissante et pure!
Elle sait convertir les âmes qu'elle épure,
Sa parole est pleine de foi;
Par elle, les petits obtiennent la sagesse;
Et tous les cœurs humains sont remplis d'allégresse,
Par la justice de sa loi.

Ses préceptes sont clairs et brillent à notre âme;
La crainte qu'il inspire est un sacré dycrame,
Permanent, providentiel;
Ses jugements sont vrais et justes en eux-mêmes,
Plus purs que les rubis, que l'or des diadèmes,
Plus doux que les rayons de miel.

Aussi moi du Seigneur le serviteur fidèle,
Je veux les conserver, les garder avec zèle,
J'aurai ma récompense en lui.
Mais quel est le pécheur qui se connaît encore?
Dieu, purifiez-moi des péchés que j'ignore,
Et sauvez-moi de ceux d'autrui!

Si je puis résister à l'ascendant du vice,
Je serai pur, lavé d'une immense injustice,
Vous entendrez avec faveur
Ce que dira ma bouche, et mon âme oppressée
N'aura plus devant vous qu'une seule pensée,
O Dieu! mon aide et mon sauveur!

CLÉREC AÎNÉ.

RÉSUMÉ
DU
VOYAGE D'EXPLORATION DE M. COSTE
MEMBRE DE L'INSTITUT
SUR LE LITTORAL DE LA FRANCE ET DE L'ITALIE.

PREMIÈRE PARTIE.

Voyage en Italie à Comacchio et au lac Fusaro.

Les travaux publiés jusqu'à ce jour par M. Coste sont , croyons-nous, assez peu connus, et présentent cependant par les matériaux qu'ils renferment un attrait irrésistible, ainsi que des détails d'une science nouvelle féconde en résultats, et surtout mise à la portée des personnes en général peu versées dans l'étude des sciences naturelles. En dehors des beaux travaux d'embryogénie qui ont valu à M. Coste la chaire du Collège de France, et qui lui ont ouvert les portes de l'Institut,

nous citerons son voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie.

Cet ouvrage est écrit avec un soin et une facilité de style que nous essaierions en vain d'imiter; aussi nous contenterons-nous de résumer son bon travail, trop heureux d'avoir pu réussir à tenir quelques instants nos auditeurs sous le charme de ses savantes narrations.

INDUSTRIE DE LA LAGUNE DE COMACCHIO.

APERÇU GÉNÉRAL.

Après avoir parcouru la terre fertile et riante de la Lombardie, le voyageur qui arrive à Ferrare se trouve, après quelques heures de marche dans la direction de l'Adriatique, au cœur d'une campagne plate et sablonneuse où règnent le silence et la misère, et arrive au sein de la colonie industrielle la plus curieuse, mais la moins connue peut-être de toutes celles qui existent sur la surface du globe. Nous voulons parler de la population de Comacchio. C'est là que cette population intéressante vint se réfugier au sein de l'immense marécage que plusieurs siècles ont vu transformer en un véritable instrument d'exploitation de la mer; son ingénieuse industrie y attire le jeune poisson éclos dans l'Adriatique, et le récolte quand il est adulte, par des procédés aussi rationnels que ceux des agriculteurs pour ensemençer la terre et en recueillir les fruits.

Moins favorisée que celle de Venise, sa voisine, cette popu-

lation appliqua son génie à combiner un admirable système de digues formées de la fange de ses lacs, coupées par de nombreuses écluses et reliées à des canaux bien ménagés ; ces canaux, en donnant accès aux flots de l'Adriatique et à ceux des rivières qui bordent deux des côtés de la lagune, permettent d'opérer à volonté sur cette lagune tout entière ou sur chacun de ses compartiments, avec autant de facilité que s'il s'agissait d'un appareil de laboratoire. Ce travail gigantesque est modestement accompli par des hommes simples et résignés au sacrifice de leur sommeil pendant les nuits orageuses où la tempête tourmente la lagune et en soulève les flots. Ces hommes, malgré leur fatigue, sans cesse renouvelée, et leur alimentation en apparence peu réparatrice, sont robustes, et vivent aussi longtemps que ceux des contrées où l'on ne mange que de la viande. Les femmes, exclusivement vouées à l'éducation de la famille et aux soins du ménage, ne sont point admises à quitter le foyer domestique pour prendre part aux travaux d'exploitation de la lagune. Comme les femmes de l'Orient, elles ne sortent jamais sans être enveloppées d'un voile qui couvre leur front et encadre leur figure régulière. Cette colonie tout entière, réfugiée dans une île solitaire qu'une immense lagune isole de toutes les contrées voisines, réduite pour vivre à exploiter les eaux comme les autres exploitent leurs champs, soumise à un régime presque exclusivement formé de trois espèces de poissons, le muge, l'anguille et l'acquadelle, a pu traverser une longue série de siècle en conservant le type de sa race.

Maintenant que nous avons analysé rapidement cette première partie du voyage de M. Coste à Comacchio, nous continuerons à retracer avec lui la curieuse organisation de la lagune et à montrer comment l'industrie de ses paisibles ha-

bitants est parvenue à transformer cette lagune en une fabrique de substance alimentaire.

La lagune de Comacchio est située sur les bords de l'Adriatique, entre l'embouchure du Pô et le territoire de Ravenne, à 44 kilomètres de Ferrare; elle forme là un immense marécage de 140 milles de circonférence, de 1 à 2 mètres de profondeur, qu'une simple bande de terre sépare de la mer, avec laquelle le port de Magnavacca lui ouvre une communication permanente. Deux rivières, le Reno et le Volano, qui furent jadis des branches du Pô, embrassent ce vaste marécage dans une espèce de delta, comme le Rhône les marécages de la Camargue; elles en côtoient les rives du Sud au Nord et descendent à la mer où leurs embouchures forment deux ports distants l'un de l'autre de 20 kilomètres, entre lesquels se trouve celui de Magnavacca.

Parmi les îles nombreuses qui s'élèvent à la surface de ces eaux, il en est une, étroite et longue, un peu plus spacieuse que les autres, placée au cœur de la lagune; c'est là que ces pêcheurs industriels vinrent chercher un refuge et fondèrent sur un ruban de terre de 1,250 mètres de longueur et de 200 mètres de largeur, dans sa partie moyenne, une ville qui compte aujourd'hui 6,660 habitants. Elle s'allonge d'un bout à l'autre de cette île en une seule rue qui commence par un monastère et finissait naguère encore par une forteresse, dont la révolution de 1848 a fait disparaître jusqu'aux derniers vestiges. Les maisons qui la composent, ordinairement à un seul étage, à cause de la violence des vents, sont uniformes et d'une assez modeste apparence. Ses habitants, solitaires et sans ambition dans l'obscur retraite où les pêches de la lagune suffisent à leurs besoins, y sont restés jusqu'à ces derniers temps sans établir de communication directe avec

les contrées environnantes. Leurs barques furent toujours leur unique moyen d'aborder le continent dont les populations n'avaient pas d'autre voie pour venir à leur rencontre ; mais plus tard deux voies de communication s'établirent : l'une de l'extrémité de l'île vers Ravenne ; l'autre , construite en 1844 , s'étendit vers le territoire de Ferrare , d'où désormais les curieux ou les artistes , en se détournant de leur chemin , iront admirer l'œuvre immense de cette colonie sans pareille.

L'idée d'une si ingénieuse organisation leur fut inspirée par la découverte de l'instinct particulier qui porte certaines espèces de poissons à remonter les cours d'eau par légions innombrables quelque temps après leur éclosion , et à regagner la mer quand ils sont adultes. C'est à ces migrations périodiques qu'on donne le nom de *montées* ; elles durent depuis le mois de février jusqu'à celui d'avril ou de mai , selon la température ou la différence des climats.

Frappés de ce fait immense , et toujours en présence de ce grand spectacle , les habitants de Comacchio furent naturellement conduits à se préoccuper des moyens de le faire tourner au profit de leur industrie. Ils imaginèrent donc , pour atteindre ce but , d'avoir recours à un double mécanisme qui , après avoir attiré ces bancs de semence dans leur lagune , les entraînerait ensuite , quand les poissons seraient adultes , vers des magasins où la récolte irait elle-même se rendre , et voici par quelle combinaison leur bon sens réalisa cet admirable projet.

Pour donner à cette semence un accès facile dans la lagune et l'inciter à y rentrer , ils ouvrirent en plusieurs endroits de larges tranchées à travers les digues naturelles séparant cette lagune des deux rivières qui en bordent les

côtés. Sur ces larges tranchées, dont plusieurs forment d'assez longs canaux, ils articulèrent de fortes écluses mises en jeu par une manivelle ou une vis. Ces écluses sont autant de portes qu'on ouvre à la semence, et qu'on referme dès que cette dernière s'est répandue dans les bassins de la lagune. Une fois toutes ces écluses achevées, il fallait encore ajouter un perfectionnement de plus à ceux qu'on avait déjà réalisés, et ce fut au moyen d'un endiguement considérable qu'on y arriva. Ce dernier perfectionnement eut pour résultat de diviser la lagune en un grand nombre de compartiments, et de faire que chacun d'eux devint l'image raccourcie de la lagune elle-même.

Nous ne parlerons ici ni du contrat de fermage ni du gouvernement de la lagune, mais nous consacrerons quelques lignes à l'attrayante description de l'ensemencement et de la récolte de la lagune.

ENSEMENCEMENT DE LA LAGUNE.

Le 2 février de chaque année, les hommes composant la brigade d'exploitation sont dirigés vers tous les points de la lagune où se trouvent des écluses. Là, après avoir placé des filets destinés à retenir les poissons adultes qui tenteraient de s'évader, ils ouvrent ces écluses et laissent tous les passages libres jusqu'à la fin d'avril. Les courants qui se produisent alors sont remontés par les jeunes poissons qui, précisément à cette époque, quittent la mer pour s'engager dans les canaux. Cette première opération est entourée de toutes les précautions qui peuvent en assurer le succès; aussi une législation prévoyante interdit-elle l'usage de filets traînants à petites mailles, et préserve-t-elle par ce moyen la

montée du jeune poisson de toutes les perturbations qui pourraient la détourner de sa marche.

Quand la tête de colonne de ces longues traînées de semence s'est mise en chemin, tout le reste continue à suivre. Les hommes qui, sous le nom de *Vallanti*, sont préposés à la garde de chacune des écluses, ont, en ce qui concerne les anguilles, un moyen de reconnaître sans troubler sa marche si la montée en est abondante ou clair-semée. Ce moyen consiste à descendre au fond des canaux d'ensemencement des fascines qui y séjournent vingt-quatre heures, et que l'on retire de temps en temps pour faire tomber les jeunes anguilles prises entre les branches, et juger ainsi de l'abondance ou de la médiocrité des semailles. Cet artifice est seulement employé relativement à l'anguille, parce qu'elle rase toujours le fond, tandis que pour les jeunes de la sole, de la dorade, etc., qui se font voir à fleur d'eau ou à peu de profondeur, on peut juger par les yeux de la quantité dont les eaux en sont chargées.

Le mélange d'une certaine proportion d'eau douce avec les flots salés de la lagune concourt à en augmenter la fertilité, parce que son action favorable au développement du jeune poisson donne à sa chair un meilleur goût; mais à l'époque de la fonte des neiges des Apennins, il se dépose sur le fond des bassins, un limon qui porte quelquefois pendant plusieurs années un préjudice sensible à la récolte. Pour remédier à cet inconvénient qui n'afflige la contrée qu'en de rares occasions, on pourrait, sans trop de dépenses, introduire dans la lagune, en quantité proportionnelle, les eaux de l'Adriatique, et l'on réussirait ainsi, selon M. Coste, à donner à cet appareil, unique dans le monde, toute la perfection dont il est susceptible. Quoi qu'il en soit, au bout de trois ou

quatre mois, le phénomène de la montée cesse, et comme l'Adriatique ne fournit plus alors de semences à la lagune, les passages restant trop longtemps libres, les jeunes poissons pourraient, avant l'époque normale des pêches, désertier, à travers les mailles des filets d'attente, les lieux où ils grandissent.

Pour prévenir ces migrations, on abaisse toutes les écluses, et vers la fin d'avril, la lagune se trouve convertie en un bassin clos de toutes parts, et qui retient la montée prisonnière. Ces troupeaux aquatiques, composés principalement de soles, de muges, d'acquadelles et d'anguilles, vivent dans ces champs particuliers, chaque espèce selon son penchant, et cherchent leur pâture au milieu des conditions qui leur sont imposées.

L'acquadelle, poisson nain qui n'atteint pas la taille du goujon, et qui forme dans ces bassins des bancs innombrables, y semble la victime prédestinée de cette population carnassière. Les anguilles surtout lui livrent des assauts cruels; elles se rassemblent, s'élancent à leur poursuite et ne s'enfouissent dans la vase qu'après complète satisfaction de leur appétit féroce. Elles ne sortent de leur retraite qu'à l'âge adulte et aux époques de la reproduction pour aller à la mer d'où elles sont venues.

Le temps que mettent les anguilles à prendre tout leur accroissement ne va pas au-delà de quatre ou cinq années, au bout desquelles de jeunes anguilles de sept millimètres de longueur acquièrent, dans des bassins où on leur donne une nourriture suffisante, un poids de quatre, cinq ou six livres, ce qui conduit à cette conséquence qu'une livre de montée, composée de dix-huit cents jeunes, peut au bout de ce laps de temps, produire 3,000 kilogrammes de chair, et, en effet,

les récoltes de la lagune attestent que ce calcul n'est point exagéré; or, au prix où, dans l'état actuel des choses, ce poisson se vend sur nos marchés, 3,000 kilogrammes ne représentent pas moins de 10 à 12,000 fr. On peut juger par là des bénéfices qu'on doit attendre d'une pareille industrie, et il est facile de voir que l'agriculture n'a rien qui, en échange de si peu de frais d'exploitation, puisse lui fournir de pareilles récoltes.

Nous allons maintenant consacrer quelques lignes à la récolte de la lagune, la préparation et la conservation du poisson, son commerce et son exportation.

RÉCOLTE DE LA LAGUNE.

L'opération la plus importante de l'exploitation est celle de la pêche dont on renouvelle tous les ans les appareils, fabriqués avec une espèce de roseau, l'*arundo phragmites*, qui est cultivé sur les bords de la lagune. On fabrique avec ces roseaux des nattes ou des claies, destinées à former les parois des labyrinthes, où le jeu des eaux salées doit attirer le poisson. En ajustant ces claies qui ont quatre pieds de longueur et sept pieds de hauteur, en les reliant entre elles, on en fait des bandes aussi étendues qu'on le désire. Ces pièces, une fois fabriquées en assez grand nombre, servent à organiser les labyrinthes, dont la construction, quoique fort simple, est quelquefois confiée à un architecte. La disposition de ces labyrinthes présente plusieurs compartiments ou enceintes, d'où le poisson ne peut s'échapper, et lorsqu'il est parvenu dans la dernière chambre en forme de cœur, dont l'angle aigu présente deux cloisons se touchant sans être pourtant adhérentes l'une à l'autre, il peut faire un effort pour

passer outre, mais ces deux cloisons, qui avaient cédé à son impulsion à son entrée, se referment dès qu'il les a franchies et le retiennent ainsi captif. Parvenu là, non-seulement il ne peut plus rebrousser chemin, mais ne trouvant pas d'extrémité entrebaillée, il y reste définitivement prisonnier, si c'est un muge, une sole, une dorade, car ces animaux ne sauraient écarter les mailles du tissu pour le traverser; si, au contraire, c'est une anguille, elle insinue la tête ou la queue entre les roseaux, et glisse à l'aide d'efforts vigoureux à travers les parois de l'enceinte. Ces efforts n'aboutissent cependant pas à la liberté, car elle tombe dans un espace triangulaire où, après avoir erré plus ou moins longtemps, sans jamais réussir à traverser des parois dont l'épaisseur et la consistance ont été calculées de manière à résister à toutes ses entreprises, elle voit échouer ses tentatives d'évasion, et finit de guerre lasse par séjourner dans une dernière chambre qui la livre sans retour aux mains de l'industrie.

OUVERTURE DES PÊCHES.

Le jour de l'ouverture des pêches est pour la ville de Comacchio l'événement le plus important de sa vie intérieure, puisqu'il lui apporte ou l'abondance ou la misère. Les *Vallanti* ouvrent les écluses pour que les eaux de l'Adriatique pénètrent librement dans tous les bassins de la lagune, dont toutes les issues sont garnies de labyrinthes. Les flots de la mer se précipitent alors sans obstacles, à travers les parois perméables des labyrinthes, et arrivent sous forme de courants dans des bassins où l'évaporation a diminué le niveau des eaux en même temps qu'elle en a augmenté la

salure. Ces courants d'eau fraîche éveillent partout l'instinct de l'émigration auquel les poissons obéissent, ils les remontent jusqu'aux labyrinthes, et ne peuvent continuer à les suivre qu'à la condition de s'engager dans les défilés de ces labyrinthes. Ils en parcourent tous les détours jusqu'aux derniers compartiments, et ils s'y accumulent quelquefois en si grand nombre, qu'il ne reste pour ainsi dire plus d'eau dans les chambres qu'ils remplissent.

Les habitants de la colonie choisissent plus particulièrement les nuits sombres et pluvieuses pour se trouver à leur poste autour des labyrinthes, y veillent dans le plus profond silence, et dès que les chambres sont remplies, ils se hâtent de les dégager, car si, par suite de l'encombrement, les anguilles venaient à y éprouver une trop grande gêne, elles pourraient se jeter en tumulte, et briser les parois des chambres où elles sont captives. Leur extraction s'opère au moyen d'une bourse en toile qui sert à les transborder dans les *borgazzi*, espèces de corbeilles d'osier à mailles serrées en forme de globe s'ouvrant par une bouche circulaire. On introduit dans cette ouverture un entonnoir en forte toile par lequel on verse les anguilles, et toutes les corbeilles pleines attachées à un câble sont maintenues immergées afin que le poisson puisse s'y conserver vivant jusqu'au moment de la vente ou jusqu'au moment de sa translation à la manufacture.

Cette récolte dure trois ou quatre mois de l'année, depuis août jusque décembre, mais malgré toute la surveillance possible, on dérobe tous les ans une quantité de poisson égale à celle que l'on récolte. La mortalité vient quelquefois aussi jeter la désolation au centre de cette population si industrielle : les causes de ces désastres sont tantôt la trop grande élévation

de la chaleur, tantôt la rigueur excessive du froid, les bassins de la lagune se trouvant d'autant plus accessibles à l'une ou à l'autre de ces influences qu'ils n'ont que quelques pieds de profondeur; l'on voit alors les anguilles venir, dans les temps froids, mêler sous la glace leurs cadavres à ceux des autres espèces qui n'avaient pas eu comme elles la ressource de se réfugier dans la fange, et il y a quelques années, au dire de M. Ducati, gonfalonnier de Comacchio, l'on fut obligé d'enterrer plus de 2,963,400 kilog. de poisson.

Lorsque la pêche a donné de bons résultats, il faut alors s'empresse de conserver le poisson; aussi des barques chargées de butin arrivent-elles en grand nombre aux portes de la manufacture où se prépare le poisson destiné à l'exportation.

On fait à Comacchio deux espèces de commerce de poisson : le commerce du poisson frais et le commerce du poisson salé.

Le commerce du poisson préparé a donné naissance à une industrie dont les procédés se rapportent à trois méthodes générales de conservation, la cuisson et la salaison acétique, la salaison simple et la dessication.

La vente du poisson frais ne se fait point sans ordre de l'administration centrale, et les marchands sont tenus de se munir d'un bulletin imprimé, signé du fermier général de Comacchio. Quelquefois les anguilles sont emmenées vivantes sur les différents points du littoral de l'Adriatique au moyen de viviers flottants, en forme de barques closes, percées de trous, ou de petites meurtrières, qui les rendent imperméables à l'eau, et que l'on conduit en les remorquant, soit à travers l'Adriatique, soit à travers les fleuves qui s'y rendent; d'autres fois, si le marchand a obtenu de l'administration l'autorisation d'acheter d'autres poissons frais, mais morts.

comme le muge, la sole, la dorade, il les place dans des caisses spéciales, où il les aligne en les recouvrant successivement d'une couche de glace, et il les vend sur sa route si la température ne lui offre pas toutes les chances de succès possibles jusqu'à destination.

Quant au poisson cuit, mariné, salé et fumé, on peut le transporter aussi loin qu'on le désire. La ville de Comacchio en fait le commerce avec diverses parties de l'Italie, telles que la Lombardie, la Vénétie, le Piémont, la Toscane, Parme, Plaisance, les Etats Pontificaux, Naples, Trieste, et en outre avec quelques contrées de l'Allemagne et de la Russie. Vienne, Prague, Varsovie consomment à elles seules plus de mille barils par an d'anguilles marinées.

INDUSTRIE DU LAC FUSARO.

BANCS ARTIFICIELS D'HUITRES.

Nous arrivons à la seconde partie du voyage de M. Coste en Italie. Cette seconde partie comprend l'exploitation huîtrière du lac Fusaro dont les résultats sont au moins aussi remarquables que ceux que l'on obtient depuis peu d'années à l'île de Ré et au bassin d'Arcachon, sur les côtes de France.

Au fond du golfe de Baïa, entre le rivage et les ruines de la ville de Cumes, on voit encore, dans l'intérieur des terres, les restes de deux anciens lacs, le Lucrin et l'Averne, com-

muniquant jadis ensemble par un étroit canal, dont l'un, le Lucrin, donnait accès aux flots de la mer, à travers l'ouverture d'une digue sur laquelle passait la voie Herculéenne. Une forêt de splendides villas vint s'établir autour de ces lacs, et Rome entière se donna rendez-vous dans ce lieu de délices, où l'attiraient un ciel si doux et une mer d'azur. Les sources chaudes sulfureuses, alumineuses, salines, nitreuses, qui coulaient du sommet de ces montagnes, devinrent le prétexte de ces émigrations des patriciens que l'ennui chassait de leurs demeures.

L'industrie épuisa ses ressources pour accumuler autour d'eux toutes les jouissances que recherchait leur mollesse, et Sergius Orata, homme riche, imagina d'organiser des parcs d'huitres et de mettre ce mollusque en renom. Il fit venir ses huitres de Brindes, et persuada à tout le monde que celles qu'il élevait dans le Lucrin y contractaient une saveur qui les rendait plus estimables que celles de l'Averne.

Son opinion prévalut avec une telle rapidité que, pour satisfaire à la consommation, il finit par occuper presque tout le pourtour du lac Lucrin de constructions destinées à loger ses huitres. On lui intenta un procès pour s'être emparé du domaine public. Au moment où lui arriva cette mésaventure, et pour exprimer le degré de perfection où il avait amené cette industrie, on disait de lui, par allusion aux bains suspendus dont il fut aussi l'inventeur, que si on l'empêchait d'élever des huitres dans le lac Lucrin, il saurait bien en faire pousser sur les toits. Sergius, en effet, ne s'était pas borné à organiser des parcs d'huitres, il avait créé une nouvelle industrie dont les pratiques sont encore appliquées à quelques milles du lieu où il l'avait exercée. C'est en effet ce que nous verrons un peu plus loin.

Entre le lac Lucrin, les ruines de Cumès et le cap Misène, se trouve un autre étang salé d'une lieue de circonférence environ, d'un à deux mètres de profondeur dans sa plus grande étendue, au fond boueux, volcanique, noirâtre, l'Achéron de Virgile enfin, qui porte aujourd'hui le nom de Fusaro. Dans son pourtour on voit, de distance en distance, des espaces ordinairement circulaires, occupés par des pierres qu'on y a transportées. Ces pierres simulent des espèces de rochers que l'on a recouverts d'huîtres de Tarente, de manière à transformer chacun d'eux en un banc artificiel.

Autour de chacun de ces rochers factices on a planté des pieux, de façon à circonvenir l'espace au centre duquel se trouvent les huîtres. D'autres pieux sont aussi distribués par longues files et reliés par une corde à laquelle on suspend des fagots de menus bois destinés à multiplier les pièces mobiles qui attendent la récolte.

A la saison du frai qui a lieu ordinairement de juin à la fin de septembre, les huîtres effectuent leur ponte; mais elles n'abandonnent pas leurs œufs, comme le font un grand nombre d'animaux marins. Elles les gardent en incubation dans les plis de leur manteau entre les lames branchiales. Ils y restent plongés dans une matière muqueuse nécessaire à leur évolution, matière au sein de laquelle s'achève leur développement embryonnaire.

Ainsi liée, la masse qui forme ces œufs ressemble par sa consistance et sa couleur à de la crème épaisse; aussi nomme-t-on, par analogie, huîtres laiteuses celles dont le manteau renferme du frai. Mais la teinte blanchâtre si caractéristique des œufs fraîchement pondus, prend peu à peu, à mesure que l'évolution se poursuit, une nuance d'un jaune clair, puis d'un jaune plus obscur, et finit par dégénérer en gris brun

ou en gris violet très-prononcé. La masse totale offre alors l'aspect d'une boue compacte, ce qui annonce que le développement touche à son terme, et que les embryons seront prochainement expulsés.

Bientôt la mère rejette les jeunes éclos dans son sein. Ceux-ci en sortent munis d'un appareil de natation qui leur permet de se répandre au loin et d'aller à la recherche d'un corps solide où ils puissent s'attacher. Cet appareil, découvert par M. le docteur Davaine, est formé par une sorte de bourrelet cilié, pourvu de muscles puissants, à l'aide desquels l'animal peut, à volonté, le faire sortir hors des valves ou l'y faire rentrer. Lorsque la jeune huître est parvenue à se fixer, ce bourrelet tombe, ou s'atrophie, et disparaît peu à peu.

Le nombre des jeunes expulsés du manteau d'une seule mère ne s'élève pas à moins de un à deux millions, en sorte que, à l'époque où tous les individus composant un banc laissent échapper leur progéniture, cette poussière vivante s'en exhale comme un épais nuage, ne laissant sur la souche qu'une imperceptible partie de ce qu'elle a produit. Tout le reste s'égare, et si ces animalcules qui errent par myriades au gré des flots ne rencontrent pas de corps solides où ils puissent se fixer, leur perte est certaine; ils deviennent alors ou la proie des animaux inférieurs, ou ils sont souvent engloutis dans la vase.

Afin d'éviter ces pertes immenses, on se sert au lac Fusaro de pieux et de fagots entourant les bancs artificiels, et qui n'ont d'autre but que d'arrêter au passage cette poussière propagatrice, en lui présentant des surfaces où elle puisse s'attacher.

Elle s'y fixe, en effet, et y grandit assez rapidement pour

qu'au bout de 2 ou 3 ans chacun des corpuscules vivants dont elle se compose devienne comestible.

Lorsque la saison des pêches est venue, on retire les pieux et les fagots dont on enlève successivement toutes les huitres réputées marchandes, et, après avoir cueilli les fruits de ces grappes artificielles, on remet l'appareil en place, pour attendre qu'une nouvelle génération amène une seconde récolte.

Le produit de la pêche, renfermé et entassé dans des paniers en osier de forme sphérique, est déposé, en attendant la vente, dans une réserve ou parc établi dans le lac même, construit avec des pilotis qui supportent un plancher à claire-voie, et armé de crochets auxquels on suspend les paniers.

Cette curieuse industrie donne à la liste civile, malgré son application restreinte, 32,000 fr. de revenu; mais d'après M. Coste, elle serait bien plus lucrative, si des mains désintéressées du prince elle passait dans celles de la spéculation. Importée dans les étangs salés de notre littoral, l'industrie de Fusaro serait, d'après le savant professeur du Collège de France, une véritable richesse pour nos populations, et elle prendrait alors les proportions d'une entreprise d'une utilité générale.

SECONDE PARTIE.

Voyage sur les côtes de France. — Marennnes et la
baie de l'Aiguillon.

INDUSTRIE DE MARENNES.

HUITRES VERTES.

Les réservoirs où les éleveurs de l'arrondissement de Marennnes déposent les huitres pour les faire verdir, portent le nom de *claires*. Ces réservoirs sont établis sur les deux rives de l'anse de la Seudre, et forment un immense domaine où s'exerce une curieuse et lucrative industrie.

Ces claires diffèrent des viviers et des parcs ordinaires, en ce qu'elles ne sont pas submergées, comme ces derniers, à chaque marée, mais seulement aux époques des syzygies, car une submersion trop souvent répétée serait un obstacle au but qu'on se propose. Elles ne sont point situées sur les bords immédiats du rivage, ainsi que par erreur certains auteurs l'ont supposé.

Les claires sont des espaces qui n'ont aucune régularité ni uniformité dans leurs dimensions. Elles ont de 250 à 500 mètres carrés de superficie, et sont bordées d'une levée en terre appelée *chantier*, haute et épaisse d'un mètre environ, et formant une digue sur laquelle les amareilleurs circulent pour exercer la surveillance, ou pour se livrer aux manœuvres de l'exploitation. Une écluse permet de régler à volonté l'entrée et la sortie de l'eau de la mer, de la maintenir au niveau qui convient aux besoins de l'industrie, et de l'écouler entièrement quand il faut nettoyer le réservoir, pour y parer le fond et y mettre les huîtres à verdier.

Lorsque les travaux de construction sont terminés, on profite de la première maline pour remplir le réservoir, et, lorsque les flots se retirent, on ferme l'écluse pour retenir les eaux captives. Le séjour prolongé de ces eaux dans l'appareil pénètre la terre d'un dépôt salé qui lui donne des qualités analogues à celles des fonds marins, puis, lorsqu'on juge que ce fond doit être mis en exploitation, on vide la claire, afin de laisser, selon l'expression des amareilleurs, parer le sol.

Cette préparation n'a lieu qu'en mars, avril et juin. Elle consiste à sécher la claire, afin de l'aplanir comme une allée de jardin; tous les corps étrangers en sont enlevés avec le plus grand soin, pour que rien ne devienne un obstacle au libre développement et à l'acclimatation du mollusque comestible qu'on veut y élever.

Au bout de deux ou trois mois, le sol est paré, c'est-à-dire qu'il a pris toute la consistance nécessaire pour que les huîtres ne s'y enfoncent pas. On avise donc alors au moyen d'en peupler la surface, et nous allons voir d'abord quelle est la source où l'on puise le coquillage que l'on sème sur ces

champs d'exploitation, nous dirons ensuite comment on procède à son arrangement.

Vers le mois de septembre de chaque année, lorsque la saison du frai est passée, et que l'ouverture de la pêche donne à chacun le droit de faire sa provision d'huitres sur les bancs de la contrée, toute la population de l'arrondissement de Marennes s'y porte; hommes, femmes, enfants rivalisent d'activité pour prendre part à la récolte; on les voit, à mer basse, accourir vers les gisements qui découvrent, en détacher les huitres que les règlements n'interdisent pas d'en extraire, et les mettre ensuite en magasin dans des viviers spéciaux, où ils les conservent jusqu'au moment de la vente ou jusqu'à celui de leur distribution dans les claires.

A mer haute, les bancs profonds sont incessamment fouillés par des embarcations qui en détachent les huitres au moyen de la drague; mais ce genre d'industrie exigeant un matériel dispendieux, il n'y a qu'un certain nombre de personnes qui puissent s'y livrer.

A mesure qu'on retire les huitres de la mer, on les emmagasine dans des viviers d'entrepôt placés sur le bord du rivage, et différant des claires en ce qu'ils sont recouverts à chaque marée. Là ces huitres vivent comme sur les bancs naturels, s'y conservent blanches et continuent à y grandir. Mais les bancs naturels du voisinage ne suffisant pas aux besoins de cette industrie, un tiers environ des élèves qu'on introduit dans ces réservoirs vient des côtes de la Bretagne, de la Normandie ou de la Vendée. Ces huitres étrangères n'acquièrent jamais l'excellent goût de celles qui sont prises dans la localité, et il ne suffit pas pour que ces mollusques acquièrent le goût exquis, la saveur particulière qui les distingue, il ne suffit pas, disons-nous, qu'ils contractent la viridité, il faut que

ces qualités leur soient imprimées pendant le jeune âge, par l'influence continue de l'éducation dans les claires; c'est là en effet la seule garantie de leur valeur réelle.

Aussi les éleveurs de Marennes n'admettent-ils que de jeunes huîtres dans leurs réservoirs, et choisissent-ils parmi celles de leurs viviers d'entrepôt les plus jeunes, c'est-à-dire celles de douze à dix-huit mois, qui ont alors de cinq à sept centimètres de largeur. Les amareilleurs en opèrent le triage, et quand ce triage est terminé, on les répand avec des pelles sur le fond des claires préparées pour les recevoir, en ayant soin de les espacer ensuite à la main, de manière qu'en grandissant elles n'empiètent pas les unes sur les autres. Une fois installées, les huîtres prospèrent sous une nappe d'eau que l'on maintient à une hauteur permanente de dix-huit à trente centimètres, et qui ne se renouvelle qu'aux grandes malines. Pour avoir négligé de prendre les précautions dont nous venons de parler, les froids des premiers jours de janvier 1820 devinrent si subitement intenses, que l'eau des claires et les huîtres elles-mêmes, que ne protégeait pas une suffisante épaisseur de liquide, furent congelées sans qu'il fût possible de remédier à ce désastre. La récolte entière périt en un jour.

Nous arrivons maintenant à un point très-intéressant de l'industrie huîtrière de Marennes; nous voulons parler de la coloration verte que présentent les mollusques élevés dans les claires.

Les huîtres de Marennes ne verdissent pas en été, soit parce que, pendant cette saison, les claires perdent la propriété de leur transmettre la couleur verte, soit parce que ces huîtres, devenues laiteuses, sont alors réfractaires à cette influence. Celles qui en avaient antérieurement éprouvé les effets

pâlissent peu à peu, à mesure que la fonction de l'ovaire s'exerce, et finissent, quand vient l'époque du frai, par perdre entièrement leur teinte; d'un autre côté, celles qu'on dépose blanches, à cette époque de l'année, restent blanches. Ce n'est qu'à partir du mois d'août que la coloration reparaît, et cela immédiatement après la ponte.

Cette coloration n'est pas générale; elle se montre particulièrement sur l'appareil respiratoire, c'est-à-dire sur les quatre feuillets branchiaux. La face interne de la première paire de palpes labiaux, la face externe de la seconde et le canal intestinal dans la portion qui entoure extérieurement le grand muscle d'attache, en offrent aussi des traces visibles. Aucun autre organe n'en est affecté. Le foie présente, il est vrai, une teinte verdâtre plus ou moins intense, mais cette teinte n'est nullement semblable à celle des branchies et des palpes labiaux.

La matière verte qui envahit ainsi le parenchyme des appareils, qu'elle affecte de préférence, se fixe sur le contenu des cellules qui forment les tissus de ces appareils, à peu près comme cela a lieu pour la substance qui colore en jaune le *vitellus* de l'œuf des oiseaux ou le *corpus luteum* de l'ovaire des mammifères. L'analyse chimique porte à croire que cette matière serait distincte de toutes les substances vertes animales ou végétales étudiées jusqu'à ce jour, car les mêmes réactifs ne l'influencent pas d'une manière identique.

Voici du reste les résultats d'expériences faites à la prière de M. Coste par M. Berthelot, auquel on doit de si beaux travaux en chimie organique. Ce savant praticien a soumis les branchies des huîtres de Marennes à différentes réactions, et il a trouvé que :

1° L'eau est devenue visqueuse sans se colorer ni diminuer la coloration des branchies;

2° L'action de l'éther sur la matière colorante a été également nulle;

3° L'acide acétique cristallisable a dissous des traces d'une substance jaune et dénuée d'action sur le cyanure ferroso potassique, pendant qu'il a augmenté considérablement la coloration des branchies;

4° La solution aqueuse de potasse caustique a atténué la coloration exaltée par l'acide acétique, mais sans la faire disparaître. Pour cette série de traitements, les branchies ont perdu en partie la coloration qu'elles présentaient, et se sont désagrégées en flocons visqueux au sein desquels s'est concentrée la matière colorante;

5° La matière verte traitée par l'acide sulfureux en dissolution ne s'est pas décolorée; au contraire, elle s'est foncée comme par l'acide acétique;

6° L'eau chlorée l'a entièrement décolorée;

7° Enfin chauffée au rouge et incinérée, puis traitée par une goutte d'acide chlorhydrique dilué, elle a précipité en bleu par la solution de cyanure ferroso potassique, ce qui indique la présence d'une proportion sensible de fer dans les tissus incinérés.

On pourrait avec assez de vraisemblance regarder ce fer comme l'un des éléments essentiels de la matière colorante, bien que cette matière n'ait pu être isolée.

En résumé, la matière colorante des huîtres de Marennes ne ressemble ni à celle du sang, ni à celle de la bile, ni à la plupart des matières colorantes végétales ou animales. La matière colorante du sang contient, il est vrai, du fer, mais

les propriétés de cette matière, aussi bien que sa couleur, sont fort différentes.

Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'origine de ce principe colorant. Les uns prétendent que c'est le sol lui-même qui le contient; d'autres que c'est un animalcule (*vibrio ostrearius*), ou certaines algues qui le donnent; d'autres enfin l'attribuent à une sorte d'ictère ou à une maladie du foie, dont la sécrétion surabondante teindrait en vert le parenchyme de l'appareil respiratoire des animaux influencés par le régime auquel on les soumet dans les claires.

De ces trois opinions, celle qui attribue à la nature du sol le pouvoir de verdir semblerait la plus conforme au véritable état des choses. C'est du moins ce que tendent à établir : d'une part, l'analyse comparative des terres prises dans les claires qui verdissent et dans celles qui n'ont pas cette propriété; de l'autre, les expériences de la commission de pisciculture de la Rochelle. Ces expériences prouvent que les marnes bleu-verdâtres ont comme le territoire de Marennes, et au même degré, la propriété de colorer les huîtres; en sorte que, d'après les résultats que cette commission a obtenus dans les bassins artificiels où elle poursuit ses essais, on serait en droit de conclure que partout où l'on pourra organiser sur nos côtes des réservoirs argileux semblables à ceux dont nous avons parlé, on réussira à créer la même industrie que sur le littoral de l'anse de la Seudre.

Cette industrie, étendue à des contrées plus nombreuses que celles où elle s'est exercée jusqu'ici, simplifiée et enrichie par l'introduction des pratiques du Fusaro, deviendrait facilement la source d'un commerce bien autrement considérable et bien autrement lucratif. Il nous suffira,

pour prouver tout ce que l'on peut attendre d'une exploitation bien entendue, de citer l'exemple suivant qui démontre tout le parti que l'on pourrait tirer en employant au sein même des claires et à l'époque de la reproduction, les appareils collecteurs les plus avantageux.

En 1820, un saunier de Marennes ayant parqué six mille huitres dans une de ses claires, un froid intense les fit toutes périr, à l'exception d'une douzaine qui survécurent à ce désastre. Mais quand on vida le réservoir pour le nettoyer, au lieu d'en trouver le sol à peu près désert, ce ne fut pas sans une agréable surprise que l'on découvrit sur les écailles de toutes les huitres mortes de jeunes huitres déjà grandes qui repeuplaient tout l'établissement. Il avait suffi de la présence de ces écailles pour déterminer la génération nouvelle à s'y fixer et à y prospérer. L'industrie n'aurait donc qu'à imiter l'exemple que la nature lui offrit en cette curieuse circonstance, et il ne lui serait plus nécessaire d'emprunter à des contrées plus ou moins lointaines le renouvelain qu'elle est obligée maintenant de se procurer à grands frais.

Dans l'état actuel des choses, les claires de Marennes fournissent annuellement à la consommation 50 millions d'huitres, dont le prix varie de 4 fr. 50 à 6 fr. le cent, ce qui, en prenant une moyenne de 3 fr., représente le chiffre énorme de 1,500,000 francs. On les expédie dans toutes les villes du Midi de la France, depuis Bordeaux jusqu'à Marseille, et depuis Marseille jusque dans les Etats romains et en Algérie. Celles que l'on destine à ces deux dernières contrées sont déposées dans les parcs de Marseille où on les laisse reposer quelques jours avant de les faire voyager de nouveau. Paris en consomme une très-petite quantité; on y préfère en gé-

néral, comme dans la plupart des villes situées plus au Nord, les huîtres blanches de la Normandie, qui en fournit en si grande quantité.

INDUSTRIE DE LA BAIE DE L'AIGUILLON.

BOUCHOTS.

Dans l'anse de l'Aiguillon, à quelques kilomètres de la Rochelle, sur l'immense et stérile vasière qui forme le fond de cette baie fangeuse, où la population du littoral n'avait trouvé jusque-là aucune ressource, un pauvre irlandais, que la tempête jeta sur ce rivage, créa, il y a plus de six siècles, une industrie dont le produit fait vivre aujourd'hui dans l'aisance au-delà de trois mille personnes. Ce fut vers la fin de 1235 qu'arriva l'événement dont nous allons parler.

Une barque chargée de moutons et montée par trois hommes vint, chassée des côtes d'Irlande par un violent coup de vent de N.-O., se briser contre les rochers de la pointe de l'Escale, à une demi-lieue du port d'Esnandes. Sans les pêcheurs du littoral, équipage et marchandises auraient été inévitablement ensevelis dans les flots. Mais, malgré tous leurs efforts, ils ne réussirent à sauver qu'un seul homme; cet homme, le patron du bateau naufragé, se nommait Walton, et devint le fondateur du premier *bouchot*, mot fait par contraction de *boutchoat*, mélange de celte et d'irlandais, et signifiant *clôture en bois*.

Exilé désormais sur cette plage, où il ne lui restait pour

toute fortune que quelques moutons échappés au naufrage et dont la race, croisée plus tard avec celle du pays, a formé cette belle variété connue dans la Vendée sous le nom de moutons de marais, Walton appliqua son génie à se créer par son travail des moyens d'existence. Il résolut de parcourir en tout sens le reste du lac de boue qu'il avait sous les yeux et de voir s'il n'offrirait pas quelques ressources à son industrie; mais il était obligé pour cela de marcher à mer basse sur cette boue fluide qui se dérobaît partout sous ses pas. En présence de cette sérieuse difficulté, l'idée lui vint de construire une pirogue de la plus ingénieuse simplicité, à l'aide de laquelle, sans autre impulsion que celle du pied, il glissa sur la vasière avec la rapidité d'un cheval au trot. Les oiseaux de mer et de rivage qui rasent la surface de l'eau pendant l'obscurité lui parurent s'y rencontrer en assez grand nombre, pour y devenir l'objet d'un commerce lucratif, si l'on réussissait à leur tendre des pièges convenablement organisés. Il appliqua à cet usage une espèce particulière de filet, importée par lui, et désignée sous le nom de *filet d'allouret* ou *filet de nuit*.

Walton n'eut pas longtemps à exercer cette industrie sans s'apercevoir que la progéniture des moules de la côte venait s'attacher à la portion submergée des piquets qui soutenaient son allouret, et sans se convaincre que ces moules ainsi suspendues à une certaine hauteur au-dessus de la vase y prenaient une plus grande taille, un meilleur goût que celles qui venaient à l'état sauyage ou qui étaient ensevelies sous le limon. Cette découverte fut pour lui une véritable révélation. Il multiplia les points d'attache en plantant de nouveaux piquets, et, comme les premiers, ceux-ci se chargèrent de jeunes moules qui augmentèrent sa récolte, en proportion du

nombre de supports qu'il offrit à ces colonies naissantes. Aussi à partir de ce moment ce fut à cette œuvre importante qu'il consacra désormais tous ses efforts.

Ce fut en 1246, dix années après son naufrage, que Walton procéda à la construction de ses appareils. Les piquets isolés dont il s'était jusque-là servi ayant été, à diverses reprises, arrachés par la tempête, la nécessité le contraignit d'avoir recours à des appareils plus complexes, plus solidement établis, et qui en même temps offrirent de vastes surfaces pour recevoir le naissain, et peu de prise à l'action de la lame. En conséquence, il dessina au niveau des basses mées un double V dont le sommet légèrement entrebaillé était tourné vers la mer, et dont les côtés, prolongés d'environ 200 mètres vers le rivage, s'écartaient de manière à ouvrir un angle d'à peu près 45 degrés. Le long de chacun des côtés de cet angle il planta, à la distance de 2 ou 3 pieds les uns des autres, de forts pieux de 10 à 12 pieds de hauteur, qu'il enfonça à moitié dans la vase, dont il clayonna les intervalles avec des fascines ou branchages, afin d'en former de solides palissades capables de résister à l'effort des flots. Au sommet de l'angle représenté par ces longues ailes, il laissa entre les panneaux un écartement de 3 ou 4 pieds, pour y adapter des engins destinés à recevoir les poissons qui, à mer descendante, suivraient la voie bordée par cette double haie, se ménageant par cette heureuse combinaison une double ressource, car son établissement était à la fois une moulière artificielle et une pêcherie. Aussi voit-on encore, de nos jours, les boucholeurs, fidèles à toutes les pratiques dont Walton leur a laissé l'exemple, partir dans leurs acons, avant que la mer ne découvre, s'arrêter derrière le sommet entr'ouvert de chaque appareil muni d'un filet dit *avenau*,

s'y livrer à pêche jusqu'à ce que leur nacelle reste à sec, et la ramener au port en glissant sur la vase.

C'est un bien curieux spectacle que celui d'assister au retour de cette flotte singulière, de voir les 160 pirogues qui la composent débouchant çà et là par toutes les issues de la forêt de palissades où elles disparaissent pëndant le travail, rasant le sol comme une volée d'oiseaux que le flot chasse devant lui. Ces acons, ou pousse-pieds, sont de simples caisses en bois, longues de neuf pieds, larges et profondes de dix-huit pouces, dont l'extrémité antérieure est recourbée en forme de proue. Le boucholeur se place à l'arrière, appuie son genou sur le fond, se penche en avant, saisit les deux bords avec ses mains, laisse en dehors, afin de pouvoir s'en servir en guise de rame, sa jambe gauche, chaussée d'une longue botte. Puis, quand il a pris ainsi son équilibre, il plonge sa jambe libre dans la vase, la retire, la replonge encore et, par cette manœuvre répétée, il pousse sa machine légère et la conduit partout où sa présence est nécessaire, sans que, même pendant les nuits les plus obscures, il confonde sa propriété avec celle de ses voisins, malgré tous les détours de l'immense labyrinthe que forment sur la vasière les six mille palissades qui la recouvrent.

Tel est l'ingénieux et bien simple appareil qu'imagina Walton pour explorer à mer basse la baie de l'Aiguillon. Aussi cet appareil est-il encore aujourd'hui l'instrument le plus utile de l'industrie.

Il y a une époque de l'année où la manœuvre des pirogues deviendrait très-difficile, si un petit crustacé, le *corophium longicornis*, pour donner la chasse aux vers marins dont il se nourrit, ne venait, en les fouillant, aplanir les sillons profonds, les inégalités temporaires que les vases amoncelées et

durcies par les rayons du soleil opposent à la marche des boucholeurs.

Par l'établissement de son premier appareil, Walton obtint tous les succès qu'il avait espérés. Il planta un assez grand nombre de pieux sans fascines du côté de la mer, leur fit ensuite des emprunts pour remplir les vides du clayonnage, que le frai de l'année n'avait point occupés; et dès le printemps suivant, les belles moules qu'il éleva dans ces parcs artificiels, eurent la préférence sur tous les marchés. Ses voisins imitèrent son exemple avec un tel empressement, que bientôt toute la vasière fut couverte de bouchots, et qu'actuellement une forêt de 230,000 pieux environ y est employée à soutenir les 125,000 fascines qui plient tous les ans sous une récolte qu'une escadre de vaisseaux de ligne ne pourrait suffire à renfermer dans ses flancs.

Ces pieux sont des troncs d'arbres de 12 pieds de haut, qu'on enfonce dans la vase jusqu'à moitié de leur longueur. Plantés à 40 ou 50 centimètres les uns des autres, ils sont échelonnés conformément au plan de Walton, par double file de 200 à 250 mètres d'étendue, chaque paire formant l'image d'un V dont la pointe regarde la mer. La partie libre de ces pieux qui s'élève au-dessus de la vasière est entrelacée d'un clayonnage; ce clayonnage ne descend pas tout à fait jusqu'au sol; il s'arrête à quelques centimètres de son niveau, afin que l'eau puisse librement passer entre les deux, soit lorsque le flot revient, soit lorsqu'il se retire.

Les palissades assemblées par groupe en forme de V sont au nombre de mille, et constituent 500 bouchots. Chaque bouchot représentant en moyenne une longueur de 450 mètres, l'ensemble forme donc un clayonnage de 225,000 mètres de longueur sur six pieds de hauteur, et couvre dans

la baie de l'Aiguillon une étendue de 8 kilomètres. Chaque boucholeur possède plusieurs bouchots. Quelques-uns, les plus pauvres, n'ont pour tout patrimoine que la moitié, le tiers, le quart d'un de ces établissements qu'ils exploitent en commun avec leurs associés, et dont ils partagent les charges et les bénéfices.

Tous ces appareils sont échelonnés sur quatre étages, plus ou moins rapprochés du rivage. L'industrie les désigne sous les noms de *bouchots du bas* ou *d'aval*, *bouchots bâtarde*, *bouchots milloués*, *bouchots d'amont*.

Les bouchots du bas ou d'aval sont les plus éloignés du rivage, et ne découvrent qu'aux grandes marées des syzygies. Ils ne sont formés que de simples pieux espacés d'un tiers de mètre environ. Ces pieux isolés se trouvent dans la zone la plus favorable à la conservation du naissain des moules qui vient s'y attacher. Aussi est-ce sur ces points d'appui spéciaux qu'on laisse s'accumuler toute la semence destinée à peupler ensuite par voie de transplantation et de repiquage les palissades vides ou peu garnies des étages que la mer découvre le plus souvent.

Vers le mois d'avril, cette semence fixée, en février et mars, aux pieux isolés des bouchots d'aval, égale à peine le volume d'une graine de lin et prend le nom de *naissain* ; elle a en mai la grosseur d'une lentille, en juillet celle d'un haricot, et s'appelle alors *renouvelain* ; c'est le moment de sa transplantation.

Aussi lorsque le mois de juillet arrive, voit-on les boucholeurs pousser leurs acons vers les points de la vasière où sont plantés les pieux chargés de renouvelain. Ils en détachent, à l'aide d'un crochet, le nombre de plaques qu'à mer basse ils auront le temps de transplanter, dirigent ensuite leurs piro-

gues vers les bouchots bâtarde, et s'y arrêtent pour commencer la bâtisse.

Là, chaque paquet est par eux renfermé à part dans une bourse de vieux filet; les grappes sont logées l'une après l'autre entre les branchages, où tous les individus liés ensemble par leur byssus, forment des familles distinctes que l'on a toujours le soin d'assez espacer pour que l'accroissement d'une peuplade ne gêne pas celui de ses voisines. Le filet qui entoure ces grappes de semences et les assujettit, se pourrit bientôt, et rien alors ne s'oppose au libre développement de chaque individu. Les jeunes moules grandissent en effet, et finissent par se toucher, en sorte que ces immenses palissades ressemblent de loin à des pans de murs noircis par l'incendie.

C'est ordinairement après dix mois ou un an de séjour sur ces bancs artificiels que les moules deviennent marchandes, et, bien qu'elles se développent à côté les unes des autres sur le même clayonnage, elles n'ont pas toutes les mêmes qualités. Celles qui habitent les rangs supérieurs sont d'un meilleur goût que celles des rangs intermédiaires, et celles-ci plus estimées que celles des rangs inférieurs, car ces dernières, plus rapprochées de la vase, en sont souillées, chaque fois que le mouvement des flots soulève le fond. Cependant, malgré cette différence, les élèves les moins estimés des bouchots sont encore assez améliorés par les soins de l'industrie pour être de beaucoup préférables aux plus belles moules que l'on récolte en mer.

Ce mollusque, par l'abondance des récoltes et la modicité de son prix, se vend toute l'année, mais c'est principalement de juillet en janvier qu'ont lieu les transactions importantes, car, de février en avril, les moules sont laiteuses et perdent, comme les huîtres au temps du frai, les qualités qu'elles

avaient auparavant. La plus grande consommation de ce mollusque se fait à la Rochelle, Surgères, Angoulême, Niort, Poitiers, Tours, Angers, Saumur, etc., où 140 chevaux et 90 charrettes font plus de 33,000 voyages par an.

Un bouchot bien peuplé fournit ordinairement, suivant la longueur de ses ailes, de 4 à 500 charges de moules, c'est-à-dire une charge par mètre. La charge est de 150 kilogrammes et se vend 5 francs. Un seul bouchot porte donc une récolte d'un poids de 60 à 75,000 kilogrammes et d'une valeur de 2,000 à 2,500 francs, d'où il suit que la récolte de tous les bouchots réunis s'élève au poids de 30 à 37 millions de kilogrammes qui, sur le marché, donnent un revenu brut d'un million à douze cent mille francs. Tel est l'admirable résultat que la précieuse invention de Walton a produit au milieu de cette immense vasière de la baie de l'Aiguillon, où la richesse a succédé à la misère, car depuis que cette industrie y a pris un certain développement, on n'y rencontre plus d'homme valide qui soit pauvre, et ceux que leurs infirmités condamnent au repos y sont secourus par la généreuse bienfaisance des autres.

APERÇU GÉNÉRAL SUR LA PISCICULTURE ARTIFICIELLE.

Nous allons maintenant, en terminant ce que nous avons à dire du beau travail de M. Coste, donner quelques détails sur la pisciculture artificielle, ce qui nous permettra de signaler ensuite certains faits d'histoire naturelle observés en Ecosse, et relatifs aux habitudes du saumon.

La pisciculture, on le sait, est l'art de peupler les eaux, de multiplier, de perfectionner, d'acclimater les poissons qui servent de nourriture à l'homme.

Les procédés artificiels à l'aide desquels elle atteint ce but, ne sont applicables que pour les truites et les espèces de cette famille. Les eaux au sein desquelles doit s'opérer le phénomène de la fécondation ne conviennent pas indifféremment à toutes les espèces; la qualité, la température des eaux et la nature des fonds doivent toujours être attentivement examinées.

Les époques de la reproduction sont également nécessaires à connaître, et, bien que ces époques varient selon les climats, on peut cependant les fixer, d'une manière générale, d'octobre en janvier pour les truites et les saumons, en février et mars pour le brochet, en avril et mai pour le barbeau et la brème, et de juin à la fin d'août pour les carpes, la tanche et le goujon.

Quelle que soit l'espèce, on ne peut opérer avec succès, si du côté du mâle comme de celui de la femelle les produits de la génération ne sont pas mûrs et sains. Tant que les œufs sont enfermés dans le tissu de l'ovaire, et forment dans l'abdomen deux énormes masses, toute tentative pour provoquer la ponte serait infructueuse, et leur expulsion ne peut avoir lieu que lorsqu'ils sont libres dans la cavité du ventre.

Comme indice de maturation, le pourtour de l'anus devient rouge, gonflé, et proémine en forme de bourrelet; alors le plus léger effort, souvent même la simple suspension de l'animal, suffit pour provoquer la ponte.

Les produits sains et altérés, au point de vue de la maturation, ne peuvent être distingués les uns des autres qu'après qu'on en a reçu quelques-uns dans un vase contenant de l'eau.

Les œufs sains sont plutôt transparents qu'opakes et ont un léger-enduit visqueux qui ne blanchit pas au contact de l'eau. Les œufs altérés, au contraire, sont bouchés et opakes; d'autres fois, la mucosité qui les enveloppe est sanieuse, blanchit et trouble l'eau du récipient. Aussi serait-ce peine perdue que de tenter la fécondation avec des œufs semblables.

Chez le mâle, l'aptitude à la reproduction s'annonce par les mêmes signes extérieurs; seulement le bourrelet anal est moins proéminent et le ventre moins distendu que chez la femelle. Si la semence est mûre, elle s'écoule sous l'influence de légers frottements, le long des flancs, et elle se trouve dans de bonnes conditions, si elle a la couleur, la consistance et la fluidité de la crème.

Pour accomplir avec succès et rapidement la fécondation artificielle, il faut avoir égard à la taille des poissons, et préalablement placer dans deux baquets pleins d'eau, d'un côté les mâles, de l'autre les femelles. Une fois toutes ces précautions prises, et quand on a rempli à moitié ou au tiers d'une eau pure et limpide un vase à fond large et plat, voici, pour les saumons ou les truites, comment on procède à leur fécondation. .

On s'assure d'abord d'une femelle, on la saisit des deux mains et, dès qu'on en est maître, on l'approche du récipient et on la délivre en lui pressant légèrement les flancs entre le pouce et les autres doigts de la main droite jusqu'à expulsion complète des œufs, ce qui quelquefois cependant n'a pas lieu, car de violentes contractions de l'animal arrêtent les œufs au passage, et ce n'est que lorsque cet état spasmodique a cessé, que la ponte peut alors être provoquée.

Après cette opération, on saisit immédiatement un mâle dont on extrait par le même procédé quelques gouttes de

laitance que l'on répand uniformément dans le récipient, en imprimant une légère agitation à l'eau et aux œufs. Au bout d'une minute environ de repos, l'imprégnation est suffisante, et les œufs sont alors lavés à plusieurs reprises. Si leur incubation doit se produire non loin du lieu où les opérations se sont accomplies, on les y porte sans retard; si, au contraire, la distance est de plusieurs heures, on les met à sec par couches superposées dans une boîte en bois criblée de trous, entre de la mousse et des herbes légèrement humides.

Une femelle de truite ou de saumon produisant ordinairement mille œufs par livre, il n'est pas rare de rencontrer chez ces espèces des sujets de forte taille qui en fournissent de 10 à 20,000.

Pour des espèces, telles que la carpe, la perche, le goujon, dont les œufs s'attachent aux corps étrangers sur lesquels ils tombent, il faut opérer dans des conditions un peu différentes, et récolter les œufs fécondés sur des frayères naturelles ou artificielles.

Quel que soit le procédé à l'aide duquel on s'est procuré des œufs, que ceux-ci soient libres ou adhérents, il faut les mettre à l'abri des causes de destruction qui, dans la nature, en font périr plus des deux tiers. Aussi l'expérience a-t-elle fait généralement adopter, pour l'incubation des salmonidés, l'appareil du Collège de France. Cet appareil se compose d'augettes en terre vernie de 50 centimètres de longueur sur 15 de largeur et 10 de profondeur, dans lesquelles s'adapte une claie destinée à recevoir les œufs, et dont les barreaux sont formés par des baguettes de verre. Cet appareil peut, selon le besoin, être réduit à une seule rigole alimentée par l'eau d'une fontaine, d'un tonneau ou de tout autre réservoir, ou bien on peut disposer ces rigoles par séries parallèles sur

des échafaudages en forme de marchepied, et l'on entretient dans ces appareils un courant d'eau suffisant pour le développement régulier des œufs.

La température la plus convenable pour l'incubation des œufs des salmonidés est celle qui se maintient entre 6 et 10 degrés au-dessus de zéro.

Dans aucun cas les œufs ne doivent être abandonnés au hasard en pleine rivière ou dans un lac. Les soins qu'ils réclament consistent à entretenir autour d'eux la propreté, à les débarrasser avec un pinceau des sédiments déposés par les eaux, à ne pas les laisser entassés, et à retirer soigneusement, au moins tous les deux jours, à l'aide d'une pince, les œufs frappés de mort qui deviennent le siège d'une végétation parasite.

Les œufs, après leur expulsion et une incubation de quelques heures, subissent des modifications qui se manifestent aussi bien sur ceux qui ont reçu l'influence du fluide seminal que sur ceux qui ne l'ont pas éprouvée; tous deviennent plus transparents. Au bout d'une heure ou deux, chez les poissons d'été, on voit apparaître une petite tache circulaire blanchâtre, tandis qu'il en faut huit à dix pour que ce phénomène se manifeste chez les salmonidés. Si l'œuf est infécond, le germe reste immobile; si au contraire l'œuf est imprégné, il éprouve des changements profonds, et en effet ce germe alors s'affaisse, diminue d'épaisseur, grandit et se transforme en membrane. En même temps l'embryon se manifeste sous la forme d'une ligne blanchâtre occupant un quart de la circonférence de l'œuf.

Durant cette première période, il est de la plus haute importance de laisser les œufs dans une immobilité complète, et ce n'est que plus tard, quand les formes du jeune poisson

se dessinent bien, et quand ses yeux apparaissent comme deux points noirâtres, que les mouvements et l'agitation qu'on imprime aux œufs n'ont plus le même danger.

C'est aussi cette période de développement qu'il faut choisir si les œufs sont destinés à être envoyés au loin. Ils peuvent alors supporter sans trop de perte un voyage de dix, quinze et vingt jours, renfermés dans une boîte et rangés par couches entre de la mousse et des herbes aquatiques humides, et après leur déballage les œufs remis en incubation poursuivent leur développement et ne tardent pas à éclore.

Le terme de l'évolution est très variable, selon les espèces et le degré de température du milieu ambiant. Dans les conditions ordinaires, les uns, tels que la carpe, la tanche, etc., éclosent après une semaine ou deux d'incubation; les autres, comme le brochet, vers le vingtième jour; d'autres enfin, comme les truites, les saumons, n'atteignent leur complet développement qu'au bout de deux et quelquefois trois mois.

En naissant, les jeunes ne montrent pas tous le même instinct; les poissons blancs, par exemple, se dispersent, presque aussitôt dans l'eau et se dérobent par leur vivacité et leur petitesse aux soins qu'on pourrait leur donner. Il n'en est plus de même des salmonidés. Ceux-ci, au sortir de l'œuf, portent une énorme vésicule ombilicale qui les condamne à l'immobilité, et les rend incapables de se soustraire à la voracité de leurs ennemis; il faut alors s'abstenir de les nourrir dans les appareils, par la raison que durant un mois après leur naissance les éléments renfermés dans leur énorme poche abdominale suffisent à leurs besoins. Lorsqu'ils ont perdu leur vésicule ombilicale, ou lorsque cette vésicule est complètement résorbée, leur appétit s'éveillant, on les retire alors des augettes, soit pour les mettre dans des bassins plus

spacieux, soit pour les jeter en plein eau, dans des étangs, dans des rivières, etc... Au moment où ils vont perdre leur vésicule, on peut leur faire parcourir de très-grandes distances dans de simples bocaux de 2 à 3 litres, en renouvelant l'eau ou en l'aérant toutes les deux ou trois heures.

Tel est l'exposé des pratiques usuelles auxquelles la pisciculture doit des succès incontestables, et maintenant que nous avons fait connaître les différents degrés par lesquels doit passer l'œuf fécondé avant d'arriver à un état parfait, nous allons terminer le résumé des travaux remarquables du savant professeur du Collège de France, par quelques mots seulement sur les habitudes du saumon, observées en Ecosse aux différentes époques de la reproduction.

La ponte a lieu, comme partout, depuis le mois d'octobre jusqu'en décembre, et l'éclosion varie, selon la température, entre 90 et 140 jours. Deux mois après son éclosion, le jeune poisson cesse d'être regardé comme fretin, et la croissance, à partir de ce moment, est divisée en quatre périodes. Pendant la première, le petit poisson, alors âgé de deux mois à un an, s'appelle *par*; il quitte ce nom pour celui de *smolt*, et se rend alors par bandes à la mer d'où il revient sous le nom de *grilse*; c'est la troisième époque. Enfin, à trois ans seulement, il parvient à l'état de saumon; ces divisions ne sont point infailibles, et surtout la transition du *par* à l'état de *smolt* donne lieu à de vives discussions. Quoiqu'il en soit, il est incontestable que le jeune poisson ne se rend à la mer qu'au mois d'avril de l'année qui suit celle de sa naissance, c'est-à-dire quand il a au moins un an accompli, et de 10 à 12 centimètres de long.

C'est à l'influence salubre des eaux de la mer, et surtout à l'abondante nourriture qu'elle renferme, que les saumons

doivent leur rapide croissance. On s'en est assuré au moyen de marques faites à leur corps, et l'on a vu des individus dont la taille n'excédait pas 5 ou 6 pouces au moment d'un premier départ, revenir au printemps suivant, pesant 7 à 8 livres, et 13 ou 14 après une seconde émigration.

Un exemple bien frappant de la prompte croissance du saumon est certifié par le duc d'Athol, l'un des propriétaires de la rivière du Tay. Un superbe saumon lui fut expédié de la partie inférieure du fleuve. Il portait sur un anneau de gutta percha la marque n° 1. Six semaines auparavant il avait lui-même pêché et marqué ce même poisson, et note avait été prise sur un registre, du n° 1, de l'anneau et du poids du poisson ainsi marqué. Ce poids était de 10 livres lors de la première capture, et de 24 lors de la seconde. Du reste, on a pris récemment en Suède une femelle du poids de 83 livres.

Les habitudes des saumons à la mer sont assez curieuses. Ces poissons ne s'écartent jamais du bord; à la distance de plus d'un mille au-delà on n'en rencontre aucun, ils voyagent en longeant la côte, et vont fort loin, souvent à 30 milles de l'embouchure de la rivière qu'ils ont adoptée; enfin ils reviennent toujours dans leur rivière natale. Ce dernier fait a donné lieu à d'intéressantes observations. Dans le golfe de Moray, par exemple, viennent se jeter trois rivières, le Ness, le Thin, le Bearlu; les saumons appartenant à chacun de ces cours d'eau ne les confondent jamais et remontent toujours dans leurs fleuves respectifs, qui produisent chacun une race particulière facilement reconnaissable à sa conformation. Ces trois variétés vont tous les ans se mêler ensemble dans le golfe pour y pâture sur un fond commun, mais quand les instincts de la reproduction les entraînent vers les lits de ponte,

les troupeaux se séparent, et chaque colonie rejoint son cours d'eau respectif.

Quand la source du fleuve est un lac situé à une trop grande hauteur, on voit les saumons qui arrivent au pied de la cataracte déployer un courage inutile pour essayer de la franchir, et de trouver sur la montagne la place qu'ils cherchent. Ils s'élancent alors par bonds de plusieurs mètres à travers les cascades, s'appuyant sur toutes les aspérités de la digue naturelle comme sur les barreaux d'une échelle qui les conduirait certainement au but si elle était continue. Mais cette continuité faisant défaut, ils retombent dans le bassin inférieur, et recommencent ce manège jusqu'à ce que, exténués de fatigue, ils ne puissent plus se dérober à la main du pêcheur.

Si, à l'égard de la fécondation artificielle, nos voisins d'Outre-Manche ne se sont montrés qu'intelligents imitateurs et habiles praticiens, il est d'autres procédés de pisciculture dont ils peuvent revendiquer l'invention. Tels sont, entre autres, les échelles ou escaliers à saumon. Ces appareils ont été imaginés pour permettre aux poissons de franchir les barrages naturels ou artificiels qui existent sur un grand nombre de rivières. Le système à escaliers consiste en une série de réservoirs carrés, en bois, posés les uns au-dessus des autres à la hauteur de deux pieds comme autant de grandes caisses. Ce procédé permet aux saumons et aux truites, quelle que soit la hauteur du barrage, de passer de l'aval à l'amont du fleuve, en sautant d'auge en auge sans trop d'effort et de fatigue.

L'autre système, dit à échelle, est plus simple encore; on construit au moyen d'un terrassement et de deux fortes cloisons une sorte de longue stalle large d'environ 20 pieds qui rejoint par une pente douce les deux parties de la ri-

vière. Puis, de 10 en 10 pieds, on établit graduellement une série de cloisons transversales formant autant de bassins d'une profondeur convenable, et, grâce à ces moyens, le saumon peut opérer sous ascension successive de bassin en bassin.

Le mode de construction des échelles et des escaliers à saumons dépend de la hauteur de la chute et des accidents du terrain; mais, quel qu'il soit, l'utilité de ces appareils est reconnue partout. Il en existe plusieurs en Ecosse, entre autres à Deamton, près Stirling, sur le Teith, et à Blantyre, sur la Clyde; mais c'est surtout en Irlande, où la pêche a pris des proportions énormes, que ces appareils sont établis et rendent de grands services. Leur prix est relativement modique, puisque certains propriétaires peuvent retrouver, dans le revenu d'une seule année de pêche ainsi créée, le capital même de leurs déboursés. Nous citerons comme exemple le fait suivant. En Irlande, près de Sligo, trois petites rivières, l'Arrow, la Colloones et la Colaney, se réunissent sur un même point et se précipitent à pic dans la mer, d'une hauteur de plus de 20 pieds. Toute communication entre la mer et la rivière étant impossible pour le poisson, ces trois rivières se trouvent privées du précieux saumon. Un propriétaire, M. Cooper, de Mackrec-Castle, eut l'idée d'établir près de ce petit Niagara une échelle à saumons, et son essai réussit au-delà de ses espérances. Dès la première année, on vit quelques saumons remonter l'échelle, l'année suivante on en compta jusqu'à 400, et la troisième année, en 1857, un fermier demanda à louer la pêche du saumon au prix annuel de 500 livres; aujourd'hui ce revenu a déjà doublé de valeur.

Les conséquences de la fécondation artificielle, au point de vue du repeuplement des différents cours d'eau, sont

incalculables; et, pour s'en faire une idée, il nous suffira de dire qu'au Collège de France, dans six mètres cubes d'eau de la Seine, simplement renouvelée par un robinet, on voit encore aujourd'hui plus de cinq cents individus de la famille des salmonidés, la plupart en état de reproduction, n'ayant jamais quitté la prison cellulaire où ils subissent depuis leur naissance le régime de la stabulation.

Nous voici au terme de notre résumé.

L'ouvrage que nous venons d'analyser est, comme on peut s'en convaincre, un livre écrit avec une grande fidélité d'observation; il restera comme un monument acquis à la science, et servira de guide à tous ceux qui voudront se livrer avec fruit à cette branche si intéressante de l'histoire naturelle. Ce qui en démontre surtout, de la manière la plus probante, l'utilité pratique, ce sont les heureuses tentatives qui ont été faites, en 1856, au bois de Boulogne, dans les eaux que la Seine fournit à l'embellissement de cette magnifique promenade.

Environ 50,000 saumons ou truites à l'état *d'alevin*, c'est-à-dire de très-jeune poisson, furent pris par M. Coste dans son laboratoire du Collège de France, où ils étaient nés par l'éclosion artificielle. On les jeta dans le lac et les divers cours d'eau qui parcourent le bois, puis on les abandonna à eux-mêmes.

Ces jeunes poissons ont rapidement prospéré et grandi au sein de ces eaux, et en février 1856, quelques coups d'épervier jetés du bord du lac seulement, suffirent pour amener cent-dix truites et saumons dont les uns étaient âgés d'un an et avaient déjà de 14 à 16 centimètres de long; les autres, âgés de trois ans, n'avaient pas moins de 40 centimètres et un poids de deux livres.

Une conséquence très-sérieuse résulte de la grande expérience qui s'est opérée au bois de Boulogne. Cette expérience est tellement concluante qu'elle peut être considérée comme la preuve, désormais acquise, de la possibilité de réaliser à coup sûr, dans des bassins d'eau presque dormante, l'élève et l'acclimatation des espèces les plus estimées des poissons comestibles. Les faits qui ont été constatés en cette circonstance sont donc la plus éloquente démonstration qui puisse exister de la certitude et de l'avenir de la pisciculture. Cette dernière se montre enfin aujourd'hui ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire une des plus belles conquêtes de la civilisation, une création qui honorera à jamais les sciences naturelles, et qui est appelée à rendre à l'alimentation de l'homme des services dont il est impossible de calculer en ce moment la portée.

A. CONSTANTIN.

LA SORCIÈRE.

Sur le haut rocher noir
Lorsque la froide brise
Rase, en sifflant, le soir,
La mer houleuse et grise;

Quand le sombre goëland
De son aile d'ébène
Lutte contre le vent
Et s'avance avec peine;

Quand la foudre est aux cieux ;
Quand l'éclair passe et brille
Eblouissant les yeux
De son feu qui scintille ;

Quand la vague à grand bruit
Sur le rescif se rue
Et lance dans la nuit
Sa voix jusqu'à la nue ;

Où vas-tu donc, enfant,
Qui marches si hardie,
Tes noirs cheveux flottant
Sur ta joue arrondie ?

Sais-tu bien où tu vas ?
Que c'est là la retraite
De la triste Noumna ?
Mais quoi ! — Rien ne t'arrête ?

Sais-tu que de Noumna
La vieille âme est vendue ?
Que Satan lui donna
Une seconde vue ?

Sais-tu que son pouvoir
Commande à la mer même ?
Que dans son livre noir
Est un secret suprême ?

Que sa voix seule peut
Faire tomber la foudre ;
Faire ce qu'elle veut ;
Réduire un monde en poudré ?

Qu'un seul de ses regards
Pourrait, dans sa colère,
Te changer, au hasard,
En arbre ou bien en pierre ?

Quoi ! Tu ne trembles pas ?
— Non ! Fièrè, audaceuse
Elle portait ses pas
Vers la caverne creuse.

En l'entendant, Noumna
Sortit de sa retraite :
Puis la fillette entra
Lui disant : — « Sois discrète ! »

La sorcière veilla
Longtemps devant la porte .
Soigneuse elle épia
Bruit que le vent apporte.

Enfin l'enfant sortit
De la caverne sombre...
Mais un baiser trahit
Ce qu'avait caché l'ombre...

.

Or depuis, bien souvent
Comme elle est revenue
Chez Noumna hardiment
Et sans paraitre émue ,

Bientôt on l'appela
Dans toute la contrée
L'Elève de Noumna,
La Fille Ensorcelée !

Mais on dit qu'un beau jour
Le Diable l'emporta.
Le Diable!... Ou bien l'Amour ?
Jamais on ne saura.

OLIVIER DE LAFAYE.

REVUE ASTRONOMIQUE DE 1861⁽¹⁾.



I.

En présence de la marche toujours croissante des progrès intellectuels de l'humanité ; au milieu de découvertes dont quelques-unes, aussi brillantes qu'inattendues, viennent étonner le monde, il y a toujours un très-grand intérêt à faire, de temps à autre, le relevé des richesses scientifiques dont les travailleurs infatigables, dont les révélateurs heureux augmentent peu à peu le trésor de notre monde intellectuel.

L'humanité prend ainsi plaisir à imiter l'homme laborieux et économe qui, à certains intervalles, aime à compter l'accroissement de sa fortune, accroissement dû à de rudes labeurs et à de sévères privations.

Du reste, ce retour en arrière vers les difficultés vaincues, cette proclamation des horizons nouveaux offerts à l'activité

(1) Cette Revue a été lue à la Société Académique de Brest dans les séances du 25 Novembre, du 30 Décembre 1861 et du 27 Janvier 1862.

de notre pensée ont leur côté éminemment moral; ils excitent notre émulation, raniment notre ardeur et nous font mieux comprendre ces paroles de Gresset :

Employer ses talents son temps et sa vertu,
Servir au bien public, illustrer sa patrie,
Penser enfin, c'est là que commence la vie.

Si la science se montre, en général, sous un aspect froid et sévère, elle a sur les autres parties du domaine de la pensée l'avantage que la route qui s'ouvre devant elle paraît sans borne.

Cet avantage en est-il un réellement?

N'est-ce point, au contraire, la vue de ce chemin n'aboutissant point qui donne à la science cet air sombre et glacé qui éloigne d'elle tant de gens?

Cette marche sans fin l'effraie sans doute, et, quoique poussée dans la voie qu'elle suit par un charme irrésistible, elle craint peut-être que cette route ne soit fatale ou que les ressources intellectuelles de l'humanité ne soient épuisées avant d'avoir fait une moisson qui puisse la satisfaire.

Il n'en est pas complètement de même, selon nous, des arts et des lettres.

Bien que la variété dans l'art, comme dans l'expression de la pensée, soit infinie; bien que l'idéal physique ou moral, que l'esprit humain semble poursuivre, paraisse reculer à mesure qu'on en approche; il y a, dans cette recherche du beau et du vrai, une limite que paraît déjà toucher la puissance de l'homme.

Qui penserait, en effet, à dépasser, en sculpture, Phidias, Michel-Ange, Benvenuto-Cellini ou Jean Goujon!....

En peinture, à aller au-delà des Raphaël, des Michel-Ange, des Titien, des Rubens, des Poussin, des Rembrandt !...

Dans la musique, à laisser en arrière Mozart, Haydn, Beethoven, Meyerbeer, Halévy, Listz, Thalberg ou Paganini !

Dans les lettres enfin, à faire mieux que toute cette brillante pléiade de poètes et d'écrivains dont la Grèce et Rome antiques nous ont fourni les modèles, et qui ont imprimé au monde entier ce mouvement littéraire qui, depuis le commencement du 16^e siècle surtout, jusqu'à nos jours, se continue d'une manière si active.

Ne semble-t-il pas que dans tous les genres ces immortels interprètes de tout ce qui plaît à l'homme sur la Terre, de tout ce qui est vrai, ont atteint les limites de la puissance que Dieu nous a donnée.

Si de temps à autre il surgit quelque pensée nouvelle ; si la forme se montre sous un aspect nouveau ; si la musique fait entendre une note qui n'a pas encore fait vibrer une corde ignorée de notre âme ; cette pensée nouvelle, cette mélodie d'une vibration inconnue, cette forme non encore mise en relief par le pinceau magique d'un Raphaël ou le ciseau divin d'un Phidias, ne sont encore que des variétés dans l'art ou dans la pensée ; qu'un pas de plus fait vers l'idéal désiré, mais n'ouvrent point à l'homme d'horizons nouveaux.

Toute œuvre littéraire exprime habituellement les passions, les souffrances, les dévouements, les vices ou les vertus des hommes.

La peinture représente sur la toile ces passions, ces souffrances, ces dévouements ; la sculpture les taille dans le marbre ; la musique les chante. Mais, que ce soit, lettres ou sculpture, peinture ou musique, c'est toujours l'humanité

représentée soit au physique soit au moral; c'est toujours la nature morale et matérielle circonscrite à notre globe. Doit-il du reste en être autrement et quelque chose peut-il nous plaire davantage que ce qui nous touche directement.

Aussi, l'influence de la littérature et des arts sur la civilisation morale de l'homme est trop vivement sentie par l'humanité tout entière pour que ces deux parties du domaine intellectuel ne soient pas considérées comme devant occuper la première place.

C'est, en effet, dans ces œuvres de l'intelligence que nous ressentons plus vivement ces aspirations divines, ces désirs infinis de bonheur, ces vagues souvenirs d'un passé meilleur qui nous font tressaillir et qui ont fait dire à Lamartine, dans ses *Méditations* :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

La science au contraire marche, pour ainsi dire, dans un cercle plus large; elle se distingue des lettres et des arts par son universalité, son essence en *général abstraite*.

Les vérités mathématiques découvertes par les Archimède, les Apollonius, les Galilée, les Leibnitz, les Newton, les Euler, les Lagrange, etc..., existent en dehors de tout.

Que l'homme, les animaux et les plantes disparaissent de notre globe; que notre ravissant ciel bleu s'évanouisse; que notre éblouissant soleil s'éteigne; que la Terre et les mondes qui l'entourent reprennent la forme vaporeuse qu'ils avaient à l'origine, les inflexibles vérités mathématiques révélées à l'homme n'en existeront pas moins; elles sont éternelles, elles ont pour ainsi dire une essence divine.

Il en est sans doute de même des découvertes relatives à la physique et à la chimie, ou du moins si celles-là sont plus intimement liées à la matière, les lois qu'il a été donné à l'homme de connaître existent pour tous les mondes matériels qui gravitent dans l'espace.

Tout en admirant donc ces productions si avidement désirées en raison des sensations de toutes sortes qu'elles nous font éprouver ; tout en savourant avec bonheur les jouissances extrêmes que procure une œuvre purement littéraire ou un morceau réellement artistique, on comprendra, j'en suis sûr, l'intérêt qu'il peut y avoir à connaître et à enregistrer les conquêtes de l'esprit humain sur le domaine intellectuel de l'univers ; conquêtes qui, en dehors de la grandeur qui leur est propre, ont sur l'humanité une influence directement matérielle par les progrès qu'elles permettent de réaliser, non-seulement dans l'industrie, mais aussi dans les arts.

Mais, comme dans chaque branche des sciences, les travaux accomplis, les résultats obtenus atteignent de nos jours un chiffre qui indique combien les travailleurs sont nombreux, il serait à désirer que chaque revue des travaux et découvertes relatifs à chaque branche fût faite par un homme spécial, donnant au lecteur son appréciation propre et mettant en relief la valeur réelle des différents résultats acquis.

Grâce à l'activité intellectuelle du 19^e siècle, les études à faire, les expériences à tenter se présentent tellement en foule à celui qui cherche, que ce n'est qu'en devenant spécial, même dans une seule partie des différentes branches des sciences, que l'on peut avoir l'espoir d'apporter sa pierre aux différents monuments de la pensée, ou rendre ses efforts utiles au développement de l'esprit humain.

C'est pour cela que, sans avoir nullement la prétention d'avoir

suffisamment approfondi la plus belle des sciences, je demanderai à la Société Académique de lui faire simplement connaître les travaux et découvertes accomplis en Astronomie pendant l'année qui touche à sa fin, ou dont la connaissance ne nous est parvenue qu'en 1861.

II.

Les Etoiles variables. — De toutes les questions relatives à l'Astronomie, il n'en est pas qui atteste d'une manière plus effrayante la grandeur infinie de la création, qui excite davantage tous les fantômes de notre imagination que la contemplation de ces innombrables soleils désignés sous le nom d'étoiles, et qui nous enveloppent de toute part.

Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies
Qui par tous les degrés de l'échelle du ciel
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.

Dans cette immense assemblée d'éclatants soleils, dans cette foule incommensurable des rois de l'univers réunis en ce point de l'espace par la main toute puissante de la gravitation, il se passe des phénomènes que la science ne peut encore expliquer d'une manière certaine et qu'elle se borne à étudier.

Parmi ces phénomènes mystérieux, on peut citer celui des *Etoiles variables*, c'est-à-dire, des étoiles dont l'éclat passe par différents degrés d'intensité, soit par périodes déterminées, soit à intervalles dont on n'a pas encore trouvé la loi.

Trois nouvelles étoiles de ce genre ont été découvertes l'année dernière par M. Joseph Baxendell.

La première est très-voisine d'Arcturus. Le 9 avril 1860, elle paraissait de la 10^e grandeur environ ; les jours suivants, son éclat a diminué rapidement et elle a enfin disparu le 23. Sa période de réapparition n'est pas encore déterminée.

La seconde se trouve dans la nébuleuse VIII, 72 d'Herschel; d'une couleur rouge-jaune foncé, elle était de 11^e grandeur le 11 juillet ; le 13 septembre elle avait disparu. Elle est voisine du Serpenteaire.

La troisième, enfin, est le numéro 4351 de la zone + 16^e du Catalogue de Bonn ; elle se trouve près du *Dauphin*. Le 23 septembre, cette étoile était de 8^e grandeur ; elle n'était plus que de la 11^e le 18 décembre.

M. Goldschmidt avait aussi signalé que l'étoile numéro 40196 du Catalogue de Lalande qui, au mois de juin, se trouvait visible et avait l'apparence d'une étoile de 7^e à 8^e grandeur, avait disparu. Cet astronome a écrit aux *Astronomisch Nachrichten*, le 14 octobre dernier, que l'astre a reparu le 23 septembre 1861 ; le 10 octobre, il était au-dessus de la 10^e grandeur. On pourrait en conclure que la période de réapparition est assez courte. Cette étoile est du reste notée comme variable dans la Carte de la 20^e heure de Encke.

Nous voyons que les quatre étoiles variables dont je viens d'indiquer l'observation ne peuvent pas être encore rangées parmi celles dont les périodes sont nettement établies et dont le nombre s'élevait à 24, en 1855, d'après la liste dressée par Argelander.

Jusqu'à ce que de nouvelles observations aient permis de constater la périodicité de leur éclat, elles doivent prendre rang parmi celles dont les périodes restent encore inconnues

et dont la célèbre Etoile α d'Argo représente un des plus incompréhensibles phénomènes.

Cette étoile α , en effet, depuis 1677 jusqu'à nos jours, passé par des périodes d'éclat extraordinaires, périodes qui ne semblent résulter d'aucune loi.

De la 4^e grandeur, en 1677, elle a varié irrégulièrement jusqu'en 1843 entre la 1^{re} et la 4^e grandeur. De 1843 à 1850, son éclat était tellement extraordinaire qu'elle égalait presque Sirius. Il a ensuite un peu diminué, mais elle est encore actuellement de première grandeur.

Dans la revue astronomique de 1860, j'ai indiqué les hypothèses faites pour expliquer ces variations dans l'éclat de certaines étoiles. Toutes ces suppositions laissent à désirer et nous ignorerons sans doute longtemps encore la cause réelle de ces phénomènes qui ne sont peut-être tout simplement dus, ainsi que le suppose M. de Humboldt, qu'à des variations réelles de lumière dans les surfaces ou les photosphères de ces centres radieux. Pour ces soleils, dont l'éclat change d'une manière si étrange, Lamartine ne pourrait donc pas répéter ce qu'il a dit de l'astre brillant du jour :

L'éclat de tes rayons ne s'est point affaibli,
Et sous la main des temps ton front n'a point pâli.

Nous devons encore enregistrer une étoile variable découverte dans la nébuleuse II,399 par M. Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, astronome qui observe, d'une manière spéciale, sous le beau ciel de la Grèce, les maxima et minima des étoiles variables.

Cette étoile, indiquée de 10^e grandeur dans le Catalogue de M. d'Arrest, a été invisible les 24 et 26 janvier 1861. Elle s'est de nouveau montrée le 31 janvier, elle était de la 11^e grandeur.

III.

Etoiles doubles. — On sait maintenant que parmi les soleils qui nous entourent il en est qui gravitent les uns autour des autres comme les planètes de notre système circulent autour de notre radieux Soleil.

On a donné à ces systèmes le nom d'étoiles doubles, triples ou enfin multiples lorsqu'avec une lunette d'un grossissement médiocre ils paraissent ne former qu'une seule et même étoile.

M. Baden-Powell, directeur de l'Observatoire de Madras, vient de déterminer, à nouveau, l'orbite de l'étoile double « de Cassiopée, donnée primitivement par W. Herschel.

Les distances et les angles de position observés par l'astronome anglais sont représentés d'une manière suffisamment exacte par cette nouvelle orbite. Cette détermination, basée sur les lois de la gravitation telles qu'elles existent dans notre système, fournit donc une preuve à l'appui de l'opinion, si rationnelle du reste, que le principe fondamental découvert par Newton régit non-seulement notre système, mais tous ceux qui roulent dans les espaces.

La durée de révolution des deux éléments « de Cassiopée, autour de leur centre de gravité, est de 181 ans.

L'ellipse décrite est très-aplatie, puisque l'excentricité est de 0,7708, c'est-à-dire que le petit axe n'est environ que les $\frac{3}{8}$ du grand.

Ces deux soleils, qui gravitent l'un autour de l'autre, ne

paraissent pas s'écarter à une distance plus grande que 12",84.

Le demi-grand axe n'est donc au plus que de 6",8, c'est-à-dire que du point où nous sommes il ne paraît pas plus grand que le quart du diamètre de Vénus, tel qu'on l'apercevait à la fin de décembre.

Cette distance, qui nous paraît si petite, n'en est pas moins énorme; ainsi, en supposant que η de Cassiopée soit aussi près de nous que l'est α du Centaure, étoile dont la lumière met trois ans et demi environ à nous parvenir, il est facile de calculer que lorsque les deux éléments considérés sont à leur distance moyenne, la lumière doit mettre une heure trois minutes à aller de l'un à l'autre. Comme la lumière met environ huit minutes treize secondes à parcourir la distance moyenne du Soleil à la Terre, on voit que les deux soleils qui forment η de Cassiopée sont, dans leur distance moyenne, éloignés l'un de l'autre de plus de sept fois et demie notre distance au Soleil, c'est-à-dire de plus de 290 millions de lieues.

Quand ils sont à leur distance minimum, distance qui nous apparaît sous un angle de une seconde trois dixièmes, ils sont encore à plus de 58 millions de lieues l'un de l'autre.

Tout ce que je viens de dire est dans l'hypothèse où l'étoile η de Cassiopée est aussi voisine de nous que l'est α du Centaure. Comme il est certain qu'il n'en est pas ainsi, qu'elle en est, au contraire, beaucoup plus éloignée, on voit quelle immense orbite parcourt chacune de ces étoiles qui nous paraissent cependant tellement voisines l'une de l'autre qu'on a cru longtemps qu'elles n'en formaient qu'une.

Combien ces découvertes viennent mettre en relief la puissance de la vision chez l'homme, puisque cet organe lui

permet de sonder les espaces célestes et d'embrasser d'un seul regard des distances dont l'esprit peut à peine se rendre compte.

En donnant à la lumière le pouvoir de se transmettre indéfiniment et à l'homme un organe dont la sensibilité surpasse d'une manière si extraordinaire celle de tous nos autres sens, Dieu a donc voulu que, par la contemplation des soleils qui gravitent dans l'espace, aussi bien que par celle des êtres qui vivent dans une goutte d'eau, nous reconnaissons et sa grandeur infinie et sa sollicitude paternelle.

Mais ces découvertes de mondes complètement ignorés avant la fin du 18^e siècle, en nous faisant mieux sentir notre faiblesse dans l'échelle immense de la création, ne doivent pas diminuer l'importance attribuée à l'homme, dans l'univers, par tous les philosophes religieux, car

Aux regards de celui qui fit l'immensité,
L'insecte vaut un monde, ils ont autant coûté.

IV.

L'Etoile Sirius. — Il y a dans la voûte céleste une étoile, la plus belle entre toutes, la plus éblouissante par son éclat et sa blancheur, qui est aujourd'hui le sujet d'observations et d'études les plus sérieuses.

Cette étoile, que tout le monde admire sous le nom de *Sirius*, est à une distance de nous égale à un million trois cent soixante-treize mille fois celle de la Terre au Soleil,

c'est-à-dire que sa lumière met environ vingt-deux ans à nous parvenir.

Ainsi, disons-le en passant, nous ne voyons actuellement cet astre brillant que tel qu'il était il y a vingt-deux ans; peut-être n'existe-t-il plus !.....

Dans son rapport au ministre de l'instruction publique, sur l'organisation de l'Observatoire impérial, M. Leverrier dit en parlant de Sirius :

« En discutant les observations de Sirius comparées pendant cent ans aux étoiles des constellations du Taureau, d'Orion et des Gémeaux, Bessel a constaté dans cette étoile un mouvement d'oscillation particulier et très-prononcé ; phénomène inexplicable, sinon en admettant que Sirius est soumis à l'influence d'un corps considérable auquel il est enchaîné par les lois de la gravitation. Or, cette supposition rend un compte si parfait de toutes les circonstances du phénomène que nous ne saurions douter qu'elle soit l'expression de la vérité. Si nous n'avons pas aperçu jusqu'ici ce compagnon de Sirius, c'est qu'il ne constitue pas un second Soleil brillant d'une lumière propre, comme dans les systèmes d'Etoiles doubles, mais bien une grosse planète du Soleil Sirius, planète dont l'éclat emprunté n'a pu parvenir jusqu'à nous. Peut-être, en perfectionnant nos moyens optiques, la verrons-nous un jour ; mais lors même que nous n'y parviendrions pas, nous déterminerons avec le temps l'orbite qu'elle parcourt, nous fixerons sa masse et celle de l'Etoile autour de laquelle elle se meut. »

On voit, par cette partie du rapport du savant directeur de l'Observatoire impérial, que l'étoile Sirius préoccupe vivement les astronomes modernes, et que pour éclaircir l

mystère qui entoure les mouvements de cet éclatant soleil situé dans des régions si éloignées de nous, il est nécessaire d'apporter à nos moyens d'observations tous les perfectionnements possibles.

D'après Bessel, les irrégularités observées dans le mouvement propre de Sirius, sont en effet dues au mouvement de cette étoile autour d'un centre obscur attirant.

Bessel était convaincu, dit M. de Humboldt, que les étoiles dont les mouvements propres présentent des variations sensibles, appartiennent à des systèmes qui occupent des espaces assez faibles, relativement aux énormes distances mutuelles des étoiles.

Le corps attirant, disait l'illustre directeur de l'Observatoire de Königsberg, doit être, ou situé très près de l'étoile accusant des variations sensibles dans son mouvement propre, ou se trouver très-près de notre Soleil. Mais, dans ce dernier cas, il aurait une masse considérable, et l'on ne comprend pas comment un corps de très-grande masse, placé à une petite distance du Soleil, ne déterminerait pas, dans les mouvements de notre système, des perturbations que l'observation n'a jamais accusées. Il faut donc en conclure que le corps attirant est très-près de l'étoile elle-même.

M. Struve éleva des doutes sur les résultats obtenus par Bessel, et un an après la mort de ce savant astronome, il engagea M. Fuss à chercher la cause des anomalies présentées par Sirius.

Les résultats de M. Fuss furent, comme le pensait M. Struve, contraires aux hypothèses admises par le directeur de l'Observatoire de Königsberg.

Mais un grand travail présenté, en 1851, par M. Peters,

directeur de l'Observatoire d'Altona, et les recherches auxquelles, de son côté, s'est livré M. Schubert, calculateur du *Nautical almanach* des Etats-Unis, ont paru donner raison à Bessel.

En discutant, en effet, les différences d'ascensions droites de Sirius, de Procyon, de α et β d'Orion observées depuis 1755 jusqu'en 1840, et comparant ces différences observées avec les *Tabulæ Regiomontanæ*, M. Peters s'est cru en droit de conclure que les écarts entre le calcul et l'observation de Sirius s'expliquent par l'hypothèse d'une orbite elliptique que l'étoile décrirait autour du centre de gravité du système formé par cette étoile et un compagnon obscur.

Le savant directeur de l'Observatoire danois a même voulu pousser plus loin son travail, en déterminant la nature de l'orbite décrite. Il a trouvé cinquante ans pour temps de révolution, 0,8 pour excentricité de l'ellipse, c'est-à-dire que le grand axe étant représenté par cinq, le petit axe l'est par trois, et il a assigné 1791 ou 1792 pour époque d'un passage de Sirius à l'apside inférieure. Enfin, d'après la formule donnée par M. Peters, la masse du satellite obscur serait au moins égale au quart de la masse de Sirius.

Ces résultats n'ont rien qui doive étonner. Il peut en effet se faire que dans un des nombreux systèmes solaires répandus dans l'espace, il y ait une ou même plusieurs planètes dont la masse soit peu différente de celle de leur centre d'attraction. On sait alors que le soleil qui se trouverait dans ce cas ne paraîtrait pas immobile par rapport aux corps de son système planétaire, comme cela arrive pour le nôtre, mais décrirait une courbe autour du centre de gravité du système général, point très-éloigné, dans ce cas, du centre de gravité de l'astre radieux.

Mais, sans admettre des planètes ayant des masses presque égales à celle de leur centre d'attraction, ce qu'on pourrait peut être trouver en opposition avec la cosmogonie des systèmes, ne peut-il pas se faire que Sirius, dans son mouvement de translation dans l'espace, ait passé dans la sphère d'attraction d'un gros astre obscur avec lequel il grave en ce moment.

Il peut très-bien arriver, et c'était même l'opinion de Laplace, qu'il existe des masses non lumineuses dans l'univers. Ces corps sont probablement des soleils éteints continuant à graviter dans les espaces, et qui, n'en étant pas moins des centres d'attraction sont sans doute encore entourés de leur cortège funèbre de planètes. Astres sans chaleur, sans vie et sans lumière, où tout a fini de vivre, où toutes les générations ont rempli la mission que Dieu leur avait assignée, ils attendent l'époque où le changement de l'attraction en répulsion universelle permettra la décomposition de ces grands cadavres des cieux, et rendra les molécules qui les constituent aux espaces célestes jusqu'à ce qu'un nouveau changement de la répulsion en attraction générale les enchaîne de nouveau pour former de nouveaux soleils et de nouvelles planètes. Car, puisqu'ici bas tout naît, vit et meurt, ce doit être une loi générale de l'univers, et les soleils doivent aussi se renouveler comme les feuilles des arbres.

Bien que l'hypothèse d'une grosse masse obscure, à laquelle serait enchaînée Sirius, paraisse rendre compte des irrégularités observées dans le mouvement propre de cet astre, cette supposition n'a nullement satisfait l'abbé Calandrelli.

M. Leverrier vient, en effet, de présenter à l'Académie des sciences, au nom du savant directeur de l'Université romaine, un travail considérable sur la belle et mystérieuse étoile.

Dans ce mémoire, M. Calandrelli paraît démontrer que les variations périodiques de l'ascension droite de Sirius s'expliquent très-bien par un mouvement propre de cette étoile, sans avoir besoin d'imaginer un gros satellite obscur, la faisant osciller autour de sa position normale.

Lequel croire de M. Peters ou de M. Calandrelli ? Pour notre part nous n'en savons rien, car leurs noms ont une autorité scientifique assez reconnue pour qu'on accorde confiance à l'un aussi bien qu'à l'autre !

En attendant cependant que la science ait définitivement prononcé sur l'exactitude du travail de M. l'abbé Calandrelli, nous conserverons la supposition du gros astre obscur dont la mystérieuse présence dans l'espace séduit davantage notre imagination.

A ce sujet, qu'on nous permette encore une dernière observation.

M. Leverrier, par la phrase que nous avons citée plus haut, laisse espérer que la science pourra peut-être un jour, en perfectionnant ses moyens optiques, permettre d'apercevoir le gros satellite obscur de Sirius, si tant est qu'il existe.

Il est facile de calculer que si notre Soleil était à une distance de nous égale à celle à laquelle se trouve la brillante étoile, il ne sous-tendrait qu'un angle égal à treize dix-millièmes de seconde. Or, d'après Arago, on ne peut apercevoir un objet circulaire qu'autant qu'il sous-tend un angle de $60''$ au moins. Pour apercevoir un satellite de Sirius, gros comme notre Soleil et n'envoyant que de la lumière réfléchie, il faudrait donc employer une lunette grossissant au moins 46000 fois.

Les plus forts grossissements qu'on ait atteints ne sont, actuellement, que de 6000 fois, et encore ne les obtient-on

qu'au détriment de l'intensité de la lumière reçue. Je crois donc que l'on est encore loin de l'époque où l'espoir de contempler le mystérieux compagnon de Sirius pourra se réaliser.

V.

Les Comètes nouvelles. — En fait d'astres mystérieux, il n'en est pas dont l'origine soit moins établie, dont l'apparition soit moins prévue que celle de ces immenses traînées lumineuses connues sous le nom de *Comètes*.

Ces astres ne sont plus, heureusement, un sujet d'effroi pour l'espèce humaine; la science a su calmer les terreurs ou les appréhensions que faisait naître, autrefois, l'apparition subite d'un de ces corps célestes.

Ces appréhensions étaient telles, au siècle dernier, qu'elles ont fait dire à Voltaire, en 1738, en faisant connaître à la France la *Philosophie* de Newton, dont on paraissait ignorer l'existence, bien qu'elle eût déjà plus de 50 ans d'âge :

Comètes que l'on oraint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la Terre.
Dans une ellipse immense achevez votre cours,
Remontez, descendez près de l'astre du jour.

Si celui qui est peu au courant des lois de la gravitation fait encore aux astronomes le reproche de ne pas l'avoir averti qu'un de ces astres nébuleux allait paraître, il n'y voit plus au moins des présages funestes pour les hommes; à

peine croit-il encore à leur influence sur les phénomènes météorologiques qui, par d'autres causes, peuvent exister lors de l'apparition d'une Comète.

L'année 1864 n'a pas été très-riche en astres de ce genre; il ne s'en est présenté que deux.

La première a été découverte à New-York le 4 avril. Sept jours plus tard elle se trouvait sous le bras gauche d'Hercule, près de l'étoile α de cette constellation. Le 17 mai, vers 9 heures du soir, temps moyen de Paris, l'astre chevelu se trouvait au milieu de la distance de Procyon à α de l'Hydre.

D'après M. Pape, l'inclinaison du plan de l'orbite sur le plan de l'écliptique est très-considérable. Il est d'environ 80°.

L'astre s'est trouvé à son périhélie, c'est-à-dire à sa distance minimum du Soleil, vers le 3 juin; cette distance n'est inférieure que d'un dixième environ à la distance moyenne de la Terre au Soleil.

Le maximum d'éclat a eu lieu le 8 mai; c'est le moment où elle a été à sa plus grande proximité de la Terre.

Le 12 mai, à midi, temps moyen de Paris, la Comète a passé à son nœud, c'est-à-dire, qu'elle a traversé le plan de l'écliptique. Sa distance au Soleil, à ce moment, était à peu près égale à celle de la Terre à l'astre radieux. On voit par là que la Comète a presque traversé la route que décrit notre globe, lequel s'est trouvé au point où a passé l'astre rapide, vers le 15 avril.

Il s'est donc présenté, pour cet astre, une circonstance analogue à celle signalée pour la Comète périodique de Gambart.

Le 29 octobre 1832, cette dernière Comète a passé, en effet,

non loin du point de l'écliptique où la Terre s'est trouvée un mois après.

Bien que la Comète I de 1861 ait été visible à l'œil nu, elle a passé presque inaperçue pour la plupart.

D'après M. Tempel, de Marseille, la nébulosité égalait à peu près la Lune en grandeur; la queue mesurait une étendue 7 à 8 fois plus considérable, mais d'une largeur relativement beaucoup moindre; aussi le phénomène présentait-il, d'après le jeune astronome, l'aspect d'une boule empalée sur un bâton.

La deuxième Comète. — Il paraît que, décidément, nous ne devons pas voir la belle Comète de Charles-Quint, dont on attend le retour depuis si longtemps.

Elle se sera peut-être dissipée dans les espaces célestes, ou bien l'attraction de quelque grosse planète extra-neptunienne de notre système, l'aura tellement dérangée de sa route que, si elle revient nous visiter, personne ne la reconnaîtra.

La belle Comète qui s'est montrée inopinément à nous, le 30 juin, a donné un moment d'espoir.

Un savant, que son esprit a rendu populaire, a même cru reconnaître la Comète attendue.

« L'état actuel de cette Comète, probablement celle de » Charles-Quint, » a-t-il dit, en venant annoncer la bonne nouvelle à l'Académie, « donne un démenti formel à ceux qui » veulent que ces astres aillent en se disséminant et en se » perdant de plus en plus dans l'espace. »

Il a été sur le point d'ajouter : la voilà qui arrive à toute vitesse; voyez, elle est aussi brillante qu'en 1556; ce voyage de 305 ans n'a ni ralenti sa marche, ni blanchi sa chevelure.

Et remarquez quelle précision ! elle se présente juste au point où M. Hind avait dit qu'elle devait apparaître, entre ϵ et δ du Cocher.

Attendons, attendons, a répondu M. Leverrier au porteur de la nouvelle; il ne suffit pas qu'on la voie au point où, d'après M. Hind, doit se montrer la Comète de Charles-Quint; il ne suffit pas que vous la reconnaissiez pour que nous soyons assurés de l'identité des deux astres; obtenons d'abord trois positions de l'astre, et nous pourrons dire ensuite si c'est bien réellement la Comète attendue.

Funeste illusion, hélas!... Trois observations, et même plus, ont été obtenues; les calculs ont été faits : ce n'est pas la Comète de 1556!....

Et d'abord, l'astre chevelu du mois de juin ne s'est pas du tout montré au point assigné par M. Hind, puisqu'il a été aperçu un mois plus tôt en Australie.

C'est un amateur d'astronomie, M. Tetthutt (il paraît que ce sont décidément des amateurs qui doivent découvrir les Comètes), qui, prétend-on, l'a vue le premier, le 13 mai, à Sydney.

En fait de priorité de ces sortes de choses, on ne peut, je crois, avoir rien de certain; qui dit, en effet, que ce n'est pas quelque naturel de la Polynésie qui a eu l'insigne honneur, honneur dont il ne se doute même pas, d'avoir aperçu le premier l'astre inattendu.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les premières observations en ont été faites, le 27 mai, par M. W. Scott, directeur de l'Observatoire de Sydney; quinze jours plus tard, à Rio-Janeiro, M. Liais a aperçu l'astre se levant le matin avant le lever du Soleil; et dix-neuf jours après, c'est-à-dire trente-quatre jours après les observations de M. Scott, l'infatigable

M. Goldschmidt a aperçu , à Paris , la Comète à travers les lourds nuages qui , à cette époque , ont encore laissé le ciel presque couvert pendant plusieurs jours.

L'astre a été vu presque en même temps , dit l'abbé Moigno , à Copenhague , à Rome , à Lisbonne et à Montpellier.

On assure même que M. Lescarbault l'a aussi aperçu le 30 juin ! Il a cela de commun avec beaucoup de gens ; mais c'est toujours une compensation à la perte probable de son pauvre Vulcain.

Quand elle s'est montrée en Europe , la brillante Comète de l'été dernier s'étendait sur une longueur de 35° et une largeur de 4°. Légèrement convexe vers la gauche du spectateur , dit M. Goldschmidt , et un peu courbée vers la droite , à l'extrémité de la queue , elle atteignait presque l'étoile polaire.

L'enveloppe lumineuse , s'étalant en éventail du côté du Soleil , était plus visible à droite du noyau qui , quoique très-brillant , n'offrait rien de remarquable à ce moment.

Sous le beau ciel de Rome on a pu distinguer deux queues : une longue de 45°, large de 8° et ayant quelques ondulations ; l'autre plus faible et plus droite , mais s'étendant sur une longueur de 118°.

Du 1^{er} au 7 juillet , le noyau a éprouvé des changements notables ; ainsi , le 1^{er} juillet , sous une forme ovale , son grand diamètre était de 10" , ce qui fait à peu près 200 lieues pour diamètre réel. Le soir du même jour , il n'était plus que de 2 à 3" , et le 7 , enfin , il ne mesurait plus qu'une seconde.

D'après M. Hind , le noyau n'avait pas plus de 160 lieues d'étendue. M. Faye dit avoir été surpris de son peu de largeur.

Dans la nuit du 2 juillet , la queue , qui avait augmenté en

largeur , avait environ 5° près de l'étoile λ du *Dragon* , c'est-à-dire à 20 degrés du noyau.

Cette étoile , dit toujours M. Goldschmidt , marquait l'endroit où les deux branches de la queue étaient visiblement séparées. Celle au sud , très-large , peu lumineuse , se perdait dans l'espace par une longueur de 20° ; celle au nord allait jusqu'à 75°.

Des ondulations se faisaient remarquer dans les contours de la branche nord qui paraissait avoir une assez grande déchirure. A partir des points δ et η du *Dragon* , cette partie de la queue était droite et uniforme et s'étendait jusqu'au quadrilatère d'*Hercule*.

Cette description de la queue de la Comète de juin , donnée en substance dans la Revue scientifique *le Cosmos* , s'accorde avec celles fournies par d'autres observateurs.

Les *Astronomische Nachrichten* du mois d'octobre contiennent une lettre du père Capelletti , astronome-amateur au Chili. Cette lettre , qui donne la description de l'astre et de ses mouvements dans la voûte céleste pendant le mois de juin , est accompagnée d'une carte avec dessins.

Ni les deux branches si nettement définies par M. Goldschmidt , ni les ondulations de la partie nord ne sont indiquées par le P. Capelletti , qui n'avait du reste à sa disposition que des instruments fort incomplets. Toutefois , il a noté qu'un rayon lumineux bien tranché partait du noyau et s'étendait au milieu de la queue jusqu'à une assez grande distance. Ce rayon était d'autant plus brillant , ajoute-t-il , qu'il trouvait un contraste dans l'ombre du noyau même qui divisait la queue par le milieu.

La figure de la queue , dit le père Secchi , en reproduisant la lettre que nous venons de citer , s'accorde assez bien avec

celle que nous avons vue, en prenant en considération, cependant, le passage de la Terre à travers le plan de l'orbite, passage arrivé le 29 juin et qui a produit :

1^o Une superposition des deux branches; 2^o un renversement dans les jours suivants, de sorte que la branche de l'est a passé à l'ouest.

Enfin, dit-il, le rayon lumineux vu dans l'espace des deux queues est remarquable, car il rappelle ce qui a été observé par sir J. Herschel, au Cap, dans la Comète de Halley, en 1835.

Les *Astronomische Nachrichten* contiennent aussi une carte et de très-beaux dessins résultant des observations faites à l'Observatoire du Collège Romain.

Les nébulosités qui ont entouré le noyau ont pris des aspects excessivement remarquables. On y voyait, comme dans la Comète de Halley, ces magnifiques aigrettes tournées en éventail du côté du Soleil et opposées à ce rayon lumineux dont a parlé le père Capelletti.

Tout en conservant cet aspect général pendant la durée de l'apparition de l'astre, la nébulosité a pris successivement des formes excessivement variées, formes déterminées par les différentes faces que nous présentait la Comète dans son mouvement, et par les jeux de la lumière solaire éclairant d'une manière différente la chevelure et la queue. Du reste, sous l'influence de l'attraction de la chaleur solaire et d'autres causes dont on n'a pas encore bien déterminé la nature, cette nébulosité a pu changer réellement de forme et de grandeur.

Ainsi, dans les dessins faits par l'Observatoire du Collège Romain, on voit que les aigrettes du 1^{er} juillet ont varié dans l'espace de quelques heures d'une manière étrange.

Par des études faites sur les Comètes de 1858, 1860 et 1861,

M. Schmidt a pu déterminer la vitesse avec laquelle la matière sort du noyau des Comètes pour former la nébulosité qui entoure la tête et la queue.

Il a trouvé, par exemple, qu'en octobre 1858, la vitesse avec laquelle la matière sortait du noyau de la Comète alors visible était de 535 mètres par seconde, c'est-à-dire plus considérable que la vitesse du boulet au sortir de la pièce.

Nous avons dit que la belle Comète de juin 1861 n'avait rien de commun avec celle de Charles-Quint.

Les courbes paraboliques déterminées par MM. Pape, Seeling, Hubbard, etc., sont presque toutes identiques. Elles donnent, pour inclinaison du plan de l'orbite, $85^{\circ} 38'$ environ, c'est-à-dire que ce plan est presque perpendiculaire au plan de l'écliptique. La distance minimum de la Comète au Soleil est de 0,82, le rayon moyen de l'orbite terrestre étant 1. Or, on sait que l'inclinaison du plan de l'orbite de la Comète de février 1556 est de 32° environ, et que sa distance périhélie n'est que de 0,4639. Ainsi, pour la Comète de l'été dernier, les deux éléments paraboliques que je viens de citer sont non-seulement différents de ceux de la Comète de Charles-Quint, mais n'ont d'analogie avec aucune des Comètes apparues jusqu'ici.

Quelques astronomes ont voulu s'assurer si une orbite elliptique ne satisferait pas mieux aux observations qu'une orbite parabolique. Nous avouons, à regret, que les calculateurs ne sont pas complètement d'accord sur un élément important, le temps de révolution de l'astre.

Les éléments elliptiques donnés d'abord par M. Pape ne s'accordent nullement avec les éléments paraboliques qu'il a plus tard obtenus. Aussi assignait-il 1849 ans, environ, pour le temps de révolution de l'astre qui, d'après cela, eut

été témoin, à son avant-dernière apparition, des premiers efforts du Christianisme sur la civilisation de l'homme.

M. Virgilio Trettenero, astronome de l'Observatoire de Padoue, a trouvé des éléments elliptiques qui s'accordent assez bien avec les éléments paraboliques généralement adoptés. Il assigne 181 ans 3 mois au temps de révolution de la Comète.

Enfin, M. Auwers, de Kœnigsberg, en corrigeant les observations de M. Moesta des 10 et 12 juin, et en les combinant avec les observations des 11 et 13 juin faites par M. Liais, au Brésil, pour en former un premier lieu moyen relatif du 12 juin, en joignant à cette observation moyenne les deux positions déterminées le 23 juillet et le 30 août (ce qui donne, comme on le voit, des intervalles assez considérables), a trouvé des éléments elliptiques plus en accord avec les éléments paraboliques que ceux de M. Trettenero.

Il a trouvé pour temps de révolution de l'astre 601 ans et pour demi-grand axe soixante-onze fois le rayon de l'orbite terrestre. Avec la distance périhélie que nous avons donnée, 0,82, distance qui est aussi celle relative aux éléments elliptiques, l'astre s'éloignerait du Soleil à une distance égale à 144,6 rayons de l'orbite terrestre. De ce point, sa lumière mettrait à venir jusqu'à nous environ 19 heures 24 minutes ; c'est encore bien loin, comme on le voit, de l'étoile la plus voisine de nous, dont la lumière met 3 ans 6 mois à nous parvenir.

Ainsi, s'il est vrai que la Comète de juin aille à cette distance énorme du Soleil, elle est encore à des distances immenses de la sphère d'attraction des autres soleils.

Mais quelque confiance que donnent les calculateurs que je viens de citer, je crois que l'on fera bien de ne pas enregis-

trer la Comète II de 1861 comme une Comète périodique. L'étendue de son orbite, dans tous les cas, l'envoie dans des régions qui, quoique très-éloignées de notre Soleil relativement à nous, sont à des distances où peuvent exister, ainsi que je l'ai déjà dit, des corps planétaires que nous ignorons et qui peuvent changer d'une manière inattendue la route assignée à l'astre mystérieux.

On a prétendu que la belle Comète dont nous nous occupons avait balayé de sa queue notre pauvre globe.

De sérieuses discussions se sont élevées à ce sujet. M. Valz, l'ancien directeur de l'Observatoire de Marseille, a même signalé une épidémie devant se rapporter à cette singulière circonstance. Jusqu'où, cependant, peut aller l'imagination !....

Le 28 juin, avait dit M. Hind, le noyau, distant de nous de 5 millions de lieues, est entré dans le plan de l'écliptique. A cette époque, la véritable longueur de la queue était de 5 à 6 millions de lieues. Or, le 7 juillet, la Terre est arrivée à l'endroit où, le 28 juin, l'orbite terrestre était balayée par la queue de la Comète; rien ne s'oppose donc, ajoutait l'astronome Anglais, à ce que nous ayons traversé l'extrémité de la queue.

Pour corroborer cette assertion, M. Hind affirmait que, dans la soirée du 30, il s'était produit une illumination du ciel, aperçue aussi par d'autres observateurs, et qu'il a attribuée à un effet météorologique produit dans notre atmosphère par les molécules cométaires.

En opposition à l'assertion de M. Hind, M. André Poey a fait observer que ni lui ni M. Coulvier-Gravier, l'observateur infatigable des Etoiles filantes, n'ont rien vu de semblable ni le 29, ni le 30.

Du reste, M. Pape a calculé que le diamètre vrai de la queue de la Comète dans le plan de l'orbite de la Terre, le 28 juin, à 7 heures 40 minutes du soir, et à l'endroit où la queue de l'astre chevelu rencontrait l'orbite de notre globe, était de 300000 lieues.

Douze heures après ce passage par le nœud, vers 8 heures du matin, le 29 juin, a eu lieu la distance minimum de la Terre aux particules cométaires les plus rapprochées.

Cette distance n'a pas été inférieure à 1000000 de lieues.

M. de Littrow est arrivé aux mêmes résultats que M. Pape.

Il paraît donc prouvé que nous n'avons nullement traversé la queue de la Comète, et qu'il faut attribuer à d'autres causes l'illumination de l'atmosphère signalée par M. Hind, et l'épidémie indiquée par M. Valz.

Notre proximité de l'astre, à un moment donné, a seulement permis de noter les perturbations sensibles éprouvées par la Comète dans son mouvement, perturbations causées par l'attraction de notre globe.

Avant de quitter la brillante Comète que nous ne devons jamais revoir, je crois devoir encore indiquer que le père Secchi a trouvé, pour limite supérieure de la masse de cet astre, deux millièmes de la masse de la Terre; ce qui donnerait, pour poids de la Comète, 11762 billions de tonnes de mille kilogrammes.

Cette limite est peu en accord avec ce que John Herschel pensait de la masse des Comètes, ne devant peser, d'après lui, que quelques onces; et aussi de ce qu'en a dit M. Babinet, qui appelle ces astres des *riens visibles*.

Du reste, cette limite supérieure du P. Secchi n'indique pas la masse réelle de la Comète et n'infirme pas, d'une manière absolue, les opinions d'Herschel et de M. Babinet;

toutefois, il est bon de faire remarquer que les astronomes évaluent la masse de la Comète de Encke à 0,001 de celle de la Terre, c'est-à-dire à une quantité 500 fois plus forte que la limite supérieure que nous venons d'indiquer.

VI.

La Comète périodique de D'Arrest. — Les Comètes seront longtemps encore un sujet de rudes labeurs, de méditations profondes, d'hypothèses plus ou moins satisfaisantes.

D'où viennent ces astres mystérieux ?

Quelle est leur origine ?

Pourquoi y en a-t-il de réellement périodiques, c'est-à-dire dont les retours peuvent être prédits, tandis que d'autres, qui semblaient devoir être classés dans la même catégorie, disparaissent sans revenir au point que la science leur avait assigné ?

Quelle est la cause réelle de la variation que semblent éprouver, dans certains de leurs éléments, deux des Comètes périodiques découvertes dans notre siècle, variations que l'attraction universelle est impuissante à expliquer ?

Sous quelle influence les queues cométaires se forment-elles si rapidement, à mesure que l'astre se rapproche du centre d'attraction, et prennent-elles une direction complètement opposée au Soleil ?

A quoi, enfin, peut-on attribuer la forme générale observée dans les nébulosités des Comètes et les rapides changements qu'on y découvre ?

A toutes ces questions la science ne peut encore répondre d'une manière satisfaisante. Mais en attendant que le jour apparaisse, en attendant que les révélateurs se fassent entendre, *étudions, cherchons* et surtout *observons*.

Avant de rechercher les *causes*, caractérisons bien les effets et interprétons bien la grande loi newtonienne.

Déjà des calculs excessivement laborieux permettent de constater les changements qu'éprouvent les éléments des Comètes périodiques, en raison de l'attraction des planètes connues de notre système; on donne ainsi, aux observateurs, le moyen de retrouver l'astre dans la voûte céleste, quand, à chaque période, il revient à une distance de la Terre qui permet de l'apercevoir.

Par ses laborieux calculs, M. Y. Villarceau avait conclu que la Comète périodique de D'Arrest, à son retour en 1857, ne serait visible que dans l'hémisphère sud et que son éclat serait très-faible. Grâce aux éphémérides publiées par ce savant astronome, M. Maclear, directeur de l'Observatoire du Cap de *Bonne-Espérance*, trouva immédiatement, au lieu et à l'époque désignés, l'astre dont l'éclat était en effet excessivement faible.

Presque perdue à son second retour, la Comète le serait tout-à-fait à son troisième, si l'infatigable collaborateur de M. Leverrier n'avait pas déterminé les nouvelles perturbations éprouvées par l'astre nébuleux.

M. Y. Villarceau vient, en effet, d'annoncer que la Comète s'est beaucoup rapprochée de Jupiter. Elle est, en ce moment, quinze fois plus près de cette planète que du Soleil. Elle subit donc, dans des proportions considérables, l'influence de ce géant du monde planétaire, comme l'appelle l'abbé Moigno.

Par suite de cette attraction, le mouvement moyen de l'as-

tre est grandement modifié, l'inclinaison du plan de l'orbite a varié de 2 degrés; son passage au périhélie est avancé de 49 jours.

L'orbite que décrit en ce moment la Comète est donc réellement différente de celle qu'elle décrivait à sa dernière apparition; aussi, sans les calculs de M. Y. Villarceau, serait-elle peut-être, en raison de son peu de visibilité, complètement perdue.

A ce sujet de modifications si notables éprouvées par les éléments d'une Comète, par suite des attractions développées sur elle par les astres connus de notre système planétaire, on peut se demander quelle énorme perturbation peut subir un de ces astres chevelus, à longue période, lorsque étant, par exemple, à sa plus grande distance du Soleil, lorsque sa vitesse dans l'espace s'est considérablement ralentie, il se trouve peu éloigné d'un corps planétaire considérable dont l'existence ne nous a pas encore été révélée.

Avant le 13 mars 1781, on ignorait complètement l'existence de la planète Uranus dont la masse est 15 fois plus considérable que celle de la Terre, dont l'année dure 84 fois autant que la nôtre, et qui est 19 fois plus éloignée du Soleil que nous ne sommes !

Avant 1846, on n'avait aucune certitude sur l'existence de la planète Neptune dont la masse est environ 25 fois celle de la Terre, qui est 30 fois plus éloignée du Soleil que nous ne sommes, et qui met 164 de nos années à faire sa révolution autour de l'astre radieux.

Certes, si l'on pouvait faire savoir à Lahire, à Cassini, à Halley, à Fontenelle, etc., que nous connaissons des corps célestes de dimensions beaucoup plus considérables que celles de la Terre, décrivant à des distances énormes leur im-

mense orbite autour du Soleil, quel ne serait pas leur profond étonnement, si, toutefois, ils n'ont point appris les grandes nouvelles astronomiques dans les plaines heureuses de l'Elysée !

Eh bien ! pourquoi Neptune serait-il donc le dernier mot du système planétaire ? Pourquoi le nombre des grands corps célestes, satellites de notre Soleil, s'arrêterait-il à huit ; n'est-il pas, au contraire, probable qu'il y en a davantage.

Qui dit alors que Jupiter est le plus considérable des corps qui gravitent autour de l'astre éclatant, et qu'il n'existe pas, par delà Neptune, d'autres géants planétaires que la lunette heureuse d'un Herschel ou l'analyse puissante d'un Leverrier doit un jour découvrir ?

Dans des régions où les vitesses des corps célestes sont relativement faibles, l'attraction des masses inconnues a plus de puissance et les perturbations sont évidemment plus considérables.

Il n'est donc pas étonnant, dans cette hypothèse, que les Comètes qui atteignent ces régions inexplorées éprouvent, dans leur route, des déviations telles que nous ne pouvons les reconnaître quand elles viennent de nouveau visiter les parages où nous gravitons.

Peut-être enregistrons-nous, comme nouvelles, des Comètes que les générations qui nous ont précédés avaient déjà aperçues !...

VII.

Accélération de la Comète de Faye. — Encore un effet dont la cause est inconnue, et qui se fait sentir dans la Comète

périodique de Faye, comme on l'a déjà observé dans la Comète de Encke.

M. Axel Möeller, savant Suédois, vient de déterminer, par une étude approfondie de trois apparitions de la Comète périodique de Faye, que cette Comète a, comme celle de Encke, une *accélération croissante* avec le temps, se manifestant surtout dans l'accélération du mouvement moyen.

Les deux premières apparitions ont servi à fixer les éléments de l'ellipse qui représente la course de la Comète en 1851.

En ayant ensuite égard à toutes les perturbations exercées par les planètes qui ont une action sensible, et en faisant des éphémérides pour 1858, basées sur l'orbite de 1851 ainsi corrigée, l'observation a constaté que les positions calculées étaient *en retard* sur les positions observées. Ainsi M. Möeller a trouvé que depuis le 8 septembre 1858 jusqu'au 16 octobre de la même année, la différence entre l'ascension droite calculée et celle observée a varié d'une manière croissante depuis $-44' 57'',8$ jusqu'à $-47' 10'',8$; les différences entre les déclinaisons calculées et observées ont varié d'une manière continue depuis $+ 5' 40''$ jusqu'à $+ 7' 40'',6$. L'observateur a donc trouvé l'astre, en 1858, par une déclinaison plus forte que celle assignée par le calcul, et par une ascension droite plus faible.

En appliquant à l'astre rebelle les formules adoptées par M. Encke pour sa Comète, formules basées sur l'existence d'un *milieu résistant*, M. Möeller a vu disparaître le désaccord signalé entre la théorie et l'observation. Le savant Suédois a de plus déterminé une diminution de l'excentricité non aussi sérieusement constatée pour la Comète de Encke.

A chaque période de cette dernière Comète, période qui

de **3** ans **3** mois ou **1210** jours, le mouvement moyen augmente de **0'',1**, l'angle d'excentricité diminue d'environ **3'',5**.

Pour la Comète de Faye, M. Moeller a trouvé qu'à chacune de ses périodes, qui durent **7** ans **1/2** environ, le mouvement moyen augmente de **0'',24** et l'angle d'excentricité diminue de **34'',6**. On voit que si la période de la Comète de Faye est à peu près le double de celle de la Comète de Encke, l'accélération du mouvement moyen de la première est aussi double de l'accélération du mouvement moyen de la seconde; mais la diminution de l'angle d'excentricité est bien plus considérable pour la Comète de Faye que pour la Comète de Encke, bien que l'orbite de cette dernière soit plus allongée que celle de la première.

Ainsi, les deux Comètes périodiques dont nous nous occupons ont un mouvement moyen qui s'accélère, phénomène qui n'existe pas pour les planètes, ou du moins qui n'est pas sensible; leur distance moyenne au Soleil va donc en diminuant à mesure que leur orbite devient de plus en plus circulaire; il arrivera donc une époque, fort éloignée il est vrai, mais que la science pourra assigner quand la loi de variation de ces accélérations sera connue, où les deux astres viendront se réunir au Soleil.

Cette action troublante qu'éprouvent ces deux astres et qui se fait sentir au-delà de l'orbite de Mars, ainsi que viennent de le prouver les calculs de M. Axel Moeller, a donné lieu, naturellement, à plus d'une hypothèse.

M. Encke a admis l'existence d'un milieu résistant dans lequel graviterait tout le système planétaire, et c'est sur cette hypothèse, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'il a basé

les calculs à l'aide desquels il a pu faire accorder la prédiction et l'observation.

M. Faye n'a pas adopté le milieu résistant, mais a admis *une force répulsive émanant de la surface incandescente du Soleil*. Il a même fait, à ce sujet, plusieurs expériences qui, bien que fort ingénieuses, n'ont pas encore été très-concluantes.

La force répulsive, dont la première idée remonte à Képler, et qui a été ensuite reproduite par Euler et par Laplace, n'a pas été goûtée par tous les astronomes modernes, et entre autres par M. *Plana*, de *Turin*.

Le savant astronome piémontais a publié, à ce sujet, un mémoire dans lequel, après avoir établi la relation qui doit exister entre l'*accélération du mouvement moyen* et la diminution de l'excentricité, il croit pouvoir conclure que si pour les deux Comètes périodiques de *Encke* et de *Faye* on veut déduire la diminution de l'excentricité de la valeur attribuée à l'accélération du *mouvement moyen*, on obtient des résultats plus concordants avec l'observation, dans l'hypothèse du milieu résistant, que dans celle de la *force répulsive*.

En réfutant avec son habileté ordinaire les conclusions de M. *Plana*, M. Faye fait observer que le milieu résistant est, d'après le savant astronome de Turin, une sorte d'atmosphère entourant le *Soleil*, et que, par conséquent, dans les équations différentielles du mouvement des Comètes considérées, il fallait introduire le mouvement du milieu qui, d'après les lois de l'attraction, doit, ou tomber sur le Soleil, ou circuler autour de lui. M. Faye assure qu'en introduisant dans les équations de M. *Plana* le mouvement de ce milieu, on arrive à des conclusions bien différentes de celles auxquelles le savant Italien est arrivé.

Déjà, dans une note insérée dans les *Comptes-Rendus* du 29 mars 1858, M. Faye avait discuté l'hypothèse du milieu résistant, avec laquelle M. Encke veut expliquer l'accélération *incontestable* du mouvement de la Comète.

Après avoir rappelé l'opinion contraire de l'illustre Bessel, à ce sujet, le savant astronome Français discuta longuement les faits qui sont en opposition avec l'existence de ce milieu. Il fit voir : que cette hypothèse ne rend nullement compte *du retard* indiqué, au contraire, par M. Leverrier, dans le mouvement moyen de Mercure; que, si ce milieu est immobile, malgré l'attraction solaire, on ne peut comprendre le faible ralentissement du mouvement de Mercure; que, si ce milieu est en mouvement, l'accélération de la Comète de Encke ne doit plus être ce qu'indique l'observation.

Il fit en outre observer que l'hypothèse du milieu résistant ne rend nullement compte de la formation des immenses appendices désignés sous le nom de *queues*, dont la direction est toujours opposée au Soleil et qui, au moment du passage de l'astre au périhélie, se développent avec une vitesse telle que pour la Comète de Donati elle était d'environ 8 lieues par seconde, c'est-à-dire un peu supérieure à la vitesse de la Terre dans son orbite.

M. Faye voit, dans la formation des queues cométaires, la manifestation d'une force répulsive qui semble émaner du Soleil. En appliquant à la Comète de Encke les formules données par Laplace dans le tome IV de sa *Mécanique céleste*, formules relatives à l'action de corpuscules incessamment lancés par le Soleil avec une vitesse de 77000 lieues par seconde, vitesse égale à celle de la lumière, M. Faye a retrouvé l'accélération du mouvement moyen donné par M. Encke, ainsi que la diminution de l'angle d'excentricité. Aussi, il en

conclut que l'impulsion des *rayons solaires* peut, non-seulement rendre compte du *raccourcissement de la période*, mais aussi expliquer, chose que ne fait pas le milieu résistant, la formation des queues des Comètes et leur direction à l'*opposée du Soleil*.

Les raisons données par M. Faye ont été combattues par M. Leverrier, et néanmoins l'idée d'une force répulsive a réuni le plus de partisans.

On voit donc que, relativement à la cause des phénomènes observés sur les deux Comètes périodiques de Encke et de Faye, la partie est sérieusement engagée entre les sommités de la science astronomique.

Existe-t-il, en effet, un milieu résistant immobile enveloppant le Soleil à une distance s'étendant au-delà de l'orbite de Mars et capable d'avoir une action marquée sur le mouvement des Comètes ? Ou bien, les phénomènes constatés par l'observation sont-ils dus à une action répulsive développée par les surfaces incandescentes et dont le Soleil, en raison de son immense surface et de sa haute température, est doué d'une manière particulière ?

C'est ce qu'on saura sans doute un jour !!

Peut-être aucune des deux hypothèses présentées n'est-elle fondée !

Puisque nous sommes au chapitre des hypothèses, il en est une troisième que l'on pourrait faire, mais que je n'ose hasarder que timidement, en présence des noms que je viens de citer.

La force *répulsive*, qui se manifeste d'une manière si nette dans les molécules des corps gazeux, ne remplacerait-elle pas la force *attractive* que développent les molécules du corps à l'état solide ou liquide ?

Quelqu'un a-t-il, jusqu'à présent, fait voir que les molécules

d'un corps arrivé à l'état gazeux développent, extérieurement, la même attraction que celle qu'elles exerçaient lorsque le corps était à l'état solide.

Les expériences de Cavendish et de Reich pour déterminer la densité moyenne de notre globe, n'ont mis en évidence que l'*attraction* développée par les corps solides; les corps liquides et gazeux n'ont été nullement mis en jeu; on ne peut donc, à ce sujet, rien conclure.

Ne peut-il pas alors se faire que la matière gazeuse d'une Comète, en mouvement dans l'espace par l'action attractive du Soleil, développe sur l'astre central une *répulsion agissant en raison inverse du carré de la distance*.

Cette *répulsion*, en *réagissant* sur la Comète, devrait produire sur cet astre des effets tout semblables à ceux que produirait une force répulsive émanant de la surface incandescente du Soleil, c'est-à-dire, donnerait lieu aux accourcissements observés dans les Comètes périodiques dont nous venons de nous occuper, et serait la cause de la formation de ces immenses appendices cométaires qui se développent si rapidement lors du passage de la Comète à son périhélie.

VIII.

Les Planètes télescopiques. — L'année 1861 marquera certainement comme une année riche en découvertes de petites planètes. Dans notre Revue de 1860 nous signalions le nombre énorme 62, auquel on était arrivé ! Nous voici à la 71^e !... On en a donc découvert, cette année, le même nombre que pen-

dant 1837, année qui, à ce sujet, passait en première ligne; si cela continue ainsi, il arrivera certainement une époque où les astronomes se trouveront embarrassés de tant de richesses !! L'excès en tout est un défaut, même en planètes!..

La 63^e a été découverte par M. de Gasparis, de Naples, le 11 février, à 1 heure 45 minutes du matin, temps moyen de Paris. C'est la 8^e planète découverte par cet astronome. Quand il l'a aperçue, elle se trouvait dans la patte gauche de derrière du Lion, près de l'étoile τ de cette constellation; son mouvement apparent était rétrograde.

Elle a reçu de M. Capocci, invité par M. de Gasparis à en être le parrain, le nom d'*Ausonia*.

Ce n'est pas en honneur du poète latin Ausone, l'auteur du distique latin qui concerne l'ordre des constellations zodiacales, que ce nom lui a été donné; c'est en honneur de l'Ausonie, pays des Ausones, peuple d'Italie qui habitait le long de la mer Tyrrhénienne, et duquel Vénus, implorant Jupiter pour les Troyens, dit à son père, dans l'*Enéide* :

..... *Magna ditione jubeo*
Carthago preme Ausoniam; nihil urbis inde
Obstabit Tyriis.....

Huit observateurs de divers points du globe ont déterminé ensuite des positions de l'astre, dont les éléments ont été obtenus par MM. Krueger et Tietjen.

L'inclinaison du plan de l'orbite est de $5^{\circ} 43' 25'', 2$; l'excentricité, c'est-à-dire la distance relative du Soleil au centre de l'ellipse, est de 0,1273, et la distance moyenne, c'est-à-dire le demi grand axe, de 2,397, celle de la Terre au Soleil étant prise pour unité; son mouvement moyen est de $956''$.

La 64^e et la 65^e ont été découvertes à quelques jours d'intervalle, le 4 et le 9 mars, à Marseille, par M. Tempel. Ces deux planètes télescopiques ont reçu le nom, la première, d'*Angelina*, en l'honneur du petit observatoire provisoire érigé par M. le baron de Zach à Notre-Dame-des-Anges ; la seconde, de *Maximiliana*, en l'honneur de la famille royale de Bavière.

Quelques savants n'ont pas trouvé ces noms convenables, comme ne continuant pas la série des noms mythologiques ou historiques adoptés jusqu'ici.

M. R. Luther, directeur de l'Observatoire de Bonn, a même fait paraître, dans les *Astronomische Nachrichten*, une protestation contre les dénominations d'un genre hybride; il ne veut accepter que des noms classiques choisis dans l'histoire, la géographie ou la mythologie.

M. Leverrier tranche la question d'une autre manière; il ne veut pas de noms particuliers, et cela en raison de l'accroissement constant du nombre de ces petits astres. Il pense qu'un numéro indiquant l'ordre de la découverte et le nom de l'auteur est une dénomination bien plus rationnelle que tous ces noms qui rappellent des choses ou des personnes n'ayant aucune analogie ou relation avec l'objet actuellement désigné. Il trouve que la dénomination de (28) *Luther*, consacre bien mieux que *Bellone* l'ordre de la découverte et le nom de l'auteur.

Angelina a ensuite été observée, d'après les indications de M. Tempel, par six observateurs, la plupart Russes ou Allemands. Ses éléments ont été calculés par M. le docteur Forster; l'inclinaison est fort peu de chose, $1^{\circ} 19' 40''$, l'excentricité à peu près égale à celle d'Ausonia, et la distance moyenne égale à 2,678.

Maximiliana a été observée successivement par cinq observateurs. Ses éléments ont été calculés par M. Schmidt. L'inclinaison est peu considérable, $3^{\circ} 29'$, l'excentricité 0,1407 et la distance moyenne 3,452. C'est la plus grande distance moyenne des planètes télescopiques connues, aussi son mouvement moyen est-il le plus faible, $553'',149$.

La 66^e a été découverte à l'Observatoire de Harvard-Collège, de Cambridge, par M. Tuttle. Elle a reçu le nom de *Maïa*.

Maïa, fille d'Atlas et de Pléione, fut aimée de Jupiter et devint mère de Mercure. L'une des pléiades porte aussi le nom de *Maïa*.

La petite planète n'a pas encore été observée dans des Observatoires autres que celui de Cambridge. Les éléments ont été calculés par M. Asaph Hall. L'inclinaison est très-faible, $3^{\circ} 4' 8''$ seulement; l'excentricité 0,1542; la distance moyenne 2,653, et son mouvement moyen $820'',7$.

La 67^e a été découverte le 17 avril, à Madras, par M. Pogson, directeur de l'Observatoire de cette ville. Elle a été appelée *Asia*, probablement parce que c'est la première petite planète découverte en Asie.

Elle a été observée par deux autres astronomes, dont un est l'infatigable docteur Forster.

Ses éléments ont été calculés d'abord par M. Seeling, et ensuite par M. Tietjen d'une manière plus exacte. L'inclinaison est de $5^{\circ} 57'$, l'excentricité 0,1876 et la distance moyenne 2,415.

La 68^e a été découverte à minuit et demi, à Bonn, le 29 avril, par M. Luther, auquel on devait déjà dix de ces astéroïdes.

Les astronomes de l'Observatoire de Bonn l'ont appelée *Leto*, c'est-à-dire Latone, fille de Cœus et de Phébé, mère

d'Apollon et de Diane. Elle a été observée par 5 observateurs différents, qui ont fourni 11 groupes d'observations. Les éléments ont été calculés deux fois par M. Seeling; la seconde orbite donne une inclinaison de $7^{\circ} 58' 20''$, une excentricité de 0,1856, une distance moyenne de 2,774 et un mouvement moyen de $767'',6$.

La 69^e a été découverte à Milan par M. Shiaparelli, le 29 avril, le même jour que M. Luther découvrait la 68^e à Bonn; c'est une particularité qui ne s'était pas encore présentée. Elle était, au moment de sa découverte, très-peu éloignée d'Ausonia, c'est-à-dire qu'on l'a aperçue au nord de cette planète, à une distance égale aux $\frac{2}{3}$ du diamètre de la *Lune*.

Elle a reçu le nom d'*Hesperia*, sans doute en l'honneur du nom sous lequel les Grecs désignèrent d'abord l'Italie.

Elle a été observée, depuis sa découverte, par six observateurs différents, qui ont fourni 12 groupes d'observations.

Ses éléments ont été calculés par MM. Shiaparelli, Hopff, Schjellerup et Tischler; comme les éléments donnés par MM. Hopff et Schjellerup sont les seuls qui s'accordent, ils doivent être les plus exacts. L'inclinaison est de $8^{\circ} 27' 6''$, l'excentricité de 0,174 et la distance moyenne de 3,06.

Quelques astronomes ayant pensé qu'*Hesperia* et *Daphné* étaient la même planète, bien que les éléments obtenus pour ces deux astres soient réellement différents, M. Luther a calculé la position d'*Hesperia* pour le 1^{er} juin 1856, époque d'une observation de *Daphné*, quelques jours après sa découverte par M. Goldschmidt. M. Luther a trouvé, pour cette position, 12 heures 48 minutes d'ascension droite et $0^{\circ} 49'$ de déclinaison *Sud*.

La position de *Daphné*, à cette époque, était de 10 heures

35 minutes d'ascension droite et de $10^{\circ} 56'$ de déclinaison Nord.

Ainsi, dit M. Luther, Hesperia et Daphné sont bien deux planètes distinctes. Pour que l'ascension droite d'Hesperia fût égale à celle de Daphné au 1^{er} juin 1856, il faudrait que son mouvement moyen fût de 60 secondes plus grand que M. Hopff ne l'a trouvé, supposition qui paraît inadmissible; et, en admettant même cette correction, la déclinaison n'en resterait pas moins avec une différence de 3 degrés.

Le 5 mai, en cherchant Daphné, sa planète perdue, M. Goldschmidt a trouvé la 70^e du groupe et la 14^e de celles qu'il a été assez heureux de découvrir. Le petit astre se trouvait près de α de la Balance. Il a reçu le nom de *Panopea*, fille de Nérée et de Doris. Trois observateurs, autres que M. Goldschmidt, ont fourni quatre groupes d'observations. Les éléments ont été calculés par M. le docteur Forster.

L'inclinaison du plan de l'orbite n'est pas si considérable que le pensait l'auteur de la découverte; elle est de $11^{\circ} 14' 37''$; l'excentricité est assez forte, relativement, elle est de 0,2235; toutefois le petit axe est les 0,97 du grand. La distance moyenne est de 2,670. Son mouvement moyen de $813''$.

La dernière petite planète trouvée cette année, la 71^e du groupe, a été découverte par M. Luther le 13 août.

Le 17 août, M. Leverrier, qui, non content de découvrir les astres à l'aide de ses puissants calculs, veut aussi les regarder dans les lunettes officielles, en a fait des observations personnelles.

La planète favorisée a reçu le nom de *Niobé*, fille de Tantale et épouse d'Amphion, roi de Thèbes.

Trois astronomes ont observé le nouvel astre, et MM. Auwers et Tietjen, chacun de leur côté et avec des obser-

vations différentes, en ont obtenu les éléments. D'après ceux de M. Tietjen l'inclinaison du plan de l'orbite est très-grande puisqu'elle est de $23^{\circ} 8' 34''{,}6$.

De toutes les petites planètes connues il n'y a qu'Euphrosine et Pallas qui aient une inclinaison plus considérable. L'excentricité est de 0,164 et la distance moyenne de 2,744.

M. Schönfeld prétend que Niobé a été découverte dans l'endroit où devait se trouver Pseudo-Daphné, dont les éléments sont néanmoins tout différents de la première.

En présence d'un aussi grand nombre de petits astres gravitant entre Mars et Jupiter, on comprend combien les observations et les calculs prennent aujourd'hui d'importance, en astronomie.

Pour que toutes ces conquêtes de la vision humaine ne soient pas perdues, il faut, en effet, que les astronomes s'attachent à suivre pendant longtemps cette multitude d'astres télescopiques, pour enregistrer le plus d'observations possibles, afin que l'on puisse rectifier les orbites qui ne sont encore qu'imparfaitement obtenues.

Les *Astronomische Nachrichten* de 1861 publient un très-grand nombre d'observations de plus de 60 de ces astéroïdes, observations faites dans les différents Observatoires du globe et particulièrement avec le grand réfracteur de Berlin, par MM. Forster, Lesser et Tietjen, depuis le 25 septembre 1850 jusqu'au 25 juin 1861.

Dans le même recueil astronomique, le professeur J. Challis a communiqué les observations méridiennes de 43 de ces astéroïdes effectuées pendant les années 1855, 1856, 1857 et 1858.

On voit combien les astronomes sont actifs et veillent sur leurs conquêtes.

Du reste, on a raison, car ainsi que M. Leverrier l'a fait remarquer, plusieurs de ces petits astres n'ont pas été retrouvés.

Tous les astronomes sont d'accord qu'il faut les suivre presque constamment dans la voûte céleste. M. Airy a pris, à ce sujet, une intelligente initiative en installant, à l'Observatoire de Greenwich, un service d'observations méridiennes des astéroïdes, qui devront, aussi souvent que possible et autant que faire se pourra, *répondre à l'appel* des astronomes Anglais.

M. Leverrier fait aussi disposer à l'Observatoire impérial une grande lunette méridienne consacrée à l'observation et à la surveillance de ce troupeau astronomique, qui éveille, à si juste titre, la vigilance des astronomes de plus d'une façon. Pour que tous ces petits astres soient acquis à la science d'une manière complète, il faut, en effet, que non-seulement les orbites soient exactement connues à une époque donnée, mais encore que l'on connaisse les variations subies successivement par les éléments de ces orbites, en raison des actions perturbatrices des grosses planètes, et principalement de Jupiter et de Saturne.

On voit quelle importance acquiert aujourd'hui le calcul des perturbations planétaires.

M. Luther avait annoncé que Pseudo-Daphné pourrait être revue en juin, juillet, août ou septembre; il avait même calculé, à ce sujet, des éphémérides d'après cinq orbites hypothétiques; jusqu'à présent il ne nous est parvenu aucune observation de cette planète égarée.

A l'occasion de cette planète, la 47^e du groupe, nous croyons devoir annoncer que M. Schubert, le même qui avait reconnu, par ses calculs, que Daphné et Pseudo-Daphné étaient deux

planètes différentes, a choisi, pour cette dernière, d'après l'invitation de M. Goldschmidt, le nom de *Mélète*, fille de Saturne.

Depuis qu'on découvre un aussi grand nombre de ces petits astres, dont on ignorait l'existence au siècle dernier, on semble abandonner l'idée qui, d'après Olbers, les faisait considérer comme les éclats de la grosse planète qu'on supposait devoir graviter, à l'origine des mondes, entre Mars et Jupiter.

Malgré les grandes inclinaisons des orbites de certains de ces astéroïdes, malgré leurs excentricités considérables, malgré leur forme et leur grandeur si mal définies, considérations qui ne semblent pas devoir les faire entrer dans la loi de formation indiquée pour les autres planètes, dans la cosmogonie de Laplace, plusieurs savants, et entre autres M. Leverrier, ne veulent voir dans cet amas de corpuscules planétaires qu'une zone de petites planètes qui se sont formées *naturellement* dans cette région de l'espace.

Dans une lettre adressée au maréchal Vaillant, le savant directeur de l'Observatoire impérial fait savoir à l'illustre maréchal qu'en établissant sur de nouvelles bases la théorie de Mars, c'est-à-dire sur des déterminations plus certaines de la masse de Vénus et de celle de la Terre, et en comparant les positions données par cette nouvelle théorie avec les positions correspondantes fournies par des observations méridiennes de cette planète, obtenues depuis un siècle, ainsi que par des observations d'une approximation de Mars à l'étoile ϕ^a du Verseau, faites en 1672, à Paris, par Cassini et Roëmer, et à Cayenne par Bouguer, on ne trouve pas l'accord que l'on pourrait désirer.

Pour représenter avec la théorie de Mars, telle qu'elle est ainsi établie, toutes les observations de la planète, il est

nécessaire d'augmenter le mouvement séculaire de son périhélie.

Mais, si l'on veut rendre compte de cet accroissement par une rectification des masses de la Terre et de Vénus, on trouve qu'il faut augmenter la masse de la Terre d'*un dixième* !...

Or, comme la masse de la Terre est déterminée avec une grande précision, M. Leverrier ne trouve pas d'autres moyens, pour concilier la théorie avec l'observation, que d'admettre qu'il circule autour du Soleil, à peu près dans le plan de l'écliptique et à une distance moyenne égale à celle de la Terre, un groupe d'astéroïdes dont la masse générale est égale *au dixième* de la masse terrestre !!

M. Leverrier trouve ainsi, qu'en attribuant à ces nouveaux groupes d'astéroïdes, et à ceux situés entre Mars et Jupiter, toute l'augmentation du mouvement du périhélie de Mars, la masse totale des petites planètes situées entre Mars et Jupiter ne peut pas dépasser environ le $\frac{4}{3}$ de la masse de la Terre.

On voit que l'hypothèse de M. Leverrier est le pendant de celle qu'il a faite pour expliquer le mouvement du périhélie de Mercure.

Au sujet de cette question, dont nous avons parlé dans notre Revue de 1860, nous croyons devoir ajouter les observations suivantes, présentées tout dernièrement à l'Académie des Sciences par M. le directeur de l'Observatoire impérial.

Les perturbations que les astres connus font éprouver à Mercure ne suffisent pas pour mettre d'accord la théorie et l'observation; et l'augmentation de 38 secondes dans le mouvement séculaire du périhélie de Mercure, que M. Leverrier a trouvé nécessaire pour obtenir l'accord désiré, semble aussi indiquée par la considération de la masse de Vénus.

Cette masse, déduite de l'observation du passage de cette

planète, a été trouvée de $\frac{1}{448.000}$, la masse du Soleil étant 1; en la déduisant de son influence sur les déclinaisons du Soleil, elle est de $\frac{1}{4.6000}$; par les perturbations périodiques qu'elle fait subir à la Terre, on trouve $\frac{1}{4.3000}$; par les perturbations périodiques qu'elle fait subir à Mars, on obtient $\frac{1}{4.1000}$; par les perturbations périodiques qu'elle fait subir à Mercure, on trouve $\frac{1}{4.1000}$. Comme on voit, ces nombres s'accordent assez bien; mais, si l'on veut déduire la masse de Vénus du déplacement séculaire du périhélie de Mercure, on ne trouve plus que $\frac{1}{35.0000}$; et, chose remarquable, ce nombre, si différent des autres, leur devient égal quand on augmente de 38 secondes le mouvement séculaire du périhélie de Mercure.

Par la chute des corps à la surface de la Terre, on trouve que l'ensemble des masses de la Terre et de la Lune est de $\frac{1}{354.000}$; cette détermination est aussi exacte qu'on peut l'espérer. Si l'on veut déduire cette masse du mouvement du périhélie de Mars, tel qu'il est adopté, on la trouve plus grande de $\frac{1}{70}$ et l'on ne peut arriver au nombre déterminé par la considération de la chute des graves, qu'en modifiant le mouvement du périhélie de Mars, c'est-à-dire en l'augmentant.

En résumant donc les résultats hypothétiques de ses travaux sur Mercure et sur Mars, et en remontant à la cause qui produit, pour ces deux planètes, une augmentation dans le mouvement de leur périhélie, M. Leverrier apporte la modification suivante à notre système planétaire, tel que tout le monde le connaît :

1^o Outre les planètes Mercure et Vénus, il doit exister, entre le Soleil et Mercure, un anneau d'astéroïdes dont l'ensemble constitue une masse comparable à celle de *Mercure lui-même*;

2° A la distance de la Terre au Soleil se trouve un second anneau d'astéroïdes dont la masse est au plus égale au $1/10^e$ de celle de la Terre ;

3° La masse totale du groupe des petites planètes situées entre Mars et Jupiter est au plus égale au tiers de la masse de la Terre; autrement dit, 10 fois la masse des astéroïdes dont les aérolithes nous donnent un spécimen, plus trois fois la masse des planètes télescopiques forment une somme égale à la masse terrestre.

On peut se demander comment cette zone d'astéroïdes, dont la distance moyenne est égale à la nôtre et dont la masse est la dixième partie de la masse terrestre, n'a aucune action sur le mouvement de notre ellipse dans le plan de son orbite; M. Leverrier a sans doute déjà répondu à cette objection, qui n'a pas dû manquer de se présenter à son esprit.

Du reste, le travail de M. Leverrier ne paraît pas avoir l'approbation de son savant collègue, M. Delaunay ; ce dernier a même annoncé à l'Académie qu'il avait l'intention de démontrer l'empirisme des formules par lesquelles le savant directeur de l'Observatoire impérial est arrivé aux résultats que nous venons d'indiquer.

Cette hypothèse, qui rattache les aérolithes, les bolides et les étoiles filantes à la présence d'une zone d'astéroïdes circulant autour du Soleil, et dans une orbite que rencontre celle de notre globe, n'est pas neuve, mais est, au contraire, celle généralement adoptée par tous les astronomes.

D'après des observations simultanées d'étoiles filantes, faites cette année à Rome et à Civita-Vecchia, à l'aide du télégraphe électrique, par le P. Secchi et un autre observateur, le savant directeur de l'Observatoire du Collège Romain conclut que les étoiles filantes ne sont pas des phénomènes météoro-

logiques, mais bien cosmiques, indiquant que le Soleil est entouré d'un anneau formé par ces petits corps, anneau qui coupe à peu près l'écliptique au point où se trouve la Terre le 10 août; et comme tous les ans notre globe revient, vers cette époque, au même point de son orbite, et que cette place correspond sans doute à une partie plus condensée de l'anneau, nous apercevons, en ce moment, un grand nombre de corpuscules, qui, attirés par la masse de la Terre, tombent sur elle et s'enflamment au contact de notre atmosphère.

Cette théorie, dit le P. Secchi, est confirmée par la constance de la direction des étoiles filantes, à cette époque, direction qui est presque parallèle et contraire à celle de la Terre dans son orbite à ce moment.

A l'hypothèse que les étoiles filantes sont des poussières planétaires s'enflammant *au contact de notre atmosphère*, nous devons opposer celle d'un observateur allemand, M. Heiss, de Munster, celui qui, par des observations faites de 1839 à 1847, a trouvé que pour la période d'août il n'existe pas, dans la voûte céleste, qu'un seul centre, ou plutôt qu'une constellation d'où semblent rayonner les étoiles filantes.

Cet astronome vient de conclure, à l'aide de deux constructions graphiques, que la hauteur des étoiles filantes est de 172 kilomètres, et celle des bolides de 87.

Il a aussi déduit des positions de l'étoile, au moment de son apparition et de sa disparition, que la vitesse absolue de ces infiniments petits planétaires est de 30 à 80 kilomètres en une seconde. Il est remarquable, ajoute-t-il alors, que les étoiles filantes s'éteignent à une hauteur moyenne de 90 kilom.; c'est-à-dire, presque égale à la hauteur extrême que l'on donne à notre atmosphère. Ainsi, dit-il, les étoiles filantes, au lieu de s'enflammer dans notre atmosphère, s'y éteindraient.

Rappelons, à ce sujet, l'opinion de Poisson sur l'enflammation des aérolithes, ou étoiles filantes, à la grande hauteur à laquelle beaucoup de ces phénomènes se manifestent.

Poisson émettait la supposition que le fluide électrique, à l'état neutre, forme une sorte d'atmosphère impondérable s'étendant de beaucoup au-delà de notre atmosphère matérielle. Les corpuscules planétaires, en entrant dans cette atmosphère électrique, décomposeraient le fluide neutre, en raison de leur action inégale sur les deux électricités, et ce serait en s'électrisant qu'ils s'échaufferaient et deviendraient incandescents.

À propos d'étoiles filantes et d'aérolithes, l'*Echo de Vésone* rapporte qu'à Tocane-Saint-Apre, le 14 février 1861, vers 6 heures du soir, le jeune Du Chazeau rentra chez lui tout effrayé; il raconta qu'il venait de voir tomber du ciel, sur la place publique, un tison enflammé, au moment d'une pluie légère. Son père et son oncle abbé se rendirent sur les lieux. Ils constatèrent que la terre était légèrement sillonnée, et ils trouvèrent une pierre dont les caractères sont ceux des aérolithes. Elle a 4 centimètres de longueur sur 2 de largeur et 1 d'épaisseur; elle ne pèse que 7 grammes. Anguleuse et très-dure, elle est formée d'une matière tenue, grisâtre, enchâssant une matière vitrée et noirâtre. Elle a été déposée au Musée du département. Nous extrayons cette relation de la Revue scientifique le *Cosmos*. On voit que l'aérolithe de Tocane-St-Apre n'est pas aussi effrayant que celui tombé, en 1810, à Santa-Rosa, dans la Nouvelle-Grenade, et qui pesait 750 kilogrammes; celui de février peut, à juste titre, recevoir le nom de poussière de planète.

D'autres parties de l'Europe ont été témoins de phénomènes semblables; ainsi, d'après M. le professeur Joaquin Balcells,

de Barcelone, il est tombé cette année une véritable pluie de pierres près de Villanova, en Catalogne.

Le fragment le plus considérable pèse un kilogramme et a été seul envoyé au Musée de Madrid, parce que les paysans espagnols ont refusé de donner les autres fragments, prétendant que les pierres tombées du ciel portent bonheur.

Sans entrer dans aucune discussion au sujet des hypothèses que je viens de rappeler, je ferai seulement remarquer que si quelques uns de ces petits corps planétaires viennent, en effet, rencontrer notre globe, la plupart de ceux qui entrent dans sa sphère d'attraction doivent devenir de véritables satellites de notre planète.

A l'heure qu'il est notre globe doit alors être enveloppé de tous les corpuscules célestes que notre attraction a ravi à l'astre éclatant, ou du moins qui ne gravitent plus autour de lui qu'en nous accompagnant dans notre mouvement annuel, ainsi que le fait la Lune.

Une dernière remarque, qui peut aussi laisser quelques doutes sur la formation attribuée à ces petits corps planétaires, est que ceux dont la surface de notre globe s'est emparée, loin d'avoir la forme sphérique des corps qui se forment dans le vide par la seule loi d'attraction, ont une forme excessivement irrégulière ne répondant nullement à celle de nos planètes.

IX.

Analyse chimique de l'atmosphère solaire. — Il y a de ces progrès, réalisés dans la recherche de la vérité, qui sont tellement inattendus, qui ouvrent des horizons tellement nouveaux, que l'on ne peut en réalité prévoir la limite que

Dieu a posée devant les efforts de nos organes matériels et intellectuels.

Comprenez - vous l'étonnement qu'eussent éprouvé les astronomes et physiciens des 17^e et 18^e siècles si quelque prophète était venu leur annoncer qu'en l'an 1861 on aurait trouvé le moyen de constater que l'atmosphère solaire contient du fer et d'autres métaux, mais que l'argent, le cuivre, le plomb, le zinc, etc., semblent y manquer.

Comment, par le seul secours de la vision, a-t-on pu signaler la présence du fer dans une atmosphère gazeuse?

Comment est-il possible d'effectuer l'analyse chimique de l'enveloppe d'un corps situé à 38000000 de lieues de nous, quand l'analyse des corps que nous pouvons soumettre à l'appréciation de nos organes du toucher, du goût et de l'odorat présente déjà une certaine difficulté ?

On y est arrivé par l'étude de certains phénomènes relatifs à la lumière, phénomènes dont la découverte extraordinaire a ouvert une voie nouvelle aux recherches sur la constitution intime de tous les corps, depuis l'atome infiniment petit, que l'esprit peut à peine concevoir, jusqu'aux immenses soleils qui roulent dans l'immensité et dont la grandeur effraie notre imagination.

Pour faire comprendre en quoi consiste cette découverte, il est nécessaire de rappeler les premières observations physiques qui ont fait jaillir la source féconde dont la science vient de s'enrichir.

Chacun sait que si, par l'ouverture très-étroite et circulaire du volet d'une chambre noire, on fait passer un rayon de lumière solaire et qu'on reçoive ce rayon sur un écran, il se forme une image directe *ronde et blanche*.

Si, sur la direction du rayon lumineux, on interpose un prisme réfringent, le rayon de lumière, en traversant le prisme,

se réfracte et l'image reçue sur l'écran n'est plus ronde et blanche, mais *oblongue et colorée*.

Cette image, ainsi modifiée, prend le nom de *spectre solaire*; la première observation en est due à Newton, en 1666.

Parallèlement aux arêtes du prisme, la largeur du spectre est égale au diamètre de la première image; perpendiculairement à ces mêmes arêtes, la longueur du spectre dépend de deux choses : de la nature du prisme et de l'angle de réfringence.

Quand la longueur du spectre est au moins double de sa largeur, on y distingue nettement sept nuances principales qui sont : le rouge, l'orangé, le jaune, le vert, le bleu, l'indigo et le violet ; ce sont les sept couleurs simples dont se compose la lumière blanche.

Si, au lieu de recevoir sur l'écran un rayon de lumière solaire, on reçoit un rayon de lumière artificielle produite soit par une combustion, par des forces chimiques, des actions physiques ou mécaniques, on reconnaît que les spectres de ces diverses lumières ne contiennent aucune nuance qui ne se trouve dans la lumière solaire ; qu'aucune lumière artificielle ne reproduit exactement, c'est-à-dire avec leurs intensités et leurs proportions, les nuances simples de la lumière de l'astre radieux ; et en outre, que la couleur qui domine dans une source de lumière artificielle est aussi celle qui domine dans son spectre.

En 1814, Fraunhofer, habile constructeur d'instruments astronomiques à Munich, eut l'heureuse idée d'examiner les couleurs du spectre solaire, à l'aide d'une lunette grossissant un certain nombre de fois.

Il découvrit qu'il existe dans le spectre une énorme quantité de *lignes noires*, ou presque noires, toutes parallèles entre elles et placées perpendiculairement à la longueur du spectre.

Quelques-unes de ces lignes sont très-déliées et isolées ;

d'autres, au contraire, sont tellement rapprochées qu'elles semblent réunies et forment une ombre plus ou moins épaisse, présentant l'aspect d'autres bandes noires très-tranchées et d'une étendue sensible, qui se trouvent aussi sur le spectre.

Ces lignes et ces bandes sombres, répandues avec une grande irrégularité sur la longueur de l'image, ont reçu le nom de *raies de Fraunhofer*.

L'habile artiste de Munich observa ces raies avec beaucoup de soin, et, au moyen de points de repères judicieusement choisis sur la longueur du spectre, en fit le dénombrement et le dessin.

Il en trouva six à sept cents environ, et constata que les nuances du spectre solaire qui en contiennent le plus sont : le vert, le bleu et l'indigo. M. Kirchoff, en observant le spectre avec des pouvoirs amplifiants plus considérables, a dernièrement constaté plusieurs milliers de raies noires.

En changeant l'angle de réfringence du prisme et la nature de la substance, Fraunhofer ne remarqua aucun changement dans la distribution et l'intensité des raies sombres.

Cet étrange résultat, amené par l'observation attentive de l'image spectrale, était-il dû à une particularité propre à la lumière solaire ou à des causes existant dans notre atmosphère.

Pour résoudre la question, le physicien allemand examina le spectre de la Lune et celui de Vénus; il y retrouva absolument les mêmes raies que dans le spectre solaire.

Il observa le spectre de plusieurs étoiles, et, entre autres, de la brillante Sirius.

Là, le phénomène changea; les raies du spectre de l'étoile étaient bien noires, mais leur répartition était toute *différente* de celle du spectre du Soleil et des planètes.

Fraunhofer venait donc de découvrir que chaque Soleil a sa lumière propre, ou plutôt son spectre propre, auquel on

peut le reconnaître, par la distribution de ses raies noires; et il venait de confirmer, d'une manière étrange, que la lumière des planètes et des satellites n'est que la lumière réfléchie de l'astre éclatant.

L'heureux physicien voulut porter plus loin sa découverte; ayant examiné les spectres formés par les flammes des lumières artificielles, il trouva que ces sortes de lumières se distinguent de celles dues aux astres en ce que les raies de leur spectre, réparties dans un ordre différent, sont brillantes au lieu d'être noires.

Pour la lumière électrique, la plus vive des raies brillantes se trouve dans le vert; les flammes de l'hydrogène et de l'alcool présentent des raies brillantes très-intenses vers le rouge et l'orangé.

Ainsi, la distinction se trouva nettement établie entre les lumières émanant des astres et celles des flammes contenant des sels métalliques; dans les raies du spectre, les premières sont *noires*, elles sont *brillantes* dans les secondes.

A la suite de découvertes aussi inattendues, les physiciens se livrèrent à l'étude de l'analyse spectrale.

MM. Brewster, en 1833, Miller et Daniel, en 1845, étudièrent les spectres des flammes diversement colorées, ou de celles dont la lumière traversait certaines vapeurs avant d'être décomposée par le prisme. Ils constatèrent que chaque vapeur faisait naître dans le spectre des raies brillantes particulières tant par leur position que par leur étendue.

En 1849, M. Foucault remarqua que la raie jaune brillante que donne, dans son spectre, une flamme où le sodium est en suspension, devient *obscur*e dès qu'on illumine vivement la source de lumière artificielle. Cet effet, constaté par d'autres physiciens, ne put être expliqué, jusqu'au jour où

les remarquables travaux de MM. Bunsen et Kirchhoff furent venus donner une si vive impulsion à l'étude de la chimie.

En 1838, M. Plucker imagina de faire passer la décharge électrique à travers des tubes thermométriques ou capillaires interposés entre des tubes plus larges contenant des vapeurs ou des gaz très-raréfiés.

En examinant, à l'aide d'un prisme réfringent muni d'une lunette, les spectres donnés par la lumière due à la décharge électrique et condensée, pour ainsi dire, par son passage dans le tube étroit, M. Plucker remarqua des raies brillantes et sombres, plus ou moins fines, complètement subordonnées au gaz ou à la vapeur, extrêmement raréfié, contenu dans les tubes. Il observa ainsi les spectres dus à l'hydrogène, à l'azote, au gaz ammoniacal, à l'iode, au brome, au chlore, etc. Il découvrit, par cette méthode, des traces de gaz que l'analyse chimique la plus minutieuse n'eut pu constater; il annonça que les spectres des gaz incandescents sont formés par des bandes lumineuses sur fond obscur, et il émit l'opinion que les raies noires de Fraunhofer ne pouvaient être comparées à celles des bandes lumineuses.

MM. Bunsen et Kirchhoff entreprirent enfin, en 1859, leurs travaux sur l'analyse spectrale. Ces deux savants ont mis largement à profit ce nouveau mode d'investigation chimique, d'une puissance tellement incroyable que le spectre accuse la présence de corps simples d'un poids plus petit que trois dix-millionièmes de milligrammes, c'est-à-dire de quantités que l'on considérerait, autrefois, comme impondérables.

Les deux physiciens allemands ayant remarqué, dans le spectre, des caractères qui n'appartenaient à aucun des corps simples connus et analysés par eux, ont été conduits à la découverte de deux nouveaux métaux, le *rubidium* et le *cæsium*. Mais il ne leur a pas suffi de trouver, au moyen

de ce nouveau mode de recherches, des corps simples complètement inconnus avant eux; de constater la présence, dans les matières les plus communes, de corps que l'on supposait excessivement rares, ils ont voulu soumettre à leur puissante analyse les grands corps célestes de la nature, corps qui semblaient, jusqu'à présent, devoir être affranchis de tout examen chimique.

MM. Bunsen et Kirchoff remarquèrent d'abord que, si la source de lumière est *un corps solide ou liquide*, le *spectre est continu*, c'est-à-dire qu'il n'y a ni *raies noires*, ni *raies brillantes*. Si la source lumineuse est *gazeuse*, le spectre contient des *raies brillantes* complètement dépendantes des sels métalliques contenus dans la flamme.

Ils découvrirent ensuite que les gaz incandescents ne transmettent pas les rayons qu'ils *émettent*, qu'ils les *absorbent*. Ainsi, ayant voulu faire traverser la flamme du sodium par un rayon *jaune* semblable à celui qui caractérise le spectre de ce métal, ils remarquèrent que le rayon jaune ne la traversait pas, qu'en quelque sorte, pour ce rayon particulier, la flamme sodique était *opaque*.

Ils observèrent, en outre, que la *double ligne brillante*, à laquelle se reconnaît le spectre du sodium, coïncide exactement avec la *double raie noire* désignée par D par les physiciens, et qui se trouve dans l'*orangé* du spectre solaire.

Ayant placé, entre le prisme et la lumière Drummond, une flamme de soude, le spectre de la lumière Drummond, au lieu d'être continu comme tous ceux des corps solides incandescents, fit apparaître la double raie noire D du spectre solaire.

Ayant remplacé la lumière Drummond par la lumière solaire, c'est-à-dire ayant fait passer cette lumière à travers la flamme

sodique, ils constatèrent que la raie noire D était encore plus distincte que lorsque le spectre solaire était formé sans interposition de flamme de soude.

De là, ils ont conclu la présence du *sodium* dans l'atmosphère solaire.

C'est ainsi que les *raies obscures* de Fraunhofer, par leur correspondance avec les *raies brillantes* de certains métaux, ont révélé à MM. Kirchhoff et Bunsen la présence du fer, du chrome, du magnésium et du nickel dans l'atmosphère du Soleil, et qu'ils pensent avoir constaté que l'or, l'argent, le cuivre, le zinc, le cobalt et l'aluminium y manquent complètement.

M. Kirchhoff est, de plus, venu confirmer les hypothèses généralement admises sur la constitution du Soleil. Le savant Allemand émet, en effet, l'opinion que le Soleil consiste en une atmosphère gazeuse entourant un noyau solide doué d'un éclat lumineux beaucoup plus considérable que celui de son atmosphère.

Si l'on pouvait voir la partie solide ou liquide du Soleil, dit M. Kirchhoff, sans voir son atmosphère, on obtiendrait un spectre continu *sans raie noire*.

Si l'on pouvait voir le spectre de l'atmosphère solaire, sans voir celui du noyau, ce spectre contiendrait les *lignes brillantes* qui caractérisent les métaux en suspension dans cette atmosphère.

L'intensité lumineuse extraordinaire du noyau de l'astre éclatant empêche d'apercevoir le spectre de son atmosphère; ou plutôt, il se passe là ce qui se passe avec la lumière Drummond et la flamme de soude; on n'a, pour ainsi dire, qu'une *image négative* du spectre solaire; c'est-à-dire, qu'au lieu de contenir les lignes brillantes relatives à chaque métal en sus-

pension dans l'enveloppe du Soleil, il contient des raies noires qui leur sont complètement correspondantes.

Les conclusions des savants physiciens d'Heidelberg ont été critiquées par plusieurs, et, entre autres, par le docteur K. M. Giltay, directeur de la Société batave de Rotterdam.

Le savant Hollandais prétend qu'il a répété les expériences de MM. Bunsen et Kirchhoff, et que leurs conclusions ne sont pas une interprétation légitime du phénomène. Il reproche à ces deux physiciens de prendre pour point de départ de leur analyse spectrale, relativement à la constitution de l'atmosphère solaire, la loi douteuse, prétend-il, de M. Kirchhoff; il va même jusqu'à lancer des doutes sur l'origine des raies noires de Fraunhofer, en rappelant que quelques observateurs ont cru remarquer que ces raies sont moins obscures à une grande hauteur au-dessus du niveau des mers, et même, qu'il en manque *quelques-unes*.

David Brewster a constaté, il est vrai, que, lorsque le Soleil s'approche de l'horizon, de nouvelles raies noires apparaissent dans le spectre; mais ces raies sont complètement différentes de celles qu'on aperçoit d'une manière permanente.

Enfin, M. Giltay avance qu'une seule et même substance peut absorber bien des rayons de réfrangibilité différentes.

Nous pensons, quant à nous, que si la loi et les conclusions de MM. Bunsen et Kirchhoff ont besoin d'être vérifiées par d'autres observateurs, les critiques du docteur Giltay ne doivent être acceptées qu'avec une grande réserve, car les résultats obtenus par les deux physiciens allemands, relativement aux nouveaux corps chimiques découverts par eux, sont trop certains et trop frappants, pour qu'on n'accorde pas une confiance entière à ceux qu'ils ont déduits de leur étrange analyse de l'atmosphère solaire.

X.

Les Eclipses de l'année. — L'année qui vient de finir n'a pas donné d'éclipses ayant, jusqu'à présent, fourni des résultats d'une valeur réelle.

Il y a eu une seule éclipse partielle de Lune, le 17 décembre dernier. Ce phénomène, d'une faible importance astronomique, n'a, pour ainsi dire, pas été visible en France. Cette éclipse, qui n'était que de deux doigts, c'est-à-dire, telle que le sixième de la Lune seul se trouvait à passer dans l'ombre projetée par la Terre, a commencé à 7 heures 36 minutes du matin, temps moyen de Paris, et a été dans sa plus grande phase à 8 heures 27 minutes; or, la Lune s'est couchée, à Paris, à 7 heures 55 minutes, c'est-à-dire, 19 minutes après que le phénomène était commencé; la Lune était donc très-peu échancrée quand elle a disparu dans les vapeurs de l'horizon. Toutefois, quelque superstitieux habitant des rives sauvages de l'Armorique, en voyant l'astre des nuits disparaître ainsi déformé dans les flots, a sans doute pensé qu'il était dévoré par quelque monstre marin sorti des abîmes de l'Océan.

Les trois éclipses de Soleil qui se sont produites, cette année, ont été : l'une *partielle*, l'autre *annulaire* et la troisième *totale*.

C'est dans un point situé près des îles *Carolines* que l'on a pu contempler, le 8 juillet 1861, le curieux phénomène d'une éclipse *annulaire* au moment où l'astre passe au *méridien*.

L'anneau lumineux n'avait pour épaisseur qu'environ la 160^e partie du diamètre du Soleil, à peu près la largeur du diamètre de Vénus, au commencement de novembre.

Cet anneau n'a été régulier qu'un instant, c'est-à-dire, au

moment de midi, et il ne s'est écoulé qu'une minute, environ, entre le moment où il s'est formé et celui où il s'est rompu.

L'éclipse totale a eu lieu le dernier jour de l'année, le 31 décembre. Elle n'a été visible en France que partiellement.

A Brest, un temps magnifique a favorisé l'observation du phénomène qui, dans le cas d'une éclipse partielle, se réduit, comme chacun le sait, à apercevoir le Soleil sous l'apparence progressive d'un croissant lunaire.

L'éclipse n'était que de 6 doigts et demi, c'est-à-dire qu'il n'y avait de caché qu'environ la moitié du disque du Soleil; aussi, en raison de la pureté du ciel, l'affaiblissement de la lumière au moment de la plus grande phase, a-t-il été peu sensible.

A Paris, et dans d'autres parties de la France, on n'a pas été aussi favorisé qu'en Bretagne, car le ciel est resté complètement couvert; il est à remarquer que ce n'est pas l'habitude, car, quand il fait beau à Brest, on doit supposer qu'il fait beau partout.

C'est dans la Méditerranée que l'on a pu jouir du magnifique spectacle de l'éclipse totale du 31 décembre.

M. Schmidt, directeur de l'Observatoire d'Athènes, a publié dans les *Astronomische Nachrichten*, un travail annonçant que les observateurs qui voudraient observer l'éclipse en Grèce la verraient, le dernier jour de l'année, au coucher du Soleil, dans une zone étroite du Péloponèse et de l'Attique.

Dans ce travail, M. Schmidt a donné les corrections relatives aux limites Nord et Sud de la zone où le phénomène était visible en totalité.

Ces corrections sont dues à ce que les phases de l'éclipse, données dans les éphémérides habituelles, sont basées sur les anciennes tables de la Lune, tandis qu'il a reçu du savant M. Mœdler des phases basées sur les nouvelles tables de M. Hansen.

Nous ne pensons pas que le phénomène du 31 décembre ait attiré sur les points favorisés des observateurs aussi remarquables et en aussi grand nombre que l'éclipse mémorable de juillet 1860. Ni la saison, ni l'époque n'ont, cette fois, été propices. Aussi, si les observations multipliées de l'éclipse de 1860 n'ont pas permis d'obtenir des éclaircissements certains sur la constitution physique du Soleil et sur la cause de l'*auréole lumineuse*, des *gloires*, des *protubérances* et des *nuages roses*, il est probable que les rares observations du phénomène de cette année ne fourniront pas de nouvelles données pour savoir, au juste, quelle est l'hypothèse que l'on peut adopter.

Le P. Secchi pense, d'après les dessins et documents fournis par les observateurs de l'éclipse du 18 juillet 1860, que, relativement à l'auréole et aux protubérances, bien que chaque observateur croit avoir vu différemment, les documents graphiques s'accordent autant qu'on peut l'espérer, en raison des circonstances dans lesquelles ils ont été obtenus.

M. Liais, l'astronome franco-brésilien, est d'avis que les gloires de l'auréole ne sont pas dues à la lumière réfléchie par les montagnes lunaires et diffractée par l'effet des échancrures des bords de la Lune; car il a vu, en 1858, ainsi que le constate le rapport de la Commission brésilienne, un rayon incliné recouvert progressivement par la Lune, et dont le point de départ apparent se déplaçait sur le contour lunaire.

M. Faye prétend que les phénomènes remarquables qui se présentent dans les éclipses totales ne sont pas des réalités objectives, mais bien des phénomènes d'optique; et que l'atmosphère du Soleil, les nuages blancs, roses, bleus, violets, etc., que l'on fait flotter dans cette atmosphère, sont des hypothèses *insoutenables*.

En présence de pareilles contradictions, nous devons donc

encore attendre avant de nous former définitivement une opinion sur la cause de ces phénomènes aussi remarquables qu'étranges, mais qui se reproduisent trop rarement, en présence d'un concours sérieux d'observateurs, pour que l'on puisse espérer prochainement une solution bien tranchée de la question.

Puisque nous sommes en train de parler de constitution de corps célestes et de phénomènes dus entièrement au mouvement de notre satellite autour de nous, nous croyons ne pas devoir passer sous silence les remarques de M. Birt sur la géologie de la Lune, c'est-à-dire sur la *sélénologie*.

En étudiant les cratères qui avoisinent les espaces sombres désignés sous le nom de *mers*, M. Birt croit avoir trouvé que certains cratères sont de formation *antérieure* à l'espace ou mer qui les baignent, tandis que d'autres indiquent une formation *postérieure*.

Ainsi, *Doppelmayr* et deux cratères qui n'ont pas reçu de noms mais qui sont situés entre le premier et *Vitello*, au sud de *Mare humorum*, et *Hippalus*, situé au nord-ouest, présentent des traces d'éboulements arrivés du côté de *Mare humorum*. La teinte verdâtre de cette mer lunaire se continue jusqu'à l'extérieur des remparts de *Doppelmayr* qui est resté intact.

M. Birt pense que la forme entière et bien tranchée des remparts de *Vitello* indique, pour ce mont lunaire, une époque postérieure à la naissance de *Mare humorum*.

La Lune a donc eu, comme la Terre, ses bouleversements et ses catastrophes. Le disque argenté de Phœbé, dont un poète a dit :

Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer ;

n'a donc pas toujours présenté ce calme que nous admirons, mais, aussi lui a été le théâtre de violents cataclysmes dont nous commençons à épeler l'histoire.

Tout est donc semblable dans l'immense univers, et l'histoire d'une planète peut aussi raconter celle de toutes les autres.

M. Birt n'étudie pas seulement les formes de notre satellite, il étend ses observations aux grosses planètes de notre système.

Ainsi, en observant Saturne, le 7 avril dernier, cet astronome a été frappé de l'irrégularité du contour de l'ombre qui se projetait, à ce moment, sur l'hémisphère nord de Saturne, juste au-dessous de l'anneau obscur intérieur.

M. Birt a attribué ces irrégularités à des montagnes se trouvant sur l'anneau.

Il nous semble qu'elles pourraient aussi bien être attribuées à des montagnes se trouvant sur la planète.

Il peut se faire, toutefois, que l'attraction de la planète détermine, dans l'anneau, des soulèvements dirigés vers Saturne.

M. Daniel Vaughan croit, en effet, avoir calculé qu'à la distance à laquelle les anneaux de Saturne se trouvent de la planète, un satellite ne pourrait pas exister sous une forme constante, à moins d'avoir une densité beaucoup plus considérable que celle que l'on est en droit de supposer aux corps du monde de Saturne.

Si l'on supposait notre Lune circulant autour de la Terre à une distance de 2 rayons terrestres, au lieu de 60 rayons comme cela a lieu, la gravité, à la surface de la Lune située du côté de notre globe, *serait nulle*. La matière située de ce côté ne pourrait pas résister à l'énorme pression développée par les autres parties de la masse de notre satellite, et la forme sphérique, sous laquelle nous l'apercevons, serait évidemment rompue.

D'après M. Vaughan, pour qu'un satellite, sous l'influence de l'attraction du corps central, puisse conserver sa forme d'équilibre, il faut que la distance du satellite à la planète soit égale à deux fois et demi le rayon de cette dernière multipliée par la racine cubique du rapport de la densité de la planète à celle du satellite.

Est-ce bien aux lois signalées par M. Daniel Vaughan que l'on doit attribuer les irrégularités de l'anneau de Saturne observées par M. Birt ?

D'après ces lois, l'anneau de Saturne ne serait néanmoins que la figure d'équilibre qu'eût pris nécessairement un satellite s'étant formé à cette distance de la planète; mais il peut très-bien se faire, en effet, que, sous l'énorme attraction de Saturne, il se forme dans l'anneau des *ondulations* de matières excessivement *prononcées*, et dans le genre de celles de la masse liquide recouvrant notre globe et qui, connues sous le nom de *marées*, sont, comme tout le monde le sait, dues aux attractions luni-solaires.

Par des inégalités observées dans la bande boréale de Jupiter et par le mouvement d'une tache qu'il a aperçue sur le disque brillant de la grande planète, M. Birt croit aussi avoir assisté au transport rapide d'un *nuage* dans l'atmosphère de l'astre.

Il a vu cette tache occuper le bord *Est* du disque vers 7 heures 20 minutes; le centre vers 8 heures, et le bord *Ouest* vers 9 heures 45 minutes. Ainsi, dans 1 heure 35 minutes la tache a parcouru à peu près un hémisphère de la planète; ce qui lui donne une vitesse moyenne de 33000 mètres environ en une seconde; en admettant encore que le nuage observé ait rasé la surface de Jupiter.

Ils sont donc bien violents les courants d'air de Jupiter, qui peuvent transporter un *nuage* avec une vitesse 60 fois plus grande que celle d'un boulet de canon. Sur notre globe, la vitesse de l'air, dans les ouragans renversant les arbres et les maisons, n'est que de 46 mètres par seconde.

La supposition de M. Birt ne s'accorde guère avec l'hypothèse admise par les astronomes que, en raison du peu d'inclinaison de l'axe de rotation de Jupiter sur son orbite, il doit régner, sur la plus belle de toutes les planètes, un printemps perpétuel. — *Quel printemps !!...*

XI.

Passage de Mercure sur le disque du Soleil. — A l'occasion des éclipses, nous devons signaler que les astronomes de l'Observatoire impérial n'ont pu observer, en raison du mauvais temps, le phénomène assez rare qui s'est présenté le 12 novembre dernier; c'est le passage de la planète Mercure sur le disque du Soleil.

M. Leverrier avait, à ce sujet, fait insérer dans les *Comptes-Rendus* du 4 novembre, une note relative aux phases du phénomène.

Les nombres qu'il a donnés ont été obtenus au moyen des tables du Soleil et de Mercure insérées par lui dans les tomes IV et V des *Annales de l'Observatoire impérial*.

Comme le phénomène devait déjà être commencé quand le Soleil est apparu, le 12 novembre, à l'horizon de Paris, M. Leverrier recommandait d'une manière spéciale l'observation du second contact interne; cette observation, faite avec précision, devant servir à déterminer la position de Mercure avec une grande exactitude.

En France, le temps n'a malheureusement permis de faire l'observation qu'à Marseille; et encore, cette observation n'a-t-elle pas été effectuée dans les conditions désirables.

Brest, bien entendu, n'a pas été, en cette circonstance, plus privilégié que les autres points de la France. Quoiqu'il régnât le 12 novembre des vents de nord-est, le ciel est resté entièrement couvert pendant toute la durée du phénomène. Le Soleil ne s'est montré brillant, et cela pendant quelques instants, qu'une demi-heure après que le passage de Mercure était complètement effectué.

Quelques journaux, en annonçant le phénomène, l'ont appelé aussi *remarquable que rare*.

Le mot rare n'est pas exagéré puisque depuis l'invention des lunettes, ou mieux, depuis le 7 novembre 1631 jusqu'à aujourd'hui, on n'a encore pu observer que vingt-trois passages de Mercure, et qu'il n'y en aura plus que six jusqu'à la fin de ce siècle.

Quant à être *remarquable*, c'est-à-dire, à offrir un spectacle pouvant intéresser ceux qui ne s'occupent pas d'astronomie, c'est une grande exagération.

Voici, en effet, ce qui devait se passer le 12 novembre 1861, pour un observateur situé à Brest, et pouvant examiner le Soleil avec une lunette grossissant au moins six fois et munie d'un verre coloré !

Le lever vrai de l'astre du jour ayant eu lieu à Brest, ce jour-là, à 7 heures 8 minutes 52 secondes, l'observateur eut aperçu au moment de ce lever, sur le disque solaire, un *très-petit point noir* situé à gauche du diamètre vertical du Soleil.

Le diamètre du point noir distinct, par sa rondeur et sa teinte plus foncée des taches solaires qui se trouvaient aussi à ce moment sur le disque, était égal environ à la 200^e partie

du diamètre vertical du Soleil; c'est-à-dire, que si, suivant la méthode employée par Gassendi en 1631, on eut projeté l'image solaire sur une feuille de papier dans une chambre obscure, ou mieux, si on eut photographié l'astre radieux, on eut trouvé, en supposant au diamètre de l'image la longueur de *un décimètre*, un *demi-millimètre* pour diamètre de Mercure.

D'après cela, on trouve facilement qu'il eût fallu près de 37210 taches comme celle produite par l'interposition de la petite planète pour couvrir en entier le disque de l'astre du jour. Aussi, au moment du passage, la lumière du Soleil n'a été diminuée que de $\frac{1}{37210}$.

Le point noir, après avoir suivi une route très-inclinée par rapport à l'horizon de Brest, se serait trouvé à 9 heures 1 minute 12 secondes, temps moyen de Brest, à son deuxième contact interne, c'est-à-dire, tout-à-fait au bord *ouest* du disque radieux, en un point situé, à peu près, à 9 degrés à droite de la partie supérieure du diamètre vertical du Soleil.

C'est vers ce lieu que le petit point noir eut quitté le disque brillant pour n'y revenir que le 4 novembre 1868.

D'après ce que nous venons de dire, le phénomène du passage de Mercure sur le disque solaire n'a, comme on le voit, rien de bien remarquable et n'offre d'importance réelle qu'au point de vue scientifique.

L'observation du passage a pu être effectuée, dans d'assez bonnes conditions, à l'Observatoire nouveau de Leipzig. Le ciel n'était pas cependant parfaitement pur; des *Cirrus* passaient souvent sur le disque du Soleil et le couvraient quelquefois d'une telle manière qu'on n'apercevait plus Mercure.

M. le professeur Bruhns, à l'aide d'un réfracteur de Fraunhofer grossissant 140 fois, et muni de fils micrométriques, a déterminé une position de la planète sur le disque

solaire et a observé la sortie de l'astre au moment des contacts interne et externe. Les temps des contacts donnés par cet astronome diffèrent d'environ 5 secondes de ceux fournis, au même Observatoire, par MM. Engelmann et Von-Zahn, qui observaient avec des réfracteurs ne grossissant que 60 fois. Les observations de M. Bruhns s'accordent mieux avec celles faites par M. Auerbach, à Gohlis, près de Leipzig, sur son petit Observatoire.

M. le professeur Bruhns a déterminé le diamètre de Mercure par dix mesures prises au micromètre à fils : il a trouvé $9'',63$ avec une erreur probable de $\pm 0'',07$.

A la distance 1 de la planète à la Terre, le diamètre serait, d'après cela, de $6'',52$.

A l'Observatoire de Copenhague, le phénomène a été observé avec des conditions favorables comme il s'en présente rarement en cette saison.

M. le professeur d'Arrest, au moyen d'un réfracteur grossissant 386 fois, a déterminé l'instant du contact interne, au moment de la sortie, à 22 heures 9 minutes 51 secondes, temps moyen de Copenhague. A ce même Observatoire, l'instant des contacts a été aussi observé par MM. Schjellerup et Thiele. Les observations de MM. d'Arrest et Schjellerup s'accordent assez; celle de M. Thiele est en retard de 8 secondes sur les autres.

Une bonne observation a été aussi obtenue par M. Peters, directeur de l'Observatoire d'Altona.

Cet astronome a pu suivre la dernière phase avec un équatorial de six pieds; il a constaté que l'heure à laquelle a eu lieu le deuxième contact s'accorde avec celle fournie par les nouvelles tables et les formules de M. Leverrier.

Dans la Mer Noire, à Nicolaïef, M. le professeur Knorre et son fils ont pu suivre complètement le phénomène, c'est-à-

dire qu'ils ont observé l'entrée et la sortie de la planète sur le Soleil.

Le père observait avec un réfracteur de Fraunhofer de 5 pieds, et le fils avec un réfracteur de Dollond de 4 pieds.

Sous le beau ciel de la Grèce, M. Schmidt n'a effectué ses observations qu'avec beaucoup de peine, en raison du brouillard qui enveloppait, à ce moment, l'ancienne capitale de l'Attique; aussi, quand cet astronome a pu observer le Soleil, Mercure était déjà sur son disque, et il n'a pas eu besoin, à certains moments, pour observer le phénomène, d'employer des verres colorés, tant le brouillard affaiblissait l'éclat du disque radieux. Il n'a vu, à travers la brume, que le contact interne de la sortie à 22 heures 54 minutes 6 secondes.

M. Schmidt a pu néanmoins effectuer plusieurs mesures micrométriques de la planète, quand elle se projetait sur le disque solaire. La moyenne de ses déterminations lui donne 9",918 pour diamètre apparent de Mercure, au moment du passage.

A la distance de la Terre au Soleil, Mercure sous-tendrait, d'après cela, un angle de 6",711.

Dans l'observation du passage, en mai 1845, M. Schmidt n'avait trouvé pour ce diamètre, à la distance moyenne, que 6",057.

Nous voyons que le nombre trouvé cette année par M. Schmidt est plus grand que celui donné par M. Bruhns.

L'observation faite par M. Bulard, à Alger, semble aussi donner raison aux formules de M. Leverrier. Le deuxième contact interne a, en effet, été obtenu, dans ce lieu, à 9 heures 28 minutes 28 secondes, temps moyen de Paris. Les formules et les tables du savant directeur de l'Observatoire impérial indiquaient 9 heures 28 minutes 27 secondes;

les anciennes tables auraient donné, entre le calcul et l'observation, une erreur de 2 minutes 40 secondes.

Des résultats semblables ont été obtenus à Rome par le P. Secchi, directeur de l'Observatoire du Collège Romain, et par le P. Calandrelli, directeur de l'Observatoire de l'Université Romaine.

Toutefois, dans une lettre adressée aux *Astronomische Nachrichten*, le P. Secchi fait savoir que neuf mesures doubles du diamètre de la planète prises pendant le passage ont donné 9",077, avec une erreur probable de 0",189. Le diamètre déduit des tables de M. Leverrier eut dû être, à ce moment, de 9",165, (comme on voit beaucoup plus faible que celui déterminé M. Schmidt et même par M. Bruhns).

Le P. Secchi en conclut néanmoins (ce qui nous semble un peu prématuré), que le diamètre donné par les tables de M. Leverrier est trop fort. Il ajoute que le 2 mai 1857 ses mesures lui avaient donné 6",22 pour diamètre de l'astre, à la distance moyenne de la Terre au Soleil; à la distance à laquelle se trouvait Mercure le 12 novembre dernier cela eut donné 8",91.

Tout prouve donc, dit le savant astronome italien, que le diamètre de Mercure exige une correction.

Pour notre part, nous nous permettrons de mettre simplement en regard les nombres que nous venons de donner plus haut :

En 1845, M. Schmidt a trouvé.....	6",057
pour diamètre de Mercure à la	
distance <i>un.</i>	
En 1857, le P. Secchi a trouvé.....	6",22
En 1861, le professeur Bruhns a obtenu..	6",52
En 1861, M. Schmidt.....	6",711
En 1861, le P. Secchi.	6",336

On voit que l'accord de ces nombres est encore loin d'être parfait, et combien ils indiquent la difficulté de la mesure que l'on veut obtenir. Toutefois, ce désaccord est moins considérable que celui présenté par les observations faites en 1832, car d'après Arago :

Bessel trouva.....	6",70
Mœdler et Beer.....	5",80
et Gambart.....	5",18

Ainsi, bien qu'il y ait progrès, on ne peut avoir encore rien de bien certain au sujet du volume de Mercure.

Il paraît évident, seulement, que l'erreur de 3 minutes environ, reprochée aux anciennes tables, est réelle, et que M. Leverrier a été dans le vrai en faisant subir à la théorie de Mercure certaines modifications, dont une entre autres, qualifiée d'*empirique* par le savant M. Delaunay, a eu pour effet d'augmenter de 38 secondes le mouvement séculaire du périhélie de Mercure.

ED. DUBOIS.

LE PASSAGE
ET
DIVERS DROITS OU COUTUMES DE BREST
AVANT 1789.

Le Pont Impérial en 1861.

A LA MÉMOIRE
DE DEUX AMIS BIENS REGRETTÉS :
BIZEUL (de Blain)
ET
A. GUÉRAUD (de Nantes).

Au moment où un pont gigantesque vient de relier les deux côtés de la ville de Brest, il n'est peut-être pas sans intérêt de rechercher les origines de l'ancien mode de passage et de faire connaître les conditions auxquelles il s'exerçait. En examinant à quel titre, et comment, les droits de passage étaient perçus par leurs possesseurs, nous serons amené à parler de quelques autres droits ou usages pratiqués à Brest jusqu'au 18^e siècle, et cette étude nous permettra de préciser la différence qu'il y avait entre des fonctions qu'aujourd'hui l'on confond souvent. En même temps que nous nous ferons

ainsi une idée des mœurs et des institutions fiscales du moyen-âge, nous recueillerons quelques notions utiles à l'intelligence de notre histoire locale.

Rien ne fait connaître l'époque précise de l'établissement des droits de passage et de péage (1). entre Brest et Recouvrance. Mais, ce que nous apprennent, à n'en pas douter, un grand nombre de titres du 15^e et du 16^e siècle, c'est que les seigneurs du Châtel étaient, bien auparavant, en possession de percevoir ces droits qui leur auraient été concédés par les ducs de Bretagne, à la condition d'une retenue du vingtième au profit du domaine ducal, retenue que le domaine royal continua d'opérer après la réunion de la Bretagne à la France. Il ne serait pas impossible que l'exercice de ce droit eût été moins limité à son origine qu'il ne le fut depuis, et il ne répugne nullement de croire qu'il s'appliquait ou pouvait s'appliquer à tout le parcours du bras de mer appelé la Penfeld. En effet, Dom Lobineau (*Hist. de Bretagne*, t. 1^{er}, p. 273) nous apprend qu'Hervé de Léon, le *Dissipateur*, vendit en 1248 à un bourgeois de Guingamp, dont il était le débiteur, sa terre de *Penfeel*, située au fond du port de Brest; que le duc Jean le Roux en fit faire le retrait par Riou de Pénanros, son sénéchal à Lesneven; mais que ce prince ne put y construire des moulins qu'après avoir obtenu le consentement de quelques riverains, notamment d'Aufroi de Penfeel, consentement ratifié et scellé par Bernard du Châtel, d'où il est naturel d'inférer que les seigneurs de cette maison

(1) Des deux droits, indifféremment désignés aujourd'hui par une appellation commune, avaient originairement un nom distinct. Le *passage* (*passagium*) était dû par les piétons, et le *péage* ou *payage* (*pedagium*) pour les bestiaux et les marchandises. A Brest, nous le verrons, ils étaient perçus par une seule et même personne.

étaient propriétaires de la *Penfeld* ou tout au moins d'un droit de parcours sur toute son étendue.

Le droit de passage (1) qui, comme nous le verrons, était encore perçu au 17^e siècle par les ayant-droit de la famille du Châtel, consistait en une gerbe de bled d'avoine à recevoir annuellement de chaque feu ou ménage, soit noble, soit roturier, des paroisses de Plouzané, Quilbignon et Guiler, et en dix deniers monnayés payables, aussi annuellement, par chaque ménage entier du bourg de Sainte-Catherine (*Recouvrance*), le tout à la condition que le propriétaire du droit de passage entretiendrait des bateaux en nombre suffisant pour assurer le passage des piétons, des bestiaux et des denrées. Plus tard, la quête annuelle que faisait le fermier du passage dans les trois paroisses que nous venons d'indiquer s'étendit à celles de Guipavas, Gouesnou et Lambézellec, et cette quête, au 17^e siècle, produisait ordinairement 59 boisseaux de divers bleds, ainsi répartis : Plouzané, 25; Quilbignon, 6; Guiler, 6; Lambézellec, 5; Gouesnou, 2, et Guipavas, 15.

Indépendamment des redevances attribuées à la maison du Châtel sur le passage entre Brest et Recouvrance, il y en avait d'autres qu'elle ne percevait pas. Elles étaient la conséquence de l'impôt que le duc Jean IV, pour se créer des ressources, avait établi dans les premières années de son règne si agité, impôt que nous trouvons mentionné, sous le nom de *Livrage*, dans des titres de 1379 et de 1396, et qui consistait en un droit perçu par charge de cheval calculée à raison de 300 livres sur les marchandises et denrées, à l'entrée et à la sortie des villes. Ce droit qui, plus tard, prit le

(1) Nous appellerons ainsi les deux droits de *passage* et de *péage*.

nom de *Traite*, et dont la ferme fut jointe à celle du poids public, appelée d'abord *Poids-le-Duc*, ensuite *Poids-le-Roi*, n'était perçu qu'autant qu'on avait pesé les marchandises ou qu'on en avait déterminé la quantité. C'est à l'occasion de l'établissement de ce droit et de quelques autres analogues, qui le précédèrent ou le suivirent, que Jean IV créa des *voyers* ou officiers chargés d'assurer et d'opérer, moyennant un salaire déterminé, le recouvrement des diverses redevances dues, soit à lui-même, soit aux seigneurs. Ces officiers, désignés aussi sous le nom générique de *sergents* (*servientes*) avaient des attributions multiples donnant droit parfois à la division de leurs offices. Ainsi, ils avaient l'inspection et la police des chemins, rues, ponts, bacs, bateaux, tours, remparts, portes de ville, enfin des poids et mesures dont quelquefois ils exploitaient la ferme pour leur propre compte. On les appelait alors plus particulièrement *voyers*, ou *sergents-voyers*; mais ils prenaient le nom de *sergents-féodés* ou de *sergents-fieffés* quand, comme à Brest, le titulaire de cet office faisait la recette de certains droits féodaux dus au seigneur qui l'avait institué, et ils étaient assujettis à certains actes, aujourd'hui du ministère des huissiers ou des recors. En effet, le sergent féodé ou fieffé était un véritable *appariteur* (1) chargé d'agir pour la recherche et la conservation des droits féodaux du seigneur; de faire les ajournements, d'exécuter les jugements, de garder les prisonniers, d'escorter les condamnés, de conduire les juges de leur

(1) C'est dans le sens d'*apparitor*, *executor*, *minister*, *officialis*, et dans le bas-latin, *serviens*, *sergent*, que les sergents féodés de Cornouaille, tout ainsi que des autres bailliages, s'appellent *voyers* ou *sergents féodés*, lesquels ne sont pas des juges ordinaires ou de police, mais des ministres de justice (Hévin, *Questions féodales*, p. 78).

maison au tribunal, où ils leur présentaient la verge de justice, signe distinctif de leur autorité, et de les reconduire du tribunal à leur maison. En outre du sergent féodé, il y avait le prévôt féodé; nous verrons plus loin quels étaient les devoirs et les droits de celui de Brest (1).

(1) Les barons du Pont-L'abbé avaient établi dans leur seigneurie des officiers dont les devoirs et les émoluments étaient semblables, à quelques variantes près, à ceux des voyers, sergents et prévôts féodés de Brest, comme nous l'apprend notre confrère et ami M. Du Châtelier dans son curieux travail intitulé : *La Baronnie du Pont (Pont-L'abbé), ancien évêché de Cornouaille*. Nantes, A^d Guéraud et C^{ie}, 1858, 76 pp. in-8°. Entre autres droits dévolus aux seigneurs du Pont, M. Du Châtelier mentionne en effet :

1° Le droit de *voyrie* consistant à faire un sergent-voyer noble qui était commis par eux à l'entretien des rues et des voies publiques, à l'alignement à donner pour les bâtisses, à la surveillance des vagabonds, à la saisie, garde et appréhension de tous les criminels, avec obligation de les conduire entre les deux pierres scellées dans la cour du château; outre, entretenir la potence, fournir à ses frais un bourreau pour l'exécution des condamnés, et aller prendre le juge et le procureur fiscal, le jour des plaids pour les y rendre; préparer l'auditoire pour leur arrivée; leur présenter des baguettes blanches et faire faire silence; remplir les mêmes obligations envers le baron à la tenue de ses hommages, et faire la cueillette des tailles réelles dues sur toutes les maisons de la ville et faubourgs du Pont. — Auxquelles conditions les barons ont accordé audit voyer le droit de chopine de vin sur chaque barrique qui se vend et se débite dans la ville et le territoire du fief; lequel droit provient de celui de taverne banale que les seigneurs du Pont avaient précédemment en leur baronnie, et qu'ils ont ainsi converti; plus six deniers par tonneaux de bled, qui sortent du Pont, ou qui y entrent, plus le droit de percevoir les lods et ventes sur le prix des maisons de la ville. — Les Mollac de Kersaudy, et après eux les Fouquet de Chalais, qui eurent aussi la voirie de Kemper, furent longtemps en possession de cette charge;

2° Droit de faire un *sergent-prévost* noble, dans la paroisse de Combrit, pour recevoir, au nom du baron, toutes les rentes et chefs-rentes qui lui sont dues dans cette paroisse, et lui en faire la remise dans son château; pour gage duquel office le manoir du Cosquer, en ladite paroisse, la perception de quelques portions de chefs-rentes, quelques

Les titulaires de ces divers offices, qu'ils eussent été institués par le duc ou par un seigneur, prélevaient leurs gages, soit en totalité, soit en partie, sur le revenu des domaines ou héritages qui s'y trouvaient affectés, d'où était venu l'usage de les appeler indistinctement officiers féodés, le mot fief ne signifiant, à bien dire, que fief ou salaire. Originellement temporaires, ou viagers au plus, ces fiefs devinrent insensiblement héréditaires et constituèrent de véritables biens patrimoniaux.

Ces offices, lors de leur création, furent très-recherchés par les personnes de qualité, d'abord parce que le défrichement des terres eut pour résultat l'accroissement de leurs émoluments, ensuite parce que le ministère de la justice, à tous ses degrés, était alors en grande vénération, même parmi les nobles. Leurs idées s'étant modifiées plus tard, ils usèrent de deux moyens pour retenir le fonds affecté au paiement de leurs gages sans s'acquitter du service pour lequel il avait été concédé. Le premier fut d'obtenir la faculté de commettre, pour les suppléer dans l'exercice de leurs fonctions, d'autres personnes qui s'attribuèrent elles-mêmes le droit de déléguer des commis ou fermiers. Le second moyen consista dans le changement ou la modification de la nature du fonds dont ils aliénèrent ou échangèrent la plus grande

droits au port de Benaudet (entrée de la rivière de Kemper) et celui du passage sur ledit havre, ont été cédés au sieur du Cosquer, et plus tard au sieur de Kerlaezrec;

3^e Droit de faire plusieurs *sergents-féodés* nobles pour le service de la baronnie, qui étaient, en 1732, le sieur de Kerozan Droallen et le sieur de Kerléan le Baron, à cause du manoir de Kerdrein, les deux alternativement pour la paroisse de Loctudy, etc., etc., lesquels sergents ont les manoirs ci-dessus, appelés *sergenteries*, pour leurs gages et à la charge de les faire exploiter, etc.

partie. Il arriva alors que ce fonds subit bien souvent de telles réductions que, quand le sergent féodé était mis en mesure d'exercer sa charge, il préférerait l'abandonner, comme le firent plusieurs titulaires de cet office au Parlement général tenu en 1462 sous François II. L'un d'entre eux, possesseur de la terre d'Espinay, gage de l'une des sergentises féodées du bailliage de Rennes, n'ayant pu obtenir la permission de servir par substitut, aima mieux laisser saisir son fief que de continuer la fonction de sergent, la baguette à la main. D'autres seigneurs suivirent cet exemple, ce qui fit que presque toutes les grandes seigneuries formant le gage des sergentises se trouvèrent considérablement diminuées. Elles l'étaient déjà dès le commencement du 15^e siècle. N'ayant pas des émoluments aussi élevés qu'à l'origine, ou n'en laissant pas une portion suffisante à leurs délégués, les sergents féodés cherchaient, comme ceux-ci, une compensation dans les exactions les plus révoltantes. En 1420, elles étaient poussées à un tel point que Jean V essaya de les réfréner par sa constitution de cette année, où il fait en ces termes le tableau de la misère du peuple : « Pour ce que les offices des sergenties de nostre pays sont données à plusieurs qui ne sont ne suffisans ne dignes de faire l'office et aussi afferment l'office à d'autres à grandes sommes de finances, lesqueux fermiers sont encore moins suffisans et dignes que les principaux, et pour payer la ferme pillent nostre pauvre peuple, extorquans d'eux plusieurs chevances (*sommes d'argent*) en les adjournant souventes fois d'office sans commandement de nos sénéchaux, allouéz ne procureurs, en leur imposant aucuns cas, combien qu'ils sachent bien que nos dits subgiets n'y aient coulpe, et pour racheter leurs vexations nos dits subgiets se ranczonnent à grante somme de

pecune. *Item* exigent de nos dits subgiets à l'aoust par chacun an un boissel de bled ou deux, ou ce qu'ils en peuvent avoir, à vandange le costerel ou le jalon de vin, ou ce qu'ils en peuvent avoir ou autrement, a caresme prenant le chapon ou ce qu'ils en peuvent avoir, *et hoc in anno praticatur* par monnoye ou autrement, et ainsi par telles voyes oppriment et depredent nostre peuple dont nous suymes protecteurs et deffendeurs.... *Item* nous deffendons que nul sergent ne soit si hardi doresnavant de faire sur nos subgiets telles manières de vexations, de prendre bled, vin, poulailles ne autres choses, comme dessus est dit, ne de prendre sur nos subgiets, soubz umbre et couleurs d'office, aucune chose sinon le salaire leur deub et appartenances selon le cas; et se aucun est trouvé ou ataint d'avoir affermé Sergentie, iceluy qui l'aura baillée poyra LX liv. d'amende, et le fermier autres LX liv., et seront hors et privez de tout office. » (Dom Morice, *Preuves de l'Histoire de Bretagne*, t. II, col. 1053-1054).

Le bon vouloir de Jean V resta sans effet. Ses prescriptions, renouvelées par Pierre II dans sa Constitution de 1451 et dans l'extrait des Ordonnances des ducs, devenu l'article 671 de l'ancienne Coutume, n'arrêtèrent pas les exactions. Ceux qui les commettaient surent les convertir en rentes féodales qui, transmises héréditairement, finirent par acquérir un caractère de légitimité, et furent acquittées jusqu'en 1789.

La sergentise féodée de Brest, au 15^e siècle, était une mouvance de la seigneurie du Châtel et appartenait à la maison de Cornouaille (1). Les seigneurs du Châtel avaient

(1) La famille de Cornouaille ou Cornouailles, en breton *Kerné* ou *Kerneu*, ramage des anciens comtes de Cornouaille, portait d'azur à un

assigné à cet office divers gages ou émoluments. Le principal était le *voyage* proprement dit, consistant dans le dixième des lods et ventes payés au seigneur foncier par ceux qui achetaient des biens situés dans le ressort de son fonds. L'autre s'appelait plus particulièrement le *havage*.

Deux documents, une transaction du 3 avril 1440, et un minu du 16 juin 1549, contiennent, le premier, la preuve du droit que les seigneurs de Cornouaille avaient au dixième des lods et ventes, le second, le détail des obligations qui en étaient le corollaire.

Dans la transaction terminant des contestations survenues entre Ollivier du Châtel et Guyomarch de Cornouaille, au sujet de l'exercice des droits établis sur le passage entre Brest et Recouvrance, ce dernier « reconnoît et avoue tenir en fief et remage (ramage?) d'Ollivier du Châtel tant en remage que en ligence, le manoir de Lossulien, trêve de Trébrit, paroisse de Ploucavas ou Ploueavas (*Guipavas*), ainsi que toutes les autres terres qu'il possède audit Trébrit, fors celles qu'il tient de sa mère; *item les seigneuries de remage que ledit Guyomarch a et lui appartient sur le voyage de Brest et le passage dudit lieu et sur les debteurs d'iceux.* »

Dans le minu du 16 juin, la veuve d'Hervé de Cornouaille,

mouton d'argent qui est Cornouaille ancien; écartelé d'argent, fretté d'azur qui est *Kerguern*; sur le tout d'argent au croissant de gueules.

Cette famille est tombée en quenouille, vers 1822, à la mort de M. le comte de Cornouaille qui, pendant la révolution, s'était mis à la tête des habitants du canton de Briec, formant, ou plutôt devant former un détachement de l'armée de Cadoudal. Le comte d'Artois lui avait expédié le brevet de lieutenant-colonel. En 1815, il fut chef de volontaires dans le Morbihan. Sous la seconde restauration, il fut placé comme chef de bataillon dans la légion du Finistère, où il ne fit qu'une courte apparition, car il fut admis à la retraite en 1818. Il a laissé une fille unique, qui a épousé M. Hersart de la Villemarqué, aîné, frère de l'auteur du *Barzaz-Breiz*.

seigneur de Kerinou, reconnaît tenir de Sa Majesté « *les deux parts du voyage de Brest, et estre obligée, en raison de son office et des devoirs y attribués, de garder les malfaiteurs condamnés par la cour de Brest à quelque peine corporelle, de répondre de leurs personnes, de les conduire à ses frais, de Brest à Saint-Renan, et de les remettre au voyer de la cour dudit Saint-Renan, pour qu'il exécute les sentences de celle de Brest.* »

Le *havage* était le droit de prélever une redevance sur les bleds portés au marché pour y être vendus et certains devoirs sur les marchandises importées par navires étrangers. Le droit sur les bleds était de sept deniers monnoie obole (le denier valait deux oboles) par tonneau de bled froment, et de cinq deniers, aussi monnoie obole, par tonneau de gros bled, comme nous l'apprend une délibération de la communauté de Brest du 18 juillet 1720, où nous voyons que, six mois auparavant, à l'occasion d'arrivages considérables de bleds étrangers dans cette ville, où l'on avait craint une disette, ces droits avaient été convertis, par abonnement, en un boisseau par bâtiment chargé de bled, boisseau qui ne devait toutefois être prélevé par le sieur de Kervenou-Cornouaille, *sergent féodé*, qu'autant que la mesure lui aurait été demandée et qu'il l'aurait fournie, ce qui, en fait, rendait ce droit à peu près illusoire (1).

(1) Le *havage* se percevait à Landerneau, sous les noms de *minauge* et de *péage*, au profit des ducs de Rohan, princes de Léon. On y prélevait une certaine quantité de grains sur chaque boisseau apporté au marché pour y être vendu, et à défaut de prélèvement en nature, le vendeur payait, en argent, une redevance en représentant la valeur. En 1738, les sous-fermiers de ces droits ayant voulu les percevoir chez les bourgeois et même chez les nobles à qui les fermiers payaient leurs fermages en grains, il s'ensuivit un procès, et un arrêt du Parlement de Bretagne du 26 octobre de cette année, prescrivit la production des titres justifiant de ces droits.

L'office des seigneurs de Cornouaille leur conférait, en outre, à en juger par un autre minu de 1543, un droit d'inspection et de police sur les poids et mesures, et pour qu'ils pussent l'exercer utilement, ils étaient dépositaires des étalons. Ils saisissaient les poids et mesures qui n'étaient pas conformes à ces étalons, verbalisaient contre les délinquants, avaient une part du produit des amendes prononcées par le juge, et retenaient le métal, c'est-à-dire, les objets saisis.

Ces divers droits, depuis leur origine, avaient varié d'importance comme de produits. En effet, le dixième des lods et ventes ne se percevait par les seigneurs de Cornouaille que sur les biens vendus dans la circonscription du fief du roi. Or, les du Châtel, et après eux, les Scepeaux, les Gondy, les Cossé-Brissac, la duchesse de Portsmouth, le fameux financier Crozat, les Gontaut-Biron, et enfin les Rohan-Guéméné, étaient seigneurs de tout le côté de Recouvrance et d'une partie de celui de Brest; le surplus de ce dernier côté se partageait en deux portions à peu près égales entre le roi et l'évêque de Léon. Outre ces grands fiéfs, il y en avait encore deux moyens, ceux de Tronjolly et de la Villeneuve, embrassant un grand tiers du côté de Brest, mais sans aucun droit de juridiction. Par conséquent les lods et ventes durent être, primitivement, d'un produit presque nul, et n'acquérir d'importance qu'à mesure que Brest se peupla, et devint le centre de grands mouvements maritimes, parce qu'alors les aliénations de terrains, d'édifices et de navires donnèrent lieu à une perception plus fructueuse de ce droit, celles surtout des navires, qui finirent par former la principale branche du revenu du voyer, tous ceux que l'on vendait dans les limites comprises entre la *Roche Mingant* et un arbre appelé

l'Indrée, situé dans la rivière de Landerneau, étant assujettis aux droits de lods et ventes, qu'ils fussent la propriété de l'état ou des particuliers, ou qu'ils fussent des prises faites, soit par les vaisseaux du roi, soit par des corsaires. On comprend qu'en temps de guerre, le dixième revenant au voyer devait être assez élevé, puisqu'en 1773 — on était alors en paix — M. du Rozel de Beaumanoir, titulaire de l'office de voyer, reçut 1,427 livres 10 sous, soit 2 sous pour livre des ventes faites pour compte du roi des vaisseaux *l'Expérience*, le *Cerf-Volant*, *l'Aurore*, le *Sage*, le *Faune*, et de la maison du *Café de la comédie*, bâtie neuf ans auparavant aux frais de la marine. Aussi, plus d'une fois, les acquéreurs de navires avaient-ils tenté de se soustraire au paiement du droit en obtenant que ces navires fussent vendus en dehors des limites où se percevaient les droits, et en 1718, M. Robert, intendant de la marine, avait donné cet exemple en faisant conduire dans la baie du Fret, la frégate *l'Aurore*, que le roi avait vendue à M. de Kerouriou et dont l'acquéreur avait cru pouvoir s'affranchir, par ce moyen, du paiement des lods et ventes. Mais, sur les réclamations de MM. de Cornouaille, il avait été reconnu que les arrêts du conseil du 28 mars 1691 et 27 novembre 1693, rendus contradictoirement entre Charles Bougis et René de Cornouaille, d'une part, le maire, les échevins et les habitants de Brest, d'autre part, avaient confirmé le domaine royal et le voyer dans la possession de leurs droits respectifs. Le *havage* ne devait pas être aussi productif que les lods et ventes, car, à mesure que l'autorité municipale s'était assise et régularisée, son action, combinée avec celle des juges de police, avait porté plus d'une atteinte et aux fonctions du voyer et aux émoluments qu'elles lui procuraient. En 1720, nous l'avons vu, il était restreint à une

faible redevance sur les bleds importés par navires étrangers, redevance dont les capitaines ou armateurs pouvaient même s'affranchir en ne demandant pas la mesure.

La sergentise féodée de Brest était donc un office donnant droit à salaire, et il en fut ainsi jusqu'à ce qu'un édit du mois de juin 1787 eût prononcé la suppression des divers droits perçus par le voyer ; mais c'était un simple office de corvée ne conférant aucune prérogative honorifique. L'arrêt du 28 mars 1691 l'avait jugé ainsi en maintenant MM. de Cornouaille dans leurs droits fiscaux , mais en les déboutant en même temps de leurs prétentions à diverses prérogatives honorifiques jusqu'à plus ample production de leurs titres. Or, ils n'avaient pas fait cette production, ce qui indiquait de leur part un acquiescement forcé, ou tout au moins tacite, à l'arrêt du 28 mars. Grande fut donc la surprise dans notre ville quand on y vit surgir, inopinément, au mois de septembre 1764, la revendication que firent devant le Roi et son Conseil, du titre de voyer en y accolant ceux de seigneur ou de grand voyer, M^{me} Marie-Charlotte de Cornouaille, veuve de Charles-François Le Borgne, seigneur de la Palue, dame de Kerinou et M. du Rozel de Beaumanoir, son gendre. Les droits que réclamait M^{me} de la Palue étaient inhérents, disait-elle, à son fief de Kerinou, et lui auraient conféré les prérogatives suivantes : Banc près le chœur de l'église paroissiale ; conduite à l'offrande par les marguilliers ; place à la gauche du gouverneur aux processions et cérémonies publiques ; enfin , privilège de faire sauter à la mer, le jour de l'installation du maire , les nouveaux mariés de l'année et ceux qui, depuis trois ans, étaient venus s'établir à Brest, ou y avaient bâti maison.

Avant d'examiner la valeur de ces prétentions, disons

quelle avait été la circonstance qui en avait fourni le motif, ou plutôt le prétexte.

Lorsqu'en 1705 Louis XIV avait, d'un trait de plume, adjugé aux RR. PP. Jésuites la jouissance en commun avec la ville de l'église paroissiale de St.-Louis, pour la plus grande partie construite aux frais des habitants, chacun avait été laissé libre de se construire un banc de la forme et dans l'endroit qui lui avaient plu. De là un encombrement, une confusion et une disparate qui subsistaient encore en 1740. La ville ayant alors, moyennant le paiement d'une somme de 50,000 livres aux Jésuites, recouvré la jouissance exclusive de son église, le premier soin du recteur Perrot et de la fabrique fut de paver cette église, ce qui exigea le déplacement des bancs auxquels de nouveaux, mais en moindre nombre, furent substitués en 1745. Disposés sur quatre lignes parallèles, ils furent tarifés, non en raison de leur proximité du chœur, mais eu égard à leur longueur, et surtout à leur plus ou moins de rapprochement de la chaire. M^{me} de la Palue avait d'abord obtenu dans cette installation deux bancs de distinction devant la chaire, mais ces deux places ayant été confondues, en 1751, dans le banc réservé par ordre du roi au corps de la marine, on lui avait donné, en dédommagement, un banc entier, vis-à-vis de la chaire, et non près de la porte, comme l'indiquait sa réclamation où elle disait que les gens du commun avaient affecté de s'approprier les bancs de distinction, à prix d'argent, pour jouir du malin plaisir de la reléguer près de la porte de l'église.

Un procès engagé pour un déplacement de banc, si tant est qu'il y eût eu déplacement, semblera peut-être aujourd'hui une répétition impossible, en plein 18^e siècle, du burlesque

débat immortalisé par le chantre du *Lutrin*, et beaucoup croiront que nul n'aurait alors été assez hardi pour affronter la verve satirique d'un nouveau Boileau. Qu'on se détrompe. En 1764, les questions de la nature de celles qu'avaient soulevées M^{me} de la Palue et son gendre étaient encore grosses d'orages. Si leurs prétentions n'avaient eu qu'un but fiscal, nul n'aurait fait opposition. Mais, réclamer des places privilégiées à l'église et aux processions, c'était froisser des susceptibilités fort ombrageuses en pareille matière, comme le prouvent les nombreux procès-verbaux consignés sur les registres de la communauté de Brest, où l'on voit que les préséances à l'église et aux processions donnaient invariablement lieu, à chaque cérémonie religieuse, à des conflits entre les divers corps de judicature et les représentants de la ville, conflits où, de part et d'autre, on déployait une animation rien moins qu'édifiante. Cette fois, les adversaires habituels se coalisèrent pour repousser l'ennemi commun. Le commandant du château, les juges royaux et de police, le maire, les échevins et les conseillers de ville confièrent la défense de leurs droits à M. Anneix de Souvenel, avocat distingué du barreau de Rennes, qui publia un mémoire dans lequel il démolit, pièce à pièce, l'échafaudage des prétendants.

Pour que M^{me} de la Palue et son gendre eussent eu un principe d'action, il aurait fallu que leurs ancêtres eussent été fondateurs de l'église ou propriétaires du fonds sur lequel on l'avait bâtie, ce qui n'était pas, puisqu'elle avait été construite des deniers de la ville, et sur un terrain faisant partie de la terre de Tronjolly dont le propriétaire, M. Le Mayer de la Villeneuve, ne s'était et n'avait pu se réserver en la vendant, aucun droit de préséance, la terre de Tronjolly

n'ayant aucune juridiction. Aussi était-ce sur sa qualité de propriétaire de la terre de Kerinou que M^{me} de la Palue basait sa revendication. Ce n'était pas plus admissible, cette terre n'ayant jamais possédé, soit à domaine, soit à ligence, un pouce de terrain dans l'enceinte de Brest, comme le prouvait l'aveu de 1549 où les seigneurs de Cornouaille reconnaissaient n'avoir de fief ou chef-rente que sur un champ près de Kerinou, détenu en 1764 par les héritiers d'un nommé Henri Colin. M^{me} de la Palue ne possédant aucun fief dans l'enceinte de Brest, et ne produisant aucun titre prouvant qu'elle était inféodée particulièrement envers le roi d'un banc de distinction dans l'église, ne pouvait donc prétendre ni au droit de jouir de ce banc, ni à ceux d'être conduite à l'offrande par les marguilliers et de marcher à la gauche du gouverneur.

Comment d'ailleurs aurait-elle pu avoir des titres à la possession des droits de seigneur-voyer ou de grand-voyer, et de prévôt féodé, alors que ces offices, ou n'existaient pas, ou étaient inféodés à d'autres personnes. La qualification de seigneur-voyer n'appartenait pas à M^{me} de la Palue, puisqu'elle était réservée à celui qui instituait le voyer, et non au voyer lui-même. En présentant les dénominations de grand-voyer et de simple voyer comme s'appliquant à un seul et même office, elle avait commis une erreur grave. La charge de grand-voyer, créée pour la Bretagne en 1599 seulement, c'est-à-dire, bien longtemps après que les seigneurs de Cornouaille avaient été pourvus de leur office, cette charge, disons-nous, n'avait eu qu'une durée éphémère de 12 ans, puisque, dès 1611, elle avait été supprimée à la demande des Etats, ainsi que nous l'apprend le commentaire de d'Argentré

sur l'article 54 de l'ancienne Coutume. A cette charge étaient d'ailleurs inhérentes des fonctions de juge que les seigneurs de Cornouaille n'avaient jamais exercées, et que leurs titres ne mentionnaient ni ne pouvaient mentionner, puisqu'elles étaient inconciliables avec leur qualité d'officiers subalternes de justice. Les longues investigations auxquelles nous a conduit notre sujet nous ont fait découvrir, il est vrai, dans les registres de l'état-civil de Brest, deux actes de baptême des 24 octobre 1640 et 22 octobre 1645, dans lesquels messire Guy de Cornouaille est qualifié de *seigneur-voyeur* de Brest, et ce sont peut-être ces actes ou d'autres de même nature qui avaient suggéré à M^{me} de la Palue et à son gendre l'idée de formuler leurs demandes. Mais, que cette qualification eût été prise par M. de Cornouaille, ou qu'elle lui eût seulement été concédée par une courtoisie du rédacteur, ces actes, purement déclaratifs, étaient impuissants, à eux seuls, à conférer une qualité ou des droits qui n'auraient pas dérivé de titres probants et préexistants. Puis, si cette qualité leur avait réellement appartenu, pourquoi se seraient-ils abstenus de la prendre dans les actes émanés d'eux à l'occasion de leurs fonctions ? Pourquoi, par exemple, dans les nombreux actes de vente, rapportés de 1636 et 1637, par les notaires Marion, Le Gloanec et autres, actes qui nous ont passé par les mains, Guy de Cornouaille, seigneur de Kerinou, et son fils Jacques, donnent-ils quittance des lods et ventes à *eux deubs*, sans jamais dire à quel titre ? S'ils avaient eu droit à la qualification de seigneur-voyer, elle était assez flatteuse pour qu'ils n'eussent certainement pas manqué de la prendre. Étaient-ils du moins prévôts féodés ? Pas davantage. S'ils l'avaient été, ils auraient été tenus de faire la recette des rentes domaniales du roi dans le territoire de la sénéchaussée de Brest,

recette qui était inféodée aux seigneurs de Langongar (1), et par eux faite en 1764.

Restait le droit de faire sauter à la mer. Ce droit, inhérent à l'office du maire, avait, de temps immémorial, été exercé par lui seul, et se trouvait confirmé par le règlement du 6 décembre 1618, véritable contrat synallagmatique passé entre le gouverneur, M. le marquis de Sourdéac, et les habitants. Dans ce contrat rapporté par Jacques Théaud, notaire royal, les droits et les obligations de chacune des parties contractantes étaient minutieusement détaillés, à tel point que les actes et les discours voulus par la circonstance avaient été précisés de manière à prévoir tout ce qui serait dit ou fait. L'article 15 s'exprimait ainsi : « Sur les deux à trois heures après le dîner, *tous les nouveaux mariés, comme pareillement ceux qui sont nouvellement venus résider en ville, ayant famille, ou ceux qui auront fait bâtir navire, ou un nouveau pignon de maison, le tout depuis les trois ans derniers, rendront le devoir accoutumé sur le hâvre, qui est de sauter ou de faire sauter dans la mer, pour jouir des franchises, immunités et privilèges de la ville.* »

Avant, comme après l'acte de 1618, le maire était donc en possession du droit de faire sauter à la mer. Le jour de son

(1) Dans un minu du 3 juillet 1610, Allain de Combout, seigneur dudit lieu, Bodelliau, Langongar, etc., « confesse tenir de Sa Majesté à devoir d'obéissance seulement *la prévosté de Brest à cause de laquelle ledit sieur est tenu de lever les censives d'icelle en la dite ville et faubourgs de Brest montant à présent à 12 livres de monnoie seulement, le devoir de provost rabattu sur icelle ;* ITEM tient en pareil devoir d'obéissance seulement *les deux parts du passage du hâvre de Brest avec ses fruits, profits et revenus sur quoi le dit sieur de Combout est tenu de tenir et entretenir le dit passage en bonne et due réparation.* Deux autres actes du 10 avril 1706 et 9 mars 1746, confirment la preuve que les seigneurs de Langongar étaient prévôts féodés de Brest.

installation, le greffier de la communauté lui remettait un rôle des personnes qui se trouvaient dans l'un des cas prévus par cet article, et qui, si elles ne sautaient pas elles-mêmes, ou ne faisaient pas sauter pour elles, étaient passibles d'une amende de 3 livres au profit de l'hôpital. Après le saut, venait la *quintaine*, course ou joute qui se faisait à terre, ou sur l'eau, suivant les localités, pour atteindre une cible. A Brest, c'était à l'entrée du port. A l'extrémité d'une perche sortant du sabord d'un navire était fixée une rondache que cherchaient à enlever les jouteurs comme ils l'auraient fait à un jeu de bagues. Portés dans des canots manœuvrés avec le plus de rapidité possible, ils tombaient bien souvent à l'eau et étaient recueillis, tout grelottant de froid (on sautait dans les premiers jours de janvier) dans des chaloupes qui suivaient.

D'après une tradition orale que nous consignons ici, mais sans garantie, n'étant en mesure ni de la confirmer, ni de la contredire, l'origine de ces usages aurait remonté à une époque fort ancienne. Les quelques pêcheurs qui habitaient Brest, ou plutôt le bourg de Sainte-Catherine, ne voulant admettre parmi eux que des individus capables d'exercer leur profession, n'auraient permis aux immigrants de s'y établir ou marier, et d'y construire, soit une maison, soit un navire, qu'à la condition de faire preuve d'aptitude nautique, en plongeant, à trois reprises, sur le rocher de *la Rose*, et en arrachant, chaque fois, une poignée de goémon. Il ne serait pas impossible que le saut à la mer et la quintaine eussent été imposés à Brest, à l'exemple de beaucoup d'autres localités, en échange d'un droit, et ce droit, d'après l'acte de 1618, aurait été celui de cité, ce qui nous conduit à penser que ce droit pouvait bien être le résultat d'une modification

apportée aux lettres-patentes d'Henri IV du 31 décembre 1593 par lesquelles ce prince, pour récompenser la ville de Brest de la fidélité qu'elle lui avait gardée pendant la Ligue, avait prescrit que nul ne serait reçu à prendre la qualité de bourgeois sinon en payant 40 écus d'entrée qui seraient versés au receveur des deniers communs de la ville. A cet égard, nous ne pouvons émettre qu'une conjecture, nos archives municipales étant complètement muettes au sujet de cette mutation, et l'idée qu'elle avait pu avoir lieu nous étant suggérée par les seuls termes de l'article 14. Si Henri IV avait institué un droit de bourgeoisie sous une forme en 1593, lui ou son successeur avait bien pu le modifier, le révoquer même, en raison de la forte charge pécuniaire qu'il imposait, et le remplacer par une obligation plus en harmonie avec les mœurs locales. Mais ce n'est là, nous ne saurions trop le répéter, qu'une simple conjecture. Toutefois cette conjecture nous semble acquérir une certaine valeur quand on veut bien comparer ce qui se faisait à Brest à ce qui avait lieu dans un grand nombre de localités de la Bretagne où les pêcheurs étaient tenus, sous forme d'hommage rendu au roi, à une communauté, soit corporation civile, soit religieuse, ou enfin à quelque seigneur, de sauter à l'eau et de courir la quintaine, un certain jour de l'année (le plus généralement c'était le lundi de Pâques), sauf à eux s'ils ne le faisaient pas, à payer une amende en échange du droit de vendre leur pêche. Les intéressantes recherches que MM. Lecourt de la Villehassetz et Anatole de Barthélémy ont publiées, le premier dans l'*Annuaire Dinannais* de 1860, le second dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, t. VI, p. 354, nous apprennent en effet que la quintaine était due à Saint-Piat par les mariés de l'année, et le saut dans la Rance par

les poissonniers qui avaient vendu du poisson à Dinan pendant le carême; ils se rachetaient de ces deux obligations en payant une amende que le roi et le seigneur de Saint-Piat se partageaient par moitié. A Saint-Brieuc, les jeunes mariés étaient tenus de faire une course à cheval sur la place du Pilon, et les poissonniers, de sauter trois fois dans le Lezguer, sous peine de 60 sols d'amende. A Josselin, les officiers du duc de Rohan faisaient exécuter *le saut* de carpe dans la rivière de l'Oust à tous ceux qui, pendant l'année, avaient vendu du poisson cru ou cuit, à moins qu'un homme de bonne volonté ne sautât pour eux. A Guingamp, tous les marchands de poisson qui en avaient vendu ou exposé pendant le carême, devaient sauter dans la fosse nommée *Poul Biniquet*, ou payer 3 liv. 4 s. d'amende. A Bécherel, pour les mêmes motifs, le saut avait lieu dans un étang. A Pontmelvez, commanderie de l'ordre du Temple, le commandeur obligeait les mariés de l'année à sauter trois fois, à l'issue de la grand'messe, le lundi de Pâques, dans le Légué, à peine de 60 s. d'amende. Nous ne savons pas si à ces droits se joignait pour le commandeur de Pontmelvez celui dont jouissait le prieur de Livré (Ille-et-Vilaine) de faire courir la quintaine le lundi de Pâques et de prendre la chanson et le baiser de la mariée, droit dont un arrêt du Parlement de Bretagne rendu en 1546 lui défendit d'user, sauf à lui à indiquer un autre jour pour tirer la quintaine seulement. Il y avait, on le voit, une similitude frappante entre les usages de Brest et ceux que nous venons de mentionner. Partout ils avaient été établis en échange d'un droit qui, comme le fait judicieusement observer M. Anat. de Barthélemy, constituait, au moyen de l'amende facultative, un véritable droit de patente; mais nulle part, en Bretagne, les nouveaux mariés,

des enfants fussent-ils nés dans les trois premières années de leur mariage, n'étaient exempts de la quintaine, ce qui avait lieu à Mehun, en Berry, où la mariée ne pouvait toutefois se dispenser de donner un chapeau de roses au procureur du roi et une collation au greffier.

A Brest, le saut à la mer et la quintaine avaient encore eu lieu le 1^{er} janvier 1748. Mais le 19 décembre 1750, la communauté avait arrêté de demander au roi ou au duc de Penthièvre, gouverneur de la province, soit leur suppression en raison de la rigueur habituelle du temps à l'époque de l'année où se pratiquaient ces usages et des fâcheux accidents dont ils étaient presque toujours l'occasion, soit tout au moins leur translation au mois de juin. Que ce vœu, plusieurs fois renouvelé depuis, eût, ou non, été accueilli; toujours est-il que, de fait, la double cérémonie n'avait pas eu lieu; mais, avant qu'elle eût cessé, le père de M^{me} de la Palue et elle-même en avaient été témoins, et jamais ils n'avaient revendiqué la prérogative exercée par le maire, ce qui aurait prouvé qu'il lui appartenait à titre de représentant de la cité, quand bien même le règlement de 1618 ne l'aurait pas démontré à lui seul. Qui croira en effet qu'un tiers quelconque, s'il eût été propriétaire de ce droit, eût consenti à en faire un si long abandon. Les seigneurs étaient trop jaloux d'exercer leurs prérogatives honorifiques et fiscales pour qu'on puisse un instant s'arrêter à la pensée que les ancêtres de M^{me} de la Palue eussent silencieusement laissé périmer celles qui leur auraient appartenu.

Qu'advint-il des demandes de M^{me} de la Palue et de M. du Rozel? Nous l'ignorons car, sauf la délibération de la communauté de Brest du 18 septembre 1764, où elles sont mentionnées, et le mémoire de M. Anneix de Souvenel, qui nous

a été d'un grand secours dans notre travail, nous n'avons rien trouvé qui fasse connaître l'issue du débat, ce qui nous porte à croire qu'après la publication du mémoire, aucune suite ne fut donnée à l'affaire, et que les ayant-droit de MM. de Cornouaille conservèrent les droits de voyer qui ne leur étaient pas contestés, mais n'obtinrent aucune prérogative honorifique.

Si les droits réclamés par M^{me} de la Palue n'étaient pas sérieux, il en était tout autrement de celui qui appartenait à la famille du Châtel, c'est-à-dire du droit de passage proprement dit qu'avaient consacré un grand nombre de titres, parmi lesquels nous citerons plus particulièrement ceux qui suivent. Echu en partage à un cadet de cette maison, il était possédé pour un tiers en 1461, par Henri Courtois, qui le céda, le 14 juillet de cette année, à Aliz Courtois, veuve de Tanguy de Poncelin. Ce tiers appartenait en 1528 à Christophe de Poncelin, et les deux autres tiers à Jean Le Veyer, seigneur de Langongar. M. de Poncelin bailla sa part à Yves Rizeun, par acte du 21 août, où il affirme « qu'il lui est dû par chacun an de chacun mansonié et tenant menaige en entier dans la paroisse de Quilbignon une gerbe avoine et mesme de chacun des manants au bourg de Sainte-Catherine proche d'icelle paroisse dix deniers monnoye pour et à cause du passage que les dits de Poncelin et de Langongar entretiennent au hâvre de Brest. » Rizeun, de son côté, s'engagea à verser quatorze boisseaux d'avoine pour prix annuel de son bail. Un arrêt de la Chambre des comptes de Nantes du 30 juillet 1635 constate en outre que Renée Le Rousseau, veuve douairière d'Allain de Combout, agissant comme tutrice de ses enfants mineurs, avait fait hommage au roi « à cause et pour raison de la terre de Kerusquen, en Plabennec ;

celle du Forestou, en Trénivez (Saint-Marc) (1); le passage de Recouvrance, le droit de prévosté en la ville, château et forsbourg de Brest, et un droit de gerbe d'avoine de chaque feu ou maison, tant noble que roturière, des paroisses de Plouzané et de Quilbignon. »

En 1683, le droit de passage était possédé par M. Gabriel de Kersauson, sieur de Rosarnou, le sieur de Poncelin et la dame Yvonne de Tinténiaç, et ils avaient pour fermiers les nommés Ollivier Campion et Raoul que nous voyons, au mois d'août de cette année, porter plainte au sénéchal de Brest, à raison du préjudice que leur causaient divers habitants qui avaient établi des bateaux de passage, au mépris de l'ordonnance par laquelle ce magistrat avait défendu, à peine de 3 livres d'amende par les délinquants, de causer ce dommage aux fermiers du passage qui, de leur côté, seraient obligés d'entretenir un nombre suffisant de bateaux. A la demande de ces derniers, le sénéchal descendit sur les lieux, le 21 juillet, et reconnut qu'ils avaient obéi à ses prescriptions en établissant douze bateaux desservis par douze bateliers.

Les droits des seigneurs de Langongar, constatés par les titres que nous avons mentionnés et par d'autres actes des 1^{er} juillet 1461, 8 et 12 juin 1520, 1^{er} décembre 1528, 1^{er} juillet 1610, etc., furent de nouveau reconnus par la déclaration qu'ils firent, le 4 novembre 1686, à messire René de Lohéac, seigneur de Trévozec, commissaire préposé à la réformation des domaines de Brest et de Saint-Renan, déclaration portant « que le sieur Gabriel de Kersauson de Poncelin et dame Yvonne de Tinténiaç, dame de Quélen-

(1) Saint-Marc formait alors, sous le nom de Trénivez, une trêve du prieuré des Sept-Saints de Brest.

Duplessix, sont propriétaires du passage de Brest à Recouvrance et de Recouvrance à Brest, à la charge d'entretenir chalans et bateaux en nombre suffisant pour le service du dit passage et du public ; pour raison duquel service, à cause de leur maison de Langongar, en Plouzané, ils sont en droit et en ancienne possession de prendre annuellement une gerbe d'avoine de chaque chef de ménage dans les paroisses de Plouzané, de Quilbignon et Guiler, et dix deniers monnoye de chaque ménage entier de Recouvrance, anciennement appelé le bourg de Sainte-Catherine. • Cette inféodation ayant été attaquée par M. Charles Bougis, ce défenseur si zélé des droits de la couronne, M. de Trévozec, par sa sentence contradictoire du 23 juin 1687, confirmative de la déclaration du 4 novembre précédent, consacra définitivement le droit des seigneurs de Langongar, droit qui d'après les titres par eux produits, formait depuis plusieurs siècles un bien patrimonial partagé entre leurs prédécesseurs longtemps avant la réunion de la Bretagne à la France. Le commissaire réformateur, en même temps qu'il reconnut leurs droits de propriété, les assujettit à payer au domaine le vingtième du revenu du passage, conformément à la déclaration du roi du mois d'avril 1683.

M. de Poncelin et M^{me} de Quélen-Duplessix ne tardèrent pas à aliéner cette propriété. Quinze jours après (7 juin 1687), ils la vendirent pour la somme de 2,700 livres à noble homme Claude Olivier, conseiller du roi et docteur-médecin pour la marine à Brest. Le 15 février de l'année suivante, le nouveau propriétaire du droit de passage l'afferma, à raison de 127 livres 10 sols par an, à un nommé Claude Campion qui, d'après les clauses de son bail, dut se croire substitué à tous les droits du propriétaire. Il n'en était rien. M. Olivier

établit des bateaux pour son propre compte, de telle sorte que, si l'on devait considérer comme fondée la plainte que *Campion* adressa, la même année, aux juges royaux de Brest, sa ferme aurait été dérisoire puisqu'elle se serait bornée à la perception des redevances payées par les habitants de Recouvrance, *M. Olivier* s'appropriant la quête au bled, ce qui était cause que quand *Campion* allait la réclamer, on la lui refusait, en le traitant d'affronteur. De là une action en dédommagement qu'il intenta à *M. Olivier*, action dont nous ne connaissons pas l'issue.

Restreint alors à un très-petit nombre de bateaux, le service du passage donnait lieu à des accidents qui étaient pour la population une cause d'émotion à bien dire quotidienne.

Tel fut celui qui motiva la lettre suivante, écrite le 18 avril 1689, par *M. l'intendant Desclouzeaux* au ministre de la marine : « Ce matin, à la pointe du jour, il s'est trouvé sur le passage de Brest à Recouvrance une si grande quantité de monde que, sans considérer, ils se sont embarqués et ont si fort chargé le bac qu'il a coulé à fond, sitôt qu'il a esté party du bord. Il s'en est noyé, dit-on, trente à trente-deux. Dans ce nombre, on croit qu'il y a six soldats de terre, quelques femmes et des paysans. C'est un fâcheux accident. J'ay appris que *M. le maréchal d'Estrées* vouloit qu'on fit un pont flottant, ce qui coûtera beaucoup d'argent et de bois. »

L'événement du 18 avril émut *Seignelay*, qui répondit le 30 : « L'accident arrivé au bac de Brest est très fâcheux, et il est nécessaire que vous voyiez avec ceux à qui il appartient les moyens de prévenir un pareil inconvénient à l'avenir. Cependant Sa Majesté a résolu de faire bâtir le pont flottant que *M. le maréchal d'Estrées* demande, et il faut que vous vous mettiez en état de le construire incessamment.

Envoyez-m'en le devis et une estimation la plus exacte qu'il se pourra; à l'esgard de la dépense qu'il faudra faire pour ce pont, je ne sçaurois croire qu'elle soit bien considérable n'estant question que de faire un pont qui puisse porter 50 hommes à la fois. »

Cette dépense n'était pas considérable en effet puisqu'elle se serait élevée à 8680 livres seulement, d'après le devis que dressa M. Desclouzeaux d'un pont flottant de 10 pieds de largeur sur 400 de longueur sur lequel auraient pu passer, soit une charrette, soit quatre fantassins ou deux cavaliers de front, et à la surveillance duquel auraient été préposés trois gardiens chargés de l'ouvrir et de le fermer selon les besoins du service. Quoi qu'il en soit, le ministre trouva la dépense trop élevée, et par sa lettre du 17 mai suivant, il fit connaître que tout ce qu'il voulait c'était un simple ponton qui pût porter cent hommes d'un bord à l'autre « en se halant sur une *cinquenelle* (longue corde) comme pour un bac. »

Le projet ministériel était peu goûté du maréchal d'Estrées, en ce que le ponton, tel que le voulait Seignelay, n'aurait pu servir à faire passer, dans une occasion pressante, la cavalerie, les chariots, les canons; aussi était-il d'avis qu'à tout événement on tint prêts des mâts, des traverses et des planches pour qu'un pont pût être fait en 4 ou 5 jours. Le ministre se rallia à l'opinion du maréchal, et demanda un nouveau devis qu'il sanctionna. Par suite de son adoption, M. Desclouzeaux écrivit le 4 juillet 1689 : « J'ai l'honneur de dire à Monseigneur que j'ai jusqu'ici trouvé beaucoup de difficulté pour la construction du pont flottant que M. le maréchal d'Estrées demande, parce que, pour le faire, il faut nombre de mâts et beaucoup de planches de Prusse.

Monseigneur sait qu'il n'y en a guère ici de ces deux sortes et encore moins que lorsque le devis lui a été envoyé la première fois, parce que, depuis ce temps là, on a soufflé des vaisseaux et fait beaucoup de mâture. On décharge actuellement une flûte de Bayonne chargée de mâts à la Compagnie des Pyrénées-Orientales. On prendra les moins bons qui seront employés à ce pont puisque Monseigneur l'ordonne, pour y suppléer. »

On devait croire, d'après les dernières lignes de cette lettre, que le pont allait enfin se faire. Il n'en fut rien. Les nécessités comme les préoccupations de la guerre le firent perdre de vue, et si un nouveau projet fut présenté, au mois de janvier 1765, à l'instigation et avec l'approbation de M. de Roquefeuil, commandant de la marine, il ne lui fut pas donné plus de suite qu'à celui de 1689. Près d'un siècle devait s'écouler avant que le vœu renouvelé par M. de Roquefeuil obtînt satisfaction.

La question aurait été reprise, a-t-on dit, sous le ministère de M. de Castries qui aurait même adopté un projet de pont. La correspondance administrative du port et les archives municipales de Brest ne renfermant aucune trace de tentatives qui auraient eu lieu à cette époque, nous ne pouvons dire en quoi elles auraient consisté.

La marine n'était pas la seule à se plaindre du service du batelage. La ville faisait aussi entendre ses doléances et avec d'autant plus de raison qu'elle avait moins de moyens de remédier à l'insuffisance et à la mauvaise exécution de ce service. Ainsi, un jour que les habitants du côté de Recouvrance, leur clergé en tête, se rendaient à Brest pour se joindre à la procession du Vœu de Louis XIII à laquelle ils étaient tenus d'assister, soixante d'entre eux se noyèrent par

suite tant du gros temps que de la négligence des bateliers et du mauvais état des bateaux. Ce nouveau malheur n'amena aucune amélioration dans le service. En effet, dans la seule année 1691, les accidents se succédèrent coup sur coup; nous en trouvons la preuve dans sept procès-verbaux rédigés par le maire en compagnie de l'un des échevins, de conseillers, du procureur-syndic et du greffier de la communauté. Un jour c'était une chaloupe, calfatée avec du foin, dont plus de 200 passagers avaient attendu l'arrivée pendant plus de deux heures, et qui aurait coulé en quittant la cale si ceux qui s'y étaient jetés n'avaient prudemment pris le parti d'en sortir. D'autres fois, le nombre des bateaux était de quatre, mais le plus souvent de deux, conduits par des enfants, ou par les passagers eux-mêmes, au moyen de bâtons, faute d'avirons. De là des dangers pour les passagers qui, trop souvent, en étaient victimes.

Les habitants étaient certes fondés à se plaindre d'un tel état de choses; mais M. Olivier avait, de son côté, de très-légitimes raisons de récriminer contre eux. C'était à qui ne paierait pas les redevances voulues. Les habitants des campagnes se refusaient à verser la gerbe d'avoine et ceux de Recouvrance les dix deniers auxquels chaque ménage était assujetti par année. Les uns et les autres n'opposaient, il est vrai, qu'une force d'inertie. Mais les habitants du côté de Brest faisaient mieux; ils déclinaient de la manière la plus absolue toute obligation d'un paiement quelconque, n'étant pas mentionnés, disaient-ils, dans les actes constitutifs du péage. Le droit de M. Olivier étant ainsi menacé de devenir illusoire, il se détermina à le rendre sérieux et productif, en présentant, le 16 mars 1691, aux juges royaux de Brest, une requête où il demandait : 1^o qu'il lui fût permis d'assigner le

général des paroisses de Quilbignon, Plouzané et Guiler, en la personne de leurs fabriques et marguilliers, pour se voir condamner au paiement d'une gerbe d'avoine par maison et par an, tant pour l'avenir que pour les années échues depuis son acquisition du droit de passage; 2^o qu'il fût fait, le maire et les échevins de Brest présents ou duement appelés, un règlement et tarif des droits à payer par les étrangers et les personnes qui n'habitaient pas les trois paroisses précédemment désignées.

Ces demandes soulevèrent une vive opposition de la part du maire et des échevins qui, arguant du silence des titres de M. Olivier en ce qui concernait les habitants du côté de Brest, se refusaient obstinément à ce qu'ils fussent assujettis à aucune redevance. « C'est, disaient-ils, une pure novalité que M. Olivier veut introduire, puisque ses auteurs, anciens propriétaires du droit de passage, n'ont jamais tenté de le lever sur les habitants de Brest. » Après avoir allégué que la seule redevance exigible par M. Olivier était celle d'une gerbe d'avoine à percevoir dans les paroisses de Plouzané, Quilbignon, Guiler, Guipavas et Lambézellec, ils reprochaient à M. Olivier d'avoir affermé deux bateaux de passage plus de 400 livres par an et plusieurs petits à des prix tels qu'une année, suivant eux, lui aurait suffi pour être remboursé de son acquisition du droit de passage. Ils terminaient en demandant qu'il fît la cession de ce droit, soit à la ville, soit aux hôpitaux, moyennant le remboursement de ses dépenses « et sous le bon plaisir de Sa Majesté qui en retireroit un notable bien parce que les jeunes garçons tirés des hôpitaux pour faire le service des bateaux se rendraient ainsi capables de servir comme matelots sur les vaisseaux du roi. »

A tout cela M. Olivier répondait qu'il n'était pas juste que

les habitants de Brest passassent sans rien payer, et que c'était afin d'obtenir d'eux une rétribution légitime qu'il avait demandé qu'un tarif fût édifié par MM. les juges; qu'il n'y avait pas novalité puisqu'il demandait le paiement de la gerbe d'avoine aux seules paroisses de Plouzané, Quilbignon et Guiler; que le silence de ses titres quant aux habitants du côté de Brest s'expliquait naturellement par le défaut d'existence de ce côté, sous un nom spécial, au 14^e et au 15^e siècle; mais qu'à moins de production par eux de titres justificatifs de leurs droits à la gratuité du passage, il était équitable qu'ils acquittassent en numéraire le prix du service qui leur serait rendu. Il ajoutait que, quand même la quête se serait élevée, comme le prétendait le maire, à 59 boisseaux d'avoine, elle n'aurait pas suffi à l'entretien du moindre bateau qui causait une dépense annuelle de 27 livres 10 s., et à plus forte raison à l'entretien de deux grands bateaux et 10 chaloupes, coûtant 4392 livres par an; qu'il n'avait affirmé le passage que 189 livres et non 400; qu'aucun habitant de Brest ne voulant payer de péage, les chaloupes ne produisaient rien, ce qui était tellement notoire que M. Le Gac de l'Armorique, maire de Brest, s'était fondé sur cette absence de recette pour décliner l'offre que lui, Olivier, lui avait faite de rétrocéder ses droits à la ville pour 2000 livres.

Dans ce débat, chacun avait raison et tort en même temps. Les habitants devaient se refuser à rien payer tant que le passage ne se ferait pas avec sécurité, mais ils ne le pouvaient pas si satisfaction leur était donnée sur ce point. De son côté, M. Olivier, s'il n'était pas assuré d'une rétribution légitime, ne devait pas être contraint de construire et d'entretenir des bateaux pour ceux qui s'en serviraient gratuitement; mais aussi ne pouvait-il réclamer le prix de ce service

que quand il aurait lieu d'une façon normale et sans danger. Un règlement et un tarif devaient donc préciser les droits et les obligations réciproques des parties. C'est ce que fit le sénéchal de Brest par sa sentence du 17 mai 1692 portant que M. Olivier fournirait et entretiendrait deux grands chalands commodes pour passer tant les personnes que les bestiaux, charrettes, voitures, et huit chaloupes à deux avirons, même un plus grand nombre si le service du passage l'exigeait, chalands et chaloupes qui ne pourraient être employés à d'autre usage qu'à celui du passage de Brest à Recouvrance et de Recouvrance à Brest. En retour de ces obligations, il lui serait payé un denier par tout piéton, passant ou repassant, deux deniers par bête à quatre pieds, et six deniers par charrette ou voiture quelconque, à l'exception des habitants des paroisses de Plouzané, Guiler, Quilbignon, et de ceux en dehors de l'enceinte qui seraient seulement tenus de payer annuellement une gerbe d'avoine par *hostel*, à moins qu'ils ne préférassent se soumettre au tarif ci-dessus et à la condition qu'ils feraient connaître leur option sous huitaine, ce qu'ils négligèrent de faire.

Cette sentence était d'autant plus avantageuse à M. Olivier que les mouvements occasionnés par la guerre attiraient alors beaucoup de monde à Brest; aussi s'empressa-t-il de l'exécuter en mettant deux chalands et dix chaloupes à la disposition de Jean Le Donguet qui s'obligea à lui payer 2100 livres de prix de ferme. En 1716, le nombre de ces bateaux était de 32, affermés à un nommé Tardy qui, lui, percevait par jour de chacun des bateliers une redevance de 10^s au moyen de laquelle ils étaient maîtres d'exploiter le passage selon leur bon plaisir. Comme ils ne voulaient passer que quand ils étaient chargés à couler bas, et à des prix excédant

le tarif, M. Avril, lieutenant-général de police de Brest, leur défendit, par sa sentence du 26 mai 1716, d'exiger des passagers de plus grands droits que ceux énoncés au tarif de 1692, et de passer plus de six personnes à la fois, à peine de 60 sols d'amende. Les infractions aux autres parties du tarif rendraient les délinquants passibles de 24 heures de prison. Et pour que le passage à la cale royale appartenant à la Maison du Roi ou Hôtel de l'Intendant, fût sûr, prompt et libre aux gens du roi, greffiers, commis, huissiers, sergents de police et autres exécuteurs des ordres du lieutenant-général de police, ce magistrat prescrivit que deux bateaux se tiendraient constamment, l'un à droite, l'autre à gauche de cette cale, depuis le coup de canon du matin jusqu'à celui du soir, pour le service du roi et du public. Le salaire des deux bateliers serait prélevé sur le produit des amendes de police. Enfin M. Avril ordonna que, sur ce produit, on prendrait la somme nécessaire à la construction de deux chaloupes à deux avirons qui serviraient au passage des aubergistes et autres personnes tenues d'aller lui faire la déclaration de ceux qu'elles logeaient.

Les bateliers donnaient alors beaucoup de besogne à la police. Se jouant des règlements, ils se coalisaient, et pour réduire le nombre de leurs voyages, tout en les rendant plus fructueux, ils s'entendaient de façon qu'un seul d'entre eux, soit du côté de Brest, soit du côté de Recouvrance, tenait planche et chargeait avant que les autres bateliers reçussent personne dans leurs bateaux. Le public était ainsi à leur discrétion, et si quelqu'un voulait user d'un autre bateau, le passeur ne tenait aucun compte de sa demande. Bien souvent la charge normale du bateau était triplée, et celui qui, pour se soustraire à cette surcharge, ou pour obvier au retard,

faisait pousser, subissait un fret variant de 18 à 36 deniers suivant le caprice du batelier. Heureux encore quand il n'essuyait ni injures ni mauvais traitements ! Ce fut pour remédier à ces abus scandaleux que le sénéchal de Brest, par sa sentence du 14 août 1725, ordonna aux bateliers de laisser les passagers libres de choisir le bateau qui leur plairait, et de pousser dès qu'ils seraient chargés de douze personnes, ou même d'une seule pourvu qu'elle consentît à leur payer un sol, à peine de 3 livres d'amende au profit de l'hôpital des pauvres de la ville, s'ils voulaient prendre une plus forte charge ou exiger un plus fort salaire.

Jusqu'en 1790, on observa plus ou moins bien la sentence du 17 mai 1692 et celle du 14 août 1725, confirmées et reproduites par le règlement que le sénéchal de Brest fit faire le 3 août 1754, règlement qui fut homologué par le Parlement de Bretagne le 22 du même mois. A cette époque, M^{me} Marguerite-Charlotte Olivier, veuve de M. Raison du Cleusiu, et M. du Fayet, l'avaient affermé à M. Daniel du Coloë au prix ostensible (1) de 6084 livres par an. Dès que fut rendu, le 24 mars 1790, le décret de l'Assemblée Nationale portant suppression des droits féodaux, M^{me} du Cleusiu, agissant tant en son nom qu'en celui de M. du Fayet, demanda, le 30 du même mois, à être maintenue dans la propriété du droit de

(1) Nous disons *ostensible* parce que plusieurs contre-lettres et comptes de partage de produit de la ferme du passage entre ses co-propriétaires, prouvent qu'en vue d'atténuer la charge du 20^e par eux payable au domaine, le prix réel était dissimulé. Il y a tout lieu de croire qu'il fut de 2100 liv. jusqu'en 1708, de 3000 liv. et même le plus souvent de 3600 l. jusqu'en 1753, et que, de cette année jusqu'en 1786, époque du bail consenti à M. Daniel du Coloë, il fut l'objet d'augmentations successives. En 1790, la ferme du passage était présumée rapporter 19000 liv. à ce dernier qui entretenait deux chalands et cinquante bateaux.

passage en vertu de l'article 13, titre II, de ce décret, portant que les droits de bac et de voitures d'eau étaient exceptés de la suppression sans indemnité prononcée par l'article 13 où il était dit que les droits de péage, de long et de travers, passage, etc., sous quelque dénomination qu'ils fussent perçus, par terre ou par eau, soit en nature, soit en argent, étaient supprimés sans indemnité. Le Conseil général de la commune de Brest invoquant, à son tour, ce dernier article, demanda qu'il en fût fait application aux héritiers Olivier; que le passage de Brest à Recouvrance étant un objet de service public, il devait, suivant l'esprit du décret, s'effectuer aux frais du département; mais, qu'en raison de son utilité spéciale dans le premier département de la marine, il semblait convenable que l'administration du port en fût chargée; qu'enfin, à défaut du département ou de la marine, la ville exerçât ce droit à son profit. Le district de Brest prit un terme moyen. Tout en concluant, le 21 juin 1794, à ce que M^{me} du Cleusiou et M. du Fayet fussent maintenus dans leurs droits, à certaines conditions en réglementant l'exercice, il demanda que le Conseil général de la commune pût établir, de son côté, des bateaux qui auraient servi à l'embarquement ou au débarquement des marchandises importées ou exportées par les bâtiments du commerce, aux promenades dans le port ou dans la rade, au transport des matelots rejoignant leur bord, enfin à tous les services autres que le passage proprement dit d'une rive à l'autre.

Appelé à donner son avis sur ces diverses prétentions et propositions, le Directoire du département prit, le 6 octobre 1794, un arrêté dont le dispositif est ainsi conçu :

Arrête : 1^o Que M^{me} veuve du Cleusiou et ses consorts sont par provision et jusqu'à franchissement, maintenus dans leur

propriété et jouissance du droit de passage de Recouvrance à Brest ou de Brest à Recouvrance, lequel, conformément aux titres primitifs représentés, est déclaré consister dans la perception d'une gerbe de bled d'avoine par chaque ménage annuellement; fait en conséquence expresses défenses aux propriétaires dudit droit, leurs préposés, fermiers ou sous-fermiers d'exiger de plus grands droits des habitants de Recouvrance et de Brest, des paroisses de Plouzané, Quilbignon et Guiler;

2^o Que, pour déterminer la valeur de la dite gerbe d'avoine, les propriétaires du droit seront tenus de nommer dans quinzaine un expert devant le Directoire du district de Brest pour, contradictoirement avec celui qui sera nommé par le procureur-syndic du dit lieu, et le tiers qui sera nommé d'office, et après avoir prêté serment devant les juges du tribunal, déterminer la quantité et le poids d'avoine que peut, par année commune, rendre une gerbe dans ce canton, en fixer ensuite la valeur, par rapprochement avec le prix commun des mesures des lieux, le tout suivant les apprécis; que, passé de la dite fixation, tous les chefs de ménage des paroisses de Plouzané, Guiler et Quilbignon, de Recouvrance et de Brest, pourront user du dit passage à pied, à cheval, et avec voitures, pour eux, leurs familles et commensaux, en payant annuellement, soit en nature, soit en argent, une gerbe d'avoine dans la dernière quinzaine de septembre;

Qu'attendu que le droit représentatif d'une gerbe d'avoine a dû suivre la progression des grains, par conséquent être susceptible d'augmentation depuis le tarif fait par les juges de Brest en 1692, il demeure fixé pour l'avenir et jusqu'au rachat, s'il a lieu, à trois deniers ou un liard par chaque personne étrangère aux dites ville et paroisses, à deux liards

pour les chevaux et autres quadrupèdes, et à un sol pour toute voiture; laquelle évaluation aura pareillement lieu pour les citoyens des dites ville et paroisses qui n'auraient pas préféré d'user du droit de payer la gerbe de bled d'avoine ou valeur dans le délai ci-dessus fixé,

Arrête au surplus que les propriétaires, préposés, fermiers ou sous-fermiers du dit droit sont sujets à la police de Brest pour le nombre des bateaux et chalands à entretenir et pour la sûreté du passage;

Considérant enfin qu'il est contraire à la saine politique que, dans le premier port du royaume, il existe un privilège en faveur des particuliers, et qu'au moyen du remboursement d'une somme d'environ 40000 livres, la nation se procurera un revenu d'environ 9 à 10000 livres sans que le droit pour le passage devienne onéreux pour le public;

Le Directoire arrête d'inviter l'Assemblée Nationale de décréter le franchissement du droit dont il s'agit sur les fonds du Trésor public; à laquelle fin, et pour remplir le vœu de l'article 16 du titre II de la loi du 28 mars 1790, sera une expédition du présent adressée à l'Assemblée Nationale.

Le 25 août 1792 intervint une nouvelle loi sur les droits féodaux, loi dont l'art. 7 s'exprimait ainsi : « Les péages provisoirement exceptés de la suppression par l'art. 15 du titre II du décret du 15 mars 1790 sont également abolis sans indemnité, à moins que les citoyens seigneurs ne prouvent par les titres de leur création primitive, qu'ils sont la représentation ou le dédommagement d'une propriété dont le sacrifice a été fait à la chose publique. »

Que se passa-t-il alors ? M^{me} du Cleusiou et M. du Fayet firent-ils la preuve prescrite, ou le moment leur sembla-t-il peu propice à la fournir ? Rien ne nous indique

s'ils agirent ou s'abstinrent. Ce qui semble résulter de leurs démarches ultérieures c'est qu'ils furent, en fait, dépossédés de leurs droits. Toutefois, M. Daniel du Coloë les leur conserva implicitement puisqu'il continua l'exercice de son bail, concurremment, il est vrai, avec tous ceux à qui il plut de s'attribuer le droit de passage. En effet, à la faveur de l'anarchie du temps, des particuliers établirent des bateaux et percurent des redevances arbitraires. Ce n'est pas tout. Les accidents qui, un siècle auparavant, étaient si fréquents, se reproduisirent. L'administration municipale tenta bien de réprimer ces déplorables abus, mais elle était frappée d'impuissance. Il en était de même partout, et les choses en vinrent à un point tel que le pouvoir législatif dut intervenir dans l'intérêt public, et réglementer la matière par la loi du 6 frimaire an VII dont le préambule porte « que la sûreté personnelle des citoyens, que le maintien du bon ordre et de la police, que l'intérêt même du Trésor public exigent que l'administration et la fixation des droits à percevoir sur les bacs, bateaux, passe-cheval, établis ou à établir aux traverses des fleuves, rivières et canaux navigables soient promptement réglées afin de détruire l'arbitraire et les vexations auxquels le défaut de surveillance active et permanente donne lieu. » Après avoir abrogé la loi du 25 août 1792 et celle du 25 thermidor an III sur les droits de passage à percevoir, la nouvelle loi admit ceux qui en étaient propriétaires à produire leurs titres. M^{me} du Cleusiou et M. Daniel du Coloë se hâtèrent donc de se pourvoir à l'effet d'être réintégrés, la première dans son droit de propriété, le second dans la jouissance exclusive de son bail. M^{me} du Cleusiou échoua. L'arrêté préfectoral du 28 brumaire an IX rejeta sa demande, par le motif que la loi du 6 frimaire an

vii avait déclaré nationales toutes les propriétés de ce genre. M. Daniel du Coloë fut plus heureux. Se fondant sur l'article 10 de la loi du 6 frimaire, et considérant : 1^o que le tarif fait le 12 fructidor an ii n'avait qu'un caractère provisoire, faute de sanction législative; 2^o que sa qualité de fermier au moment de la suppression du droit de passage pouvait faire considérer M. Daniel du Coloë comme détenteur actuel, avec d'autant plus de raison qu'il avait continué d'entretenir 23 bateaux pour le service du passage, l'arrêté du 28 brumaire an ix le déclara abonnataire du droit de passage pour six ans neuf mois à compter du 1^{er} nivôse suivant, au prix de son ancien bail, c'est-à-dire, pour la somme annuelle de 6084 livres payable par douzième, de mois en mois, à la caisse du receveur des domaines de Brest. Cet abonnement était, quant à M. Daniel, un retour à sa situation ancienne, situation complètement rétablie par le bail de 15 années à partir du 1^{er} germinal an xi (22 mars 1803) que le préfet lui consentit, le 25 ventôse de la même année, toujours au prix annuel de 6084 francs.

L'arrêté préfectoral du 28 brumaire an ix semblait avoir, à tout jamais, fermé la porte aux réclamations des héritiers du Cleusiou lorsqu'intervint le décret du 23 janvier 1806 en vertu duquel les acquéreurs des domaines engagés, vendus conformément à la loi du 14 ventôse an vii, étaient tenus de verser au Trésor ce qu'ils restaient devoir sur leur prix d'acquisition, en même temps qu'une indemnité était accordée aux engagistes. S'appuyant sur ce décret, les héritiers du Cleusiou demandèrent que des experts fussent chargés de déterminer la valeur du droit de passage, valeur qui, d'après eux, aurait été des trois quarts du produit de ce droit, attendu que la loi du 14 ventôse permettait aux engagistes

de l'ancien domaine royal de consolider leurs propriétés et de les rendre incommutables en payant le quart de leur valeur. Les membres provisoires du Conseil de préfecture du Finistère accueillirent leur réclamation et les renvoyèrent, le 1^{er} avril 1809, devant le préfet, pour qu'ils obtinssent l'estimation par eux demandée.

Cette fois, les héritiers du Cleusiou devaient croire qu'enfin ils touchaient au port. Il n'en fut rien pourtant, l'arrêté du 1^{er} avril ayant été annulé par le ministre des finances. Sous la Restauration, MM. de la Boëssière, de Saint-Pol-de-Léon, ont, de nouveau, tenté de recouvrer la propriété de leurs ancêtres. Douze pétitions adressées aux Chambres et une instance civile à laquelle M. le préfet du Finistère opposa un arrêté de conflit, sanctionné par l'ordonnance du 28 août 1827, témoignent de leurs efforts aussi multipliés qu'infructueux. Quand fut promulguée la loi sur l'indemnité accordée aux émigrés, ils demandèrent qu'il leur en fût fait application; mais, cette fois encore, ils échouèrent. La commission de liquidation décida, le 29 novembre 1829, que l'indemnité n'était due que pour les biens fonds confisqués et aliénés en vertu des lois sur les émigrés, les déportés et les condamnés révolutionnairement, et qu'on ne pouvait, sous aucun rapport, assimiler à ces lois la loi de police du 6 frimaire an VII, en exécution de laquelle M^{me} du Cleusiou avait été dépossédée du droit de bac. Les tentatives faites auprès du gouvernement de Louis-Philippe n'eurent pas plus de succès que les précédentes.

Plusieurs fois renouvelée, et toujours avec augmentation, depuis l'expiration du bail de M. Daniel du Coloët, la ferme des bacs et bateaux desservant le passage entre Brest et Recouvrance, a été adjugée en dernier lieu à

M. Le Bihan, au prix de 35000 francs par an. Tel était le revenu que percevait l'administration des Domaines quand a été livré à la circulation, le 23 juin 1861, le pont dont l'adoption après trente années d'efforts persévérants a enfin donné satisfaction à un besoin des plus impérieux. Bien impérieux en effet, car jusqu'à la construction de ce pont, le côté de Recouvrance est resté dans un véritable état d'ilotisme. Les administrations civiles et militaires, les tribunaux, les hôpitaux, le théâtre, les établissements scientifiques et littéraires, placés du côté de Brest, n'étaient pas toujours accessibles aux habitants de l'autre côté, qui d'ailleurs, pour jouir des mêmes avantages que les riverains opposés, supportaient, sous forme de péage, un impôt dont ceux-ci étaient généralement affranchis. Ces considérations, et le désir bien légitime de faire cesser les dangers inhérents au passage lui-même, avaient maintes fois, depuis le commencement du siècle, éveillé la sollicitude publique et suggéré la pensée de substituer à la voie de communication existante une autre moins périlleuse. Dirigé par cette pensée, M. Lamblardie, directeur des travaux hydrauliques, essaya de faire reprendre l'étude d'un moyen de jonction, et présenta, à cet effet, après les avoir personnellement modifiés, trois projets qu'il avait fait préparer, et qui désignaient trois emplacements convenables à l'établissement de ponts suspendus. Aucune suite ne fut donnée à ces projets. Il en fut de même de la proposition que MM. Huyot, architectes de Brest, firent, en 1831, de construire à leurs frais, moyennant péage, un pont flottant, coupé par deux travées mobiles, de largeur inégale, s'ouvrant pour le passage des navires et des embarcations. Une dépêche du 6 octobre prescrivit de soumettre ce projet à l'examen préalable d'une commission, au point de vue de la défense

tant de la ville de Brest que du royaume. Ecartant la question de défense, et donnant de l'extension à son mandat, la commission réunie à Brest émit un avis défavorable. Ses raisons principales étaient qu'un pont de bateaux entraverait la célérité des opérations de la marine; qu'ensuite, il briserait le parallélisme des ondes, et précipiterait non-seulement sur les berges, mais encore au milieu du chenal, les sédiments entraînés par le flot et le jusant, inconvénients qui avaient été observés à Rouen, et avaient obligé à y remplacer un pont de bateaux par un pont suspendu. Le conseil général des ponts-et-chaussées, le conseil des travaux de la marine et la commission mixte confirmèrent l'avis de la commission de Brest.

Plus tard, il fut question d'un pont porté sur des piles fondées dans le chenal et ayant une arche mobile dans le genre de celle du bassin d'Anvers. Ce projet souleva de graves objections déduites du danger qu'il y aurait à établir dans le chenal des constructions qui, en le rétrécissant, pourraient changer la direction ainsi que la force des courants, et amener, plus encore qu'un pont de bateaux, des attérissements qui auraient eu pour conséquence d'entraver la circulation des bâtiments de l'Etat. Ces objections étaient tellement sérieuses que toutes les considérations durent céder devant elles, et le nouveau projet être abandonné comme le précédent.

Toutefois, l'impulsion était donnée, et si des obstacles devaient encore l'arrêter, du moins ne serait-ce que momentanément. Les habitants de Recouvrance, plus particulièrement intéressés au changement du mode de passage, adressèrent au ministre de la marine, au commencement de 1836, une pétition et un mémoire où ils demandaient l'établisse-

ment d'un pont. Frappée des considérations développées dans le mémoire, Son Excellence, par sa dépêche du 22 juin 1836, invita le préfet maritime à faire étudier de nouveau la question. Se conformant à ces prescriptions, M. Trotté de la Roche, directeur des travaux hydrauliques, présenta un avant-projet de pont suspendu qui, partant du bastion de Sourdéac, aurait joint le quai de Recouvrance un peu au-dessus de la cale de passage et donné issue aux vaisseaux de tout rang au moyen d'un canal latéral. Aboutissant ainsi, par ses deux extrémités, aux quartiers les plus importants, et se rattachant aux quais du commerce par des escaliers qui auraient établi une communication facile entre ses abords et les parties basses de la ville, ce pont qui, dans la pensée de son auteur, ne devait coûter que 1,400,000 fr., les expropriations comprises, semblait vaincre toutes les difficultés du problème et satisfaire aux diverses convenances. Mais le canal latéral n'aurait donné passage aux vaisseaux de premier rang que pendant quelques heures de marée, et cette raison fit écarter le projet de M. Trotté de la Roche comme ne remplissant pas toutes les conditions qu'imposaient les exigences du service du port militaire.

En demandant un projet de pont, le ministre des travaux publics avait stimulé le zèle de plusieurs de nos concitoyens. Nous citerons plus particulièrement trois d'entre eux, MM. Touboulic, chef de l'atelier des boussoles, Kermarec, chef des pompiers de la marine, et Aristide Vincent, architecte.

Le projet que dressa M. Touboulic en 1838 consistait en un pont flottant à supports modérateurs diminuant de moitié l'inclinaison des tabliers du pont dans les mouvements occasionnés par le flux et le reflux, et pivotant sur des points

fixes scellés au sol ainsi qu'à des bateaux supports. L'ouverture, comme la fermeture du pont s'opérait, à sa partie centrale, au moyen de treuils cannelés établis sur les bateaux supports et faisant mouvoir des tiges ou barres dentées fixées sur des pontons.

M. Kermarec présenta à l'Exposition des produits de l'industrie de l'arrondissement de Brest, en 1839, divers projets de pont. Celui dont nous parlerons spécialement était à double effet et devait occuper le même emplacement que le Pont Impérial. Il se composait en réalité de deux ponts, l'un inférieur, l'autre supérieur. Le pont inférieur, destiné aux piétons et aux voitures, était établi de plain-pied avec les deux quais, et divisé en deux portions inégales par une section à ciel ouvert, indispensable pour le libre passage des plus gros navires, à l'endroit du chenal que l'auteur regardait comme le plus profond, et qui, selon lui, était plus rapproché du côté de Recouvrance que de celui de Brest. D'après cette hypothèse, la partie du pont joignant la rive droite n'aurait été percée que de trois arches, et celle qui aboutissait à la rive gauche de cinq. La communication entre les deux parties immobiles du pont devait se faire par le moyen d'un pont mobile, en charpente, que l'on aurait manœuvré par un système à bascule, ou à coulisses, selon qu'un de ces systèmes eût été préféré à l'autre. Au-dessus du pont mobile, s'en trouvait un autre, de même nature, auquel on accédait par quatre escaliers dont les empâtements reposaient, de chaque côté de la section dont nous avons parlé, sur les extrémités des trottoirs du pont inférieur. Son élévation au-dessus des marées moyennes était telle qu'un vaisseau de premier rang, muni seulement de ses bas-mâts, pouvait passer librement dessous. Cette voie ascensionnelle

était celle que devaient prendre, pendant l'ouverture du pont inférieur, les intrépides aéronautes qui n'auraient pas voulu attendre qu'on l'eût refermé, mais qui auraient été obligés de modérer leur impatience quand, pour donner passage aux navires complètement grésés, il aurait fallu ouvrir le pont supérieur que l'auteur, dans cette prévision, avait également rendu mobile.

Ce ne fut pas un pont qu'imagina M. A. Vincent, mais un tunnel qui aurait passé sous la Penfeld comme celui de Londres sous la Tamise, et dont il développa le plan dans l'*Armoricain* du 7 avril 1842. Ce tunnel lui semblait possible si l'on devait ajouter foi à une tradition que, pour notre compte, nous croyons dépourvue de base sérieuse, tradition d'après laquelle on aurait cessé, vers 1790 seulement, de passer de Brest à Recouvrance, par un passage souterrain que l'on aurait alors bouché parce que l'air y était peu respirable. En présence de la nature rocheuse des rives de la Penfeld, M. Vincent croyait qu'on pourrait percer dans cette roche une galerie de 4^m de largeur sur une hauteur égale, formant une courbe passant à 25^m en contrebas de la tablette des quais, et à 6 ou 7^m au-dessous du lit de la rivière, de façon à ce qu'il restât au-dessus de cette courbe un plafond susceptible de résister à la pression de la colonne d'eau de 18 mètres de profondeur qui existe dans le chenal. On y eût descendu par un escalier creusé dans le quai, et les voitures auraient passé par une rampe en spirale percée dans le massif du rocher qui soutient la mâture. En cas de succès, on eût percé une autre galerie parallèle, mise en communication par des arcades avec la première. Eu égard à la nature friable de la roche, M. Vincent estimait, à 20 fr. le mètre cube, le percement des galeries, soit à 300000 fr. pour

une, et 600000 fr. pour les deux avec leurs accessoires. A cette dépense se serait ajoutée celle de 200000 fr. pour consolider et murailler certaines parties. Présument que la nature fileuse de la roche déterminerait de fréquentes et puissantes irrptions d'eau susceptibles d'entraver et de compromettre le travail, M. Vincent proposait d'employer une sorte de bouclier en tôle composé de tubes s'emboîtant les uns dans les autres comme une longue-vue. Une machine à vapeur, placée sur le quai, eût pompé l'eau de la fouille et envoyé de l'air comprimé dans le bouclier. Pendant le travail d'excavation de la roche, les ouvriers, s'ils avaient été surpris par une irrption, se seraient retirés dans une chambre du bouclier, et s'y seraient tenus jusqu'à ce que la fouille eût été remplie d'air comprimé. Rentrant alors dans la fouille, ils auraient pu recommencer leur travail. La roche excavée cylindriquement, ils auraient maçonné une voûte en briques et ciment de Pouilly, et à mesure que cette voûte aurait été prise, ils auraient avancé le bouclier pour recommencer à creuser.

Aucun de ces projets ne fut considéré comme susceptible de satisfaire, soit aux exigences du service maritime, soit aux autres convenances. Ce fut en vue d'atteindre ce but complexe que M. Tritschler, architecte de Brest, présenta au Conseil municipal, le 3 décembre 1843, un projet qui se résumait ainsi. Il établissait, à un mètre de distance de l'arête des quais, deux ponts fixes en maçonnerie, reliés à un pont suspendu qui traversait le chenal et était couronné par une courbe de suspension, en fonte, s'appuyant sur chacun des ponts fixes. Les bâtiments de servitude de la rade pourraient passer librement sous le tablier placé à 15 mètres au-dessus du niveau de la haute mer, et un passage de 20 mètres s'ou-

vrant à volonté dans ce tablier, aurait également laissé un libre accès aux vaisseaux de premier rang qui auraient seulement été astreints à caler leurs mâts de perroquet, la courbe de suspension placée à 53^m 50^c au-dessus des plus hautes marées, permettant à ces vaisseaux de conserver leurs mâts de hune guindés. L'axe du pont, placé du côté de Recouvrance, à 7 mètres de distance de la porte de l'arsenal, arrivait, perpendiculairement à la direction du chenal, jusqu'à l'angle saillant des maisons 32 et 34 du quai Tourville.

Appuyé par le Conseil municipal, sur le rapport très-bien développé de M. Michel aîné, ce projet, qu'on regardait comme assuré d'être accueilli, devint l'objet d'une enquête et d'une conférence administratives, à la suite desquelles le Ministre des travaux publics décida qu'il n'y avait lieu à donner suite à aucun projet de pont. « Le service des relations entre Brest et Recouvrance, disait sa dépêche, est assuré d'une manière facile et peu coûteuse, et l'établissement d'un pont entre ces deux points, quel que fût le système de construction, entraînerait beaucoup de sujétion pour les mouvements de la marine, et donnerait lieu à de graves difficultés. »

Quelque péremptoire que fût cette fin de non recevoir, elle ne découragea pas M. Vincent qui, le 2 février 1844, proposa au Conseil municipal, d'établir un pont flottant, moyennant un péage de 18 ans. Cette proposition ayant été écartée par le motif de son analogie avec d'autres projets déjà repoussés, M. Vincent la renouvela le 20 du même mois. Son projet consistait en deux cales sur lesquelles était posé un rail. Sur ce rail était placé un pont flottant qui descendait ou montait sur les cales suivant les mouvements de la marée. Une commission municipale engagea l'auteur à demander une plus longue jouissance et à prendre une moindre surface

de quai, ce qu'il fit, en établissant des cales dans l'intérieur du quai, de manière à laisser une tablette de 5 à 6 mètres de largeur pour l'abord et le déchargement des navires. Alors, le pont se composait d'un tablier flottant, ouvrant dans le milieu et relié à des radeaux articulés, c'est-à-dire, attachés par des charnières, de sorte qu'à la marée descendante, ils posaient successivement sur la cale, à mesure que la mer se retirait, et qu'ils flottaient à mesure qu'elle montait. Au mois d'avril 1844, ce projet fut transmis à M. le préfet du Finistère qui le renvoya, ainsi que plusieurs autres projets, à une commission mixte.

Le Conseil municipal, de son côté, ne désespérait pas d'obtenir une solution favorable à ses désirs. Il revint à la charge dans sa session du mois de février 1845, et après avoir renvoyé à M. le préfet du Finistère le projet conçu en 1842 par M. Vincent, qui venait de le lui soumettre, il adressa au Ministre un mémoire par suite duquel S. Exc. remit la question à l'étude. De nouvelles conférences s'ouvrirent, et tout projet de pont y fut écarté. Le préfet fit connaître l'issue de ces conférences par sa lettre du 8 novembre 1845, où il disait : « Les conclusions de la commission sont qu'il y a lieu de se borner à améliorer le système actuel de passage par bateaux, surtout en ce qui concerne les embarcadères, et M. l'ingénieur en chef va s'en occuper. » Bien que, cinq jours après, le préfet eût annoncé que le Conseil municipal tenterait inutilement de revenir sur la décision formelle qu'avait prise le gouvernement de rejeter tout projet de pont, quel qu'il fût, les représentants de la cité ne se rebu-tèrent pas. Dans la séance extraordinaire du 28 novembre 1845, ils adoptèrent à l'unanimité les conclusions du remarquable rapport que leur présenta l'honorable M. de Lacrosse,

dont le dévouement à la cause qu'il défendait devait se traduire par douze années de démarches incessantes sans lesquelles son triomphe aurait très-certainement été fort douteux. Les conclusions de ce rapport demandaient que le ministre suspendît l'exécution de sa décision; que l'administration municipale reçût communication des rapports présentés par les diverses commissions appelées en 1831, 1844 et 1845, à examiner les projets de jonction entre les deux parties de la ville; que le ministère autorisât la communication des trois projets présentés en 1824 par M. Lamblardie, de celui qui avait été dressé en exécution de la dépêche du 22 juin 1836, ainsi que du procès-verbal de la commission formée pour la discuter; qu'enfin l'administration municipale réunit tous les éléments d'une étude sérieuse et comparée des divers projets présentés jusqu'alors.

La question en était là depuis trois ans lorsque M. Touboulic conçut, en 1848, un nouveau projet consistant en un pont tunnel flottant, composé d'un ponton en bois ou en tôle galvanisée, au centre duquel était pratiquée une section transversale formant un chenal toujours ouvert pour le passage des bâtiments jusqu'au rang de frégate. Au-dessous de cette section était une réserve ou passage couvert pour les piétons, chevaux et voitures. Un système d'adjonction de force aux chevaux attelés devait aider ces dernières, quand elles seraient trop pesamment chargées, à remonter le plan incliné. Le ponton reposait, à chacune de ses extrémités, sur des colonnes en fonte scellées sur les bords des berges par des brides à charnières lui permettant de suivre les mouvements de la marée. Deux tabliers de pont s'appuyant, aussi au moyen de charnières, sur les extrémités du ponton et sur les deux quais opposés, auraient formé, avec ce ponton, la voie de

circulation partagée, par une cloison longitudinale, en deux parties avec trottoirs, l'une pour l'entrée, l'autre pour la sortie. Au centre, il y aurait eu une voie ferrée pour les chevaux et les voitures. Un système de flotteurs modérateurs, supportant les extrémités des ponts, aurait corrigé de moitié l'inclinaison produite par le mouvement de la marée. Enfin, s'il avait fallu ouvrir le pont, soit pour le passage d'un vaisseau, soit pour toute autre cause, on aurait fait pivoter le ponton sur l'une de ses brides en lâchant les clefs des trois autres. La dépense totale, d'après l'auteur de ce projet, aurait été d'environ 100,000 francs.

Bien que tous les projets présentés eussent été successivement écartés, pour un motif ou pour un autre, l'établissement d'un pont ne cessait pas d'être l'objet de la préoccupation générale. Toutefois, les vœux qu'avait exprimés le Conseil municipal, dans sa session du mois de novembre 1845, restèrent à l'état de protestation jusqu'en 1849. M. Bizet avait pris, l'année précédente, les rênes de l'administration municipale. Animé de la louable intention de lier son nom à une création, point de départ de tout progrès matériel et moral de la ville de Brest, et résolu à déployer, pour l'obtenir, un zèle que les obstacles n'ont fait qu'exciter, il avait songé, dès son entrée en fonctions, à reprendre la question de jonction des deux parties de la ville. Aussitôt que les circonstances politiques le permirent, il convia le Conseil municipal à demander que la route nationale n° 12 fût prolongée jusqu'à la porte du Conquet, en passant par la rue de Siam. Dans sa pensée, à laquelle s'associa le Conseil, ce classement, s'il était accordé, devait, tôt ou tard, conduire le gouvernement à reconnaître la nécessité de relier les deux rives de la Penfeld. La perspective de cette solution suggéra presque immé-

diatement l'idée de trois plans nouveaux. Le premier, de M. Michel, employé du télégraphe, était un pont à arche fixe en charpente, d'une seule travée. Les deux autres projets, dont le système ne nous est pas connu, avaient pour auteurs M. Le Corre, et M. Eastwood, ingénieur civil à Landerneau. Soumis au Conseil municipal, ces trois projets furent transmis par lui au Ministre des travaux publics. Tout en se déclarant incompetent, en principe, à juger une question d'art, le Conseil n'en accorda pas moins son patronage à M. Tritschler qui avait pour lui de nombreuses adhésions d'hommes compétents; et afin que ce patronage ne restât pas stérile, cet architecte reçut la mission d'aller faire à Paris toutes les démarches nécessaires pour que les vœux du Conseil obtinssent satisfaction. Grâce à l'influente intervention de M. de Lacrosse qui, après avoir préparé les voies, assista constamment M. Tritschler, la mission de ce dernier fut couronnée, sinon en ce qui le concernait personnellement du moins quant à la question en elle-même, d'un succès qui dépassa les espérances. Présenté par M. de Lacrosse au Prince-Président, M. Tritschler en reçut un accueil flatteur, et revint avec l'assurance des dispositions favorables des divers ministères qui devaient concourir à la solution définitive de la question. Le classement du prolongement de la route nationale n° 12; la construction d'un pont; l'étude de deux projets ou d'un projet mixte, et l'ouverture au budget des travaux publics d'un crédit de 800,000 fr., réparti sur les exercices 1852, 1853 et 1854, telles étaient en effet les promesses qu'il rapportait. Ces crédits ne devaient pas suffire, à beaucoup près, au paiement des travaux d'établissement du pont et des expropriations qu'il nécessiterait. Aussi quand la ville fut mise en demeure, le 27 avril 1852, de faire connaître

dans quelle proportion elle contribuerait à ces dépenses, n'hésita-t-elle pas à voter une somme de 700,000 fr. Quelque élevé que fût ce chiffre, il ne lui sembla pourtant pas qu'elle pût faire moins. Ce n'était pas quand l'Etat renonçait généreusement à la perception d'un revenu annuel de 35,000 fr., et que, d'un autre côté, il s'imposait une dépense abutée dès-lors à plus de 2 millions; ce n'était pas en présence de pareils sacrifices que l'hésitation était permise. N'y eût-il eu pour la ville que l'affranchissement d'un péage brut de 70 à 80,000 fr., supporté pour la plus grande partie par les habitants peu aisés de Recouvrance, que le rachat de cette contribution onéreuse aurait, à lui seul, commandé le chiffre du subside voté. Mais des considérations d'un autre ordre avaient contribué à déterminer le Conseil. C'étaient la substitution d'un moyen de communication facile et sûr à un mode de passage incommode et trop souvent dangereux; l'assainissement des bas quartiers de la ville où les rues seraient élargies, et les maisons, hideuses d'aspect, remplacées par d'élégantes constructions; la création de travaux publics pour plus de vingt ans; enfin la possession par la ville d'un monument digne de l'admiration des étrangers.

Sur ces entrefaites apparurent deux nouveaux projets, l'un de MM. Cadiat, architecte, et Oudry, ingénieur des ponts-et-chaussées, l'autre de M. Mary, inspecteur divisionnaire de ce corps. Appelé, le 8 septembre 1852, à se prononcer sur ces deux projets seulement, le Conseil municipal, surpris de l'exclusion qui frappait celui de M. Tritschler, répondit le 2 octobre, qu'il n'émettrait d'opinion définitive qu'après une enquête administrative portant simultanément sur les trois projets qui avaient été reconnus également exécutoires. Cette enquête eut lieu, et par une dérogation à tous les pré-

cédents, à tous les principes, elle embrassa, et la question d'utilité publique, la seule à laquelle elle eût dû s'appliquer, et la question d'art, du domaine exclusif des hommes spéciaux. Quatre mille votants se prononcèrent en faveur du projet de M. Tritschler, et le Conseil municipal appuya de son suffrage ce projet, modifié par M. l'inspecteur Poirré. Le conseil général des ponts-et-chaussées ne tint aucun compte ni de l'enquête, ni du rapport très-remarquable de la commission qui avait été chargée d'y procéder. Bien que ce rapport signalât le projet de MM. Cadiat et Oudry comme accusant une ignorance complète des localités, le conseil qui, précédemment, avait déclaré les trois projets également exécutoires, se prononça pour celui de MM. Cadiat et Oudry. Pour la ville il n'y avait à résoudre qu'une question de préférence, et cette question était jugée de fait, et par l'enquête, et par le mémoire de la commission. Aussi le Conseil municipal se borna-t-il à maintenir, par sa délibération du 14 mars 1853, l'offre de son allocation de 700,000 fr. à la condition de l'exécution du pont-Tritschler, et du prolongement de la route impériale n° 12 jusqu'au carrefour Bel-Air, à Recouvrance. Malgré les motifs déduits dans cette délibération, malgré l'offre faite par M. Tritschler, d'exécuter, à ses risques et périls, moyennant la somme de 2,100,000 fr., le pont et ses abords dans la traverse tant de Brest que de Recouvrance, le Ministre, approuvant l'avis du Conseil général des ponts-et-chaussées, sanctionna la préférence qu'il avait donnée au projet de MM. Cadiat et Oudry, et par sa dépêche du 18 mai 1853, il mit le Conseil municipal en demeure de déclarer s'il maintenait son allocation de 700,000 fr. pour l'exécution d'un projet autre que celui de M. Tritschler. Quel que fût l'intérêt porté à cet architecte, quelque

légitime que fût le désir de voir récompenser son initiative et ses longs efforts par l'adoption de son projet, toute sympathie individuelle dut s'effacer devant l'intérêt public. Le Conseil s'inclina.

Pendant que l'affaire suivait cette phase, un nouveau projet avait surgi. Son auteur était M. Rossel, sous-agent comptable de la marine. C'était un système de pont flottant à tablier à niveau constant. L'immobilité du tablier était obtenue au moyen d'un puits pratiqué dans le quai, et contenant un flotteur d'un poids égal à celui du tablier. Quand la mer descendait, le flotteur entraînait un câble qui passait sous l'extrémité du tablier et allait s'attacher à une potence fixée sur le ponton portant le tablier. Ce dernier courait sur le câble, ou plutôt le câble courait sur la tête du tablier qu'il maintenait toujours à la même hauteur, tandis que le ponton et le flotteur du puits suivaient les mouvements de la marée.

Mais toutes les pensées, tous les désirs se portaient sur l'adoption du pont de MM. Cadiat et Oudry tant on craignait qu'une nouvelle concurrence ne remît tout en question et n'aboutît à l'exclusion définitive de tout projet. D'ailleurs, informés des objections qu'avait soulevées leur projet, MM. Cadiat et Oudry l'avaient modifié conformément aux indications du Conseil municipal. L'affaire en était là quand l'autorité maritime, qui avait constamment mis obstacle à la jonction des deux rives, au moyen d'un pont de bateaux, en établissant un dans le port militaire, ce mode de communication lui ayant, avec raison, semblé plus économique, plus sûr et plus prompt que le batelage servant au transport d'une rive à l'autre de son nombreux personnel. Dès qu'il apprit l'existence de ce pont, le Ministre des travaux publics crut devoir suspendre l'exécution de celui de MM. Cadiat et

Oudry jusqu'à que l'on eût su si, en présence de ce qu'elle venait de faire elle-même, l'administration de la marine persisterait dans ses refus précédents. Le Ministre, en agissant ainsi, était vraisemblablement mû par le désir d'exonérer l'Etat d'une dépense considérable, faite en pure perte si la ville avait consenti à se contenter d'une simple passerelle; ce désir ne l'empêcha pas néanmoins de demander, très-peu de temps après, au Conseil municipal, si malgré tout, il préférerait le pont de MM. Cadiat et Oudry. La réponse ne se fit pas attendre; elle fut affirmative. Le 1^{er} mai 1854, S. Exc. mit un terme à toutes les incertitudes en se prononçant pour l'adoption exclusive de ce dernier pont, avec classement, comme prolongement de la route impériale n° 12, de la traverse de Brest jusqu'au pont, du pont lui-même, et de la traverse de Recouvrance jusqu'au carrefour Bel-Air.

Il restait à déterminer les voies et moyens de couvrir la dépense extraordinaire que créait pour la ville le subside voté par le Conseil. La solution de cette partie de la question donna lieu à de longues difficultés administratives, et ce fut le 19 janvier 1856 seulement qu'une dépêche du Ministre des travaux publics approuva le cahier des charges de l'entreprise dont S. Exc. avait différé l'envoi. La réception de ce document fit cesser bien des appréhensions. En effet, selon toute vraisemblance, la construction du pont aurait définitivement été repoussée si, dans un voyage qu'il fit tout exprès à Paris, le Maire, à la suite d'une longue conférence avec S. Exc., n'était parvenu à dissiper les préventions qui lui avaient été inspirées contre l'établissement d'un pont quelconque.

La décision ministérielle semblait avoir pour conséquence le commencement immédiat des travaux. Des difficultés d'un

autre genre que les précédentes les firent ajourner. Ce furent des débats d'intérêts entre les associés, MM. Cadiat et Oudry d'abord, MM. de Bourmont et Oudry ensuite, difficultés qui eurent pour résultat d'écarter M. Cadiat de la société, et de remplacer, en qualité de concessionnaire, M. de Bourmont par M. Schneider qui s'est exclusivement chargé de fournir et de poser la partie métallurgique du pont, exécutée dans ses ateliers du Creuzot. Confié à M. Pradel, ingénieur attaché à cet établissement, le placement de cette partie du pont s'est fait avec une précision et une habileté qui n'ont rien laissé à désirer. Pour les travaux de maçonnerie et pour ceux des abords du pont, M. Schneider a sous-traité avec une compagnie dont le directeur et l'architecte a été M. Le Tessier de Launay. Une somme de 2,100,000 fr. a été accordée par l'État, et celle de 700,000 fr. par la ville. Les expropriations, évaluées à 750,000 fr. ont de beaucoup dépassé ce chiffre. Trois années étaient fixées pour l'entier achèvement des travaux. Commencés vers la fin de 1886, sous la surveillance et la direction de M. de Carcaradec, ingénieur des ponts-et-chaussées de l'arrondissement, ils n'ont pu être terminés qu'au mois de juin 1891, entravés qu'ils ont été par des obstacles graves et imprévus. Leur achèvement, ardemment attendu, a réalisé bien des vœux, et donné satisfaction à des nécessités de l'ordre le plus élevé.

Unique dans son genre, le Pont Impérial — c'est le nom que lui a fait donner la reconnaissance pour l'Empereur qui en a décrété la construction, — le Pont Impérial réunit, malgré ses proportions colossales, le triple mérite de la solidité, de la légèreté et de l'élégance. Placé au-dessus du bassin qui forme l'avant-port militaire dont la jouissance est concédée par la marine au commerce, il se compose de deux

volées tournantes se réunissant au milieu du bassin et ayant leurs axes de rotation établis sur les sommets de deux tours ou piles de maçonnerie construites sur les terrains des quais. A l'arrière des piles (P) et par-dessus les rues des quais, ces volées (V) se prolongent par deux culasses (C) destinées à les équilibrer sur leurs centres de rotation. Ces parties d'arrière viennent s'appuyer contre les faces antérieures des deux culées voûtées en arcades (L), et sur lesquelles sont établis les abords du pont.

La portée de ce pont excède de beaucoup celle de tous les ponts tournants exécutés jusqu'à ce jour; elle est de $117^m 05^c$ du centre d'une pile à celui de l'autre. Les travées latérales formées par les culasses ont chacune $28^m 60^c$ de longueur. La longueur totale du pont entre les deux volées est de $105^m 70^c$, et celle de chacune des volées, conséquemment, de $52^m 85^c$.

Le tablier du pont, exécuté en bois, est supporté par des poutrelles transversales en tôle qui se relient elles-mêmes à deux poutres du même métal, composées, suivant le système américain, de deux membres longitudinaux, reliés, entretoisés et contreventés par des systèmes de renforts verticaux et horizontaux, de manière à assurer à l'ensemble une rigidité absolue.

Les deux volées sont reliées entre elles par deux forts verroux en fer forgé qui en assurent jusqu'à un certain point la solidarité sans que cependant on puisse les considérer comme transmettant d'une manière efficace de l'une à l'autre les efforts qu'elles supportent. Les résistances de chacune d'elles ont, du reste, été calculées de façon à leur assurer une solidité indépendante des réactions de leur point de contact.

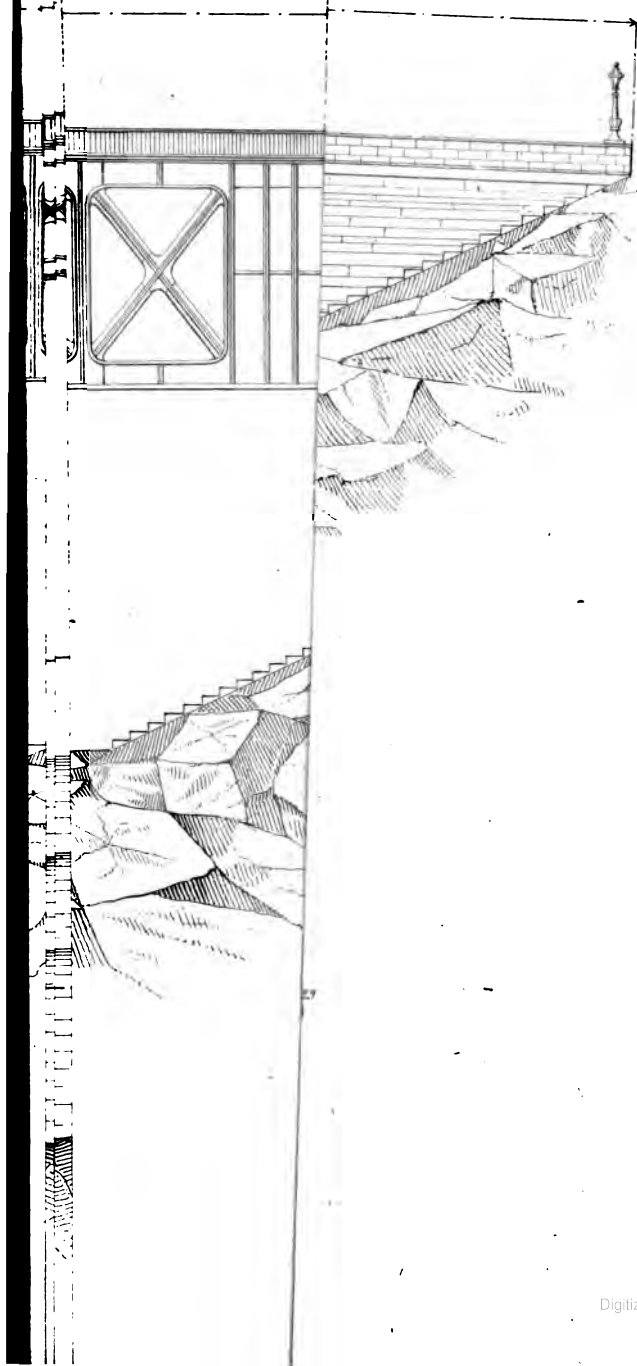
Le poids de chaque volée atteint l'énorme chiffre de 750,000

kilogrammes; c'est ce poids que fait mouvoir la manœuvre de rotation du pont. Cette manœuvre s'exécute à l'aide d'un cabestan placé sur le tablier qui agit sur l'assiette de la rotation au moyen d'une transmission ordinaire de mouvement d'engrenages. Quatre hommes suffisent à cette manœuvre et le temps nécessaire pour l'ouverture complète du pont à sa fermeture est d'environ 20 minutes. La rotation se fait sur une couronne de rouleaux ou galets en fonte placés au sommet des piles; chacune de ces couronnes se compose de cinquante galets.

La hauteur du tablier du pont au-dessus du niveau des hautes mers des vives eaux moyennes est de 21^m 70^c en son milieu; la hauteur libre sous les poutres, au même point, est de 20^m 30^c (1).

Telle est cette audacieuse construction dont la solidité a été préalablement éprouvée par une charge de 300,000 kilogrammes de fonte, placée, à dessein, d'une manière inégale, afin de rendre l'épreuve plus efficace. Ce fut un beau jour que celui où ce monument fut inauguré. C'était le dimanche, 23 juin 1861. Après que M. Mercier, curé de l'église paroissiale de Saint-Louis, eut appelé sur le Pont Impérial les bénédictions de Dieu et profondément impressionné les assistants par le noble et chaleureux discours qu'il prononça, des cantiques d'actions de grâces s'élevèrent vers le ciel. Le ministre de la religion avait accompli son devoir; le Préfet du Finistère remplit le sien en reportant à l'Empereur l'expression de la gratitude que lui a vouée la

(1) C'est à l'obligeance de MM. les ingénieurs des ponts-et-chaussées successivement chargés de surveiller la construction du Pont Impérial, que nous devons ces détails descriptifs.



population brestoise. Il avait à peine cessé de parler que le Pont était envahi par une foule impatiente et incertaine de ce qu'elle devait le plus admirer, ou du Pont lui-même, ou du spectacle imposant qui s'offrait à ses regards. Au nord, le port militaire avec ses navires pavoisés, ses édifices étagés sur une ligne se perdant à l'horizon, ses vastes ateliers; au sud, le vaste bassin qui forme la rade; à l'ouest et à l'est, les deux côtés de la ville groupés en amphithéâtre sur les collines que traversent ses rues, remplies, ce jour-là, de milliers de spectateurs accourus de loin pour être témoins d'une fête dont ils devaient emporter un souvenir ineffaçable.

Le soir, un banquet offert à la Bourse par M. le Directeur et MM. les Membres du comité de surveillance de la Compagnie du Pont, réunit toutes les autorités civiles et militaires, des membres du clergé et du Conseil municipal. M. F. de Kerjégu, le Maire et le Préfet du Finistère s'y firent successivement entendre. Les paroles de reconnaissance qu'ils adressèrent à l'Empereur et à tous ceux qui, d'une manière quelconque, avaient concouru à doter la ville du monument inauguré peu d'heures auparavant, rencontrèrent une sympathie bien justifiée par le résultat obtenu.

P. LEVOT.

NOTES HISTORIQUES SUR LE PETIT-COUVENT

COMMUNAUTÉ

DES FILLES DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS DE L'UNION CHRÉTIENNE

A BREST.



I

Les bâtiments, connus sous le nom de *Petit-Couvent*, occupés maintenant par le Génie militaire, le Commandant et l'Etat-Major de la place de Brest, étaient jadis une Communauté. La Bourse actuelle de Commerce était l'église du couvent.

Cette Communauté fut fondée en 1694.

« Catherine-Renée Le Douget, dame de Penfeunteun, fille
» naturelle et légitime d'écuyer François Le Douget et de
» dame Françoise Le Veyer, seigneur et dame de Keran-
» draon, de la paroisse de Ploumoguier, dit le registre de la
» Communauté, se sentant inspirée de consacrer à Dieu ses

» biens et ses jours, consulta Monseigneur de La Brosse ,
» évêque et comte de Léon, ainsi que plusieurs personnes
» pieuses, sur l'emploi qu'elle devait en faire. Dieu lui fit
» connaître, par l'organe de ces personnes, qu'elle ne pouvait
» entreprendre une œuvre plus propre à l'avancement du
» service de Dieu et au public, que de former une Commu-
» nauté de filles vertueuses et disciplinées pour instruire,
» tant dans la piété que dans les connaissances et exercices
» convenables à des filles chrétiennes, la jeunesse du sexe
» de la ville de Brest, où il n'y avait aucune Communauté de
» filles. »

La dame de Penfeunteun, encouragée par l'évêque de Léon, s'associa quelques filles vertueuses et instruites et fonda à Brest un couvent sous le nom de *Communauté des Filles du Sacré-Cœur de Jésus de l'Union chrétienne*. Leur premier établissement se fit rue de Siam, dans une maison qu'elles louèrent pour deux ans, à raison de mille livres par an, de M. Navarre, chirurgien-major du Château. Ce bail porte la date du 13 février 1694. La dame de Penfeunteun acheta, de ses propres deniers, les meubles nécessaires pour fonder son établissement, ainsi que les vases sacrés et les autres ornements et objets pour la chapelle. La dépense fut assez élevée « car tout était fort cher alors à Brest, à cause de l'affluence » de monde que la chaleur d'une grande guerre y attirait. »

Le 1^{er} avril 1694, tout étant disposé, elle ouvrit sa petite Communauté.

II

La Société des Dames de l'Union chrétienne, dont la dame de Penfeunteun voulait établir une Communauté à Brest,

avait été fondée à Paris, il y avait environ trente-trois ans, par un prêtre nommé Le Vachet. Le but de cette institution était : de convertir les filles et femmes protestantes et de leur fournir les moyens de se préparer à leur abjuration ; d'offrir un asile aux jeunes personnes et aux veuves de qualité sans fortune ; de donner une éducation chrétienne à la jeunesse du sexe et de lui apprendre à lire, écrire et travailler.

Ce prêtre, secondé par une pieuse personne nommée Anne de La Croz, ouvrit d'abord, en 1661, à Charonne, près Paris, une maison qui fut le berceau de l'ordre. De là ces sœurs furent transférées, plus tard, rue Saint-Denis. Cette Communauté en forma plusieurs autres, au nombre desquelles se trouvait le couvent de Brest.

Pour être reçue dans cet ordre, il fallait faire deux années d'épreuves, après lesquelles les sœurs prononçaient trois vœux simples : de chasteté, d'obéissance et de pauvreté et un quatrième d'union.

Les constitutions de cet ordre ne furent définitivement réglées qu'en 1703. Cette Congrégation avait pour armes : *un cœur enflammé, surmonté d'une croix*, et pour devise : *In charitate Dei et patientiâ Christi*. Ces religieuses, dont le costume était tout noir, portaient au cou un cœur en or.

III

M^{me} Le Douget de Penfeunteun, dix-sept mois après qu'elle eut ouvert sa Communauté dans la rue de Siam, offrit aux bourgeois et habitants de la ville, par une requête datée du 30 août 1695, d'apprendre à lire, écrire et travailler gratuitement aux petites filles pauvres de Brest. Ces Dames ne

demandaient aucune rétribution à la ville pour cet enseignement, voulant rendre service seulement au public, n'étant mues que par un pur motif de charité, et ne désirant, disaient-elles, pour récompense que le ciel. Par cette requête, elles sollicitaient pourtant aussi l'autorisation de recevoir en pension « les filles des Messieurs de la ville pour les instruire » dans leur religion, et leur apprendre de même à lire, « écrire et travailler. » La demande était signée par M^{me} de Penfeunteun, Vincente Pitot, Henriette Chapelle et Magdelaine Le Guichoux, sœurs de la Communauté.

Par délibération du vendredi, 3 septembre de cette année, la Communauté de ville, agissant avec une grande prudence, accepta cette proposition, mais sous la réserve expresse « que » les Dames de l'Union chrétienne ne pourraient jamais « avoir recours vers la ville, pour quelque cause et prétexte » que ce soit ou puisse être, sans exception », soumettant leur approbation à celles du Roi, de l'Evêque et des autorités de la ville. M. de Campagnolle, alors commandant de la ville et du château de Brest, approuva le 7 septembre la délibération du corps de ville et donna son consentement à la demande de ces Dames. Le 8 du même mois, le célèbre Vauban, qui était à Brest, sollicité de donner son approbation, signa aussi un certificat en leur faveur. M. Lars de Poulrinou était alors maire de Brest.

IV

Cette même année, M^{me} de Penfeunteun, ne trouvant pas la maison qu'elle occupait rue de Siam convenable pour servir de refuge à de jeunes filles, en raison de sa situation « au cœur d'une ville de guerre et dans la plus grande foule

» de monde », jeta ses vues sur une maison qui venait d'être construite. Cette maison était située « dans un endroit reculé, » vers les remparts de la ville, du côté de la rivière de Lanterneau, qui était une espèce de solitude. » Elle appartenait à noble homme Jean Gaillard, sieur de Portarieu, écrivain du Roi entretenu au port de Brest. Le 30 octobre 1695, M^{me} de Penfeunteun fit un bail pour six années, à raison de 650 livres tournois par an, avec M. de Portarieu, pour cette maison et ses dépendances.

La Communauté quitta donc son ancienne demeure et vint s'établir dans cette espèce de solitude, qui forme aujourd'hui un des plus beaux quartiers de la ville (1).

V

Au mois d'août 1698, leur établissement fut sanctionné par lettres-patentes de Louis XIV. Ces lettres nommaient M^{me} de

(1) L'emplacement sur lequel s'élèvent aujourd'hui les bâtiments du Petit-Couvent n'était encore, en 1690, qu'un champ cultivé, situé sur un lieu appelé *la Grange de Quilbignon*, nommé vulgairement *Parc an Camus*. Il était borné au midi par le chemin qui menait de l'ancienne ville à la chapelle Saint-Sébastien (ce chemin est la rue Voltaire), et de l'autre côté par le Champ-de-Bataille, qui n'existait point encore. Il contenait 72 cordes environ. Ces terrains étaient alors sous le fief de l'Evêque de Léon, en raison de sa juridiction des réguaire de Léon à Saint-Goueznou. Ce champ fut vendu, à cette époque, 48 livres de rente censive et foncière; les droits de lods et ventes, dus à l'Evêque de Léon, s'élevèrent à 75 livres. De 1690 à 1695, M. de Portarieu avait fait bâtir, sur ce terrain, un *grand corps de logis*, couvert en ardoises, ayant cours et jardin y attenant, et autres commodités, issues, franchis, appartenances et dépendances. Il habitait cette maison, lorsqu'en 1695 il la loua à M^{me} de Penfeunteun, pour y faire sa Communauté. « Ce fut là proprement le lieu » natal ou le berceau de la Communauté des Filles de l'Union chrétienne » établie à Brest. »

Penfeunteun supérieure, avec le droit de choisir les personnes qu'il lui plairait de s'associer, sous l'approbation de l'Evêque de Léon. La Communauté était affranchie de tout droit, de toute charge, sous la condition pourtant de dire tous les ans une grand'messe le jour de la fête de Saint-Louis et de chanter tous les jours le verset *Domine salvum fac regem* et de réciter les autres prières accoutumées pour la prospérité du Roi.

M^{me} de Penfeunteun avait eu beaucoup de peine à obtenir ces lettres. Elle avait été obligée de faire plusieurs voyages et de longs séjours à Paris, quoique l'Evêque de Léon, les autorités de la ville et les habitants eussent donné leur approbation pleine et entière à son établissement.

VI

Cette Communauté, qui ne comptait encore que quelques années d'existence en 1697, inspirait pourtant déjà une grande dévotion. Elle était du reste l'objet de la prédilection de l'Evêque de Léon, M^{gr} de La Brosse, qui, cette même année, avait béni la chapelle et permis d'y célébrer la messe. Il autorisa aussi, à la même époque, l'établissement d'un tabernacle pour mettre le Saint-Sacrement, à condition qu'une lampe ardente brûlerait nuit et jour devant l'autel. Ce fut messire Yves-Philibert Rodellec du Porzic qui fonda et dota la chapelle de l'entretien de la lampe ardente, par acte du mois d'août 1697.

En 1702, le Pape Clément XI approuva la création, dans la chapelle de la Communauté, d'une confrérie d'associés sous

le nom du Sacré-Cœur de Jésus. Il accordait aux fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui faisaient partie de cette confrérie, des indulgences perpétuelles. En 1703 il concédait aussi aux personnes pieuses qui suivaient les retraites de cette maison des indulgences plénières. Ces retraites, qui avaient été accordées en 1700, par l'Evêque de Léon, se donnaient deux fois par mois dans l'établissement et duraient huit jours. Elles étaient fort suivies, on le conçoit facilement, en raison des indulgences qu'on y gagnait. L'affluence y était généralement si grande, qu'on ne pouvait y recevoir toutes les personnes qui se présentaient et pourtant, dans chaque retraite, on comptait deux ou trois cents femmes. Elles étaient un sujet de grands bénéfices pour la Communauté.

VII

Le bail de la maison occupée par la Communauté devant expirer en 1703, il fut renouvelé pour trois années à raison de 750 livres par an. Ce bail n'eut pas tout son cours. L'année suivante, 1704, M^{me} de Penfeunteun, ne trouvant pas convenable que sa Communauté fût placée dans une maison qui ne lui appartenait point, acheta de M. de Portarieu l'établissement qu'elle occupait, situé, dit l'acte, dans l'enclos de la ville, près le Champ-de-Bataille (1). Cette acquisition monta à la somme de 12,000 livres, dont elle ne paya que 8,000 livres, gardant les 4,000 autres pour les dots des demoiselles Jacqueline et Jeanne Gaillard de Portarieu, filles postulantes

(1) Le Champ-de-Bataille, qui n'existait point encore en 1695, fut donc créé entre cette date et 1704.

dans la Communauté. Cette somme de 4,000 livres devait être soldée si les demoiselles de Portarieu, ne prenant point le voile, quittaient le couvent.

En conséquence de cet achat, M^{me} de Penfeunteun, devenue propriétaire de cet établissement, en prit possession, dans la forme que l'on suivait alors. Le 6 août 1704, elle entra dans les maisons et dépendances, y fit feu et fumée, ouvrit et ferma les portes et les fenêtres, bêcha la terre et fit tous les autres actes requis et nécessaires pour s'acquérir une véritable et paisible possession, tout cela en présence de M. de Portarieu et de ses filles, sans que personne y formât opposition, trouble ni autre empêchement quelconque.

VIII

En 1706, le bâtiment qui servait de chapelle tombant en ruines, l'Evêque permit de bénir le chœur de la maison pour y dire la messe et y mettre le Saint-Sacrement. Un autre petit bâtiment, où les sœurs tenaient leurs classes, étant aussi tombé, on rebâtit ces deux édifices dans les années 1706—1707—1708. A cette époque tout était, à Brest, d'une cherté extraordinaire. Un terrain qui se trouvait devant le couvent et qui forme aujourd'hui le petit jardin et la cour en avant des bâtiments occupés par le Génie, fut béni pour en faire le lieu de sépulture de la Communauté.

M^{sr} de La Bourdonnayé, évêque et comte de Léon, qui avait succédé à M^{sr} de La Brosse en 1701, et qui avait aussi pris

cette Communauté sous sa protection, vint au secours des Dames de l'Union chrétienne pour faire relever ces deux édifices. En reconnaissance de tout ce qu'il avait fait pour la Communauté et des sommes qu'il lui avait données, qui s'élevaient à plus de dix mille livres, on l'honora du titre de fondateur et principal protecteur de la Communauté. Pour rendre la reconnaissance de ces Dames publique et éternelle, on fit placer les armes de ce prélat au-dessus de la porte d'entrée de la cour de la maison.

IX

Les édifices qui furent construits à cette époque, et ceux qui existaient antérieurement, occupant presque tous les terrains que l'on avait achetés en 1704, on se trouva dans la nécessité d'en acquérir de nouveaux, pour faire un jardin et « autres commodités » absolument nécessaires dans une Communauté. On acheta d'abord plusieurs champs qui environnaient le couvent, puis ces acquisitions en entraînèrent d'autres afin de bien l'enclore. A cette époque cet établissement s'agrandit considérablement. En 1712 il possédait en biens-fonds toute la propriété que les Dames de l'Union chrétienne avait achetée de M. de Portarieu, toutes les pièces de terre qu'elles y avaient jointes, par leurs dernières acquisitions et un grand champ afféagé de M^{gr} l'Évêque de Léon, moins, est-il dit dans le registre du couvent, les portions de terrains qui avaient été prises pour les rues que

L'on traçait alors : la rue de Porstrein (d'Aiguillon), la rue du Château..., etc. (1).

Les rentes dont jouissait le couvent à cette époque s'élevaient à 1,360 livres.

Les rentes qu'il devait montaient à 1,008 livres.

Dès 1743 presque toutes ces charges étaient remboursées. Il ne restait plus devoir qu'une somme de 13 liv. 4 sols, répartie ainsi qu'il suit :

A la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, au Château de Brest.....	3 liv. 2 sols.
Au recteur de Brest.....	3 2
A Mgr l'Évêque de Léon.....	5 »
Total.....	13 liv. 4 sols.

X

Le Pape, qui protégeait beaucoup cette maison, en raison de l'affection qu'il portait aux sœurs et de leur dévouement, etc. leur avait encore accordé, en 1708, des indulgences plénières pour elles, et rémission de leurs péchés, si, à l'article de la mort, elles avaient rempli leurs devoirs religieux, s'étaient confessées et, dans le cas où elles n'auraient pu le faire, si elles étaient vraiment repentantes. De nouvelles indulgences perpétuelles furent encore accordées par le Pape en 1713 à toutes les personnes qui suivaient les retraites de la Communauté.

(1) A cette époque la rue du Château n'existait point encore, elle venait seulement d'être tracée entre ce couvent et le Champ-de-Bataille. Elle porta d'abord le nom de rue de Plœuc. Avant le percement de cette rue, celle de St-Yves était souvent désignée sous le nom de rue du Château, parce qu'elle y conduisait.

XI

En 1717 cette Communauté se composait de trente et une personnes, dont :

1 La Supérieure.

14 Sœurs de chœur.

3 Sœurs associées.

2 Novices.

2 Converses.

1 Aumônier.

1 Vieille Domestique, pensionnaire perpétuelle.

2 Valets à gage.

1 Garçon.

4 Servantes.

31 personnes.

Sans compter les pensionnaires et les dames qui se retiraient dans cet établissement, et qui, pour la plupart, étaient des veuves d'officiers de marine, sans fortune, qui trouvaient dans cette maison une vie douce et peu coûteuse.

XII

Quoique la Communauté eût fait bénir un terrain pour les sépultures de l'établissement, on inhumait aussi dans la chapelle. En 1719, M^{me} Suzanne de Kerléan, dame de Rosmadec, qui habitait le couvent, demandait par son testament à être inhumée dans la chapelle, sous le prie-Dieu de la supérieure, M^{me} de Penfeunteun. Le 23 février 1747,

Jean-Louis de La Bourdonnaye, docteur en théologie de la faculté de Paris, vicaire-général de Nantes, nommé évêque de Léon le 21 octobre 1701 et sacré le 23 avril 1702, bienfaiteur du couvent, mourut à Brest. Son corps fut inhumé aussi dans la chapelle, actuellement Bourse du Commerce. Cet honneur n'était probablement réservé qu'à des personnes distinguées, soit par leur naissance, soit par leur position ou les bienfaits qu'elles avaient accordés à la maison; car l'église ou chapelle était assez petite. Les Supérieures devaient aussi, sans doute, y être enterrées. Aucun document n'est resté, qui l'indique.

XIII

M^{me} de Penfeunteun était encore supérieure du couvent en 1730; une lacune dans les pièces qui se trouvent aux archives de la ville, ne permet pas de dire l'époque à laquelle elle mourut. Nous savons seulement qu'en 1741, onze ans après, c'était M^{me} Catherine Guyaumar qui était supérieure.

C'est pendant ce laps de temps, en 1736, que la chapelle, qui sert de Bourse maintenant, fut construite.

XIV

Cette Communauté, si protégée des Evêques de Léon; que le Saint-Père avait si largement dotée d'indulgences perpétuelles et plénières, non-seulement pour les sœurs, mais aussi pour les personnes suivant les retraites qui s'y donnaient, ne pouvait manquer d'atteindre une grande prospérité. Nous avons déjà vu en 1712 les Dames de l'Union chrétienne

possédant de nombreux terrains; en 1765 nous les trouvons propriétaires de presque tout le territoire compris entre les remparts du côté de la poterne, le Cours Dajot qui n'existait point encore, où elles avaient une fort belle carrière, la rue Traverse qui n'était point percée alors, et le Champ-de-Bataille.

Cette année 1765 elles vendirent, à divers habitants de la ville, une grande partie de ces terrains, pour y bâtir. Ces Dames avaient acquis plusieurs de ces terres, qui n'étaient alors que des champs cultivés, comme nous l'avons dit, de leurs propres deniers; d'autres leur avaient été donnés pour des fondations pieuses; car elles étaient fort aimées et estimées à Brest, comme le prouvent de nombreux certificats des autorités de la ville. Au nombre des personnes qui achetèrent de ces terrains, nous citerons en 1765 : M. de Kerguelen, seigneur de Trémarec, lieutenant de vaisseau; en 1767, M. de Rosily, chef d'escadre; M. Marchais, commissaire général, ordonnateur de la marine à Brest, etc.

Tous ces terrains étaient vendus avec l'obligation par l'acquéreur d'y bâtir dans un temps déterminé.

En 1769, le 20 juillet, ces Dames vendaient aussi à Messire René de La Landelle, lieutenant des vaisseaux du Roi et aide-major de ses armées navales et à dame Coëtnempen de Kersaint, son épouse, demeurant en leur hôtel, en la ville de Brest, paroisse St-Louis, un terrain, quartier du Champ-de-Bataille, formant le bout de leur jardin, consistant en 47 pieds de face ou environ, sur le Champ-de-Bataille, sur une profondeur de 70 à 72 pieds, de manière que la profondeur se terminait absolument au ras de la première fenêtre de l'église. Cette vente fut faite pour une somme de cinq mille livres en argent et cinquante livres de rente foncière perpé-

tuelle, quitte de tous droits d'amortissement et autres, avec la condition de bâtir dans l'année. L'hôtel ou maison, que M. de La Landelle fit construire alors, est celui qui existe encore au coin de la rue du Château et de la Rampe, près de la Bourse de Commerce (1). M^{me} Catherine Salaun de Kerdalzou était alors supérieure de la Communauté.

Quelques années après, M^{gr} de La Marche, évêque de Léon, autorisa encore ces Dames à vendre tous les terrains vagues qu'elles possédaient en ville. Par suite de cette autorisation, qui porte la date du 14 janvier 1782, elles vendirent à M. Le Normand (conseiller du Roi, maire de Brest, colonel de la milice bourgeoise, juge de santé du port, conseiller du point d'honneur et commissaire des Etats de Bretagne au diocèse de Léon) un terrain qui longeait le Cours d'Ajot, fait en 1769, pour une somme de trois mille six cents livres en argent et cinquante livres de rente foncière.

L'année suivante, le Roi, voulant fonder un Observatoire pour faciliter les études des officiers de la marine, ordonna d'acheter un vaste terrain donnant sur la rue St-Sébastien (Voltaire), sur la rue d'Aiguillon et sur la Rampe qui descendait au Cours d'Ajot, d'où l'on voyait la rade. Cet achat s'éleva à une somme de 40,044 livres 2 sols 4 deniers. La plus grande partie de ce terrain appartenait encore aux Dames de l'Union chrétienne; c'étaient elles, du reste, qui, l'année précédente, avaient vendu l'autre partie à M. Le Normand, comme nous l'avons dit. M. Le Normand eut pour sa part, qui lui avait coûté 3,600 livres et 50 livres de rente perpétuelle, une somme de 7,449 livres 5 sols, et les Dames de l'Union

(1) Cette maison a longtemps été occupée par la Direction des vivres de la marine.

chrétienne 32,594 livres 17 sols 4 deniers. Le terrain vendu avait 1077 toises carrées, dont M. Le Normand possédait 137 toises 3 pieds carrés et la Communauté 939 toises 2 pieds. L'évaluation avait été faite, le 23 septembre 1782, par M. Choquet-Lindu, ingénieur en chef des bâtiments civils du port, capitaine de brûlots. (1)

XV

Cette Communauté était dans une position fort prospère lorsque la Révolution commença. Elle possédait encore, malgré les nombreux terrains qu'elle avait vendus, tout l'îlot compris entre les rues du Château, de St-Sébastien (Voltaire), de la Rampe prolongée et d'Aiguillon, moins seulement la maison qui faisait l'angle de la rue du Château et de la Rampe, dont elle avait vendu en 1769 le terrain à M. de La Landelle. La Bourse de Commerce était l'église (2), comme nous l'avons déjà dit, dans laquelle on voyait un autel orné de quatre colonnes corinthiennes, sur piédestaux, portant un entablement surmonté d'un baldaquin. Le tout était en bois de chêne peint, avec des ornements dorés. Un lambris à hauteur d'appui entourait tout le rond-point, au milieu duquel

(1) Cambry, dans son rapport adressé en l'an III à la municipalité de Brest, proposa de construire sur ce terrain, non-seulement les bâtiments de l'Observatoire, mais aussi une Bibliothèque publique communale.

(2) Tous les dimanches une messe était dite, vers onze heures, à l'église du couvent, probablement après le défilé des troupes de la garnison sur le Champ-de-Bataille. Du moins, le 8 juin 1777, l'empereur Joseph II, frère de la reine de France, voyageant sous le nom de comte de Falkenstein, qui était venu visiter la ville et le port de Brest, après avoir passé la revue de toutes les troupes de la garnison, sur le Champ-de-Bataille, entendit la messe, à onze heures et demie, à l'église du Petit-Couvent.

se trouvait un assez mauvais tableau, dont l'inventaire ne donne pas le sujet. En face du chœur des Dames, qui se trouvait sur le côté de la chapelle, où sont maintenant les bureaux des officiers du Génie, était un petit autel particulier. Le chœur, assez vaste, se trouvait séparé de la nef par une balustrade en bois. On voyait aussi dans l'église une chaire à prêcher portative et deux confessionnaux. Le cimetière touchait l'église et le couvent. Les autres édifices renfermés dans l'enclos consistaient : en la maison conventuelle ; deux maisons pour les pensionnaires ; une maison pour les prêtres ; une autre pour les écoles et le logement du gardien, posée de biais relativement à la rue (habitation actuelle du commandant de la place) ; une buanderie, une maison à four. Un jardin s'y trouvait encore. Un filet d'eau de deux pouces de diamètre, pris sur la fontaine de Morogues (1), fournissait l'eau nécessaire à l'établissement.

En outre de ce beau et vaste terrain, la Communauté possédait encore un grand jardin, près des remparts, quartier du Bois-d'Amour, formant l'angle de la rue St-Sébastien (Voltaire) et de la rue du Bois-d'Amour (rue de la Poterne ou du Rempart), emplacement sur lequel se trouve maintenant le quartier Foy.

Toutes ces propriétés, qui devinrent biens nationaux à la Révolution, furent estimées en 1790, par des experts représentant le gouvernement, valoir en capital 98,629 livres 2 sols 4 deniers, et en rentes au denier 22, 4,483 liv. 2 s. 10 d. L'enclos était évalué à 82,595 liv. 16 s. 8 d. et le jardin à 16,033 liv. 5 s. 8 d. Cette estimation fut faite, le 14 novembre

(1) Fontaine du coin de la rue du Château et de la Rampe prolongée. Cette fontaine fut construite d'abord à l'encoignure d'un jardin appartenant à M. de Morogue ; plus tard la ville acheta l'emplacement.

1790, par MM. Trouille, ingénieur de la marine, et Le Lièvre, experts nommés par le district de Brest.

Le couvent et ses dépendances occupaient une superficie de 2,798 toises 5 pieds 7 pouces.

XVI

Dès le 6 mai 1790, les Dames de l'Union chrétienne, qui craignaient déjà qu'on ne leur enlevât leur établissement, avaient adressé au corps municipal la pétition suivante :

MESSIEURS,

Les Sœurs de l'Union chrétienne, parfaitement soumises aux décrets de l'Assemblée Nationale, ne désirent que de s'y conformer, par respect pour cette auguste assemblée; elles se trouvent heureuses d'être sous la dépendance de juges intègres, comme vous, Messieurs. Elles supplient le corps municipal de Brest d'examiner les raisons suivantes :

Premièrement. — Elles furent appelées à Brest par tous les corps en général pour instruire toutes les personnes du sexe;

Deuxièmement. — Leur institut n'est qu'une congrégation séculière, qui n'est fondée de personne;

Troisièmement. — Elles ne font que des vœux simples, elles héritent et sont propriétaires ;

Quatrièmement. — Pour les classes externes, où elles enseignent gratuitement aux enfants la religion, à lire, écrire et les ouvrages;

Cinquièmement. — Pour y recevoir des filles, des femmes et veuves destituées de biens. En effet le plus grand nombre de nos pensionnaires sont à la pension de cent quatre-vingts livres par an.

Elles se flattent d'avoir jusqu'à ce jour rempli leurs obligations sur tous ces chefs, et ne désirent que des sujets qui coopèrent à perpétuer leurs travaux de charité.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : S^r DE KERANNOU ,
Supérieure.

Brest, le 6 mars 1790.

XVII

Au reste, le 29 octobre de cette même année 1790, le Conseil général de la commune, consulté par le district sur l'opportunité de conserver ou de supprimer les maisons religieuses qui se trouvaient dans la ville, nomma une Commission dont le rapport concluait à la conservation « provisoire » seulement du couvent de l'Union chrétienne, en ne laissant à ces Dames que « la jouissance précaire » de leur enclos.

Nous transcrivons ici toute la partie de ce rapport qui concerne cet établissement, vu son intérêt, quant à la position de cette Communauté à Brest, aux services qu'elle y rendait et à l'espèce de regret et de doute avec lesquels on touchait généralement à toutes ces institutions.

« La Commission, dit le rapport, a pris en grande considération l'utilité dont les Dames de l'Union chrétienne sont en ville, et par l'instruction gratuite que depuis leur établissement elles administrent à la jeunesse sans exception, et parce que leur maison a été de tout temps et est encore un asile honnête pour les dames et filles sans fortune, surtout pour les veuves de marins morts au service de la Nation, estime qu'en l'état actuel des choses on peut (nous n'osons pas dire on doit) conserver cette Communauté.

» Considérant, en outre, que l'enclos de ces Dames emporte
» un terrain immense dans le local le plus précieux et le
» plus salubre de la ville, la Commission a pensé qu'en leur
» laissant la jouissance précaire de cet enclos, il serait très-
» prudent de s'en approprier dès ce moment même pour
» l'appliquer dans la suite à quelques établissements publics.

» Enfin, considérant que ces Dames jouissent, de plus, de
» deux autres terrains d'une grande étendue et qui leur sont
» d'autant plus inutiles qu'ils sont à une grande distance de
» leur préclôture, la Commission est d'avis que la municipa-
» lité peut, dès à présent, s'en approprier, aux conditions de
» la soumission qu'elle en a faite. »

L'estimation du 14 novembre suivant est probablement la conclusion de ce rapport, mise à exécution.

XVIII

Une année après environ, le 7 janvier 1792, les opinions et les hommes avaient déjà bien changé ; le Conseil de la commune décida que la municipalité se transporterait chez les Dames de l'Union chrétienne, le lundi suivant, pour requérir de chacune d'elles le serment exigé de toutes les personnes chargées de l'éducation publique, en conformité de la loi du 17 avril 1791.

Le lundi, 9 janvier, les officiers municipaux se rendirent donc, accompagnés de M. Blad, procureur de la commune, à la maison conventuelle de la Communauté de l'Union chrétienne, où les religieuses ayant été assemblées, on les somma de se soumettre à la loi. La supérieure, M^{me} Colas de

Kerannou, refusa; la première assistante, M^{me} de La Boissière, refusa aussi; M^{me} Charlotte de Lesguen, âgée de 86 ans « ne put énoncer son opinion, ni signer, attendu son état de faiblesse ». Une seule sœur, Marie-Jeanne-Marguerite Renaud, maîtresse des novices, ayant la main levée, promit et jura d'être fidèle à la Nation, à la Loi et au Roi, de maintenir la Constitution et de bien remplir ses fonctions, et signa. Toutes les autres sœurs refusèrent le serment exigé.

La maison fut donc fermée. Elle se composait alors d'une supérieure, d'une première et d'une seconde assistante, d'une maîtresse des novices, d'une dépositaire et de douze sœurs, en tout dix-sept personnes. Le nombre des élèves et des dames pensionnaires était à cette époque si grand, que la Communauté ne pouvait recevoir toutes les personnes qui désiraient y entrer.

XIX

Le catalogue des supérieures de ce couvent, que nous avons essayé de dresser, sur les documents qui étaient à notre disposition, donne sept supérieures pour les quatre-vingt dix-huit ans que la Communauté des Dames de l'Union chrétienne a existé à Brest. Peut-être se trouve-t-il une lacune entre 1730 et 1741, période pendant laquelle mourut M^{me} de Penfeunteun, dont nous ne pouvons préciser le décès, les documents nous manquant. Une seconde lacune pourrait encore exister entre 1769 et 1782. Là aussi les documents nous font défaut; ce qui ne nous a pas permis probablement de dresser une liste bien complète de ces supérieures.

CATALOGUE

des Supérieures de la Communauté des Dames de l'Union
chrétienne de Brest.

1694 — 1730. — M^{me} Le Douget de Penfeunteun (Catherine-Marie), fondatrice.

M^{me} de Penfeunteun avait le titre de supérieure perpétuelle.

1741. — Guyomard (Catherine), supérieure.

1748. — Kerlean (Renée-François-Corentine de), *idem*.

1749. — Chaix (Marie-Elisabeth), *idem*.

1758. — Halm (Marie-Antoinette), *idem*.

1767. — Salaun de Kerdalzou (Catherine-Jeanne), *idem*.

1782. — Colas de Roslan de Kerannou (Marie-Louise), *idem*.

1790. — *idem* *idem*.

XX

Que devinrent la supérieure, M^{me} de Kerannou, et les seize sœurs qui composaient la Communauté, après leur expulsion?... Nous n'avons pu en trouver aucune trace, pas plus que de M^{me} Renaud, qui prêta le serment exigé. Que sont devenues aussi les sépultures qui étaient dans la chapelle et dont faisait partie celle de M. de La Bourdonnaye, évêque de Léon?... Nous n'en savons absolument rien. Dans les archives de la ville il n'existe aucun document sur ce sujet, pas plus que sur les tombes qui devaient se trouver dans le cimetière du couvent.

Cette Communauté, qui exista à Brest pendant plus d'un siècle et qui disparut à la Révolution, ne s'est jamais reconstituée depuis dans notre ville.

XXI

Dès l'année 1792, un hôpital militaire y était établi; mais le 9 prairial de l'an ix (29 mai 1801), l'hôpital ayant été fermé, tout cet établissement fut remis au Génie militaire. Par arrêté du 21 messidor de la même année (10 juillet), le ministre de la guerre affecta tous ces bâtiments à l'établissement de la manutention des vivres, au logement de la compagnie des vétérans, à celui du commandant d'armes et des sous-directeurs d'artillerie et du génie. Un arrêté des Consuls, du 9 thermidor, même année, donna l'ancienne église du couvent au commerce de Brest, pour y établir une Bourse.

Plus tard, en l'an xii, un nouvel arrêté des Consuls, du 5 nivôse (27 décembre 1803), décida qu'une partie du terrain du Petit-Couvent serait affectée à la marine, pour y établir les bureaux de l'Inscription maritime, des Revues, de la Comptabilité centrale, des Armements, l'Ecole d'application du Génie maritime et celle d'instruction des Aspirants de marine. Enfin, le 1^{er} messidor de la même année (20 juin 1804), les ingénieurs de la guerre et de la marine (1) fixèrent les délimitations des terrains affectés à chaque service. Un arrêté du 5 germinal précédent (26 mars 1804) avait maintenu l'administration de la guerre dans la possession de la partie qu'elle occupait déjà.

La partie donnée à la marine consistait en un parallélogramme compris entre la rue prolongée de la Rampe et la

(1) Ce furent M. Barazer, alors directeur des fortifications à Brest et M. Tarbé, ingénieur en chef des travaux maritimes, qui exécutèrent ce travail.

rue de la Fraternité (d'Aiguillon) — (40 mètres sur chacune de ces rues), ayant sa façade sur la rue Voltaire et borné au nord par les terrains appartenant à la guerre. Ce terrain était divisé en un grand jardin, dit du Petit-Couvent, formant l'angle des rues de la Rampe et Voltaire, et un grand chantier de bois donnant sur la rue d'Aiguillon (1). La marine n'employa jamais ces terrains, qu'elle louait à des particuliers. La jouissance de cette partie de l'enclos du Petit-Couvent lui fut pourtant laissée jusqu'en 1834, époque à laquelle elle fut remise au service du Génie, le 17 février de cette année.

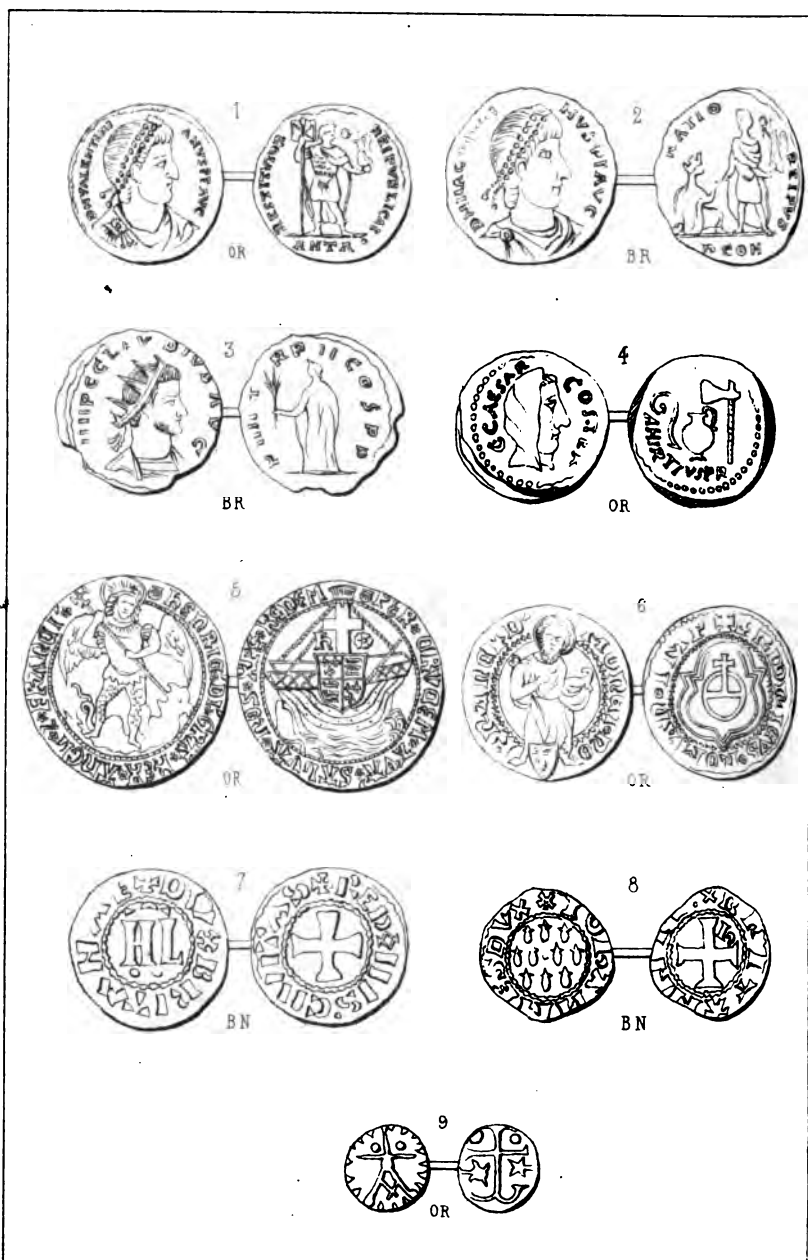
XXII

En 1842, le terrain qui avait appartenu à la marine fut cédé à la ville, moyennant trente et quelques mille francs, pour y bâtir un Collège communal. Cet établissement, dont les travaux commencèrent en 1845, a coûté à la ville 500,000 francs environ, sans compter le terrain. Il a été ouvert le 3 octobre 1848 sous la dénomination de Lycée. Le projet adopté pour sa construction, au concours ouvert à Brest en 1845, fut celui qu'avait présenté M. Mortier, ingénieur civil de Paris.

Le vaste flot, occupé jadis par la Communauté de l'Union chrétienne, est donc aujourd'hui partagé entre le Lycée Impérial de Brest et les bâtiments habités par le Génie militaire et l'Etat-Major de la place, bâtiments qui ont toujours conservé leur ancienne dénomination, et s'appellent encore *le Petit-Couvent*.

ED. FLEURY.

(1) Le jardin était loué à la Société des Vêpres et le chantier à M. Faure, négociant à Brest.



Litho Roger, Brast.

Denis Igarde del et litho

MONNAIES TROUVÉES EN BRETAGNE.

DESCRIPTION

DE

QUELQUES MONNAIES RÉCEMMENT DÉCOUVERTES EN BRETAGNE

(Avec une planche.)



La Société m'ayant paru accueillir avec quelque intérêt les communications numismatiques que j'ai déjà eu l'occasion de lui faire, je viens aujourd'hui lui donner connaissance de quelques monnaies qui sont récemment venues entre mes mains et qui, une seule exceptée, ont été trouvées en Bretagne, particulièrement dans le Finistère. Alors même que l'on ne fait pas de la numismatique l'objet spécial de ses études, on ne saurait, il me semble, voir et toucher sans un sentiment de respectueuse curiosité ces petits monuments, témoins véridiques du passé, dont les indications sont parfois précieuses pour l'histoire et surtout pour la géographie

ancienne. Je n'hésite donc pas à aborder un sujet qui rentre d'ailleurs dans le cadre tracé aux Sociétés de province.

J'accompagne cette note d'une planche où sont figurées les monnaies dont j'ai à parler, convaincu qu'en pareille matière, une description ne peut complètement tenir lieu d'un dessin fidèle.

N° 1. — VALENTINIEŒ 1^{er} (364-375).

Tête diadémée de l'empereur entourée de la légende : DN VALENTINI—ANVS PF AVG. — Au revers : RESTITVTOR REIPVBLICAE; l'empereur debout tient de la main droite l'étendard appelé *labarum* où se voit inscrit le monogramme du Christ; de la gauche, il soutient un globe sur lequel repose une Victoire qui lui tend une couronne. A l'exergue : ANTA, différent monétaire d'Antioche. — Sol d'or du poids de 4^{gr} 25.

L'attribution de cette monnaie peut être l'objet de quelque doute : plusieurs empereurs, en effet, ont porté le nom de Valentinien et ont régné à des époques trop rapprochées l'une de l'autre pour qu'il puisse y avoir des différences bien appréciables dans le style de leurs monnaies. J'incline cependant à penser que celle-ci doit être donnée à Valentinien I^{er} qui, après avoir partagé l'empire avec son frère Valens, se réserva l'Occident et établit sa résidence à Milan. Le signe monétaire d'Antioche qui se lit à l'exergue ne saurait infirmer cette attribution, car les trois princes qui ont porté le nom de Valentinien ont tous sans exception régné sur l'Occident; toutefois cette circonstance tendrait à prouver que, malgré le partage de l'empire, l'émission des espèces, au nom et à l'effigie des empereurs qui régnaient ensemble, se continuait indistinctement dans tous les ateliers de l'empire, qu'ils

fussent compris dans le domaine de l'un ou de l'autre. — Le *labarum*, comme chacun le sait, était l'étendard que l'on avait coutume de porter devant l'empereur depuis le règne de Constantin; il consistait en un carré d'étoffe maintenu au bout d'une hampe par une barre transversale et il était orné du monogramme du Christ figuré par les lettres grecques X et P entrelacées. Nous en trouvons sur le sol d'or de Valentinien une représentation probablement très-exacte.

N° 2. — MAXIME (383-388).

Tête diadémée avec la légende en partie effacée : DN MAG [MAXI] MVS PF AVG. — Au revers : [REPA] RATIO REIPVB; l'empereur, tenant sur la main gauche une Victoire qui le couronne, relève une femme agenouillée à ses pieds dont la tête est ceinte d'une couronne murale. — A l'exergue : PCON.
— Moyen bronze.

Cette pièce appartient au tyran Maxime, dont le nom se rattache directement à une époque mémorable, mais encore obscure, de notre histoire locale, l'affranchissement du sol breton. Maxime, après s'être fait proclamer Auguste dans la Grande-Bretagne, avait, en 383, envahi les Gaules; il n'y trouva de résistance que dans la fidélité courageuse de saint Martin, évêque de Tours, et il finit par obtenir de Théodose lui-même la reconnaissance de son titre d'empereur. Mais ce ne fut pas assez pour son ambition : au mépris des conventions arrêtées, il pénétrait bientôt en Italie dont la possession avait été réservée au jeune Valentinien et, une fois maître de Rome, il s'avancait vers l'Orient, quand il fut arrêté sur les bords de la Save par l'armée victorieuse de Théodose, pris et livré au bourreau en expiation du meurtre de Gratien.

Ici, comme sur la monnaie de Valentinien, le revers de la pièce est consacré à rappeler par une allégorie les succès et la puissance du prince; à cette époque de troubles et de misères, où chacune des nations barbares campées aux frontières commence déjà à s'approprier un lambeau du monde romain, l'empereur reconnu par le Sénat aussi bien que le soldat revêtu de la pourpre par des légions en révolte, nul ne se fait faute de s'annoncer sur les monnaies qu'il frappe comme le restaurateur de l'Etat, *restitutor reipublicæ*, comme le réparateur de la fortune publique, *reparatio reipublicæ*, légendes pompeuses et dérisoires qui forment un triste contraste avec le malheur des temps.

N° 3. — CLAUDE-LE-GOTHIQUE (268-270).

Tête couronnée de l'empereur tournée vers la droite, IMP. C. CLAVDIVS AVG. — Au revers, femme vêtue de la *stola*, un rameau à la main, en légende PM TR. P. II COS. PP. (*Pontifex maximus, tribunitiâ potestate bis, consul, pater patriæ*). — Petit bronze.

Cette monnaie, antérieure par sa date aux deux pièces déjà décrites, se rencontre fréquemment dans les dépôts monétaires. Nous devons croire qu'au 3^e siècle de notre ère l'abondance du numéraire romain en bronze atteignait des proportions véritablement prodigieuses. Tel me paraît du moins la conséquence à tirer des quantités énormes de monnaies au nom de Postume, de Gallien, de Claude-le-Gothique et autres que viennent mettre au jour des découvertes successives. Près de nous, dans la commune de Plabennec, il n'y a pas encore bien des années, on a découvert dans un champ nommé *Land an trimin* ou *trimil* (le lieu des trois pierres

ou peut-être de la 3^e borne milliaire), une masse compacte de monnaies de cette même époque, dont le poids ne fut pas évalué à moins de cent kilogrammes, et cette découverte n'a pas été un fait exceptionnel en France.

Les trois monnaies dont la description précède ont été trouvées, au mois de juin 1860, au lieu de *Toul-Crogou*, près le moulin du Pontcroix, commune de Lampaul-Guimiliau ; la découverte en a été amenée par les premiers travaux de déblais exécutés dans le département du Finistère sur la ligne ferrée de Rennes à Brest, dans la section comprise entre Saint-Thégonnec et Landivisiau. Envoyées à Brest à l'ingénieur chargé de la surveillance des travaux, elles m'ont été communiquées par l'un de nos collègues qui a bien voulu m'autoriser à en prendre un dessin.

N^o 4. — Monnaie au nom de J. CÉSAR.

Cette pièce faisait partie d'un dépôt très-important de monnaies impériales en or, au nombre de 1600, trouvé au mois d'août 1860, en creusant les fondations d'une maison sur la place Saint-Michel à Paris. L'intérêt qui s'attache aux légendes qu'elle porte m'engage à la mettre sous les yeux de mes confrères et à en dire quelques mots.

Au droit, une tête voilée avec la légende C. CAESAR COS. TER; au revers sont figurés plusieurs instruments en usage dans les sacrifices. On y reconnaît le *lituus* ou bâton augural, le *præfericulum*, vase destiné aux libations et que l'on portait devant le grand-prêtre, enfin la hache, *securis*, qui servait à immoler la victime; ces figures sont accompagnées de la légende A HIRTIVS PR (*Aulus Hirtius prætor*). — Or. Poids : 7^{gr} 85.

On ne peut douter que cette pièce ait été frappée à l'occasion d'événements importants : elle porte la date du 3^e consulat de César qui correspond à l'an de Rome 708 — 46 ans avant J.-C. — Cette année est celle où fut livrée la bataille de Zéla, à l'issue de laquelle César écrivait au Sénat cette lettre restée célèbre par son énergique laconisme : *Veni, vidi, vici*; c'est aussi celle où, rentrant dans Rome après avoir soumis l'Égypte, poursuivi et abattu en Afrique, avec Caton, les restes du parti de Pompée, il vint jouir des honneurs de quatre triomphes successifs qui lui étaient décernés pour ses victoires dans les Gaules, en Égypte, dans l'Asie-Mineure et en Numidie. L'effigie placée sur cette monnaie n'est pas celle de César; le moment n'était pas encore venu où le Sénat allait lui décerner cet honneur. Il faut plutôt voir ici une figure allégorique dans laquelle, sous le voile du grand-prêtre, on fait allusion à la dignité du souverain pontificat dont le dictateur se montra si constamment jaloux, et, dans les symboles du revers, les attributs de cette même dignité.

La pièce a été frappée par les ordres du préteur Aulus Hirtius. — Quel est ce personnage dont le nom se trouve ici associé à celui de César? — Quoique ce nom n'ait pas fait un grand bruit dans l'histoire, il a néanmoins pour nous un intérêt particulier. Cet Hirtius, non-seulement prit une part directe et personnelle aux grands événements qui se passèrent dans les Gaules au temps de César, mais il a contribué de plus à nous en transmettre le récit. Son véritable titre de gloire est d'avoir été choisi par le grand capitaine pour revoir les sept premiers livres des *Commentaires* et de les avoir complétés par la relation de la 8^e campagne de César. Dans toutes les éditions des *Commentaires*, le 8^e livre de la guerre des Gaules est précédé d'une lettre où Hirtius s'adressant à son

ami Cornelius Balbus lui fait connaître les scrupules dont il n'a pu se défendre en venant continuer l'œuvre de César, dont il avait été l'un des compagnons les plus fidèles. Si ce livre est inférieur aux sept premiers, il n'en révèle pas moins un écrivain de talent. Les circonstances de la vie d'Hirtius sont peu connues; on sait cependant, par un passage des lettres de Cicéron à Atticus, qu'au moment même de la mort de César, il occupait encore dans la Gaule un commandement important, et, dans un travail récent, M. de Saulcy a démontré que son nom se trouvait inscrit avec le titre d'*imperator* sur plusieurs monnaies de chefs gaulois restées jusqu'alors indéterminées. Après avoir exercé à Rome les fonctions de préteur, Hirtius fut élevé au consulat en l'an de Rome 711 et il y eut pour collègue C. Vibius Pansa, avec lequel il périt sous les murs de Modène pendant les dissensions civiles qui suivirent le meurtre de César.

N° 5 — HENRI VI, roi d'Angleterre (1422-1455).

Dans le champ, l'archange Saint-Michel terrassant le dragon et, entre deux grenetis, la légende : HENRIC. DI. GRA. REX. ANGL. Z. FRANCI'. (*Henricus Dei gratiâ rex Angliæ et Franciæ*). — Au revers, une nef au centre de laquelle est posé un écu qui porte au 1^{er} et au 4^e canton les armes de France; au 2^e et au 3^e les léopards d'Angleterre; la nef a pour mât une croix latine accostée à gauche de la lettre H, initiale du nom du prince; à droite, d'une rose; entre deux grenetis les mots : PER. CRUCEM. TVA. SALVA. NOS. XPE. REDEM. (*Per crucem tuam salva nos Christe redemptor*). — Or. — Poids : 5 grammes.

Il existe une longue et intéressante série de monnaies

frappées en France par les rois d'Angleterre, d'abord comme ducs d'Aquitaine, plus tard comme rois de France ; mais la pièce dont nous donnons ici le dessin est purement anglaise : c'est celle qui est connue sous la dénomination d'*ange d'or* et dont la première émission avait été faite en 1365 sous le règne d'Edouard III. Henri, par sa mère Catherine, fille du malheureux Charles VI, avait bien le droit d'inscrire les lys dans ses armoiries. Sa prétention au titre de roi de France, il la fondait, il faut bien le dire, sur le funeste traité de Troyes dont l'une des clauses stipulait que la couronne de France serait indivisément unie à celle d'Angleterre ; il avait été proclamé roi à Paris même que les Anglais occupèrent pendant quatorze ans ; aussi ne fallut-il rien moins que les merveilleux événements accomplis sous le règne de Charles VII par l'épée de Jeanne d'Arc pour reléguer dans le domaine des souvenirs néfastes les prétentions du monarque anglais et anéantir sans retour des droits qui n'avaient d'autre base qu'un traité arraché à la faiblesse de Charles VI par les intrigues d'une épouse coupable, Isabeau de Bavière.

Notre exemplaire provient de la commune du Bourg-Blanc, où il a été recueilli au mois d'août 1860, en construisant une aire à battre le grain.

N^o 6. — Monnaie de la ville de Francfort-sur-le-Mein, frappée pendant le règne de Frédéric d'Autriche, empereur d'Allemagne de 1440 à 1493.

Saint Jean-Baptiste nimbé portant un agneau sur le bras gauche, entre les jambes, un écusson : MONET. NO. FRANCFD' (*Moneta nova Francfordensis*). Au revers, dans le champ, un globe surmonté d'une croix, entouré de trois doubles arceaux et la légende † FRIDRICVS. ROMAN. IMP. (*Fridericus Romanorum imperator*).

La numismatique de l'Allemagne est encore peu connue : elle ressemble sous beaucoup de rapports à sa géographie, c'est-à-dire qu'elle est fort embrouillée, et tant que les savants de l'autre côté du Rhin ne nous auront pas donné de monographies spéciales que seuls ils sont en état de dresser, il sera difficile de se reconnaître dans ce dédale d'électeurs, de princes laïques et ecclésiastiques, d'Etats et de villes libres qui faisaient partie de la Diète et qui, à ce titre, avaient le droit d'émettre des monnaies où le nom de l'empereur élu figurait seulement comme un symbole de la confédération connue sous le nom d'Empire d'Allemagne. Quoiqu'il en soit, la pièce décrite ci-dessus est un produit du monnayage particulier de la ville libre et impériale de Francfort-sur-le-Mein, qui faisait partie du banc du Rhin. Francfort était la ville où se réunissait l'assemblée des princes dont le vote décidait de l'élection à l'empire et, de nos jours encore, on sait qu'elle est restée le siège de la Diète germanique. L'état de conservation de la pièce, quoiqu'assez bon, ne permet malheureusement pas de distinguer le symbole inscrit dans le petit écusson aux pieds de saint Jean qui, pour Francfort, devrait être une aigle aux ailes éployées; il est certain qu'il existait dans cette ville une église placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste. Le globe du revers était le symbole de l'empire et le titre donné à Frédéric, *imperator Romanorum*, rappelle que les empereurs d'Allemagne se considéraient toujours comme les continuateurs de l'empire d'Occident.

Je dois à l'obligeance de M. Jacolot, notaire à Saint-Renan, la communication de cette monnaie trouvée au mois d'avril 1860 près de la route qui mène de Milizac à Tréouergat (Finistère) : on ne s'étonnera sans doute pas de retrouver une monnaie allemande enfouie dans notre sol si souvent

pareouru par les bandes de reîtres et de lansquenets qu'y attirèrent à diverses reprises les troubles de la province.

N^o 7. — HOËL II, duc de Bretagne (1066-1084).

Au centre, dans le champ, le monogramme du prince composé des lettres H et L, surmonté d'un signe d'abréviation; au-dessous, deux points; à l'entour, la légende † DVX BRITANNAE. — Au revers, une croix pattée avec les mots : † REDONIS CIVITAS. — Billon.

Hoël, fils d'Alain Cagnard comte de Nantes et de Cornouaille, avait recueilli en 1066 l'héritage de Conan II, duc de Bretagne, dont il avait épousé la sœur, Havoise, fille du duc Alain; il succédait au duché par les droits de sa femme. Contemporain de Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie, il eut pendant le cours de son règne de longs démêlés avec ce prince dont il ne voulut pas reconnaître la suzeraineté, et mourut en 1084, laissant la couronne à Alain Fergent, son fils.

Ce n'est guères qu'à partir du règne de Conan II et du gouvernement d'Eudon de Penthievre, son tuteur, que les monnaies de Bretagne commencent à sortir de l'obscurité qui les enveloppe antérieurement à cette époque. Les pièces données jusqu'à ce jour à Hoël étaient anonymes et par conséquent d'une attribution douteuse; pour celle-ci l'incertitude n'est plus permise, car le monogramme qui y est inscrit ne peut être que celui du duc Hoël II. Il ne peut d'ailleurs s'appliquer à celui de ses prédécesseurs qui portait le même nom, puisque ce dernier ne posséda pas la ville de Rennes où, comme le témoigne la légende du revers, la pièce a été frappée.

- Trois exemplaires de cette précieuse monnaie encore inédite se sont rencontrés dans un dépôt découvert en février 1858 à Bain (Ille-et-Vilaine). Elle avait été connue de l'auteur de l'*Essai sur les monnaies du royaume et duché de Bretagne*, Alexis Bigot (1), mais il n'eut pas le temps de la publier. En suppléant ici à son silence, j'espère que l'on voudra bien me permettre de payer un légitime tribut de regrets au jeune savant, prématurément enlevé à la science, à qui nous sommes redevables du premier travail d'ensemble sur les monnaies de Bretagne.

Bigot, modeste employé du service des contributions indirectes, avait été entraîné par ses goûts et par une aptitude spéciale vers l'étude de la numismatique, principalement de celle qui se rapportait à son pays natal; il avait consacré la majeure partie de ses ressources à former une collection de pièces bretonnes rares et intéressantes, et lorsque ses fonctions lui laissaient quelques loisirs, il en profitait pour visiter les collections particulières du pays, recueillant çà et là les empreintes et les dessins qui pouvaient être utiles à ses études favorites. Frappé de voir que la Bretagne, dont la numismatique est si riche et si variée, n'avait point encore de monographie spéciale, il entreprit de combler cette lacune : c'est cette pensée qui a donné naissance au travail qu'il a publié en 1857 et qui restera comme un monument élevé à l'histoire de notre province. Grâce à l'initiative de l'un des membres du bureau de la Société, la Bibliothèque de la ville de Brest possède un exemplaire de cet ouvrage; il y sera consulté avec d'autant plus de fruit qu'il contient 40

(1) Alexis Bigot, né en 1827 à Dinan (Côtes-du-Nord), est mort à Rennes en 1860.

planches dessinées et gravées par l'auteur lui-même avec cette intelligence et cette sûreté de main qui n'appartiennent qu'à un connaisseur et à un véritable artiste.

N° 8. — JEAN IV, duc de Bretagne (1345-1399).

IOHANNES DVX, dans le champ dix mouchetures d'hermines posées 3. 4. 3., un point au centre. — Au revers BRITANNIE, croix cantonnée au 2^e de la lettre H. — Billon.

Le règne de Jean IV est, dans la série des monnaies des ducs de Bretagne, l'un des plus riches en types et en variétés diverses; il faut l'attribuer à sa durée qui n'a pas été moindre de 54 ans et peut-être aussi aux agitations et aux luttes qui marquèrent ce long règne et durent amener fréquemment la création de nouvelles empreintes. Une pièce analogue à celle dont nous donnons le dessin était déjà connue pour Charles de Blois, le compé titeur de Jean IV au duché de Bretagne, (voir Bigot, planche 19, n° 1) mais ce type n'avait pas encore été retrouvé pour ce dernier prince. Notre pièce est intéressante surtout en ce que, par la lettre inscrite dans le 2^e canton de la croix, elle nous révèle l'existence d'un atelier qui n'avait pas encore été signalé et qui me paraît être celui d'Hennebon. Cette ville était l'une des places fortes les plus importantes du duché; en 1342, Jeanne de Montfort s'y était renfermée avec son fils et y soutint contre Charles de Blois un siège qu'il dût abandonner à deux reprises. Peut-être avons-nous ici une monnaie frappée pour les nécessités de ce siège, produit d'un atelier qui n'aura fonctionné qu'accidentellement; le module en est sensiblement plus petit que les deniers ordinaires de Jean IV. Si cette hypothèse était admise, il faudrait reporter la pièce au règne de Jean de Montfort qui

mourut à Hennebon le 26 septembre 1345 et dont les monnaies, suivant l'opinion la plus générale, ne peuvent être distinguées avec certitude de celles de Jean IV, son fils.

Six exemplaires de cette pièce ont été recueillis au milieu d'un nombre considérable de monnaies françaises trouvées au mois de juillet 1860, aux environs de Redon, pendant l'exécution des travaux du chemin de fer. Le dessin figuré sur notre planche est la reproduction de l'un de ces exemplaires.

N° 9. — Monnaie anonyme du VIII^e siècle.

Petite pièce sans légende présentant au droit un grand A, à l'angle supérieur duquel vient se relier une croix cantonnée de deux globules; à l'entour, cercle formé de points anguleux. Au revers, une croix longue dont le pied se bifurque de manière à figurer un *oméga* : cette croix est cantonnée, au-dessus des bras, de deux globules ou besants; au-dessous, de deux étoiles à cinq rayons. — Or. — Poids 1^{er} 35.

Le module, le poids et le style de cette pièce, tout concourt à y faire reconnaître une monnaie de l'époque mérovingienne. On peut avancer de plus qu'elle doit appartenir aux bas temps de cette époque, et nous ne croyons pas nous tromper en lui assignant pour date le commencement du VIII^e siècle et le règne de l'un de ces rois fainéants dont le pouvoir éphémère, s'effaçant devant la puissance des maires du palais, allait bientôt amener l'avènement de la seconde race.

L'*alpha* et l'*oméga* sont des symboles exclusivement religieux que l'on retrouve fréquemment employés sur les monnaies du moyen-âge, sinon comme types principaux, du

moins à l'état de types secondaires concurremment avec la croix.

D'après les renseignements qui nous ont été fournis, la pièce qui nous occupe a été trouvée sur l'île Vierge, située à petite distance de la côte N.-O. du Finistère, en face de la commune de Plouguerneau. Il n'existe dans cette petite île, à notre connaissance du moins, aucun vestige de constructions anciennes, mais cette localité est voisine de l'emplacement où, suivant d'antiques et persistantes traditions, s'élevait la fameuse cité de Tollente, dont le nom breton était *Toul-Hent* : la dernière partie de ce nom est encore aujourd'hui celui d'un des nombreux îlots qui bordent la côte. D'après les chroniques, Tollente aurait été située au bord de la mer, à droite de l'embouchure de la rivière ou havre de l'Aberwrach. C'était la capitale du pays d'Ach ou d'Agglire, car les titres du moyen-âge lui donnent ces différents noms, et en 629 elle fut la résidence du roi breton Judicaël, qui avait ajouté ce pays à ses autres domaines par son mariage avec une princesse du nom de Moronoë, fille et héritière du souverain de cette région. Tollente était une des places maritimes les plus commerçantes de l'Armorique. A ce titre, elle dut tenter l'avidité des pirates normands, qui la mirent au pillage et la rasèrent dans les dernières années du ix^e siècle. Il n'y aurait donc rien de surprenant à ce que la découverte de notre pièce sur l'île Vierge se rattachât à l'existence de l'antique cité bretonne aujourd'hui disparue sans laisser de traces apparentes. L'île était en effet trop rapprochée du continent pour qu'elle restât étrangère au mouvement d'affaires et aux relations actives qui devaient animer un centre aussi considérable que l'était Tollente, et comme il est certain que la pièce a été frappée antérieure-

ment à l'époque où cette ville a cessé d'exister, la numismatique, ici comme en d'autres circonstances, viendrait apporter son contingent de preuves à l'authenticité de la tradition.

Avons-nous ici un spécimen de la monnaie frappée dans le pays à cette époque reculée de notre histoire ? — Il serait, à coup sûr, téméraire de l'affirmer : la pièce est anonyme et, pour émettre à cet égard une opinion ayant chance d'être admise, il faudrait disposer d'un ensemble de faits et de découvertes qui manquent à notre appréciation. Mais je ne crois pas hors de propos de faire simplement remarquer que la lettre majuscule qui constitue le type principal, le type le plus apparent de la monnaie, est l'initiale du mot *Ach* (*Aginensis pagus*), nom primitif de la contrée où Tollen^{te} était placée et qui, plus tard, est devenu le pays de Léon.

Une autre pièce, également mérovingienne, a été trouvée à la même époque et aux mêmes lieux, mais comme elle ne m'appartient pas, je dois me borner à mentionner le fait, en regrettant de n'avoir pas été autorisé à la faire connaître; ce regret est d'autant plus vif que la pièce en question porte des légendes et que l'une de ces légendes donne le nom ancien d'une localité qui, suivant moi, doit se retrouver en Bretagne.

DENIS-LAGARDE.

Brest, le 15 Janvier 1861.

POIDS MONÉTAIRE DU TEMPS DE HENRI II.

Parmi les vieilles monnaies et jetons en cuivre, il arrive assez souvent que l'on rencontre des pièces de même métal à flan épais, de forme tantôt ronde tantôt hexagonale, le plus ordinairement coulées, de l'usage et de la valeur desquelles on ne se rend pas bien compte et qui, en réalité, ne sont ni des monnaies ni des jetons.

Une pièce de ce genre, en parfait état de conservation, vient d'être offerte à la Société par l'un de ses membres, M. le capitaine de frégate Ollivier, et j'en prends occasion de dire quelle était la destination assez peu connue de ces petits monuments. — Voici d'abord la description de la pièce :

D'un côté, l'écu de France surmonté d'une couronne et accosté de deux H couronnés,

De l'autre, le mot *teston* et les chiffres VII et X suivis, le premier des lettres DE, le second des lettres GR, qu'il faut

traduire par *sept deniers dix grains*, indication du poids de la pièce. — Au-dessous une fleur de lys.

Cette pièce est un poids ou étalon monétaire destiné à contrôler la valeur pondérale des monnaies d'argent qui étaient connues sous le nom de *testons* et qui étaient appelées ainsi parce que, sur l'une des faces, elles reproduisaient la *teste*, l'effigie du prince au nom duquel elles étaient émises. Celui-ci appartient au règne de Henri II; les testons frappés sur le pied de $21 \frac{1}{2}$ au marc (*Traité des monnaies de France. — Le Blanc.*) devaient peser réglementairement deux gros et demi, soit 180 grains l'un; si l'on décompose les chiffres de 7 deniers 10 grains inscrits sur notre étalon, on arrive au même nombre, moins deux grains qui, sans aucun doute, représentent la tolérance admise dans le poids des espèces; en d'autres termes, le chiffre de 178 qui résulte du calcul donne le poids minimum que devait avoir chaque teston d'argent présenté au contrôle.

On retrouve des poids monétaires pour beaucoup de monnaies autres que le teston et tout porte à croire qu'il en existait pour chaque différente espèce de monnaies, soit en or soit en argent, émises par les rois de France. On a la preuve de leur emploi dès le règne de Philippe-Auguste; à cette époque ils sont appelés *fiertons*, et l'on avait baptisé du nom de fiertonneurs certains officiers monnayeurs qui étaient tenus de se rendre deux fois par jour dans les ateliers et dont l'office consistait à y vérifier, au moyen d'une balance et des étalons dont ils étaient nantis, le poids des espèces fabriquées, à mesure qu'elles sortaient des mains des ouvriers. — Dans le principe ces poids ne portèrent qu'une seule empreinte qui, la plupart du temps, rappelait d'une façon plus ou moins caractérisée le type de la monnaie à

laquelle ils devaient servir de contrôle. A partir du règne de Henri II, une modification sensible s'introduisit dans leur confection : les deux côtés reçurent une empreinte et ils furent appelés *dénéaux*, parce que sur le revers on exprima en deniers, ainsi que nous l'avons vu, la valeur pondérale de la pièce.

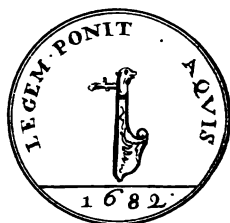
DENIS-LAGARDE.

Brest, le 24 Novembre 1861.

VIII.



IX.



XIII.



X.



NOTICE

SUR DES JETONS FRANÇAIS

A EMBLÈMES MARITIMES.

Dans une précédente notice , publiée en 1854, j'ai rappelé l'origine des jetons , leur usage , leur transformation en monuments historiques , la part que prirent à leur composition l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et les premiers artistes des deux derniers siècles , les encouragements donnés à ce travail par les Ministres de Louis XIV et même de Louis XV. J'ai donné la liste , à peu près complète , des jetons frappés sous ces règnes , pour la Marine et pour les Galères , en indiquant les causes de cessation de cette histoire métallique dont l'étude approfondie serait pleine d'attraits.

J'annonçais aussi que beaucoup de jetons , présentant des

emblèmes ou attributs de Marine, avaient été frappés pour d'autres départements, pour des compagnies, ou pour des établissements nationaux, et je mentionnais quelques-uns des plus intéressants. C'est cette dernière partie de ma notice que je reprends aujourd'hui; et la continuation en est due tant à plusieurs catalogues manuscrits du Musée monétaire, qu'à la communication de pièces existant dans diverses collections.

L'ordre des dates sera seul observé dans la longue énumération qui va suivre, selon l'indication donnée dans le champ, la légende, ou plus généralement dans l'exergue. Le millésime annoncera suffisamment le règne; et l'on devra supposer que le buste du Roi est d'un des côtés, toutes les fois qu'il ne sera pas donné d'autre revers.

Quelques jetons des amiraux de France, généraux des galères, ministres de la Marine, ou célébrités maritimes, figurent dans cette série. Pour qu'on les y retrouve aisément, je les ai marqués d'un astérisque *.

Enfin, pour donner une idée de l'intérêt que présenterait une étude approfondie de ces petits monuments, je transcris, après la liste suivante, quelques pages du *Mercure galant* de 1682 qui nous donnent aussi les noms des auteurs et ceux de quelques graveurs dont je n'avais pas fait mention dans ma première notice. Ce recueil contient peut-être encore d'autres explications de même nature; mais je les ai vainement cherchées pendant le peu de temps dont j'ai pu disposer. J'engage ceux qui ont plus de loisirs à pousser plus loin ces recherches.

LISTE DE 144 JETONS A EMBLÈMES MARITIMES.

1536. — Ancres et fleurs de lys. *Chrs. vincit. Chrs. regnat. Chrs. imperat.* — Revers : Un navire surmonté de fleurs de lys. *Qui imperat ventis et mari.* — Jeton de Henri II.

1579. — Voyez 1617.

1580. — Un homme conduisant une barque sur une mer agitée. *Hoc opus, hic labor.* — R. Mercure conduisant un vieillard qui tient des sacs d'argent. *Æget arte regentis.*

1585. — Armoiries. *Anne, duc de Joyeuse, pair, admiral de France. G. D. N.* — R. Un oiseau posé sur le haut d'une ancre, entre deux branches de chêne. *Statur in instabili.*

1588. — Armoiries de la ville de Paris (un vaisseau). *Hæc capit unitos navis pellitque rebelles.* — R. La date 1588 au milieu d'une couronne de chêne. *Servati gratiâ civis.*

1590. — Inscription dans une couronne de lauriers : *Breda à servitute Hispanâ vindicata ductu principis Mauritii à Nass. A. MD XC.* — R. Des hommes armés sur un vaisseau, près d'un fort. *Parati vincere aut mori.* — 4 nonar Martii.

1591 et 1592. — Armes de France avec les colliers des deux ordres. *Nil nisi consilio.* — R. Un vaisseau abordant au port. *Invitis veniam ventis.*

1594. — Buste d'Henri IV. *Henricus IIII, etc.* — R. Neptune sur son char. *Do Comitem roburque viris.*

1598. — Armoiries. — *Mart. Langlois. m. d. requestes. p. d. marchans.* — R. Vaisseau à la voile, sous un vent propice. *Sic Henricus mergentibus.*

1601. — Buste d'Henri IV, couronné de lauriers. *Vultu qui cælum.* — R. Un vaisseau dont la hune est couronnée de lauriers. *Tempestatesque serenat.*

1602. — Un dauphin qui accompagne un vaisseau. *Te duce si qua manent.* — R. Neptune sur son char. *Præstat componere fluctus.*

1603 et 1604. — Henri IV couronné, tenant une épée et une branche d'olivier. *Ceu pacem, ceu bella geras.* — R. Un navire en mer; et des armes au-dessus, dans le ciel. *Hic vertex nobis semper sublimis.*

1604. — Buste de Marie de Médicis. *Maria Dei gra. Franc. et Nava. reg.* — R. Une perle dans sa conque au bord de la mer. Une lumière au-dessus, dans le ciel. *Ab uno et nomen et omen.*

1605. — Dauphin couronné accompagnant un vaisseau. *Maria omnia coutrâ.* — R. Amphion porté par un dauphin. *Delphino tutior ibis.*

1606. — Buste de Marie de Médicis. *Maria, etc.* — R. Un vaisseau en mer, duquel la Reine jette à fond deux ancres. *Binis immota manebit.*

1608. — Armoiries de la ville de Paris. *Procellas perrumpe.* — R. Le Roi debout, sceptre en main, couronne en tête. *Imperiis secura meis.*

1608. — Mêmes armoiries. *De la 2^e prévosté de M^e Jacques Sanguin.* — R. Le soleil au-dessus de l'Hôtel-de-Ville. *Illo radiante superbit.*

Sans date. — Buste de Louis XIII. *Ludov. XIII, etc.* — R. Un vent violent soufflant sur une tour au bord de la mer. *Lucerna impiorum extinguetur.*

1617. — Le Roi foulant aux pieds la foudre. *Falsi Jovis*

tonitrua calcat. 1617. — R. Un vaisseau en mer, démanté, au milieu des tonnerres. *Nunquàm nisi rectam. 1579.*

1621. — Un vaisseau en mer. *Portum fortiter occupa.* — R. Une épée passée dans une couronne entourée d'un nuage. *Tibi Pergama nutant.*

1621. — Armoiries de la ville de Paris. *De la 2^e prévosté de M^{re} H. de Mesmes.* — R. Neptune sur son char. *Dicto citiùs tumida æquora placat.*

1628. — Armoiries. *De la 3^e prévosté de M^{re} N. de Bailleul, présid^t au parlem^t.* — R. Navire à la voile sous un vent favorable. *Aquilone secundo.*

1629. — Armoiries. *Armand Jehan Duplessis, cardinal de Richelieu.* — R. Un vaisseau naufragé. *Tellus decepit et unda.*

1629. — Armes de France. *Nil nisi consilio.* — R. La digue de La Rochelle. *Claudo, sed ut reseram.*

1634. — Armoiries. *De la prévosté de M^{re} M. Moreau, lieut^t civil.* — R. Un vaisseau à la voile. *Non vellus, at orbem.*

1635. — Armoiries et légende semblables. — R. Un vaisseau à la voile. *Et quo fata vetant.*

*1635. — Buste de Richelieu. *Armand Jo. Car. Dux de Richelieu.* — R. un vaisseau à la voile. *Hoc duce tuta.*

1636. — Armoiries. *De la 2^e prévosté de M^{re} M. Moreau, lieut^t civil.* — R. Un vaisseau à la voile. *Cui cesserit Argo.*

1640. — 1641. — Des fusils, des piques, et plus loin des lauriers. *His pacis iter. 1620.* — R. Vaisseau en mer. *Surgens stabilivit Julius. 1641.*

1641. — Un canon dont le coup renverse une tour. *Ab adverso vis mea.* — R. Le vaisseau des Argonautes. *Auspiciis jam plura tuis.*

1642. — Armoiries de la ville de Paris. *Crescit securi triumphis.* — R. Armoiries. *De la prévosté de M^{re} Macé Leboulanger.*

1644. — Armoiries de la ville de Paris. *Pia Regi, fida colonis.*

1645. — Armoiries de la ville de Paris. *Matre Deà monstrante viam.* — R. Armoiries. *Prévosté de M^{re} Jehan Scaron.*

*1645. — Armes de Richelieu. *A. de Richelieu, Duc. P. g^{al} des gal. lieut. g^{al} ès mers de Lev.* — R. *Soleil levant. Alter et idem.* — (Le Cardinal était mort en 1642, après la conquête du Roussillon.)

1646. — La mer agitée. *His splendet in orbe.*

1647. — Une galère. *Dat natus materque viam.*

1647. — Un vaisseau sur la mer agitée et jetant l'ancre. *Ex casus consilio salus.*

1647. — Armoiries de la ville de Paris. *Deus puppi consedit in altà.* — R. Armoiries. *De la prévosté de M^{re} Hierosme Leféron.* — Autre R. *De l'échevinage de M^r Jean Gaigny Con^{se} et Com^{re}.*

1649. — Un vaisseau à pleines voiles. *Placati dant signa Jovis.*

1649. — Armoiries de la ville de Paris. *Nescia mergi.* — R. Armoiries. *De la 2^e prévosté de M^{re} Hierosme Leféron, prt.*

1650. — Un vaisseau foudroyé près d'une tour avancée dans la mer. *Pereat cui Jupiter hostis.* — R. Les attributs de l'Artillerie. *Artillerie de France.* (Déjà mentionné dans ma première Notice, p. 17.)

1650. — Mer en courroux. *Motos præstat componere fluctus.*

1653. — Armoiries de la ville de Paris. *Læsa sed salva.* — R. Armoiries. *De la 2^e prévosté de M^{re} Antoine Lefebvre.*

1655. — Armoiries. *De la 2^e prévosté de M^{re} Alexandre de Sève.* — R. Un vaisseau. *Nec saxa, nec ignes.*

1657. — Mêmes armoiries, même légende. — R. Armoiries de la ville de Paris. *Tandem jactata quiescit.*

1658. — Armoiries de la ville de Paris. *Sospite cursu.* — R. Armoiries. *De la 2^e prévosté de M^{re} Alexandre de Sève.*

1659. — Armoiries de la ville de Paris. *Et mulcere dedit fluctus.* — R. Armoiries. *De la prévosté de M^{re} Alexandre de Sève.*

1659. — Vaisseau battu de la tempête. *Rerum pars altera adempta.* — R. Armes de France. *Parties casuelles.* — Autre R. Un bras qui tient le glaive levé entre un palmier et un olivier. *Donec socientur in unum.* — Autre R. Un lion sous un bras armé d'une hache. *Ultimus imminet ictus.*

1660. — Armoiries de la ville de Paris. *Hanc Rex pace beat.* — R. Armoiries. *De la 3^e prévosté de M^{re} Alexandre de Sève.*

1660. — Mêmes armoiries. *Vellere spectanda novo.* — R. Armoiries. *De la 4^e prévosté de M^{re} Alexandre de Sève.*

1660. — Mêmes armoiries. *Urbis et fori pauperum tutela.* — R. Un chiffre. *Louis Bellavoine, recepveur général des pauvres.*

1661. — Armoiries de la ville de Paris. *Stella recens portusque novus mea gaudia.* — R. Armoiries. *M. Voysin, M^e des req^{tes}, prévost des marchands.*

1663. — Armoiries de la ville de Nantes. Vaisseau, surmonté des hermines. *Insignia civitatis Nannetensis.* — R. Armoiries de.... *Inter aspera mitis.*

1663 ou 1664. — Un vaisseau sur des nuages entourés d'étoiles. La mer au-dessous. *Hic merces.*

1664. — Armoiries de la ville de Paris. *Novo pelagus sol fœdere firmat.* — R. Armoiries. *M. Voysin, M^e des req^{tes}, prévost des marchands.*

1664. — Armoiries de la ville de Paris. *Urbis et fori pauperum tutela.* — R. Armoiries. *R. Baillard, ancien juge consu*

et R. G. des pauvres. — Autre R. Armoiries. M. Levieux, a. échevin consul, et R. G. des pauvres.

1665. — Un vaisseau sous toutes voiles. Dans le lointain, un lion ailé qui garde une toison suspendue à un arbre. *Hic labor.* — Cler. gall. (Clergé de France).

1665. — Armoiries de la ville de Paris. *Cunctis remeat commercia terris.* — R. Armoiries. M^{re} Voysin, M^e des requêtes, prévost des marchands.

1665. — Un vaisseau allant à pleines voiles, monté par un homme vêtu à la romaine, et couronné. *Noster ubique labor.*

1665. — Buste de la Reine. — R. Arche de Noë, et la colombe apportant la branche d'olivier. *Optata omnibus adest.*

1666. — Armoiries de la ville de Paris. *Meliore via ditescit.* — R. Armoiries. M^r Voysin, M^e des requêtes, prévost des marchands. 2^e Elon.

1667. — Armoiries de la ville de Paris. *Tuta et sine sorde.* — R. Armoiries. M^r Voysin, Con^{er} d'Etat ordinaire, prévost des marchands. 3^e Elon.

1668. — Armoiries de la ville de Paris. *Accedunt terræ atque urbes.* — R. Comme ci-dessus, en 1667.

1668. — Armoiries de la ville de Paris. *Urbis et fori pauperum tutela.* — R. Armoiries. B. Chauvin, R^c. d. pauvres, administr. de l'hos. de la Trin.

1670. — Un vaisseau faisant naufrage, dont on sauve quelques ballots. *Duri solatia casûs.* Rev. casuels.

1671. — Un vaisseau à la voile; le soleil au-dessus. *Impavidum ferient.* Chambre d'assurances. — A été renouvelé en 1673.

*1671. — Buste. Louis, comte de Vermandois, etc. — R. Une boussole. *Vos ego, me cælum, regit.*

1672. — Armoiries de la ville de Paris. *Urbis et fori pauperum tutela.* — R. Armoiries. *M^{re} Ac. de Harlay, Ch^{er}, c. de Beaumont, Pr^r gn^l du Roy.*

1673. — Têtes du Roi et de la Reine. *Cum dote numeros triumphat.* — R. Deux navires sur la mer agitée. *Sufficit æternum nec deficit.*

1673. — Buste du Roi. *Louis XIII*, etc. — R. Une mer agitée. *Sufficit æternum nec deficit. Trésor royal.*

1673. — Même jeton qu'en 1671 pour la Chambre d'assurances.

*1675. — Buste. *Louis, comte de Vermandois*, etc. — R. Une perle dans sa nacre au bord de la mer. *Présent du Ciel à la mer.*

1676. — Buste de Marie-Thérèse. — R. Perle dans sa nacre ouverte aux rayons du soleil. *Nitet quia cælo patet.*

1676. — Fanal, au haut d'une tour, au bord de la mer. *Je montre une route assurée. Rev. casuels.*

*1679. — Armes du duc de Vivonne, général des galères. — R. Un trident au bord de la mer. *Idem me fulmenque regit.*

1679. — Alcyon construisant un nid sur la mer. *Pace datâ ædificat.* — *Ædif. regia.*

*1680. — Buste. *Louis, comte de Vermandois*, etc. — R. Une boussole. *Hoc maria omnia duce.*

1680. — Vaisseau, au grand mât duquel est une flamme fleurdelysée et surmontée d'une grue posée sur un pied. *Hic amor, hoc studium.*

1682. — Figure, en pied, du Roi couronné, tenant le sceptre et la main de justice. *Auspice non alio.* — R. Le

soleil au-dessus de trois navires à la voile. *Tc toto orbe sequemur* (1).

1682. — Armoiries de la ville de Nantes. *De la mairie de M^r du Mesnard Pavillon*. — R. Armoiries. *Corque manusque student superis*.

1683—1684. — Armoiries. 4^e prévosté de M^r de Pommereul, *Consr d'Etat*. 1683. — R. Plan d'une ville forte près de la mer; le soleil au-dessus. *Dat vires lustrando novas*. 1684.

1685. — Vaisseau marchand, dont on jette des ballots à la mer. *Levior jactura tuetur*. *Parties casuelles*.

1686. — Jeton de la ville de Dunkerque. Un homme tenant un sabre et l'écusson de la ville. *Calculi civitatis et territorii Dunkercani*.

1689 (vers). — Vaisseau coulant bas. Un homme cherche à se sauver sur une planche. *Una salus pelago*. *Chambre des assurances*.

1690. — Une femme appuyée sur une colonne, où l'on voit une ancre. Elle tient, d'une main, une épée; de l'autre, trois palmes. *Triplici partà victorià*.

1690. — Vaisseau naufragé. Des marchandises surnagent; et la plage est couverte de coquillages, coraux, etc. *Et casu et sponte tributis*. *Rev. casuels*.

1691. — Vaisseau passant près d'une tour. *Tuto te littore sistam*.

1691. — Un bateau mené à quai par deux hommes nus. *Gardes batteaux et metteurs à port*. — R. Un navire à la voile. *Je renferme les espérances de plusieurs*.

(1) La vignette des lettres de l'amiral Ganteaume, après l'expédition d'Egypte, a reproduit la même idée. On y voit deux frégates à la voile, cinglant dans la direction d'une étoile au milieu de laquelle est un N. Audessous est inscrite la légende : *Nous naviguons sur son étoile*. — DE G.

1691. — Buste d'un Saint Evêque. *Confrairie des marchans de vin.* — R. Un vaisseau à la voile sous des raisins. *Mil six cens quatre vingt onze.*

1691. — La foudre frappant des rochers et une barque. *Terror ubique.* — R. Armoiries. *De la 4^e prévosté de M^r de Fourcy.*

1694. — Vue d'un port de mer. *Datur hic contemnere casus. Parties casuelles.*

1694. — Armoiries des Etats de Bourgogne. *Felicibus Con-
dxi et Borbonii auspiciis.* — R. Vaisseau retenu par deux
ancres, et sur lequel soufflent quatre vents. *Secura duabus.
Comitia Burgundix.*

1694. — Un vaisseau. *Feracior omnibus armis. La ville de
Paris.*

1695. — Vaisseau en danger, jetant ses marchandises à la
mer. *Certa salus ; jactura levis. Parties casuelles.*

1696. — Armoiries de Raymbault de la Foucherie. — R.
Une femme debout, appuyée sur un gouvernail, et tenant
des épis de blé. *Annona restituta.*

1697. — Statue équestre du Roi. *Ludovicus magnus, etc.*
— R. Un vaisseau surmonté des armes de France ; et, au-
dessous, deux mains unies, sortant des eaux. *Les juge et
consuls des marchands, à Paris.*

1698. — Vaisseau français dont on décharge des marchan-
dises. *Quas fert non sibi servat opes. Chambre aux deniers.*

1698. — Vaisseau français surmonté d'un œil. *Premier
corps des marchands de Paris. Ut cæteras dirigat.* — R. La
toison d'or sur un semé de lys. *Induit et ditat.* — Autre R.
Un berger gardant ses moutons. *Victum præbent et vestitum.*

*1700. — Armoiries de Tourville, sans légende. — R. *Jetton
de Monsieur le Maréchal de Tourville.*

1700. — Fanal au haut d'une tour qui domine la mer. *Monstrat iter tenebrasque resolvit.* — R. Inscription dans une couronne de laurier. *Conventus cleri gallicani.*

1701. — Armoiries. *De la prévosté de M^{re} Ch. Boucher d'Orsay.* — R. Vaisseau dans la tourmente, au-dessus duquel paraît un rayon de lumière. *Amica fulgent sidera.*

1701. — Buste de la reine Anne. *Anna, D. G. Mag. Br. Fr. et Hib. R.* — R. Une flotte. *Anglor. et Batav. virtute.* — Ex : *Incens. classe. Opes Americ. intercept.*

1701. — Armoiries, dans lesquelles sont une ruche et des abeilles. *Lucem et dulcia pabula præbent.* — Ex : 4 de Paris, 1701. — R. Vaisseau, surmonté d'un œil. *Ut cæteras dirigat.* Premier corps des marchands de Paris.

1702. — Buste. *Maria Adelaïs Ducissa Burgundix.* — R. Une perle dans sa coquille, s'ouvrant aux rayons du soleil. *Progenies et cura solis.*

1704. — V. 1682. Le Roi debout, couronné, etc., etc. — Ex. *Les marchands merciers.* 1704.

1707. — Armoiries. *Comitia Burgundix.* — R. Un vaisseau, au-dessus duquel brillent deux étoiles. *Certa ducunt sidera.*

1708. — Un alcyon construisant son nid sur la mer. *Procurant solitâ ratione quietem.* *Procureurs des comptes.*

*1710. — Le port de Cette, attaqué par les Anglais. *Pulsis hostibus.*

1711. — Une ancre. *Mediis spes certa procellis.* Trésor royal.

1711. — Un vaisseau guidé par deux étoiles. *Certa ducunt sidera.* (Emprunté au jeton des Etats de Bourgogne, de 1707.) *Chr^e d'assurances de Rouen.*

*1713. — Armoiries de Pontchartrain. — R. Vol d'alcyons près de tritons jouant sur les vagues. *Recreat spes læta sereni.* C'est le revers du jeton de la Marine, de 1713.

1713. — Vue d'un port marchand. *Hic securæ quies.*
Parties casuelles.

1713. — Un vaisseau marchand. *Non sibi servat opes. Chr^e*
aux deniers.

Sans date. — Amphitrite sur son char. *Cuncta serena*
facit. Sans date, mais avec le buste de Louis XIV au revers.

1717. — Une boussole, l'étoile polaire, et des vaisseaux sur
la mer. *Ut regat, hinc regitur. Chr^e de commerce de Lille.*

1719. — Armoiries. *Joannes Baptista Massillon, Episcopus*
Claromont. — R. Un vaisseau sur lequel plane un alcyon. *Odi*
procellas et procul arceo.

1720. — Une ancre. *Fert jacta quietem. Parties casuelles.*

1720. — Vaisseau marchand, duquel on décharge des
marchandises. *Vigent fide. Jeton du commerce de Bayonne.*

1721. — Un phare au bord de la mer. *Curæ casûs que*
levamen. Parties casuelles.

*1727. — Armoiries de Ponchartrain. — R. Oiseaux de
proie retenus par leurs longues. *Nec sponte quiescunt.* C'est le
revers du jeton de la Marine de 1727.

1730. — Vaisseau passant entre deux rochers. *Medio tutis-*
sima. — R. Inscription. *Conventus cleri gallicani.*

1737. — Répétition du jeton des parties casuelles de 1713.

1738. — Phare au bord de la mer; vaisseau dans le loin-
tain. *Tutum signat iter. Parties casuelles.*

1739. — Boussole montée sur son pied. *Mittit de pectore*
curas. Parties casuelles.

1741. — Vaisseau battu par la tempête. *Ne totum pereat.*
Parties casuelles.

1742. — Arche de Noë, sur laquelle vient se poser la
colombe. *Immersabilis undis. Trésor royal,*

1746. — Deux ancres en sautoir, surmontées d'une lanterne. *Taillandiers ferblantiers.*

1748. — Digue rompue par la violence des eaux. *Oppositas evicit moles. Extraord^{re} des guerres.*

1750. — Armoiries. — R. J. B. de Machault, etc.

1750. — Vaisseau antique, ayant une boussole sur la proue. *Quò non hæc duce. — IX Viri burdigalenses commercii regendis. Ch^{re} de comm^{ce} de Bordeaux.*

1752. — Armoiries de la ville de Nantes. *Mairie de M^r Bel-labre, Pr. et Sén, du Prⁱ de Nantes.* — R. Armoiries. (Un palmier, ayant deux sauvages pour supports.) *Protegit et pascit.* — Ce Revers a été aussi employé, la même année, pour les Colonies françaises de l'Amérique. V. p. 17 de ma *Notice sur les jetons de la Marine.*

1754. — Vue du port et de la ville de La Rochelle. *Ch^{re} de comm^{ce} de La Rochelle.* Répété en 1777.

1754. — Vaisseau arrivant au port. Edifice en feu dans la ville. *Ventos frenat et ignes. Comp^{ie} d'assur^{es} générales.*

1755. — Le vaisseau des Argonautes. *Non vilis auro. Col. françaises de l'Amérique.*

1757. — Neptune dans son char, accompagné d'un guerrier armé d'une lance et d'un bouclier aux armes de France. *Parat ultima terra triumphos. Col. Fr. de l'Amér.*

1758. — Cinq petits vaisseaux, une toison couronnée, et une étoile, le tout dans un écusson. *Quantos duo flectit in usus. Les marchands bonnetiers.*

*1765. — Armoiries. — R. Et. Fr. Duc de Choiseul, *M^{tre} de la Guerre et de la Marine.*

Sans date. — Vaisseau surmonté d'un soleil. *Communauté des marchands drapiers-merciers de Versailles.* — Sans date, mais avec le buste de Louis XV au revers.

1774. — Vaisseau à la voile. *Ditât et ornat. Chambré de commerce de La Rochelle.*

1777. — Voir 1754. La Rochelle.

1786. — Armoiries de la ville de Nantes. *Portus patet, non vada timenda.*

Sans date. — Amphitrite sur les eaux de la Seine, dans une coquille trainée par des Tritons. *Neptunia proles. Officiers plancheurs metteurs à port.* — Sans date, avec buste de Louis XVI.

Sans date. — Combat naval au-dessus duquel est une figure armée d'une épée flamboyante, et portant une palme. *Dedisti victoriam in manu servi tui.*

Sans date. — Armoiries. *Franç. Bochart de Saron, Epis. Arvernorum.* — R. Vaisseau surmonté du croissant de la lune et d'une étoile. *Luce ducunt monstrantque viam.* (Allusion aux armoiries du prélat.)

Beaucoup de jetons et médailles de dévotion ont emprunté leurs sujets, leurs emblèmes, à la Navigation et à la Marine. — Toutes les philosophies, toutes les littératures y ont puisé leurs plus justes comme les plus belles comparaisons. J'ai eu entre les mains un petit volume anglais, in-8°, 1788, intitulé : *Navigation spiritualised*, où le fait, les instruments, les préceptes, les dangers de la navigation sont pris au figuré, comme s'appliquant à toute la conduite de la vie humaine, aux sentiments de l'âme, aux fautes, aux épreuves et aux moyens de salut. En voici quelques exemples :

BOUSSOLE. — To sea, wilhout a compass, none dare go ;
Our course, wilhout the *word*, is even so.

GOVERNAIL. — How small a mather turns a ship about !
Yet we, against our conscience, stand it out.

NAVIRE.... — I am the ship, whose bills of lading come
To more than man's or angel's art can sum.

Rich fraught with mercies, on the Ocean, now,
I float, the dang'rous Ocean I do plow.
Storms rise, rocks threaten, and in ev'ry creek
Pirates and pickeroons their prizes seek.
My soul should watch, look out, and use its glass,
Prevent surprisals timely, but, alas!
Temptations give it chase; it's grappled sure,
And boarded, whilst it thinks itself secure.

A. GUICHON DE GRANDPONT.

EXTRAIT DU *MERCURE GALANT*, DE 1682,
EN CE QUI CONCERNE LES JETONS ÉMIS POUR LADITE ANNÉE (1).

La surprenante diversité de Jetons qu'on fait tous les ans dans le Royaume, marque la puissance et la grandeur de l'Etat. Le seul Trésor Royal en distribué vingt-six mille d'argent, et sept cens d'or. On fait largesse de tous les autres à proportion; et comme il s'en fabrique de plusieurs sortes, on peut dire que le nombre monte presque à l'infini. La France seule est capable de soutenir une dépense si souvent répétée, et elle est aujourd'hui la première de toutes les Nations, comme son Roy en est l'admiration et l'estonnement (2). Je viens à une description particulière de chaque Jeton, selon l'ordre de la Planche que je vous envoie gravée et chiffrée à mon ordinaire. Vous n'y trouverez que les Revers. Il seroit inutile de faire graver plusieurs fois le Por-

(1) La planche ci-jointe reproduit quatre de ces jetons. — *De Grandpont*.

(2) J'ai oublié, en vous parlant de l'Académie, de vous dire que, par une munificence toute royale, S. M. fait donner, depuis un an, à chacun des Académiciens des jetons d'argent chaque jour qu'ils s'assemblent. Et comme ils sont QUARANTE, et qu'ils tiennent académie trois fois la semaine, on leur distribue par mois 280 jetons. On donne aux présents les 40 jetons, quand même ils ne seraient que douze. (*Mercure galant*, de 1674, 6, page 189.)

traît du Roy , puis qu'il occupe la Face droite de presque tous les Jetons, et que d'ailleurs j'en ay donné de beaucoup plus grands dans des Médailles et par consequent plus ressemblans, ce que l'on fait graver en petit n'ayant jamais toute la ressemblance qu'il faut pour bien représenter un Monarque, qui n'a jamais eu d'égal.

Trésor royal. — I. Le Roy est représenté à la Face droite de ce Jeton , et au Revers on voit un Palmier, et ces mots autour, *Colitur in Triumphos*, pour marquer que ce grand amas de finances ne se fait que pour la grandeur de S. M. On lit dans l'Exerque, *Ærarium Regium*, M. DC. LXXXII. Cette Devise est de M. Charpentier, de l'Académie Française, et la graveure de M. Rottier.

Maison de la Reyne. — II. Le Portrait de la Reyne occupe la Face droite. On voit au Revers un Autel avec un Sacrifice. Ces mots sont autour, *Hæc illius arma 1682.* pour faire connoître que lorsque le Roi combat, cette Princesse implore les graces du Ciel au pied des Autels. M. Chéron a gravé cette Devise, qui est de M. de la Fériere.

Maison de M^{me} la Dauphine. — III. Cette Princesse se voit d'un costé, et un Oranger est représenté de l'autre. Ces paroles sont autour, *Aurea dabit 1682.* On a voulu faire voir par là, que comme cet Oranger promet des Fruits, on espere aussi que la grossesse de M^{me} la Dauphine continuant, elle donnera d'heureux Fruits de son mariage.

Pour les Bâtimens. — IV. On voit au Revers du Portrait du Roy, le Soleil et ses douze Maisons, et ces mots autour, *Decus adjicit Hospes.* (Celuy qui les occupe en fait toute la gloire.) — On lit sous l'Exerque, *Ædif. Regia.*

Pour les Parties Casuelles. — V. Plusieurs Pavots sont au Revers, et les paroles suivantes sont autour, *Placidus dat*

ducere somnos; ce qui marque que comme les Pavots donnent un sommeil tranquille à ceux qui en prennent, on peut de mesme dormir en repos, apres qu'on s'est acquité du Droit annuel pour la conservation des Charges qui sont obligées de le payer. L'Exerque est remply des mots suivants, *Ius annux pensionis concessum*. M. DC. LXXXII. La Devise est de M. Charpentier, et la graveure de M. le Ferme.

Pour la Chambre aux Deniers. — VI. Le Revers représente un Soleil qui pénètre de ses rayons un Verre taillé à facettes. Ces paroles sont autour, *Ordine dispensat diverso*, pour faire voir qu'encor que le Soleil répande de ses rayons en plusieurs endroits de ce Verre à cause de ses facettes, il ne laisse pas de le pénétrer avec une égalité admirable; ce qui se pratique ordinairement en la distribution des Deniers des Menus. On lit dans l'Exerque, *Chambre aux Deniers 1682*. Ce Jeton est gravé par M. Loire.

Pour l'Extraordinaire des Guerres. — VII. On voit au Revers un Soleil brillant, et sans nuages, et autour, *Et fulmen sine nube parat*, pour faire connoistre que le Roy estant au milieu de sa Cour, et luy faisant préparer de nouveaux divertissemens, se rend de Fontainebleau à Strasbourg. On lit sous l'Exerque *Extraordinaire des Guerres 1682*. Cette Devise est de M. de Santeuil, et la graveure de M. Germain.

Pour l'Ordinaire des Guerres. — VIII. Le Revers fait voir un Soleil qui forme en mesme temps deux nuages, dont l'un produit des Foudres, et l'autre de la Rosée. Les paroles sont, *Ro rem, et fulmina mittit*. Il est aisé d'en faire l'application, et de voir que comme le Soleil fournit les Foudrés et la Rosée, le Roy peut aussi donner la Paix et la Guerre. Ces mots sont sous l'Exerque, *Ordinaire des Guerres, Paparel, Tres. 1682*. Ce Jeton a été gravé par M. Chéron.

Pour l'Amirauté. — IX. La Face droite représente M. le comte de Vermandois Amiral de France; et le Revers, un Gouvernail, avec ces mots, *Legem ponit aquis 1682.* qui fait connoistre què comme le Gouvernail regle le Vaisseau, l'Amiral est celui qui en donnant l'ordre, semble donner des Loix à la Mer. La Devise est de M. Quinaut, et la graveure de M. Loire.

Pour les Galeres (1). — X. Les Armes de M. le Mareschal Duc de Vivonne, General des Galeres de France, sont d'un costé, et de l'autre on voit un Aigle en l'air prest à fondre, avec ces mots, *Tout me cede ou me fuit 1682.* pour marquer qu'il faut ceder aux Galeres du Roy, ou fuir devant elles. La Devise est de M. Charpentier; et elle a esté gravée par M. Chéron.

Pour l'Artillerie. — XI. On voit d'un costé les Armes de M. le Duc du Lude, avec deux Canons pour Suppost, et autour, *Artillerie de France.* Le Revers est rempli d'un Trophée d'Armes, avec ces mots, *Fama est obscurior armis 1682.* qui marquent que ce qu'on publie de ce grand Maistre est beaucoup moindre que ses actions. M. Ory a gravé ce Jeton.

Pour la Ville de Paris. — XII. La Face droite represente les Armes de M. le Prevost des Marchands. On lit autour, *Troisième prevosté de Monsieur de Pomereu, Conseiller d'Etat Ordinaire 1682.* La Ville de Paris est au Revers du costé du Louvre, où l'on voit le Pont-Neuf, l'Isle du Palais, et l'Eglise Nostre-Dame. Le Soleil est au dessus dardant ses rayons. Les paroles sont, *Vivimus aspectu;* ce qui marque que Paris tient du Roy, sa grandeur et sa richesse. Cette Devise a esté gravée par M. Ory.

Pour les Ponts et Chaussées. — XIII. On voit des Ecluses au Revers, et ces paroles se lisent autour, *Et legem ponebat*

(1) Il n'y a pas eu de jeton POUR LA MARINE en 1682 ni en 1683. —
De Grandpont.

aquis; ce qui fait voir le grand soin qu'on apporte à rendre les Chemins publics commodes. On lit sous l'Exerque, *Rei Itinerariæ operumque pub.* 1682. La graveure est de M. Chéron.

Pour la Ville du Havre de Grace. — XIV. On ne doit pas donner le nom de Jeton à cet ouvrage, et il peut passer pour Médaille. On la doit aux soins de M. le Duc de S. Aignan, et aux Maire et Echevins du Havre, qui en ont fait distribuer beaucoup à la Cour. On y voit d'un costé le Soleil, au dessus d'une Merlete, avec ces mots, *Cor ut Sol*. On sçait qu'il y a des Merletes dans les Armes de M. le Duc de S. Aignan. Quoy que cet Animal n'ait ny bec ny pattes, il ne laisse pas d'avoir un cœur enflammé comme le Soleil. Ces paroles sont autour de la Médaille, *Soli super omnes amabili, atque terribili*. On voit dans l'autre Face un Soleil au dessus d'une Salamandre, avec ce mot, *Accende*. La Salamandre estoit le corps de la Devise de François I. qui permit à la Ville du Havre de la prendre pour ses Armes. On lit autour de cette Face, *Soli Regiis et æternis constat ardoribus*. Cette Médaille a esté gravée par M. Mavelot Fils.

On a fait encor plusieurs autres Jetons, que vous ne trouverez pas dans la Planche que je vous envoie. Il y en a un des Conseillers, Notaires du Roy, et un autre des Etats de Cambray. Le Roy est à la Face droite du dernier, et le Revers represente la Ville de Cambray. Ces paroles sont autour, *Dulcius vivimus*. Ce qui fait connoître que depuis que cette Ville est sous la domination de S. M., ses Habitans vivent avec beaucoup plus de tranquillité et de repos qu'auparavant. Ce Jeton a esté encore gravé par M. Mavelot Fils.

DE LA PURETÉ DE CŒUR ET DE LA SIMPLICITÉ D'INTENTION.

Imitation de J.-C. — Livre III, chap. iv.

L'homme s'élève sur deux ailes
Au-dessus des choses mortelles,
Et les domine en liberté ;
A ses intentions étroitement unie
L'une a pour nom SIMPLICITÉ ;
De ses affections l'autre est le bon génie ;
Elle se nomme PURETÉ.
Par la simplicité l'âme tend vers son maître ;
La pureté l'atteint, et nous donne à connaître
L'ineffable avant-goût de la divinité.

Si l'homme est libre dans sa route,
De tout mauvais et fol amour,
Nulle bonne œuvre ne lui coûte
En ce progrès de chaque jour.
S'il ne recherche en toute chose
Que la volonté du Seigneur,
Si jamais il ne se propose
Que le dévouement le meilleur,
S'il a le cœur droit, l'âme pure,
Sa liberté, que tout assure,
Croît en raison de sa bonté ;
Tout lui sert de règle pour vivre ;
Tout lui devient un docte livre
Où se puise la sainteté.

Au grand miroir de la nature,
Il n'est infime créature
Où Dieu ne se montre à ses yeux.
L'homme pur et simple envisage
Et pénètre tout sans nuage,
Depuis les enfers jusqu'aux cieux.

Chacun, d'après l'état où son âme se trouve,
Juge des choses du dehors :
L'inquiétude obsède, et le chagrin éprouve
Celui que poursuit le remords.
Au contraire, s'il est quelque joie en ce monde,
Ce sont les cœurs purs qu'elle inonde
Des plus délicieux transports.

Le fer mis au feu perd sa rouille
Et devient bientôt enflammé ;
L'homme, pour que rien ne le souille,
Recourt à son Dieu bien-aimé ;
De sa langueur il se dépouille
Et se trouve ainsi transformé.

Si par malheur il se relâche
De ce travail quotidien,
Soudain le moindre effort le fâche ;
Il cherche ailleurs quelque faux bien.
Mais lorsqu'à se vaincre il commence,
Lorsque chaque jour il s'avance
Sur les pas du divin Jésus,
Tout devient léger pour ses ailes ;
Et les demeures éternelles
S'ouvrent pour un heureux de plus.

A. GUICHON DE GRANDPONT.

Lannion, octobre 1858.

COMMUNICATION

D'UN

RECUEIL DE POÉSIES INÉDITES⁽¹⁾

DE M^{me} AUGUSTE PENQUER.

MESSIEURS,

La librairie académique de Didler, l'un des meilleurs éditeurs de Paris, publie en ce moment un volume de poésies de M^{me} Auguste Penquer, notre compatriote, et femme de notre collègue de la Société académique. Il n'est pas douteux que la Société n'accueille, avec une sympathie toute particulière, cet ouvrage que l'auteur a l'intention de lui offrir.

Le titre de ce recueil est : *les Chants du Foyer*. Il révèle,

(1) Ce recueil, formant un fort volume in-12, a paru depuis la communication faite à la Société Académique dans sa séance du 28 Juillet 1862.

sous cet humble titre, qu'il n'a pas l'ambition de vouloir révolutionner le monde littéraire, n'ayant quitté le foyer, dont il a si discrètement charmé pendant des années les heures silencieuses, que sur l'invitation pressante d'amis éclairés et réfléchis, et sous l'égide puissante d'un grand poète, M. de Lamartine. Le chantre de *Jocelyn* lui ayant prêté l'appui de ses ailes, nous serions bien ingrats, Messieurs, si nous n'encourageons pas aussi dans son vol cette enfant de notre chère Bretagne, où chaque fleur que Dieu sème parmi les rochers et les landes est la bien venue près de nous.

Cette œuvre atteste, du moins, qu'au milieu de tant de préoccupations de toute nature, étrangères au mouvement littéraire, il est dans quelque petit coin caché de notre beau pays, des cœurs privilégiés qui aiment encore cette noble muse, un peu délaissée, et lui donnent un asile en attendant des jours meilleurs.

Quelque modeste que soit la place réservée à l'auteur d'une œuvre consciencieuse, il aide toujours, dans la mesure de ses forces, au mouvement et à l'élan littéraires. Ce n'est sûrement pas la Société académique, si sympathique à tous les travaux de l'intelligence et de la pensée, qui jugerait autrement.

J'ai donc eu l'idée, Messieurs, qu'il vous serait très-agréable, en attendant la prochaine apparition du livre de M^{me} Penquer, d'en connaître quelques fragments. Cette lecture vous fera éprouver, j'en ai la certitude, le même plaisir qu'elle m'a causé ainsi qu'à votre honorable président lui-même.

M^{me} Penquer ayant consenti à me confier son recueil, j'éprouve, je l'avoue, un grand embarras à choisir au milieu

de tant de jolies choses. J'ai donc pris au hasard ces quelques pièces qui m'ont paru pouvoir vous donner une idée de l'œuvre sérieuse de notre compatriote et qui révèlent des études littéraires approfondies, en même temps que cette sensibilité délicate dont la plume d'une femme contient toujours si particulièrement le secret.

Voici les pièces dont je crois pouvoir donner lecture à la Société académique sans dépasser les limites de temps imposées à mes droits dans cette séance.

A. JOUBERT.

LES ÉTOILES.

Seriez-vous, beaux essaims suspendus sur le monde,
De simples feux follets ou des âmes en pleurs?

H. LE MONNIER.

Ma fenêtre est ouverte au calme de la nuit.
Je rêve, je suis seule et j'écoute : nul bruit
Ne monte vers moi de la grève.
Le silence est partout, sur l'onde et dans les bois ;
Nul chant de rossignol, nul zéphyr, nulle voix
Ne trouble la paix de mon rêve.

A quoi rêvais-je ainsi? — j'ai dit que je rêvais. —
Serait-ce où va demain? Où moi-même je vais

Attachée au char du mystère?

Serait-ce à ce que fait l'homme, faible ou vainqueur,
Avec sa volonté, son esprit et son cœur,
De bien ou de mal sur la terre?

Serait-ce à ce que fait le grillon dans son coin?

Serait-ce à la fourmi qui ramasse avec soin

Des trésors pour sa fourmilière?

Ou bien au doux ramier, fidèle à son amour?

A ce gai sansonnet que j'ai vu tout le jour,

Si triste, hélas! en sa volière?

A quoi rêvais-je ainsi? Serait-ce d'être ailleurs?

D'entendre plus de bruit? de voir plus de lueurs

Et de courir où va la foule?

D'être comme l'oiseau qui vole dans les airs,

Ou bien comme l'esquif, qui vogue sur les mers,

Toujours ballotté par la houle?

Non, je ne rêve à rien de semblable aujourd'hui : —

Ce soir, quand le soleil vers le couchant a fui ,

Et quand la nuit a pris ses voiles,

J'ai porté mon regard vers l'horizon obscur,

Et j'ai vu se lever tout à coup, dans l'azur,

Les planètes et les étoiles.

Et, depuis ce moment, je parcours, comme Herschell,

De monde en monde, hélas! tout l'infini du ciel;

Je cherche à résoudre un problème :

— Que fait l'homme là-haut, Seigneur, si loin d'ici?

Est-ce qu'il est heureux? est-ce qu'il rêve aussi?

Est-ce qu'il prie? est-ce qu'il aime?

Est-ce que dans Saturne on est vraiment méchant,
Comme l'a dit Hugo, dans un sublime chant (1)
Rempli de choses fabuleuses ?
Etant plus loin de nous, est-on plus près de Dieu
Dans la blanche Uranus, ou dans ce sombre lieu
Peuplé d'étoiles nébuleuses ? —

Je cherche à le savoir, et j'interroge encor,
Le firmament couvert d'autant d'étoiles d'or
Que la terre de fleurs écloses,
Quand le printemps revient prodigue et radieux ;
Quand le printemps renaît, n'enviant rien aux cieux
Que l'éternité pour les roses !

Mais je n'ai rien appris ; non, rien !... je ne sais rien ! —
A quoi m'aura servi mon vol aérien ?
A quoi m'aura servi mon rêve ?
A me dire : — Qu'importe à des jours condamnés
Les mondes qui s'en vont ? les mondes nouveau-nés ?
Et qu'un soleil de plus lève ?

Qu'importe à mes regards ? qu'importe à mes désirs,
A mes plus chers espoirs, à mes plus doux loisirs,
Ce qui se passe dans les nues ?
Puisque je dois mourir qu'importe à mon orgueil,
A ma robe de fête, à ma robe de deuil,
Le sort des sphères inconnues ?

Kergleuz, avril 1862.

(1) SATURNE, *Contemplations*, liv. III.

LE SIÈCLE.

A MON FILS.

Mais parmi ces progrès dont notre âge se vante,
Dans tout ce grand éclat d'un siècle éblouissant,
Une chose, ô Jésus ! en secret m'épouvante,
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.
VICTOR HUGO.

I

Mon fils, mon noble enfant, mon espoir, mes amours !
Toi qui tiens dans tes mains le destin de mes jours,
Sois heureux ! sois heureux pour que je sois heureuse !
Sois prudent et retiens ton aile aventureuse !
Crois en moi ; crois au bien et crois à tes amis ;
Profite des plaisirs que Dieu t'aura permis,
De ces plaisirs créés pour les plus belles âmes !
Respecte tes devoirs et respecte les femmes ;
Laisse passer la foule, et dans ce tourbillon
N'imité pas, mon fils, l'élégant papillon
Volant de fleur en fleur, respirant chaque rose,
Qui ne se fixe pas, qui jamais ne se pose,
Mais qui joue au soleil, fanfaron de plaisir,
Sans pudeur, sans respect et bientôt sans désir !

Reste loyal et pur, noble enfant de Bretagne !
Honore ta famille et choisis ta compagne ;
Êt quand l'heure d'aimer sonnera pour ton cœur,
Que cette heure, pour toi, soit pleine de douceur !

Que jamais nul remords n'en trouble la mémoire !
Méprise les mondains et fuis la vaine gloire :
Cette fleur, qu'on recherche et porte avec orgueil,
Elle est empoisonnée et croît sur un écueil.
Elle n'appartient plus aux sages de la terre.
L'aigle la voit fleurir en son nid solitaire ;
Mais l'aigle la dédaigne et la jette au vautour,
Et le vautour la livre aux histrions du jour.

Cherche l'ombre et la paix et garde le silence :
La parole, aujourd'hui, ce n'est pas l'éloquence.
L'orateur cache mal l'intérêt personnel ;
Sa voix est sans puissance et ne vient plus du ciel.

II

Laisse aller le poète où son instinct l'attire :
Vers l'ombre ou le soleil, vers le cœur qui soupire,
Vers la fleur s'entr'ouvrant aux rayons des beaux jours ;
Vers le vol du ramier fidèle à ses amours ;
Vers la foule et le bruit et vers la renommée
Qui caresse, en passant, son oreille charmée ;
Qui, sur ce jeune front où rougit la pudeur,
Va souffler la tempête et mettre la pâleur ;
Qui de Victor Hugo, ce génie en souffrance,
A préparé l'exil et trompé l'espérance ;
Qui du grand Lamartine a blanchi les cheveux,
Désenchanté la vie et trahi tous les vœux !

Laisse aller le poète! — En ces temps, où nous sommes,
Les poètes, mon fils, ne sont pas les grands hommes.
Ils passent dans la foule où nul ne les connaît ;
Mais, vienne un grand seigneur, tout le monde le sait !

Qu'il soit duc ou bourgeois ou maréchal de France,
Chacun court à sa suite ou chacun le devance,
Et, de l'empressement se faisant un honneur,
Chacun s'incline et tend la main au grand seigneur !

O temps de vanité, de misère profonde !
Plus rien de vrai, de pur, de sacré dans ce monde !
L'enthousiasme est mort partout ; l'esprit humain
N'embrasse plus qu'un but, ne prend plus qu'un chemin :
Ce chemin c'est celui qui mène à la fortune.
Plus de rêves d'amour, la nuit, au clair de lune ;
Plus de jours fortunés où l'on vivait de peu,
Mais où l'on vivait humble et pur sous l'œil de Dieu !

O rêveurs, dont l'esprit poursuit une chimère !
Vous étiez dans le ciel, retombez sur la terre !
Poètes, dont le front est chargé de lauriers,
Détournez-vous de Dieu !... marchez dans nos sentiers !
Le siècle est ainsi fait ; le siècle vous opprime :
Le génie, aujourd'hui, n'est plus qu'un mot sublime ;
Il a coupé son aile ou contient son essor ;
Hélas ! ou comme Aaron il travaille au veau d'or !
L'industrie au-dessus des plus beaux arts s'élève,
O mon fils ! elle agit, elle forge, elle achève ;
Mais le cœur s'atrophie à son contact de feu :
L'industrie est avide et n'offre rien à Dieu !

III

Le siècle, fatigué, recule ou bien s'arrête.
Laisse aller le rêveur, laisse aller le poète !
Laisse aller le savant, et prends pitié de lui !
Le savant n'a plus rien à créer aujourd'hui :

Aussi, pour nous bercer d'espérances nouvelles,
Il rêve l'impossible et nous promet des ailes.
Déjà de la vapeur nous savons les secrets,
De l'électricité nous voyons les effets
Dans ce fil merveilleux, dont le langage vole,
Prompt comme la pensée et comme la parole;
Et le peintre, lui-même, autrefois couronné,
Par Daguerre, à présent, est souvent détrôné.

O Raphaël Sanzio, si tu pouvais renaitre
Et voir ton art divin, toi son plus divin maître !
Sous le vent du progrès à peu près abattu,
O Raphaël Sanzio !... peintre !... que dirais-tu ?

Pour moi, j'ai regardé comme une décadence
Ce qui détruit les arts, le goût, l'indépendance
Et l'inspiration, ce bien qui vient du ciel ;
Cette coupe où l'on boit l'ambrosie et le miel !
Si j'avais peint Lucrèce à la cour de Ferrare,
Ou si j'avais sculpté des marbres de Carrare ;
Si j'étais Titien, Raphaël, Canova,
Je dirais que le goût de l'idéal s'en va,
Et je laisserais faire à la photographie,
Ce progrès dont le siècle, en vain se glorifie !

Dans les arts et l'idée, où donc est le progrès ?
L'artiste cherche l'or en taillant dans le grès :
Il n'a plus sur le front la divine auréole
Entourant Michel-Ange au pied de sa coupole.
La science, à grands pas marchant vers l'avenir,
A dépassé le but et songe à revenir.
Le docteur, dans sa chaire ou son laboratoire,
Interroge son livre et surtout sa mémoire ;

L'ombre de Galien plane sur son esprit,
Et celle d'Hippocrate à son orgueil sourit.
L'ouvrier de génie imite les antiques
Et va voir à Cluny nos plus vieilles reliques.
L'astronome, qui lit l'avenir dans les cieux,
Tourne encor vers Newton un regard curieux.
Pourtant il a trouvé depuis bien des problèmes. —
Mais les secrets du ciel seront toujours les mêmes !
Mais toujours les regards de l'homme seront vains
Devant les profondeurs des mystères divins !

Où donc est le progrès dans l'homme et la nature ?
L'homme a-t-il plus de foi ? l'âme est-elle plus pure ?
Et la terre offre-t-elle, à nos regards charmés,
Des tableaux plus riants, plus beaux, plus animés ?
Le champ est-il plus riche ? et les moissons superbes
Ont-elles plus de grains, plus d'épis, plus de gerbes,
Qu'à cette époque où Ruth recueillait chaque jour
Le pain que lui jetaient l'opulence et l'amour ?

IV

Le siècle est beau, mon fils, mais il est sans entrailles :

Pour être quelque chose il faut que tu travailles
A gagner de l'argent et non pas de l'honneur ;
A repousser l'amour, à t'arracher le cœur.
Le bonheur, aujourd'hui, n'a pas besoin d'ivresse :
Le mari sur la dot mesure sa tendresse ;
La beauté n'est plus rien que le don du hasard ;
L'or brille plus longtemps et mieux que le regard !

De tous côtés j'entends dire des mots étranges : —
On ne croit plus à rien ! on ne croit plus aux anges !
Et l'humble jeune fille, ayant d'humbles amours,
N'est plus qu'un souvenir dont on se rit toujours !

Mais l'enfant ne sait pas le sort qu'on lui réserve.
L'exemple le conduit. —

Que le ciel me préserve
De mettre dans ton cœur, ô mon fils, mon trésor,
Avec l'ambition, l'avidité de l'or !
L'égoïsme, l'orgueil, notre incurable plaie !
Souffle impur et mortel qui soulève et balaie
Tant de flots de poussière entre la terre et Dieu !
Laisse passer l'orage ! attends ! attends un peu !
Bientôt, demain, peut-être aujourd'hui, tout à l'heure,
Le vol lourd de ce vent de mort qui nous effleure,
Va s'élever de terre et monter vers le ciel !

Chanaan a toujours du lait pur et du miel
Que tu peux savourer avec tes lèvres d'ange.
Il est encor deux fleurs dans l'ivraie et la fange :
La fleur de l'espérance et la fleur de l'amour !
Tu peux les cultiver pour les cueillir un jour.
Il est encor des cœurs pleins de foi, pleins d'ivresses :
Avec ces cœurs tu peux échanger des tendresses.
Il est des oasis encor dans les déserts ;
Des rayons de soleil même au sein des hivers ;
Des passions toujours fidèles et sublimes !
Toujours des perles d'or dans le fond des abîmes !
Il est encor des yeux qui ne voient que le beau :
Que ces yeux soient pour toi, mon fils, comme un flambeau,

Quand tes regards voilés, obscurcis par une ombre,
Croiront que, dans ton jour, tout devient triste et sombre!

Laisse passer le siècle et reste à mes côtés.
Adore le Seigneur et bénis ses bontés!
Humble dans le succès, sois fier dans l'infortune;
Repousse l'amitié qu'une larme importune;
Renferme ta pensée, évite les regards,
Protège les enfants, écoute les vieillards.
Aime la voix du Dieu qui parle dans les brises,
Dans la cloche ébranlée au sommet des églises,
Quand l'office du soir sonne dans le lointain,
Ou bien quand l'Angélus sonne dans le matin.
Aime les lacs dormants, aime les blondes gerbes,
Aime les mille bruits qu'on entend dans les herbes;
Les arbres frissonnants et le chant des oiseaux
Qui cachent leurs amours dans le sein des rameaux.
Aime les fleurs, les prés, les bois, la solitude,
Le calme de l'esprit, le travail et l'étude,
Plaisirs dont tout penseur chérit l'austère loi!

Laisse passer le siècle et viens auprès de moi.
Je sais ce qu'il te faut; je tresse ta couronne : —

Sois un homme de bien, mon fils!... je te l'ordonne!

POST - FACE.

Aujourd'hui je ferme mon livre,
Fleur née au sein de mes foyers ;
Faible embryon qui voudrait vivre,
Et voudrait cueillir des lauriers !

Rêve enfanté dans la nuit sombre
Et qui voudrait voir le réveil !
Joyau presque perdu dans l'ombre,
Qui voudrait briller au soleil !

Rayon qui n'a pas d'étincelles
Et qui voudrait étinceler ;
Aiglon qui n'a pas encor d'ailes
Et qui demande à s'envoler !

Pauvre mendiant qui mendie
Un peu de gloire, un peu d'amour !
Je te lègue et je te dédie
A tous les hasards tour à tour !

Je te lègue aux mains toujours pleines
De caresses, de charité.
Je te lègue aux chaudes haleines
Des zéphyrus et des vents d'été.

Je te lègue à tous ceux que j'aime ;
A ceux qui m'ont aimée un peu,
Et qui m'ont dit ce mot suprême :
Espère en nous et crois en Dieu !

Je te lègue à la tendre mère ;
A la vierge au front chaste et pur ;
A ceux qui marchent sur la terre ;
A ceux qui planent dans l'azur.

A l'humble apôtre qui s'incline
Et prie aux genoux du Seigneur,
Prêtre, par la grâce divine !
Martyr, par la vie et le cœur !

Ce livre contient tant de choses !
Tant d'aveux en si peu de mots !
Tant d'épines et tant de roses !
Tant de joie et tant de sanglots !

Il contient vingt ans d'existence ;
Vingt ans ! c'est si long et si court !
C'est si léger pour l'espérance,
Pour le souvenir c'est si lourd !

Que deviendra-t-il ? — Je l'ignore !
A quel but est-il destiné ?
Sa vue aura-t-elle une aurore,
Pauvre petit aveugle-né ?

Pauvre orphelin, presque sans vie,
Sans aïeux et sans avenir,
Je l'abandonne et le confie
A qui voudra le soutenir !

Brest, le 22 Juin 1862.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Liste générale des membres de la Société.....	I
Règlement.	VIII
Statuts.....	XIII
Procès-verbaux.....	XVII

Emigrations bretonnes, par M. Duseigneur.....	1
Rapport sur les travaux de la Société, 1860-1861, par M. Duseigneur.....	39
Notice sur M. Paul Chabal, par M. E. Bellamy.....	49
L'Administration du Finistère et le Tribunal révolutionnaire de Brest, en 1793-1794, par M. E. Le Guillou-Pénanros.....	65
Traduction du <i>Stabat mater</i> , par M. Clérec aîné.....	116
Notice sur M. Riou-Kerhalet, par M. Allanic.....	119
Notice sur des monnaies romaines, par M. Denis-Lagarde.....	123
Traduction du psaume : <i>Cœli enarrant</i> , etc., par M. Clérec aîné....	127

	Pages
Résumé du voyage d'exploration de M. Coste, membre de l'institut, sur le littoral de la France et de l'Italie, par M. A. Constantin.	129
La Sorcière, poésie, par M. Olivier de La Faye.	173
Revue Astronomique de 1861, par M. Ed. Dubois.	177
Le Passage et divers droits ou coutumes de Brest avant 1789. — Le Pont Impérial en 1861, par M. P. Levot.	249
Notes historiques sur le Petit-Couvent, communauté des Filles du Sacré-Cœur de Jésus et de l'Union chrétienne, par M. Ed. Fleury.	308
Description de quelques monnaies récemment découvertes en Bretagne, par M. Denis-Lagarde.	331
Poids monétaire du temps de Henri II, par M. Denis-Lagarde.	346
Notice sur des Jetons à emblèmes maritimes, par M. A. Guichon de Grandpont.	348
De la pureté de cœur et de la simplicité d'intention, traduction en vers de l' <i>Imitation de J.-C.</i> , Liv. III, chap. IV, par M. A. Guichon de Grandpont.	369
Communication d'un recueil de poésies de M ^{me} Auguste Penquer, par M. A. Joubert.	371
<i>Le Siècle, les Etoiles et Post-Face</i> , poésies de M ^{me} Auguste Penquer.	373

BREST. — IMP. DE J. B. LEFOURNIER AÎNÉ.





3 2044 100 905 769